

A. D. G.

Lettres de Jersey.

Vol. XVII. — N° 1. MAI 1898.



Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{IE},

BRUGES (Belgique).

SOMMAIRE :



MAISON SAINT-LOUIS 3

CHINE.

Mission du Kiang-nan.

<i>Zi-ka-wei</i> au jour le jour (<i>Suite</i>)	6
Conversion du village de <i>Pen-che-kiao</i> (P. Colvez)	10
Troubles au <i>Siao-Hien</i> (P. Gain)	14
Au pays des Grands Couteaux (P. Doré)	15
Mouvement de conversion (R. P. Supérieur)	17
Mouvement de conversions (Diverses lettres)	18
Les <i>Lao-Pin-Lao</i> à <i>Tong-Men</i> (P. de Barrau)	23
Un brigand soi-disant chrétien (P. Lémour)	26
Un naufrage (P. Storr)	27
Une nouvelle fondation à <i>Tchao-Hien</i> (P. Twrdy)	31
De <i>Zi-ka wei</i> à <i>Pékin</i> (P. Hornsby)	33
Les Protestants à <i>Liu-Tcheou-Fou</i>	34
Extension du protestantisme en Chine	36
La cause des Martyrs de <i>Sou-Tcheou</i> (P. Rossi)	38
Aventure de voyage (P. Le Biboul)	39
Un mandarin amateur de choux (P. Thomas)	41
Visite pastorale de Mgr Garnier dans le <i>Siu-Tcheou-Fou</i>	43
Visite des officiers de l' <i>Éclaireur</i> au gouverneur de <i>Ngan-King</i> (P. Lémour)	49
La Chrétienté de <i>Po Tcheou</i> (P. Beaugendre)	55
Bénédiction de l'église de <i>Tang-Mou-Ghiao</i>	57
Une histoire de revenants (P. Bizeul)	60
Un mandarin grand seigneur	61

Mission du Tcheu-li S.-E.

Compte rendu de la Section de <i>Tai-ming-fou</i> et <i>Koang-p'ing-fou</i>	62
---	----

FRANCE.

Les retraites d'hommes à la villa de St-Joseph	66
Supplique du T. R. P. Général à Pie IX.	76
Œuvres ouvrières à Brest (P. Le Gouëff)	77
Extrait d'un compte rendu	78
École catholique des Arts et Métiers de Lille (P. H. Lacouture)	80
Œuvre des petites retraites en faveur des jeunes employés et ouvriers (P. Le Bail)	104
Apostolat d'un ouvrier teinturier (P. Le Bail)	105
Les chevaliers de la croix (P. Le Bail)	106

BAS-ZAMBÈZE.

Trois jours au Chindé (P. Torrend)	108
--	-----

ALASKA.

Situation actuelle de la Mission (R. P. René)	113
Alaska et Klondyke (R. P. René)	115
La mort du R. P. Tosi (R. P. René)	119

BRÉSIL.

Les vacances à Petropolis (P. Rubillon)	122
---	-----

CEYLAN.

Un nouvel épisode d'une vieille querelle à Batticaloa (R. P. Royer)	123
La mission de Trincomali (P. Bonnel)	157

GALICIE.

La Compagnie de Jésus et les socialistes en Silésie et en Galicie (P. Tomniczak)	163
--	-----

POLOGNE.

La persécution religieuse dans la Pologne Russe (P. Tomniczak)	167
--	-----

AUSTRALIE.

Destruction de la ville de Palmerston par un cyclone (P. Conrath)	168
---	-----

NÉCROLOGIE.

Province de Champagne	172
Province de France	172

VARIA.

Afrique méridionale	172
Lettre d'un officier anglais	172
Autriche. — Le collège de Kalksburg	174
Belgique. — École apostolique de Turnhout	174
France. — Angers. Cours de Sociologie chrétienne	175
Vaugirard. — Correspondances interscolaires	175
Paris. — Institut catholique. — Conférences	176
N.-D. du Haut-Mont : Tract antisocialiste	178
Chine. — <i>Chang-Hai</i>	180
Filature catholique de <i>Chang-Hai</i>	181
Montagnes rocheuses. — Scolasticat de St-Ignatius	181
Norvège. — Rentrée des ordres religieux	181

PUBLICATIONS NOUVELLES . 182

APPENDICE.

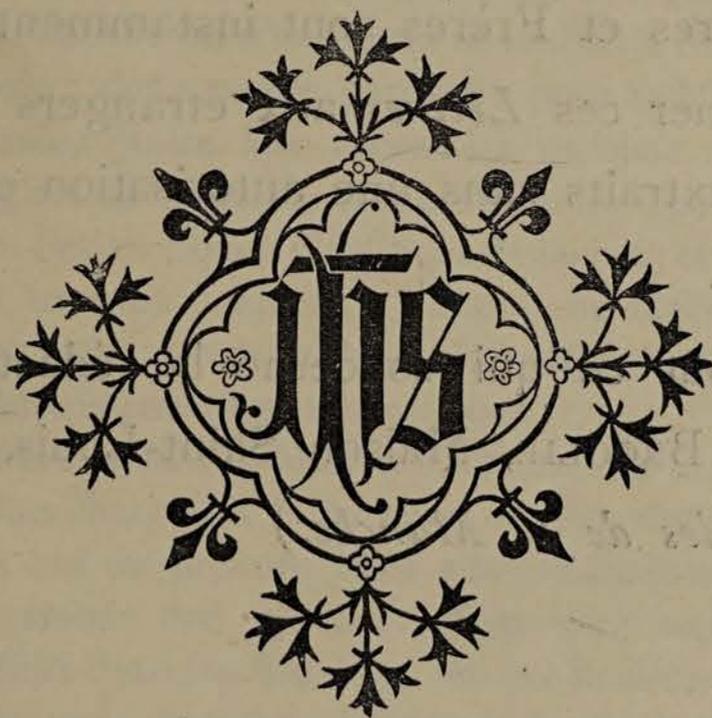
Interprétation par la jurisprudence de l'article 51 de la constitution fédérale Suisse sur les Jésuites	182
---	-----



A. D. G.

Lettres de Jersey.

Vol. XVII. — N° 1. MAI 1898.



Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{IE},

BRUGES (Belgique).

AVIS.

Nos Pères et Frères sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* aux étrangers et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse du R. P. Provincial.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. J. DE BROGLIE, Maison Saint-Louis, à Saint-Hélier, Jersey. (*Iles de la Manche.*)

J. L. s. J.





LETTRES DE JERSEY.

MAISON SAINT-LOUIS.

LES circonstances n'ont jamais permis aux scolastiques d'exercer largement leur zèle au milieu de cette population jersiaise, où cependant le bien à faire ne manque pas. Toutefois nous pensons qu'il est peut-être intéressant de relater ici le peu qu'il nous est donné d'accomplir.

Prédications. — Pendant le dernier carême, toutes les paroisses de l'île, sauf la paroisse de St-Thomas à St-Héliier, ont été évangélisées par des scolastiques. Chaque dimanche un d'entre eux se rendait à St-Martin pour prêcher à la grand' messe ; deux autres partaient pour St-Matthieu : l'un parlait à la grand' messe, l'autre aux vêpres. La paroisse anglaise était réservée aux Frères anglais ou irlandais. Enfin l'humble apostolat auprès des vieux et vieilles des Petites Sœurs n'était pas dédaigné ; et le P. Noury, leur aumônier habituel, trouvait facilement un orateur désireux d'exercer son zèle. Là, plus souvent que partout ailleurs, le prédicateur a eu la consolation de voir ses auditeurs émus jusqu'aux larmes.

Chaque mardi deux Pères, l'un à St-Matthieu, l'autre à St-Martin, accompagnaient les Pères Oblats chargés de la paroisse, dans la visite des familles catholiques. Tous deux ont été prendre logis aux presbytères, pendant la semaine sainte, pour prêcher une retraite préparatoire aux Pâques et recueillir les fruits produits dans les âmes par les prédications du carême.

Visites des pauvres. Au mois d'octobre dernier, le R. P. Recteur demandait au R. P. Raffier, curé de St-Martin, de lui indiquer quelques familles pauvres dignes d'intérêt dans le voisinage de notre maison de campagne. Hélas ! la liste ne fut pas longue à dresser ; elle indiquait douze familles, auxquelles trois autres sont venues s'ajouter. Chacune fut confiée à un scolastique. Les visites ont lieu le jour du congé, soit en allant à la maison de campagne, soit en en revenant. On porte à ces familles des bons de pain, de charbon, parfois quelque argent ou des habits. Les besoins spirituels sont souvent plus grands que les besoins matériels ; ici il faut obtenir l'assistance plus régulière à la messe ou l'accomplissement du devoir pascal ; là il faut décider les parents à envoyer leurs plus petits enfants non à l'école protestante voisine, mais à l'école catholique parfois très éloignée, ou à faire apprendre le catéchisme aux plus grands en vue de la première communion. Ces visites fournissent aux promenades un but utile et intéressant. Elles nous font mieux connaître et plus aimer de la population jersiaise,

auprès de qui nous passions un peu pour de grands seigneurs dédaigneux des pauvres gens. Un boulanger protestant de Gorey disait dernièrement à une bande de scolastiques : « Les Jésuites sont décidément meilleurs que les protestants. »

Il est rare de rencontrer chez eux le père de famille ou les plus grands enfants qui déjà gagnent leur vie en travaillant aux champs. Nous avons cependant trouvé un moyen de les atteindre.

Lorsqu'il y a quatre ans, on apprit dans l'île qu'un Père allait élever une haute tour devant servir d'Observatoire, les fanatiques parmi les protestants en prirent occasion de répandre les plus absurdes calomnies. Ils prétendirent entre autres qu'au sommet de la tour on installerait une lunette ; et tout protestant que le Recteur de la maison St-Louis regarderait au travers de cette lunette deviendrait infailliblement catholique. La terrible lunette est encore à placer, mais en fait la tour est devenue un instrument sinon de conversion pour les protestants, du moins de retour à la pratique religieuse pour les catholiques. Après plusieurs tentatives infructueuses, un scolastique avait enfin réussi à rencontrer chez lui le père de la famille qu'il assiste. Au bout de quelques minutes d'entretien, notre homme se lève malgré les efforts faits pour le retenir. Au moment où il allait sortir : « Venez me voir à St-Louis, lui dit le visiteur, je vous ferai monter au sommet de la tour. » Volte-face immédiate : « Vraiment, vous me ferez monter au sommet de la tour ? — Certainement ; la chose est facile. »

Il n'est pas le seul que cette attrayante perspective ait décidé à venir faire une visite à St-Louis dans la journée du dimanche ; et les échos de la tour pourraient répéter plus d'une conversation sérieuse tenue entre un scolastique et son protégé.

Catéchismes. — Venez le dimanche à la porterie, vers les 2 heures, vous y trouverez réuni un groupe d'enfants qui semblent attendre quelqu'un. C'est « la bande » du P. de la Broise. Il y a un an, le Père réunissait quelques enfants des rues pour leur faire le catéchisme ; la leçon était suivie d'une partie de boules. Depuis leur nombre a augmenté, le P. de la Broise a trouvé des aides dans plusieurs scolastiques et dans un Frère coadjuteur, le Fr. Rostren. Avec eux, après le catéchisme, tout ce petit monde joue aux boules ou à la balle. Même pendant les dernières vacances de Pâques, le R. P. Recteur de la Marine a bien voulu permettre qu'on vînt dans la cour des élèves, exécuter plusieurs parties de ballons.

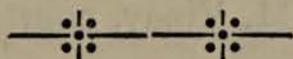
Chaque dimanche aussi quelques scolastiques font faire le catéchisme à la jeunesse réunie pour le « *Sundayschool* » et prêter ainsi leur concours aux prêtres chargés de la paroisse anglaise.

Un mot maintenant sur un autre apostolat, preuve que tous ont leur part dans les exercices de zèle. Depuis plusieurs années des travaux de draguage sont exécutés dans le port par une compagnie hollandaise, qui

n'emploie que des ouvriers hollandais. Un grand nombre de ceux-ci ne savent pas l'anglais. Grande fut leur surprise et leur joie il y a deux ans, quand, un jour, ils furent abordés sur le port par des clergymen parlant leur langue. La connaissance fut vite faite ; et rendez-vous fut donné pour le dimanche suivant à St-Louis. Depuis, ce rendez-vous hebdomadaire a été fidèlement tenu. Ces braves gens viennent ici passer une partie de leur après-midi du dimanche ; on cause de la patrie, on fume les cigares du pays ; et peu à peu disparaissent les préjugés d'enfance et d'éducation contre la religion catholique.

Tous sont protestants à l'exception du mécanicien et de son fils. Ces deux derniers ont rempli leur devoir pascal, le jour même de Pâques dans notre chapelle.

Décoration de la chapelle. — En 1882 les *Lettres de Jersey*, racontant notre installation à l'Imperial Hotel, décrivaient ainsi la chapelle du scolasticat : « Une salle sombre et recueillie, dont l'horizon se borne à un rocher garni de lierre. » Quelque favorable au recueillement que fût ce demi-jour, quand il fallait aux heures de pluie, si fréquentes dans l'île, se tenir à la chapelle pour dire le bréviaire, on eût volontiers souhaité plus de lumière. Le R. Père Recteur a comblé ce désir. Aujourd'hui, une large baie laisse tomber d'en haut, sur toute la salle, une clarté abondante. Le sanctuaire n'a rien perdu de son recueillement, la lumière n'arrivant sur lui qu'indirectement. Mais cette clarté nouvelle a découvert bien des misères auxquelles on a dû remédier sans retard. Les peintures sur toile, œuvre du Père du Coetlosquet, ont pu être conservées ; seuls, les encadrements de papier ont été refaits dans des tons plus clairs. Depuis un an déjà les petits autels, placés dans les verrières de fond, n'existaient plus. On en a profité pour donner au chœur une décoration plus une et moins pauvre. Les sculptures Renaissance du maître-autel sont dorées avec goût et ménagement, et les plaques de porcelaine imitant l'émail, remplacées par des motifs bas-relief en bronze doré, sur panneaux de chêne. Le tout d'un effet sobre et riche. A la place des petits autels, deux grands piédestaux Renaissance, avec colonnes dégagées, chapiteaux, frise et ornements de bronze doré, supportent : l'un, N.-D. de Bon Secours, l'autre, S. Louis de Gonzague, patron du scolasticat. Derrière les statues chaque fenêtre porte une décoration Renaissance. Un fronton en bois de chêne sculpté et doré remplit le demi-cintre et rappelle à la fois le maître-autel et les piédestaux ; au-dessous une riche tenture, genre courtine, tombe jusqu'à terre, encadrée elle-même par deux grandes crosses en bronze doré auxquelles sont suspendues de gracieuses lampes de même style.



CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Zi-ka-wei au jour le jour.

Notes d'un scolastique (suite) (1).

Débuts d'avril.

LE P. St-Chevalier part pour une expédition magnétique. Il note les déviations de l'aiguille, prend le point de quelques localités, prépare des documents pour des travaux futurs. Le P. Froc dirige l'Observatoire qui étend beaucoup ses relations. Trente-six stations, parmi lesquelles *Tomsk, Irkoutsk, Wladivostock, Tien-tsing, Tokio, Han-keou, Fou-tcheou, les Pescadores, Tourane, le cap St-Jacques, Manille*, envoient leurs télégrammes météorologiques.

5 avril. — A *Chang-hai*, branle-bas général ; les volontaires sont sous les armes ; les bateaux de guerre envoient leurs compagnies de débarquement, qui gardent les rues, baïonnette au fusil. En l'absence de tout bateau français, les Russes stationnent au consulat de France. Est-ce une révolution ? Moins que ça. Les brouettiers ont refusé de payer la surtaxe votée par l'administration anglaise, et se sont réunis en masses énormes. On a pris peur, plus peut-être que de raison, et voilà. La police française, pourtant hors de cause, avait, elle aussi, remplacé par le sabre la matraque habituelle. Le calme fut aussi vite rétabli que menacé, sans que *Zi-ka-wei* ait éprouvé aucun contre-coup.

A *Zi-ka-wei*, les constructions, en cours d'exécution depuis 6 mois, avancent lentement. La maison, construite alors qu'on savait moins bien remédier à l'instabilité du sol dans ces régions, présentait des crevasses inquiétantes ; on y obvie en élevant aux extrémités deux corps de bâtiments enserrant l'ancienne construction et donnant du même coup une augmentation de local absolument nécessaire. L'ensemble se développera sur une longueur d'environ 70 mètres. Ces changements entraînent le déplacement du séminaire, qui d'ailleurs faiblit sous le poids des ans. Une construction particulière logera la bibliothèque chaque jour grandissante de la mission. Voilà bien des choses ! Et l'église, si petite les jours de fête, et l'Observatoire si à l'étroit et sans place pour l'équatorial qui viendra un jour. On ne peut pas reculer, tout cela s'impose, et mènera, nous l'espérons, à quelque chose de définitif. En attendant voilà bien de la besogne pour S. Joseph, notre procureur, pour les bons anges, et pour nos Supérieurs.

18 avril. — Pâques ; grande fête à *Yang-king-pang*. De belles tentures, dons des chrétiens indigènes, ornent l'église. — Grand'messe en musique. Dans le chœur, sans nommer nos Pères, citons le P. Robert, procureur des Missions étrangères, M. Lemièrre, rédacteur du journal français, M. Holiday, catholique anglais, M. Vinay, courtier, M. Jones, anglais et pro-

1. Cf. le numéro précédent des *Lettres de Jersey*, p. 217.

testant, si bien que M. Vinay, catholique à gros grains pourtant en eut des scrupules. « Mais il est protestant, » disait-il. « Bien, nous le convertirons, » fut la réponse, et les scrupules furent calmés.

Le même jour de Pâques eut lieu à *Woosung*, à 3 lieues de *Chang-hai*, la révolte des vieux militaires licenciés. Les officiers allemands des jeunes troupes ont eu le plaisir de voir leurs 2500 hommes obéir avec une discipline parfaite ; l'affaire fut vite terminée. Ces officiers ont nom : baron von Reitzenstein, major, comte Neyhauss, von Bodenhausen, von Nauendorff, Quassowski, etc.

Le dernier jour d'avril. — Bénédiction d'une statue de Notre-Dame de Lourdes, envoyée au collège de *Zi-ka-wei* par le Carmel de Tours, si dévoué à la Mission. La statue a été placée sous un dôme que soutiennent huit gracieuses colonnettes, le tout en ciment avec armature en bois ou en fer. Joli effet. — A *Zo-cè*, il y a un an déjà, on a construit, pour abriter une autre statue de Lourdes, un édicule gothique, à flèche élancée, tout en pierres, qui fait l'admiration des chinois et des européens. Là une famille riche a fait, en *ex-voto*, une grande part des frais.

1^{er} mai. — A l'orphelinat, les apprentis-menuisiers demandent qu'on mette des fleurs à la statue de la Ste Vierge. Le Frère coadjuteur, surveillant, dit qu'il n'y en a pas. Le lendemain de jolis bouquets ornent la statue. Un apprenti s'était esquivé, et était allé, d'une main pieuse, piller dans un jardin voisin. Par malheur l'affaire fut éventée, et le délinquant dut aller, tout en pleurs, faire des excuses. Tout finit par une quête spontanée parmi ce pauvre monde qui donna 1000 sapèques, près de 3 francs. — A l'orphelinat, se trouvent actuellement perdus parmi les Chinois, un Coréen, un Japonais, un Indien.

20 mai. — Un ingénieur autrichien, M. de Marteau, chrétien pratiquant, célèbre son mariage dans notre église à *Chang-hai*. Beaucoup d'assistants, chinois et chinoises ; celui qui fait les honneurs et place les invités, c'est le fameux *Tcheng-ki-tong*. Il a connu en Europe la famille de la fiancée, de là son rôle d'aujourd'hui, qui, pour un instant, remet en relief sa personne bien moins bruyante ici qu'en France.

24 mai. — Fête de N.-D. Auxiliatrice à *Zo-cè*. « L'église est trop petite, disait un Européen : vous devriez en reconstruire une plus grande. » Comme il y va ! — Les scolastiques font le service d'ordre, et ce n'est pas une sinécure. Les mamans portant poupon méritent une attention spéciale et une place de choix ; les bébés ouvrent de grands yeux et font silence au grand profit de la paix générale. Mais quelle scène !

— Sur la montagne une Portugaise perd sa bourse ; une Chinoise la ramasse et la rend, sans vouloir rien recevoir en dépit de l'usage qui confère le droit à un pourboire. Voilà ce que fait la grâce. — Voici la nature, un petit Chinois voit un Portugais laisser tomber de sa poche un beau livre à

tranche dorée : il laisse au propriétaire le temps de s'éloigner, ramasse l'objet, et l'emporte. On lui a plus tard réformé la conscience.

— Les Européens gardent même en Chine la démangeaison d'écrire leurs noms partout. A *Zo-cè*, ils y mettent quelque discrétion, moins ailleurs. Près de *Zi-ka-wei*, on peut lire dans le voisinage d'un tombeau : « Vive l'anarchie, à bas l'infâme bourgeoisie ! » Une autre main a griffonné par dessus : « Vive la monarchie ! »

A *Zo-cè*, le dimanche 23, et le 24 jour de la fête, il y a eu un total d'environ 4000 communions.

1^{er} juin. — Le commandant et les officiers du *Descartes* ont été reçus ces jours-ci à *Zi-ka-wei*. — A notre tour, nous allons leur faire visite, sur leur bateau. Une manœuvre heureuse et une grande marée lui ont permis de franchir la passe, et le voilà devant *Chang-hai*, ayant grand air au milieu de ses voisins. Les officiers nous font tout voir avec une bonne grâce parfaite. Ils sont fiers de leur bateau qui fait son premier voyage et s'est bien comporté. A fond de cale, dans la salle des torpilles, est gravé l'inévitable : « *Cogito, ergo sum.* » « Mais oui, dit un officier, en nous le montrant dans le demi-jour, j'existe, donc je suis. » — Deux anciens de Jersey sont à bord, de Meaux et Taillez, qui font honneur à la formation reçue. Citons encore M. Lagier, lieutenant de vaisseau, un ancien des Pères maristes, franc chrétien, qui nous montre une crèche, dans sa chambrette, avec toutes les nations du monde, en figures minuscules, adorant l'Enfant JÉSUS; un bonze chinois s'y tient à plat ventre. D'autres encore, comme M. d'Eudeville, de Stanislas, composent l'élément catholique pratiquant. Une mention au commissaire, M. Jules Prudham, qui fut aux petits soins. Cet homme d'affaires a déclaré que *Zi-ka-wei* lui a paru, honneur en soit à qui de droit, « une merveille d'administration ».

Fin juin. — On fête à *Chang-hai* le jubilé de la reine. « A l'issue de l'office du matin dans l'église des Jésuites, dit un journal, l'hymne national anglais a été joué sur l'orgue, pendant que l'assistance se tenait debout en signe de respect pour la reine Victoria. »

A *Zi-ka-wei*, autres fêtes et plus belles. Ordination des PP. Eugène et Charles Baumert, Bondon, de Bodman, Bastard, et du P. Hornsby, de Macao. Vingt-cinq prêtres imposaient les mains avec Sa Grandeur Mgr Garnier. Ce jour-là même, dans une paroisse de la Vendée, le père d'un des nouveaux prêtres s'éteignait doucement, et s'en allait contempler la fête du haut du ciel.

1^{er} juillet. — L'*Écho de Chine*, journal français de *Chang-hai*, publie son premier numéro. Il succède au *Messenger de Chine*, comme celui-ci avait succédé au *Courrier de Chine*. Dans leur éphémère existence, ces journaux ont rendu des services à la bonne cause. Un certain Ross, ministre protestant au Nord de la Chine, et demi-fou, ayant attaqué les missionnaires

catholiques, le rédacteur prit leur cause en main. Un véhément article se terminait par ces mots : « O digne John Ross, quelle épithète bien méritée devrions-nous accoler à ton nom, si un hasard jaloux ne s'était chargé de ce soin ? »

Mi-juillet. — M. Cérard, ministre de France en Chine, retourne en Europe : son activité, son savoir-faire lui ont acquis la reconnaissance de tous les missionnaires.

15 juillet. — Grandes vacances à *Zo-cè, de more.* — Point de pèlerin en ce moment, sauf un petit mandarin avec sa femme et ses enfants. Il devrait raconter son histoire, mais, dit-il, je ne sais pas faire de livre. C'est M. Spingaerd, un brave Belge, venu jadis avec les missionnaires de Mongolie, leur aide dévoué, non leur confrère. Après bien des aventures où il avait pu se former à la langue chinoise, *Li-hong-tchang* demanda ses services. Notre Belge endossa le costume chinois, et le voilà parti pour l'Extrême-Chine aux confins du désert, homme de confiance du gouvernement dans les relations avec les Russes. Il s'est marié là-bas, avec une chrétienne indigène des plus ferventes, et Dieu bénit leur union. Aujourd'hui, les onze enfants, ayant quitté le costume aux voyantes couleurs, font retour à la civilisation européenne, pendant que le père, toujours enchinoisé, se rend à son nouveau poste de surveillant des mines d'or. Et tout ce monde est plein de foi et de piété : famille curieuse et édifiante.

Juillet-août. — La température maximum a été de 38°9, le 14 juillet. C'est bien assez, de l'avis de tout le monde.

23 août, status. — Les juvénistes reviennent de *Nanking*. Vous voilà 30 scolastiques à *Zi-ka-wei*, sans compter les 4 novices, sans compter les nouveaux à venir d'Europe.

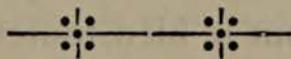
Les comptes rendus enregistrent 22685 catéchumènes actuellement à l'épreuve, 1492 baptêmes d'adultes donnés dans l'année, et un total de 111605 chrétiens.

L'année a vu paraître deux variétés sinologiques.

Le n° 11. — *Notions techniques sur la propriété en Chine*, par le P. Pierre Hoang, du clergé séculier. C'est une réédition, traduite du texte latin par le P. Bastard, enrichie de documents officiels par le P. Tovar. C'est le « *frater qui adjuvatur a fratre* ».

Le n° 12. — *La Stèle chrétienne de Si-ngan-fou*, par le P. H. Havret, histoire du monument, 400 pages serrées, qui fixent et épuisent la question.

Débuts de septembre. — Au revoir ; je retourne à mes livres, l'année scolaire va commencer, un peu en avance sur Jersey. L'ouvrage ne manquera pas : que Dieu nous soit en aide !



Conversion du village de Pen-che-kiao.

Lettre du P. Colvez au F. J. Guy.

Ou-hou, 20 juillet 1897.

VOUS le savez, peut-être, en ce moment la situation des missionnaires est meilleure qu'elle ne l'a été depuis longtemps, grâce surtout à la fermeté et à l'habileté de notre Ministre à Pékin, M. Gérard. Malheureusement nous sommes menacés de perdre cette excellente Excellence. Elle va prendre un congé en France, et le congé pourrait être définitif.

En attendant les mandarins se montrent moins hostiles.

Mon sous-préfet est le plus triste sire; fumeur d'opium avec le cortège de vices qui s'en suit; naturellement il n'est pas favorable. Je pensais que jeune encore, mandarin seulement depuis six mois, il était plus facile à réduire qu'un vieux routier habitué à jouer les Européens. Je résolus de le mettre en demeure d'agir, après toutefois avoir prié Dieu de ne pas me laisser faire de fausses démarches. Un beau matin, précédé de mon porteur et suivi de mon catéchiste, je partis pour *Hui-kia-liu*, ce gros bourg dont je vous parlais l'an passé à propos de l'achat d'un terrain. Sur ma route, à cinq lieues de *Sou-song*, est le village de *Pen-che-kiao* (Pont de pierre de la famille *Pen*), où je n'étais jamais passé sans recevoir d'injure.

A peine étais-je en vue, que plusieurs hommes de la famille *Pen* se mirent à crier à tue-tête: « Une mule perchée sur une mule, un diable d'occident », etc., etc. Les insultes continuèrent pendant que, descendu de ma monture, je distribuais des remèdes à un jeune homme qui avait la poitrine couverte d'un affreux ulcère. Cette fois au lieu de poursuivre mon chemin comme d'ordinaire, sans témoigner nul mécontentement, je me dirigeais vers les coupables. Bien que très nombreux, ils prirent la fuite et se précipitèrent vers les portes des habitations en les refermant sur eux. Près de l'une d'elles était assis un vieillard asthmatique. Il ne pouvait fuir, il reçut ma première sermonne. « Vénérable vieillard (en Chine il faut toujours prendre grande attention aux vieux), les gens de votre village ne sont pas polis; ils ont tort de maudire un passant qui ne leur veut aucun mal, mais leur désire toutes sortes de félicités. Voilà plusieurs années qu'ils m'insultent chaque fois que je passe, je souhaite que cela finisse. S'ils ne viennent de suite me faire des excuses, je devrai les dénoncer au sous-préfet. Ils comprendront alors, mais trop tard, leur faute, car les hommes du tribunal leur feront manger de la misère.

— Maître d'occident, dit le vieux tout tremblant, il m'est impossible de vous amener ceux qui ont fui; je vous conjure de ne pas vous fâcher, ils sont si étourdis, ils ignorent tout le bien, toutes les bonnes œuvres que vous faites dans le *Sou-song*. »

Pendant que nous parlions, quelques hommes étaient sortis des maisons et s'étaient approchés. Étaient-ils des insulteurs? Peut-être. En tout cas je leur déclarais que je voulais avoir des excuses. Ils se mirent à rire; bien plus, à ce moment un gros caillou vint frapper ma mule.

La mesure était comble, je ne pouvais plus me contenter de simples excuses, de quelques bonnes paroles, il fallait une punition prompte et sévère. Aussitôt je donnai l'ordre à mon domestique de laisser là ses paquets et de porter ma carte au sous-préfet et de lui exposer l'état des choses. « Oui, dirent mes auditeurs en répétant mes paroles d'un air narquois, va au sous-préfet. »

Resté seul avec mon catéchiste, il était 4 h. du soir, je me demandais comment se passerait la nuit. Mon serviteur avait dix lieues aller et retour à parcourir; il lui fallait s'aboucher avec le sous-préfet, enfin celui-ci devait perdre un certain temps à prendre une détermination. Le secours, pensais-je, arriverait le matin seulement. Et d'ici là? A la garde de Dieu.

Vous me demandez, sans doute, pourquoi je ne me rendais pas moi-même au tribunal et ne fuyais pas le danger. D'abord je n'en eus point la pensée, ensuite était-ce le meilleur parti? Si les habitants m'avaient soupçonné de poltronnerie, ils n'eussent gardé aucune retenue et m'eussent peut-être lapidé. Enfin le mandarin, par crainte d'une grosse affaire, ne pouvait pas m'abandonner dans ma situation. Si tout danger eût été passé, il pouvait lanterner, petit à petit oublier, étouffer l'affaire.

Les *Pen* chuchotaient autour de moi; que disaient-ils? Tout en caressant ma mule d'un air distrait, vous devinez si je prêtais une oreille attentive. « Le missionnaire, disaient-ils, va s'en aller certainement; soyons sans crainte, il ne peut coucher ici. »

Entrant dans la grande salle de réception, je dis au catéchiste de desseller la mule. Mes ennemis ne se méprirent pas sur mes intentions, il n'y avait plus à en douter, le Père était résolu à attendre les satellites du tribunal. Qu'allait devenir leur village? Ils seraient tous rançonnés, pillés sans merci, quelques-uns enchaînés et conduits à la ville comme des criminels. Les coupables firent ces réflexions salutaires et beaucoup d'autres, sans doute, car à peine je venais de m'asseoir sur le grand banc de la salle commune qu'un homme d'une trentaine d'années, en habits de cérémonie, s'approcha pour parler.

« Grand homme d'occident, vous avez été insulté, il est juste que les gens de *Pen-che-kiao* vous fassent des réparations; je me fais l'interprète de tous. Ils regrettent leur faute, ils supplient le Père de leur pardonner, ils le conjurent surtout de leur épargner une descente de la justice qui va les ruiner pour jamais.

—Maître, répondis-je, les excuses viennent un peu tard. L'affaire est déjà entre les mains du sous-préfet, il ne m'appartient plus d'en décider. Voici

trois ans que je reçois des injures de la part des *Pen*, et pourtant combien d'entre eux ont reçu mes bienfaits. Aujourd'hui c'est au moment où je secourais l'un d'eux que l'on me couvrait de malédictions. Ah ! ce n'est pas moi qui désire faire du chagrin aux gens du *Sou-song*, je leur souhaite beaucoup de biens. Seulement ceux qui, contre toute raison, outrageront la Religion chrétienne contre la volonté du céleste Empereur, je serai obligé de les dénoncer au tribunal. »

Le maître d'école, car c'était lui qui me parlait, ajouta : « Père, vous êtes un homme miséricordieux, un homme de bonnes œuvres, nous méritons un châtiment et nous voulons l'accepter, mais de votre main non de celle des gens du tribunal ; de grâce, dites-nous ce que vous exigez, puis ayez l'extrême bonté de nous éviter la venue du sous-préfet, veuillez vous rendre à la ville, nous vous ferons conduire par des hommes portant des lanternes.

— Ce que vous me demandez, est-il encore possible ? Si oui, je le ferai à la seule condition que vous acceptiez de faire un repas de 40 personnes au milieu du village, le 15 de la lune ; à ce repas seront invités tous les notables du pays, mon catéchiste le présidera ; je ne vous veux point de peine, mais je ne puis laisser plus longtemps outrager la Religion dans votre village. Acceptez-vous mes conditions ?

— Oui, oui, répondirent 50 voix d'hommes qui s'étaient approchés, nous acceptons ce que le grand homme d'occident nous propose. Nous lui serons très reconnaissants de nous délivrer des satellites. » Vite on écrit un billet (rien ne se traite en Chine sans écrit), une quinzaine le signent ; la petite mule est sellée, et trois hommes me précèdent en éclairant la marche avec des lanternes. Il fallait se hâter afin de prouver à ces pauvres paysans que je les aimais malgré leur faute.

Nous avons peut-être fait les deux tiers de la route, quand de loin j'aperçus sur les collines qui nous séparaient de la ville, un grand nombre de lanternes s'avancant vers nous. Était-ce une procession en l'honneur de quelque idole ? Les lumières étaient très nombreuses. Nous les joignons. C'était ni plus ni moins que les 110 satellites des trois tribunaux ayant à leur tête mon domestique. Tous étaient armés, tous portaient quelques chaînes ou cordes. Le lieutenant de gendarmerie était à cheval suivi du chef de police en chaise. Mon homme avait fait un tel tableau de la situation, que le sous-préfet avait cru à un soulèvement général du Sud-Est de ses États. Tremblant pour ses jours, il avait supplié ses subalternes de courir sus aux révoltés. Si sa présence était absolument nécessaire, il promettait d'aller lui-même châtier les coupables ; cependant il n'irait que sur un avis venu de *Pen-che kiao*. L'illustre magistrat tremblait encore le lendemain quand j'allai le voir.

Mais auparavant il faut que vous sachiez que dès la vue de ma mule, tout

le monde s'écria : « Le Père n'est pas tué, le Père est revenu ! » Aussitôt je mets pied à terre, les deux mandarins en font autant. Alors les questions se succèdent sans qu'on me laisse le temps de répondre.

« Père, êtes-vous blessé ? »

« Père, vous a-t-on frappé ? »

« Père, avez-vous beaucoup souffert ? »

Je vous laisse à deviner la terreur de mes trois conducteurs en entendant ces marques d'intérêt pour celui qu'ils ont tant de fois insulté. Mais c'est surtout quand ils entendirent ces paroles : « Nous allons poursuivre notre route jusqu'à *Pen-che-kiao* et ramener toutes ces canailles enchaînées. Père, en avez-vous avec vous que nous les lions de suite ? » Pauvres gens, oh ! alors ils se pressaient près de ma mule. En apercevant les mandarins, bien vite je descends de ma monture. Après les révérences d'usage, je prends la parole. « Vraiment, je suis touché plus que je ne saurais l'exprimer du dévouement des grands hommes et de la milice de *Sou-Song*. Comment en effet témoigner ma reconnaissance ! Je ne suis pas blessé ; les gens de *Pen-che-kiao*, après m'avoir insulté et quelque peu menacé, ont fini par entendre la voix de la raison. Ils ont demandé pardon. Je l'ai accordé. »

« Non, non, dirent plusieurs voix, pas de pardon à ces êtres stupides. Le Père est trop bon. S'ils ne sont pas punis ils recommenceront.

— Soyons tous bons, Messieurs, pardonnons et les gens de *Pen-che-kiao* sauront apprécier votre miséricorde et la récompenser. »

Entre parenthèses je savais que les *Pen* accepteraient de donner 100 francs aux satellites.

« Merci, merci de la protection que vous m'accordez, mais de grâce pardonnez, je vous en prie. »

Chacun reprit le chemin de la ville, mais pas trop content de rentrer les poches vides. Le lendemain chacun eut son pourboire. Mais n'anticipons pas.

Il était minuit quand nous arrivâmes à la sous-préfecture ; tous les citadins étaient aux portes. De tous côtés j'entendais faire la même question : le Père est-il revenu, est-il blessé ? Ces marques de sympathie me touchèrent beaucoup. Le Chinois a donc du cœur au moins à certains jours. Il y a tant de malades guéris par nos remèdes.

Rentré chez moi, je députais aussitôt un catéchiste pour rassurer le sous-préfet et lui demander à quelle heure il pourrait me recevoir le lendemain, car je tenais à le remercier en personne.

Dans cette visite il ne fut question que des dangers que j'avais courus. Si je ne l'avais supplié de pardonner, il eût envoyé une nuée de satellites châtier les coupables. Enfin il se rendit à mes instances en exprimant son admiration, disait-il, pour ma commisération. De fait cette bonté gagna le cœur des *Pen* ; je ne sais ce que les trois qui m'avaient suivi racontèrent

le lendemain à leurs compatriotes après une bonne nuit passée à l'église, mais avant la soirée vingt-cinq hommes du village, garde-champêtre en tête, venaient me faire la prostration et me dire toute leur gratitude. Non seulement ils donnèrent 100 francs aux soldats et satellites, mais ils m'offrirent une inscription dorée de 30 à 40 francs. Enfin, et c'est là le plus beau, ils me déclarèrent qu'ils désiraient entrer dans la religion. En novembre prochain ils doivent venir au catéchuménat. A quoi tiennent les conversions ! Comment ne pas admirer la main de Dieu ! N'était-ce pas elle qui avait tout conduit en cette affaire ? *Deo gratias !*

COLVEZ, S. J.

Troubles au Siao-hien.

Lettre du P. Gain au R. P. Supérieur.

Siu-cheou-fou, 9 août.

« **A**U moment de partir pour *Chang-hai*, voici qu'une nouvelle affaire vient de surgir au *Siao-hien*, qui pourrait devenir très grave. Au pied des collines que l'on aperçoit de *Ma-tsin*, se trouve un canal destiné à conduire dans le *Ngan-hoei* jusqu'à la *Hoai* l'eau des montagnes et de la plaine. Grâce à l'incurie des mandarins, ce canal s'est obstrué et n'a pas été curé depuis plusieurs années, bien qu'il y ait de l'argent prélevé sur les populations pour ce travail. Cette année, les pluies survenues au moment de la moisson, ne trouvant point d'issue, ont inondé plus de cent villages au nord des montagnes, et les blés ont été totalement perdus. Le sorgho, les haricots et le millet s'annonçaient splendides, quand de nouvelles pluies survenues ces dernières semaines ont fortement compromis cette seconde moisson, unique espoir de milliers de familles. Quelques notables étaient venus voir le P. Le Biboul, promettant d'amener à notre religion cent villages, si nous voulions obtenir des mandarins l'ouverture du canal. La réponse du Père, confirmée ensuite par moi-même, fut que nous ne pouvions pas nous occuper de cette affaire. Et voici que hier soir un courrier de *Ma-tsin* m'apprend que des milliers de cultivateurs du nord de *Siao-hien* se sont levés, en armes, pour ouvrir de vive force et malgré les supplications du sous-préfet, dont la chaise aurait été brisée dans la bagarre, une brèche pour l'écoulement des eaux qui se seraient précipitées au sud des montagnes à travers les campagnes. Naturellement les habitants du sud n'ont pas trouvé cela de leur goût et se sont levés en masse pour parer le coup et se venger. Mais se venger contre qui ?

« Le malheur, c'est que pour rassembler les paysans et les entraîner à percer le canal, quelques meneurs, qui ne sont point du tout chrétiens, ont dit que les Pères de la Mission catholique avaient donné la permission,

sinon l'ordre ! d'aller de l'avant, et mettaient ainsi toute la responsabilité sur notre dos. Aussi ceux du sud, pour se venger, n'ont eu qu'un cri « Sus aux chrétiens ! A bas les Pères ! » et ils sont là des milliers qui s'appêtent à aller attaquer *Ma-tsin*. Dès que j'appris cette nouvelle hier soir, je me hâtai d'en prévenir le mandarin, qui, pendant la nuit, a envoyé des ordres aux mandarins locaux, aux soldats et aux notables pour prévenir un malheur. Sachant que le P. Le Biboul voulait partir aujourd'hui pour son poste en péril, le mandarin m'a envoyé de grand matin un délégué me prier de retenir le Père jusqu'à ce qu'on ait de bonnes nouvelles de *Siao-hien*. Trois notables de la ville viennent de m'annoncer que les mandarins sont très embarrassés : ils craignent un soulèvement général. Le pain qui valait l'an dernier à cette époque 15 à 18 sapèques, en vaut 34 et 36 à la ville comme dans les campagnes. C'est la disette. Déjà le grenier public de *Pi-tcheou* vient d'être pillé par le peuple. »

« Impossible de quitter la section en de pareilles circonstances. Les PP. Doré et Van Dosselaere avec le P. Le Biboul, arrivés ici le 4 août au soir, très fatigués, se sont un peu reposés et voudraient se rendre à leurs postes. Mais le mandarin s'y oppose jusqu'à nouvel ordre, et il serait déraisonnable de ne pas céder un peu à ses désirs : car il est toujours très bon et très dévoué pour nous. »

Le P. Gain écrit à la date du 30 août : « L'affaire de *Siao-hien* est terminée. Nous avons fini par nous dégager de l'imbroglio, et tout le monde reconnaît que nous n'y sommes pour rien. Seulement les gars du sud se sont battus contre les gars du nord : on a brûlé force poudre, et ceux du nord, au nombre de 700 à 800, ont dû céder devant les milliers de sudistes venus presque du *Ngnan-hoei*. Mais l'affaire n'est pas finie, et messieurs les mandarins devront percer le canal, ce que tout le monde désire. »

Hu pays des « Grands Couteaux ».

Lettres du P. Doré

Heou-kia-tchoang, 14 août 1897.

LA résidence est pleine de soldats, de caporaux, d'officiers de toutes sortes (1) : impossible de faire du ministère dans cette caserne ! on heurte le soldat, plutôt nous vivons en soldats. Ma pauvre résidence ! on peut dire d'elle ce qu'un Père chinois disait de la *Triomphante* à *Fou-Tcheou* : « Attamen habuit aliquid in latere. » Oui, son pauvre côté est bien mala-

1. Cette occupation militaire a soi-disant pour but de protéger le P. Doré contre une nouvelle attaque des rebelles qui ont pillé et détruit la résidence de *Heou-Kia-Tchoang* en 1896. — Cf. *Lettres de Jersey*, 1896, n° 3, p. 378, et 1897, n° 2, p. 227.

de.... 98 chambres brûlées, c'est une fameuse entaille. Avant-hier on a pris un *Grand-Couteau* (brigand) à la comédie de *Tchang-toen* ; c'est un parent du grand notable, notoirement connu pour ses faits et gestes. Le mandarin qui l'a fait prendre et conduire à son tribunal avait une peur bleue que nous demandions sa délivrance. A peine étais-je arrivé, que le grand notable est venu me supplier d'envoyer ma carte au mandarin pour le faire lâcher. Un de ses amis est venu à la rescousse avec quelques pleurnicheurs. Toute la galerie des militaires était curieuse d'entendre mes réponses, eux qui se sont donné tant de peine pour saisir une si bonne capture ! Voici ce que j'ai répondu :

« 1°. Cet homme-là je ne l'ai jamais vu, je ne le connais pas du tout : je ne puis donc pas savoir s'il est coupable ou non. Brave homme ou brigand, comment me demandez-vous ma carte pour protéger un homme qui m'est parfaitement inconnu ?

« 2° Votre sous-préfet est-il juste ? — Oui, me répond-on. — Alors que craignez-vous ? s'il est innocent, il sera traité comme tel.

« 3° En me demandant ma carte, vous voulez m'exposer à une perte de face terrible. Supposez que le sous-préfet me demande si je le connais ; je dois lui répondre en conscience : non. — Alors pourquoi envoyez-vous délivrer un homme que vous ne connaissez pas ?

« 4° Pour moi j'agis toujours selon ma conscience, je n'avance que ce dont je suis certain, or je ne sais pas ce qu'est cet homme ; donc je ne dirai rien sur son compte, ni pour, ni contre.

« Voilà la seule manière dont je puis le protéger ; car ce n'est point moi, notez bien, qui suis sous-préfet de *Tang-chan*.

« J'ai ouï dire que *Kouo-tchong-hoa* va à la préfecture vous prier d'intercéder pour lui. Nous devons être très prudents, sans quoi les militaires seraient furieux de voir que nous délivrons ceux qu'ils se donnent la peine de prendre. De plus tous m'assurent ici que le *Tchang* est un chef de Grands-Couteaux, du moins certainement de la secte. »

Est-ce possible de m'avoir mis de la boue pour enduire le mur du chœur de mon église ! En voilà une idée ! mettre de la boue sur des briques ! Je crois que je serai obligé de tout faire gratter. Le reste est parfait. Quel bonheur de trouver des portes, des fenêtres, le pavage bien exécutés ! La tour de David et sa sœur la tour d'ivoire se dressent fières et majestueuses au-dessus de l'amas de ruines de l'est. Oh ! avec de bons défenseurs elles braveraient des armées de brigands ; je viens de recevoir une escouade d'élèves de *Pang-sing-leou*. Depuis mon retour je n'ai reçu que des visites.

Le 15 août, le sous-préfet de *Tang-chan* a signé au P. Gain la reconnaissance d'une indemnité de 800,000 sapèques (2400 fr. environ) pour les 98 paillottes brûlées à *Heou-kia-tchoang*, payables en huit jours entre les mains des intéressés sous les yeux du P. Doré.

21 août, c'est la vie ordinaire du *Siu-tcheou-fou* à cette époque ; 2 ou 3 dévalisés par ci par là ; celui-ci vole le sorgho du voisin, celui-là donne un coup de lance à droite, un coup de fusil à gauche ; quelques tués et quelques blessés, rien en tout cela qui sorte de l'ordinaire de la vie. Hier peut-être le niveau aura monté ; 400 hommes se sont battus dans l'ancien lit du *Hoang-ho*, non loin de *Lieou-ti-teou*. Si les centaines d'entremetteurs accourus pour mettre la paix n'ont pas réussi, il y aura eu des têtes cassées en plus grand nombre que de coutume.

Autour de ma résidence, c'est la paix ; plus n'est question de tenter un nouvel assaut. Mes 40 braves et leurs chefs occupent toujours mon enclos. Tout ce qui est susceptible d'être soit brûlé, soit mangé, soit détérioré, disparaît peu à peu, et cela sans bruit, avec beaucoup de politesse du reste, car mes braves se conduisent vraiment bien à notre égard. Mais qui garde l'église ne doit-il pas vivre un peu de l'église ? Nos loustics en feraient bien d'autres..... N'empêche, c'est ruineux ; de plus il est impossible d'entreprendre aucune œuvre, ni école, ni ministère jusqu'à ce que mes maisons soient évacuées.

Le mandarin vient d'envoyer son homme nous apporter 720 *tiao* de mille sapèques (2160 fr.) que j'ai distribués à tous les incendiés sous les yeux de son délégué. Il s'attendait à des récriminations : « Soyez bien tranquille ; ce sera l'affaire de cinq minutes et pas un mot. » De fait, comme je donnais tout, personne n'eut rien à dire. J'ai fait confectionner le reçu ainsi : « Reçu auparavant 80 *tiao* (240 fr.) à *T'ang-chan* pour nourriture ; reçu le 24 de la lune 720 *tiao* à *Heou-tchoang* ; total 800 *tiao* (2400 fr.) » Chacun a signé et moi aussi. J'ai tenu fort à montrer à ces messieurs que je n'avais pas une seule sapèque pour moi. Il est bon qu'ils le voient, puisque c'est comme cela.

Mouvement de conversions.

Lettre du R. P. Supérieur.

Zi-ka-wei, le 2 décembre 1897.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

P. C.

LE royaume de JÉSUS-CHRIST s'accroît de jour en jour dans notre mission. Au nord surtout ce sont des foules qui viennent à nous, elles viennent d'abord bien ignorantes, il est vrai, des vérités surnaturelles, elles entrevoient chez nous plus de justice, plus de secours aussi qu'elles n'en ont trouvé jusqu'à présent, mais il est évident qu'elles sont conduites par la grâce. Les âmes sont parfaitement disposées, et après avoir entendu et goûté la doctrine chrétienne, elles ne songent plus aux avantages matériels qui les avaient mues au début.

Les pauvres Pères demandent à être secourus, nous le faisons de notre mieux, comptant toujours sur la bonne Providence. Les ouvriers apostoliques sont trop peu nombreux, il faut y suppléer par des catéchistes, et ceux-ci ayant une famille à soutenir, nous devons leur donner un salaire qui, bien que minime, est une lourde charge pour le missionnaire. Ainsi quelques Pères ont jusqu'à vingt ou trente de ces catéchistes, et encore chacun de ceux-ci doit se charger de plusieurs villages. Vous le voyez, mon bon Père, c'est bien le cas de le dire : *fervet opus*. Mais le travail ne nous effraie pas, au contraire le bon Dieu a soin de nous combler de consolations spirituelles, qui nous font trouver bien légères toutes les inquiétudes et les privations que ce travail nous impose.

Continuez, mon Révérend et bien cher Père, à nous aider, surtout par vos prières et par celles que vous demanderez autour de vous,

En union de vos saints sacrifices.

R^æ V^æ infimus in X^o servus
P. PARIS, S. J.

Extraits de diverses lettres.

Ou-hou 1^{er} septembre 1897.

Vous voulez savoir comment cela va à *Ho-kieou*. Tout doucement. *Sou-kia-pou* avait mis pendant quelque temps un arrêt à notre marche en avant. Mais depuis l'arrangement, le mouvement se continue. J'ai vu dernièrement encore plusieurs familles de catéchumènes venir à nous. D'autres plus nombreuses s'annoncent pour l'automne. Chez moi, ce sont des fermes isolées, et non des villages. Le grand éparpillement de mes chrétiens est aussi une chose qui rend lente notre marche en avant. Il faut aussi prendre garde à ne pas recevoir des loups dans la bergerie. Tous les ans j'écarte quelques dizaines de familles qui ne viennent que pour des affaires qui nous prépareraient peut-être des échauffourées comme à *Sou-kia-pou*.

(P. RICH.)

Kien-kiang, 20 septembre.

Me voilà chez moi depuis quinze jours. C'est vous dire que je suis au milieu du roulement d'affaires qui amènent et suivent les catéchumènes. Si le mouvement actuel continue, je ne sais où je vais les loger et comment je pourrai les nourrir. Depuis 15 jours j'ai reçu de 10 à 12 familles, c'est-à-dire de 25 à 30 personnes. C'est le premier résultat de notre affaire de *Liang-ka*, de *Eurl-yao* et de deux ou trois autres. Il y en a qui viennent de 15 *li* (9 kilomètres) au nord de *Pao-lo-dang*, demander à embrasser

notre religion. De *Fong-li* on est venu me proposer des maisons à acheter dans le bourg. A moitié route de *Fou-kao*, il y a 5 ou 6 familles voisines de mes catéchumènes maçons qui m'offrent leurs terres, leurs maisons et leurs personnes à acheter. Nous verrons plus tard ce qu'elles valent.

De *Se-kang* on est allé à *Tong-tcheou* me proposer des maisons à acheter dans le bourg, et une famille de *Liang-hou*, ennuyée par ses parents et voisins, est allée à *Se-tai-tang* prier *Kou-tong-fou* de les aider à entrer dans notre religion. Voilà bien des espérances de tous côtés ! Dieu veuille les bénir !!

(P. PENNORS.)

Hoei-tcheou-fou, fête de S. Raphaël.

« Les chrétiens par ici sont rares. Comptez avec moi. Une famille (3 personnes) dépendant autrefois de *Hieou-ning* ; une veuve de *Tché-kiang* baptisée au temps de la rébellion au *Lao-dang*, par le P. Femiani : son plus jeune fils est venu, puis reparti : donc 4 personnes chrétiennes. Le neveu de la veuve est catéchumène fervent. Tous les jours il vient assister à la Messe et, de retour à la maison, il emploie son temps libre à étudier les prières. Il y a quelques jours s'est présenté un homme voulant se faire chrétien : il paraît droit et simple, mais il est seul, la femme et les enfants sont morts. Il a été amené par un protestant, ayant sans doute quelques vellétés de venir à nous. Voilà où nous en sommes ! Ce n'est pas brillant. D'ailleurs relations bonnes avec les mandarins, excellents rapports avec les voisins, nombreuses visites un peu intéressées. On demande de la quinine, des emplâtres. On croit que je puis guérir tous les maux. Les vierges de *Hieou-ning* viennent de temps en temps : elles se disent bien reçues ; elles semblent même désirer vivre ici, mais je ne puis accéder à leur désir. Ma chapelle est trop petite, 15 pieds de longueur sur 9 de largeur. Le R. P. Supérieur refuse de bâtir, vu qu'il n'y a pas de chrétiens. Donc il faut des chrétiens ! Que vos prières m'aident à en faire !

Si vous voyiez les petits enfants rire et s'amuser avec le Père ! vous diriez certainement qu'ils sont chrétiens. Je vous assure qu'ils ont rejeté la crainte, si jamais ils l'ont eue. Grâce à leur familiarité, j'espère que mon école va augmenter, car j'ai une école de païens : elle ne compte qu'un seul chrétien. Pas de difficultés pour trouver des maîtres : ils se présentent nombreux. Des femmes du pays entreraient volontiers au service des vierges, ce que *Hieou-ning* cherche encore. Il me semble qu'ici les gens sont plus simples. Il y a des rumeurs comme partout : « nous arrachons les yeux, le cœur, » etc. Ces jours derniers un homme m'a demandé si je voulais ou s'il était vrai que je voulais de la « chair de cadavres ». Était-ce une canaille qui m'offrait ses services, était-ce un homme simple qui répé-

tait ce qu'il avait entendu ? Un malin aurait pu le découvrir en feignant d'accepter ses offes. Je me suis contenté de lui répondre : « Et qu'en ferais-je ? Tu ne sais pas que la chair entre aussitôt en putréfaction, qu'il y a danger de mort à la conserver quelques jours ? — Si, je le savais, mais je l'avais entendu dire. » — Il y a 3 jours un bon vieillard nous contait : « On dit que quiconque embrasse votre religion, meurt dans les 4 années qui suivent. » Il ne paraissait pas y croire, il rapportait le fait. Je lui ai remis 3 livres qu'il a emportés avec plaisir. Il manifestait un peu le désir de se convertir : je crois qu'il voudrait surtout la protection du Père pour un procès. Qu'il aille frapper à la porte de *Hieou-ning*, car il est de cette sous-préfecture. Il connaît le P. Frin, ainsi que le maître portier exhortateur. Hier on me faisait espérer un homme d'ici, un païen bien entendu, comme domestique. Il a répondu : « J'ai peur ; à sa vue, je tremble. » Sans doute il m'a aperçu, quand, monté à mule, je vais voir le P. Ministre. Cette réponse m'a peiné : je constate de plus en plus qu'avec les Chinois, le mieux est de se montrer le plus conciliant possible. En effet, comment attirer les gens, si je suis un épouvantail ? !

(P. BUREAU.)

—
Fou-kao, 26 décembre.

Ici nous sommes tous en paix et tâchons de faire de la propagande du côté de *Ling-tse* et de *Li-kia-kiao* ; mais jusqu'ici nous n'avons que quelques catéchumènes isolés, et peut-être une famille dont un des fils, jeune homme de 24 ans, paraît sérieusement croire en Dieu. Notre petite école continue et compte 8 élèves.

(P. BICHON.)

—
Hieou-nin, 30 décembre.

Savez-vous que *Hieou-nin* est en train de devenir une ville de lettres ? Le grand *Ou* (ancien grand mandarin, jadis ennemi déclaré du Père, homme très riche et très influent), rentré dans ses foyers, s'occupe de fonder une Université des langues occidentales (français et anglais). Le 10 de la présente lune avaient lieu les examens d'admission. Sur 70 candidats, 30 seulement ont été admis. Si vous me demandez sur quoi on se fonde pour les examens, l'arbitraire et le favoritisme me semblent décider en premier et en dernier lieu. Il faut être de « famille lettrée, avoir une face ». Le grand homme lui-même fera apprendre les langues européennes à son fils aîné, mais il le fera instruire chez lui. On attend deux maîtres pour enseigner l'anglais et le français. Ils seront chinois tous les deux et de *Chang-hai*. Un jeune bachelier de la ville, actuellement employé du télégraphe au *Chan-tong*, d'où il est rentré après une absence d'une dizaine d'années

pour se marier, me disait hier que cette Université n'aboutirait point. Selon lui des étrangers au pays ne pourront enseigner ses compatriotes. On verra. Il y a 3000 piastres (7650 francs) à dépenser par an : ça fait 100 piastres (225 francs) par élève. Cela semble suffisant. »

Les familles de *Ki-men*, sur lesquelles je n'osais trop compter à cause de la distance (220 *li*) (132 kilomètres), pour Noël, sont venues. Depuis le retour du catéchiste que j'avais envoyé, l'une d'elles a souffert de la part d'un notable. Un jeune homme de 26 ans, qui avait reçu et accompagné le catéchiste, dut s'enfuir. Il n'est pas rentré chez lui depuis cette époque. Actuellement il est ici étudiant les prières et la doctrine. Les deux autres, qui l'avaient accompagné, sont retournés chez eux seulement après 3 ou 4 jours. Ils m'ont fait bonne impression. L'un d'eux doit revenir avec son jeune frère après le 1^{er} de l'an chinois, pour étudier les prières. Leur père, mort il y a 2 ans, était bachelier en littérature et grand notable du lieu, où il était bien posé. Ils sont à l'aise et ont une belle maison dans leur bourg de 500 à 600 familles. Le jeune homme qui est venu et qui est naturellement chef de la famille, a 25 ans : son petit frère n'en a que 10. Prions et faisons prier pour qu'ils aboutissent. A Noël il y avait à *Hieou-nin* une assistance d'environ 70 personnes, dont la moitié chrétiens baptisés et l'autre catéchumènes. Deux de *Hieou-nin* revenaient hier au soir pour étudier les prières et la doctrine. Ils sont simples, je crois, et de bonne conduite. Ils m'en amèneront d'autres, quoiqu'ils ne soient pas du pays (ils sont originaires de *Ngan-king*), ils peuvent être considérés comme en étant à moitié : ils l'habitent en effet depuis 7 générations. J'espère que tous ces braves gens m'en amèneront d'autres comme eux. Aidez-moi à remercier le Sacré-Cœur pour ces humbles commencements. L'Académie des langues européennes ne me procurera guère de conversions, du moins je ne le crois pas, mais elle pourra augmenter le nombre de mes connaissances.

(P. FRIN.)

Une lettre du P. Boucher annonce une belle moisson dans le Sud du *Siu-tcheou-fou* alors qu'on n'avait jusqu'ici des catéchumènes que dans le Nord. Le mouvement se propage donc, et l'on peut espérer avec la grâce de Dieu, si les hommes et les ressources ne manquent point, enlacer toute cette vaste préfecture où il n'y avait presque rien il y a six ans.

Ngan-king, 23 janvier.

Actuellement à *Ngan-king*, riches et pauvres sont dans un affolement inexplicable. On ne parle que de l'occupation prochaine du *Ngan-hoei* et du *Kiang-sou* par les Anglais. Les grandes boutiques ferment; les autres sont dans le marasme. Ceux qui ont de l'argent se retirent à la campagne

pour se mettre, disent-ils, hors de portée des canons anglais. Le plus effrayé est le gouverneur qui, pour éviter toute occasion de conflit, envoie à tous ses subordonnés des ordres sévères de nous protéger partout. Il veut que des soldats ou des satellites nous accompagnent dans nos courses. J'ai refusé, quant à moi, la société de ces vampires. Une barque militaire a suivi le P. Twrdy se rendant de *Liu-tcheou-fou* à *Ou-hou* pour la retraite. Le *Tao-tai* n'approuve pas ces mesures inutiles et m'a félicité de les avoir refusées. Les troubles ne viennent-ils pas souvent de ces hommes dont on voudrait nous entourer ? Le P. Perrigaud a quelques ennuis avec un mandarin de *Fong-tai-hien* qui se laisse mener par les notables. Ceux-ci moles- tent nos chrétiens et voudraient nous faire un mauvais coup. Averti par le P. Ministre de *Yng-tcheou-fou*, j'en ai dit un mot au *Tao-tai*. Il en a immédiatement parlé au gouverneur et au trésorier-général. Conséquence : ce sous-préfet, M. *Tchai*, est changé dès le lendemain et son successeur, un M. *Li*, a ordre de partir sur-le-champ pour son poste nouveau avec des instructions formelles pour tout arranger selon nos désirs.

Vous savez que cette année j'ai envoyé des présents au premier président de la cour, ce chinois *pur sang* dont le P. Joret disait qu'il se serait coupé une rouelle de la cuisse pour nourrir sa mère, la Chine. Mes présents étaient modestes, mais gracieusement disposés dans la boîte. Madame a voulu les voir et a choisi 4 objets, en particulier des cartes, le livre du P. Lodié (1) et deux livres du P. *Li*. Madame, sans être docteur comme son mari, est une fine lettrée, lectrice assidue de notre journal chinois. Elle n'a cependant pas le talent de l'impératrice douairière, qui, ô merveille d'intelligence ! peut écrire des caractères des deux mains. Que serait-ce, si elle écrivait aussi des deux pieds !! Le premier président m'a renvoyé de superbes cadeaux auxquels je n'ai fait que toucher. J'ai pris un dessert préparé, m'a-t-on fait dire, par la mandarine elle-même.

(P. LÉMOUR.)

Sou-tcheou, 18 décembre.

J'ai béni l'église de *Tsouo-pang* la veille de la fête de l'Immaculée Conception, le matin, et après la bénédiction du chemin de la Croix. Le lendemain, fête patronale et Messe solennelle : 230 communions. Les parents des chrétiens de *Tsouo-pang* étaient venus nombreux comme pour une noce. La fête a été vraiment belle ; les païens nombreux, très convenables. Une famille païenne, maintenant catéchumène, assistait à la Messe. Ils étaient agenouillés au milieu des chrétiens et sont venus me saluer. Les circonstances qui ont amené la conversion de cette famille sont extraordi-

1. *L'Ordre du monde physique.*

naires. Le père, âgé de 47 ans, est maire de son village.... Trois semaines avant la bénédiction de l'église, il tomba gravement malade. La maladie fit de rapides progrès : les médecins le déclarent perdu, et l'agonie commence. En le voyant sans connaissance, donnant à peine signe de vie, chacun attendait anxieusement son dernier soupir. Soudain le malade ouvre les yeux, retrouve la parole et demande qu'on appelle aussitôt des chrétiens. Il n'y a qu'à traverser le canal pour en trouver. Plusieurs arrivent, et le malade leur déclare qu'il veut être chrétien. Il raconte devant tous que pendant son agonie, un vieillard, revêtu d'un surplis, lui est apparu et lui a dit de se faire chrétien ; il le lui a promis, et il veut être chrétien avant de mourir. Comme son état était très grave, les chrétiens lui enseignèrent les vérités essentielles, et après un acte de contrition le baptisèrent. Quelques chrétiens firent une neuvaine pour obtenir sa guérison et furent exaucés. Ses deux filles, 14 et 11 ans, viennent à l'école chaque jour. Son futur gendre, qui sera en même temps son adopté, viendra bientôt. Toute la famille a assisté aux trois Messes.

(P. DEFFOND.)

Lou-ngan, 1 janvier.

Quand vous reviendrez à *Yng-chan*, vous trouverez la situation bien changée. Nous ne sommes plus au temps où j'étais assiégé dans les masures où vous m'avez vu installé pendant un an. Maintenant je suis en relations faciles avec les mandarins civils et militaires du pays. Tous, y compris le chef des lettrés, ne manquent pas de me rendre visite toutes les fois qu'ils passent devant ma porte. Nous avons de bons catéchumènes, de noms différents, et cela sans avoir à nous occuper d'une seule affaire litigieuse ; 30 élèves à la fois dans l'école ; bonne réputation dans le pays et au loin jusqu'au *Hou-pé* ; enfin école des filles complètement achevée et meublée ; qui mieux est, femmes et filles à la porte attendant, pour y entrer, l'arrivée de deux Présentandines.

(P. MOUTON.)

Les Lao-Pin-Lao à Tong-Men.

Extraits de plusieurs lettres du P. de Barrau.

Tong-Men, 24 août.

JE suis revenu à *Tong-men* la veille de l'Assomption, après 21 jours de voyage, dont 15 sur une barque mal installée pour des voyageurs, où je ne pouvais être qu'assis sur les planches qui me servaient de lit ou couché. Malgré tout je suis content d'avoir fait ce voyage une fois pour m'en rendre compte. A peine rentré, j'ai appris que les *Lao-pin-lao* en

ont fait des leurs pendant mon absence. A propos de l'eau des rizières qu'ils se disputaient, ils en sont venus aux coups, et une vraie bataille a eu lieu: 92 combattants sont restés sur le carreau, 72 d'un côté et 20 de l'autre; on ne parle pas des blessés. Le parti vainqueur sera condamné à payer autant de fois 300 piastres (765 francs) qu'il y a eu de tués dans le camp opposé, en défalquant un nombre égal à celui des tués de son côté. La différence étant de 52, ils en seront quitte pour 15600 piastres (39780 frs.) cette fois. Reste à savoir s'ils paieront, car ils n'ont pas peur du mandarin. Dans un an ou deux il y aura des représailles, non pour ce fait, mais pour un autre qui s'est passé il y a 12 à 13 ans. A la suite d'une dispute commencée en jouant au bord de l'eau, où quelques individus se jetaient des gouttes d'eau à la figure, tout un village a été brûlé, rasé, les puits remplis de pierres et les vaincus mis en fuite. Ils sont revenus l'année suivante relever leurs ruines, et l'on m'a dit qu'ils se préparaient à venger leur défaite sans tarder.

Autre nouvelle. On dit à *Ta-yo-chan* (gros bourg à 10 *li* (6 kilomètres) de *Tong-Men*) que le diable a emporté une femme. Cette malheureuse travaillait dans un thé; elle demanda un ou deux jours de repos au patron, qui les lui refusa. Elle partit furieuse, prit dans la maison quelques habits, ferma la porte à clef, confia cette clef à une voisine, puis se dirigea vers la montagne où se trouve une profonde caverne. On n'a pu la retrouver encore, malgré les explorations faites, qui n'ont abouti qu'à trouver ses souliers et un vêtement.

Dans le même bourg un jeune homme sur le point de se marier, pour vexer son père qui lui avait refusé une permission, s'est tiré un coup de fusil, ce qui prive son père de tout espoir de postérité: il était fils unique. Voilà une vengeance intelligemment combinée et exécutée.

Tong-Men, 16 oct.

Les *Lao-pin-lao* sont venus chercher de l'or dans le sable. Dès leur apparition, émoi dans le bourg. Le lendemain de bonne heure *Tai-yuen* envoie battre le tamtam à *Tong-men*, et tous ces braves vont en guerre attaquer une quarantaine de *Lao-pin-lao*, qui travaillaient paisiblement dans le torrent, près de *Tai-yuen*. Il y a eu bataille, même des coups de fusils, et un *Lao-pin* a été blessé à mort: les autres se sont enfuis, ils n'étaient pas en force de soutenir plus longtemps le combat. Douze des leurs ont été blessés. Une fois partis, les triomphants guerriers de *Tong-men* n'ont pas joui longtemps de leur victoire. Pris de panique à l'idée des représailles, la nuit entière a été employée à emballer tout l'avoir de chacun et à le transporter, qui à *Ta-yo-chan*, qui à *Tchang-men*, etc. Le lendemain matin *Tai-yuen* était désert, et *Tong-men* avait un bon nombre de portes fermées, de maisons vides. Quel-

ques dizaines de *Lao-pin-jen* sont venus dans la soirée; ils sont encore une cinquantaine par ici, 30 sont retournés chez eux. La seconde nuit on conduisait encore du bétail et autres objets dans les environs. Personne ne se présente encore pour régler cette affaire, et les satellites, très patients cette fois, attendent qu'on la vienne régler. Il est vrai qu'il n'y en a que 9 du *Nan-hiang* et que les autres les ont empêchés jusqu'ici d'aller chercher leurs compatriotes qui n'y vont pas de main morte et auraient détruit *Tong-men* et *Tai-yuen* en peu de temps. Tout le monde s'attendait ici à voir brûler le bourg. Je n'ai pas conservé le St-Sacrement, car les visites à l'église, que je montre à qui veut la voir, sont fréquentes et nombreuses ces jours-ci. Les satellites savent maintenant que les chrétiens ne sont pour rien dans cette affaire; ils ont appris ce qui s'était passé autrefois, ils connaissent les principaux protecteurs du sable, etc. Nous n'avons rien à craindre, je crois, à moins qu'irrités, de nouveaux venus ne mettent subitement le feu à toutes les maisons païennes et qu'il ne se communique ainsi chez nous, ou que les gens du pays ne se vengent sur nous.

6 heures soir. — Or voici un revirement soudain que j'apprends à l'instant. Les gens de *Tai-yuen* ont été à la sous-préfecture et ont invité un petit mandarin à soutenir leur procès, ils en ont reçu sans doute de bonnes paroles qui les électrisent de nouveau. Ils reparaissent et veulent se battre encore : un notable de *Ta-yo-chan* tâche de les en dissuader, mais ils parlent en maîtres. Quelques satellites s'en retournaient chez eux ce soir; on les a fait revenir et on les regarde presque comme des prisonniers. Tout cela semble aller bien pour les indigènes, mais quelle sera la conclusion? Si les gens de *Lao-pin* ont vent de tout ce qui se passe et arrivent armés en nombre, l'ardeur de ceux de *Tai-yuen* se dissipera vite et les représailles seront violentes. L'avenir est sombre. — Même jour, vers 10 h. du soir : Arrivent 5 chaises de *Lao-pin* avec une vingtaine de satellites.

11 oct. — Les gens de *Ou-yuen* ont décidément repris le dessus. Hier 30 individus de *Ta-yo-chan* ont été invités à venir avec des couteaux. Les gens de *Lao-pin* étaient casernés à *Tai-yuen* : on en a attaché onze et on leur a fait prendre la route de la sous-préfecture. Les autres sont gardés à vue à *Tai-yuen*. Reste à savoir si les gens de *Lao-pin* ne se vengeront pas terriblement plus tard du peu de courtoisie avec laquelle on les a reçus et traités, eux qui sont restés cinq jours ici sans rien démolir, attendant qu'on se présente pour parlementer. Il en coûtera cher pourtant à nos indigènes : ils ont envoyé 5 rouleaux de 70 piastres (en tout 892 francs) à la sous-préfecture; de plus ils nourrissent bon gré mal gré depuis 8 jours un nombre considérable de satellites. Je pense que nos *Tong-mennois* subiront le contre coup, car *Tai-yuen* ne se soucie pas de faire tous les frais de cette défense nationale dont les instigateurs sont de *Tong-men* et de *Tchang-men*. Ils l'ont déjà laissé entendre.

12 oct. matin. — On dit que les gens de *Lao-pin* vont préparer des banquets pour parlementer et essayer de s'entendre.

14 oct. Dernières nouvelles. — La paix est faite : les gens de *Tai-yuen* paient 40 piastres (102 francs) à ceux de *Lao-pin* qui ont été blessés.

Un brigand soi-disant chrétien.

Lettre du P. Lémour.

Han-pai-tou, 28 août.

JE viens de terminer ces jours-ci une affaire entreprise depuis le commencement de juin. Un individu du bourg où je me trouve s'était mis à exploiter à son profit le nom du *Tien-tchou-tang* (église catholique). Il se disait catéchiste du Père et allait commettre une foule d'injustices criantes. Il s'était fait une lanterne avec les trois caractères du *Tien-tchou-tang*, et se présentait soit dans les boutiques, soit dans les fermes, exigeant une, deux, trois piastres et plus, au nom du Père. Il amenait avec lui les vauriens du pays, et l'on s'exécutait bon gré mal gré. A ceux qui faisaient mauvaise mine, il annonçait que 40 ou 50 chrétiens allaient venir à la rescousse. Un jour il se présente chez une pauvre veuve chargée d'enfants dans les hautes montagnes du *Ho-chan*. « Il me faut six piastres (15 francs), je suis le procureur du *Tien-tchou-tang*. — Je n'ai pas le sou... — Cherchez-en. Impossible d'en trouver. — Écris ce billet. » — Elle l'écrit. « Maintenant il me faut encore six piastres. » Frayeur de la veuve, qui s'enfuit avec ses petits enfants qui faillirent se noyer en franchissant le torrent. Le vaurien la poursuit, l'attrape et lui annonce qu'il va l'emmener au Père qui attend près de là. La frayeur la fait rentrer chez elle. On lui vole une armoire, deux tables, plusieurs chaises, son cercueil : on coupe ses bambous qu'on va vendre au marché ; on enlève les lattes de sa maison pour faire la cuisine. Et puis quand il ne reste plus rien à enlever, on s'en va. Nous avons dans la contrée une réputation de bandits, et notre seul nom faisait trembler. Les notables et gardes champêtres n'osaient s'occuper de ces affaires, dès qu'on prononçait notre nom. Nous nous préparions, ou l'on nous préparait un nouveau *Sou-kia-pou* autrement terrible que le précédent. Dès que j'appris ces faits, j'en saisis le mandarin après sérieuse enquête. J'exigeais restitution à la veuve de ce qu'on lui avait volé, une forte bastonnade au coupable, la cangue qu'il promènerait pendant un mois à 5 lieues à la ronde. De plus je voulais une proclamation qui serait affichée dans tous les bourgs.

Une fois l'affaire lancée, je partis pour la retraite. Le mandarin la traita pendant mon absence selon mon désir : le terme du châtement expirait le lendemain de mon retour. Le coupable me fut amené dans un état pitoyable. Voici l'interrogatoire que le préfet lui avait fait « Es-tu chrétien ? — Oui, je suis chrétien — Ce n'est pas vrai : le Père qui est mon ami m'a

dit que tu n'étais pas sur ses registres ; or le Père Lémour ne ment pas. — Je suis chrétien : les deux catéchistes *Ho* et *Hia* le savent bien. — Le catéchiste *Ho*, lui-même, m'a dit ici devant tout le monde que tu n'étais jamais entré dans la religion. — Grand homme, je suis chrétien. — Eh bien ! alors, tu dois savoir les dix commandements de Dieu. Récite-les. » — Motus. — « Dis-moi seulement le 5^e et le 7^e. » Motus encore. — « Tu vois bien que tu es un menteur. Frappez-le. » — Et on lui applique une bastonnade d'importance suivie d'un excellent sermon. Mes catéchistes qui assistaient au jugement triomphaient. On lui applique la cangue tout de suite avec le motif écrit de sa peine. Quant à l'argent, il n'en fut même pas question. Le grand homme s'était borné à dire : « Quand le P. Lémour sera de retour, tu iras lui demander pardon. » Et il venait me demander pardon. « Je pardonnerai, quand tu auras payé les 12 piastres que tu as extorquées à la veuve : j'exige que la somme soit déposée entre mes mains ; je les restituerai moi-même. »

Les satellites l'emmenèrent au tribunal. Ils reviennent demander grâce au nom du mandarin ; celui-ci n'osait reprendre une cause terminée et revenir sur le jugement. De plus il se basait sur l'axiome chinois : « S'il y a coups, on n'inflige pas d'amende ; s'il y a amende, il n'y a pas de coups. » Mais je n'entendais pas de cette oreille-là. Je renvoyai les satellites au mandarin qui refusait de se déjuger. Il donna six piastres de sa bourse, priant le Père de contribuer de moitié à la bonne œuvre. Refus. « Le grand homme ne m'a pas offensé, comment accepterais-je son argent ? C'est le coupable qui doit porter toute la peine. » Le mandarin répond que « le coupable est pauvre et qu'il faut avoir pitié de lui. » — « Soit, mais c'est un méchant, tandis que la veuve n'a jamais rien fait de contraire aux lois. » — Alors le mandarin ajoute encore trois piastres et me fait remettre la somme. Je ne pouvais plus résister sous peine de m'aliéner ce mandarin qui m'avait rendu de si grands services. J'acceptai la somme qu'on me disait avoir été rendue par le coupable. Mais j'ajoutai que je réclamerais encore, si la veuve ne consentait pas à sacrifier ses trois piastres. Ainsi nous sauvions la face. La proclamation est venue en son temps, et notre réputation se rétablit peu à peu là où on l'avait si gravement endommagée.

Un naufragé.

Lettre du P. Storr au R. P. Supérieur.

Tsong-ming, 32 août 1897.

MON RÉVÉREND PÈRE SUPÉRIEUR,

P. C.

VENDREDI dernier 27 août j'ai failli avoir mon *Status* définitif pour l'éternité. Appelé dans l'après-midi du mercredi à donner une extrême onction à *Za-deu-so*, petite île située entre *Wou-Song* et *Tsong-ming*, je

m'embarquais à 6 heures du soir espérant pouvoir revenir le lendemain matin. A peine sorti du canal, le vent devint défavorable, de sorte qu'au lieu d'arriver en 3 ou 4 heures comme je l'avais espéré, le bateau n'aborda à *Za-deu-so* que le lendemain vers 11 heures, ayant mis près de 17 heures à faire la traversée. L'heure de la marée ne permit pas de revenir le même jour. Vendredi j'avais dit la Ste Messe de manière à pouvoir m'embarquer vers 8 heures. J'appris au déjeuner que le bateau qui nous avait amenés, était parti pour une île voisine, *A-ou-se*, et qu'il fallait attendre son retour, vu qu'il n'y avait aucun autre bateau à *Za-deu-so* pour le moment. Enfin vers 11 heures le bateau étant arrivé, nous pûmes partir. Le vent, favorable d'abord, vint à tomber au bout de peu de temps, en sorte que vers deux heures nous nous trouvions à peine à mi-chemin entre *Tsong-ming* et *Za-deu-so*. Vers deux heures un assez fort vent d'orage commença à s'élever et nous rapprocha en peu de temps de la côte de *Tsong ming*. Vers 2 h. $\frac{3}{4}$ l'orage éclata. Vent violent, vagues furieuses et pluie torrentielle, en sorte qu'on ne put presque plus voir la côte de *Tsong-ming*, quoique nous ne fûmes distants que de 2 à 3 *li* (1800 mètres environ). Comme les coups de vent devinrent de plus en plus dangereux, les bateliers durent ramener la voile. Les pauvres gens semblaient avoir perdu la tête, car j'eus bien de la peine à faire jeter l'ancre ; si on ne l'avait pas fait alors, nous aurions certainement été entraînés par le courant et le vent du Nord-Ouest du côté de la haute mer. Avant l'orage je m'étais tenu au fond du bateau dans la partie non couverte. La pluie torrentielle me força bientôt à me réfugier sous la voûte de nattes qui sert de pont. Là se trouvait mon *Sié-sang* (catéchiste) ainsi qu'un passager, jeune homme d'une vingtaine d'années. Le batelier qui avait tenu le gouvernail s'abrita à fond de cale sous l'endroit où nous nous trouvions, l'autre batelier se tenait à l'endroit que je venais de quitter. Les vagues devinrent de plus en plus fortes, et notre bateau dansait comme une coquille. Malgré cela je ne me rendais pas compte de la grandeur du danger. Je priais la Ste Vierge et mon Ange Gardien, mais j'étais moins préoccupé des vagues que de la foudre qui venait de tomber non loin de nous. J'avais peur qu'elle ne frappât le mât de notre bateau. Nous nous trouvions dans cette position depuis 5 ou 10 minutes. Tout à coup une vague plus forte fait brusquement pencher le bateau. Un cri de terreur sortit de toutes les poitrines ; d'un bond je me précipite à l'eau, aussi loin que possible du bateau afin de n'être pas pris sous lui. Arrivé dans l'eau, je me retournais aussi vite que possible du côté du bateau, craignant d'être emporté par les vagues. J'avais invoqué la Ste Vierge en me jetant à l'eau. En me retournant je ne vis que le bateau qui s'était complètement renversé. Tout en nageant vers le bateau, je criai à mon catéchiste, que je ne voyais pas alors, de faire un acte de contrition, que j'allais lui donner l'absolution. Au bout de quelques instants, je réussis à me rapprocher du bateau et à saisir la grosse poutre

qui court tout le long du bord à la partie extérieure. Cependant cette poutre était beaucoup trop grosse pour être saisie facilement et solidement par les mains, je cherchais donc, tout en invoquant la Ste Vierge, un point d'appui pour les pieds. Tout en cherchant, ma jambe droite fut prise entre une poutre qui se trouvait sous l'eau et sous le bateau, de sorte que je ne pouvais plus remuer ni dégager la jambe qui se trouvait ainsi sous le bateau dans une position horizontale. En faisant un nouvel effort, je parvins à appuyer l'avant-bras de droite sur la poutre dont j'ai parlé plus haut ; avec l'extrémité des doigts de la main gauche, je me cramponnai à une excavation qui se trouvait dans cette poutre. J'avais ainsi la tête et le cou en dehors de l'eau. Pendant que je m'installais ainsi, j'aperçus à deux mètres de moi mon catéchiste, dont la tête surnageait. Quand la barque s'était renversée, il était resté dedans et s'était ainsi trouvé sous la barque. En se débattant dans l'eau, il réussit à sortir de dessous la barque. Dès que je l'aperçus, je lui criai de faire un acte de contrition que j'allais lui donner l'absolution. Le catéchiste essaya de réciter l'acte de contrition tout en se cramponnant à la barque, et moi j'essayai de réciter la formule d'absolution. Mais comme, en récitant la formule, je pensais à mes propres péchés, je dus recommencer jusqu'à deux ou trois fois. Au bout de quelques instants, le catéchiste me crie: «Père, je coule», et puis il invoqua la Ste Vierge. Je lui dis alors d'essayer de s'approcher de moi, qu'il trouverait un point d'appui; ce qu'il fit. Mais arrivé à mi-chemin, nouveau cri d'angoisse: «Père, je ne puis plus tenir.» Heureusement que, alors, il n'était plus loin de moi, je réussis en tendant la main gauche à le tirer vers moi où il finit par trouver sous lui une corde qui lui permit de se maintenir. Pendant ce temps l'orage continuait plus fort que jamais, la pluie et le vent nous coupait la respiration, la pluie était si intense, qu'il était impossible de rien distinguer au delà de 4 ou 5 mètres. Quand le catéchiste fut près de moi, nous récitâmes ensemble des *Yave Mòliya* (Ave Maria) entrecoupés de *T'iètou Yasou* (Domine Jesu), puis je dis à mon *Sié-sang* de se confesser et lui donnai de nouveau l'absolution. En pensant à la Ste Vierge, que nous invoquions sans cesse, je sentis dans mon cœur une grande paix et pour ainsi dire l'assurance qu'elle ne nous abandonnerait point. Pendant ce temps, nos deux bateliers avaient disparu. Il me parut évident qu'ils devaient être noyés, surtout celui qui s'était renfermé dans la cale. Mais voilà qu'au bout d'un quart d'heure, j'entends leurs voix. Je pensais alors qu'ils s'étaient accrochés à la barque comme nous, mais de l'autre côté. Point du tout, quel ne fut pas mon étonnement quand je m'aperçus qu'ils se trouvaient dans la barque et sous la barque !... Comme le haut du bateau renversé surnageait sur l'eau, ayant trouvé un point d'appui ils réussirent à tenir la tête au-dessus de l'eau. Le voyageur qui avait profité de notre barque, se trouvait à deux mètres de mon catéchiste dans une position relativement sûre. Qu'allions-nous devenir ? Malgré l'ancre

qu'on avait jetée, nous nous éloignons peu à peu de la rive et nous nous trouvions maintenant à environ 3 *li* (1800 mètres). A l'endroit où nous étions l'eau avait deux *zang* (20 pieds) de profondeur comme nous l'apprîmes depuis. Il nous était évident que nous ne pouvions espérer aucun secours tant que durerait l'orage. Enfin, au bout d'une heure, la pluie devint moins intense. A 5 ou 6 *li* (3 kilomètres) à l'Est se trouvaient 5 ou 6 bateaux de pêcheurs, à 3 *li* (1800 mètres) au Nord-Est était le *Poutsen-kaong* (canal) rempli de bateaux. Avions-nous été aperçus, allait-on venir à notre secours et quand? Terrible préoccupation, que notre fatigue, qui allait en augmentant, ne faisait que rendre plus poignante! Nous commençâmes alors à crier au secours de toutes nos forces, mais nos cris, que nous répétâmes, pendant près d'une heure en les entremêlant d'*Ave Maria*, ne furent pas entendus, comme je l'ai appris depuis. Cependant on nous avait aperçus de la rive. Une foule de plus en plus nombreuse stationnait sur la rive malgré la pluie, mais c'était tout, nous ne voyions rien faire pour nous porter secours. Cependant, au bout d'un certain temps, à peu près une heure et demie après que nous avions chaviré, deux barques de pêcheurs qui se trouvaient à 5 ou 6 *li* de nous, hissèrent les voiles et se dirigèrent vers nous. Évidemment elles allaient venir nous porter secours. Hélas! au bout de 4 ou 5 minutes nous les voyons ramener leurs voiles, le vent et le courant étaient trop contraires. Au bout d'une demi-heure, on hisse de nouveau les voiles, nouvel espoir, nouvelle déception, les bateaux partaient pour la haute mer. Nous nous trouvions dans l'eau accrochés à la barque depuis près de deux heures, nos forces allaient en diminuant; et un nouvel orage commençait à approcher, la pluie tombait déjà à quelques *li* de nous. Viendrait-on à notre secours avant l'orage? Si non, nous avions bien à craindre de ne pouvoir supporter la fatigue plus longtemps. Nous avions beau regarder les nombreux mâts des bateaux qui se trouvaient dans le canal, rien ne remuait, rien n'approchait. Enfin une barque montée par 7 hommes munis de gaffes sort du canal. *Deo gratias!* Nous étions sauvés. Le bateau de sauvetage longea d'abord la rive, avançant contre le courant à l'aide des gaffes, nous dépassa du côté de l'Ouest et se laissa ensuite ramener sur nous par le courant, car à l'endroit où nous nous trouvions, on ne pouvait se servir de gaffes; l'eau était trop profonde. D'abord on retira mon catéchiste, puis 4 ou 5 hommes me prirent par les bras et me tirèrent de toutes leurs forces. Je poussai des cris de désespoir, car je faillis avoir la jambe droite brisée: impossible de la retirer. Enfin on me laissa le bras droit libre, et je finis, non sans beaucoup de peine et en m'écorchant la peau, à retirer ma jambe. *Deo gratias!* Arrivé sur le bateau je dis du fond du cœur le *Magnificat!* Mais il fallait absolument sauver les deux bateliers qui se trouvaient sous le bateau et qui donnaient encore des signes de vie. Comme on ne pouvait renverser la barque sur place, on dégagea l'ancre et on la fixa sur le bateau de sau-

vetage remorquant ainsi le bateau renversé. Quand nous fûmes près du rivage les nombreux spectateurs entrèrent dans l'eau pour aider à retourner la barque d'où, à leur grand étonnement, les deux bateliers sortirent sains et saufs. Je descendis alors dans le bateau rempli d'eau pour chercher mes bagages ; tout, excepté ma chapelle et mes bottes, avait disparu. Arrivé sur la rive, on me prêta une culotte de paysan et une chemise et j'arrivais ainsi au *Kong-sou* au grand étonnement des *Tsong-minois* qui n'avaient jamais vu de Père en pareil costume. Le lendemain matin, quoique bien fatigué, je me rendis avec mon catéchiste à *Sengsè-daong* pour dire une messe d'action de grâces devant la statue de Notre-Dame de Lourdes, car sans une protection toute spéciale de la Ste Vierge nous étions certainement perdus.

Je vous prie, mon Révérend Père, de m'aider à remercier la bonne Mère de la faveur qu'elle nous a accordée.

Je me recommande à vos prières et S.S.

Votre serviteur en N.-S.

F. STORR.

Une nouvelle fondation à Tchao-hien.

Lettres du P. Twrdy.

Ou-hou, 31 août.

JE vous envoie quelques mots sur mon achat à *Tchao-hien*. Selon mon habitude, j'avais envoyé plusieurs expéditions dans l'intervalle de deux mois pour connaître l'endroit, c.-à-d. avoir la carte de la ville, voir les propriétés convenables, l'esprit de la population, les noms et l'influence des notables, etc... L'endroit était choisi consistant en quatre propriétés parallèles, dont la première devait être achetée d'abord. Les pourparlers se multipliaient, les arrhes devaient être versées et la pièce d'achat écrite à *Ou-hou*, lorsque les notables en eurent vent. Ils se réunirent, hormis leur chef, obligèrent l'oncle du propriétaire de battre ce dernier, le vendeur, et exigèrent de mon catéchiste de leur rendre l'offre écrite de vente. Sans perdre de temps, ce dernier s'adressa au propriétaire d'un autre terrain, examiné par moi lors de la première expédition et trouvé convenable. Ce nouveau propriétaire, qui déjà depuis trois mois avait affiché sur le mur de sa maison ces mots « à vendre », fut enchanté, accepta les arrhes et demanda lui-même d'écrire la pièce d'achat à *Ou-hou*. Sur ce, mes gens arrivèrent ici accompagnés du vendeur, de son beau-frère et du principal des entremetteurs de la ville. Il y eut encore bien des séances chaudes où tout faillit craquer : mais comme surtout l'argent était en question, ces difficultés ne furent pas insurmontables. Le 19 août la pièce fut signée et l'argent versé. Le 21 l'expédition regagnait le chemin de *Tchao-hien*. J'y

envoyai un catéchiste et un domestique prendre possession de la maison. Le propriétaire et le locataire devaient déménager aussitôt, mais à la moindre menace des notables ou de la population, mon catéchiste devait remettre au sous-préfet de la ville une lettre de moi, dans laquelle j'annonce à ce dernier l'achat comme le commencement d'un procès de longue date et comme le résultat de l'accord conclu entre le consul de France et le vice-roi de *Nankin*, à propos de ce même procès de *Tchao-hien*. J'y demandais ensuite protection pour nos gardiens, la maison, le vendeur et les entremetteurs. En effet le vendeur avait à peine eu deux jours pour transporter le gros de ses meubles que la ville se douta de la vente. Il y eut des attroupements, les notables saisirent le vendeur, lorsque mon catéchiste courut remettre ma lettre au mandarin. Elle produisit immédiatement son effet : des satellites arrivèrent pour protéger la maison et empêcher tout désordre. Le vendeur, interrogé par les notables, dit qu'il ne voulait ni ne pouvait revenir sur la vente, que je n'y consentirais jamais, etc... Ils le laissèrent donc bien tranquille. Depuis ce temps la population vient en masse voir le nouveau *Tien-tchou-t'ang* (église catholique), et les offres de vente affluent. Cette nouvelle propriété est située sur la Grand' Rue qui va de la porte du Nord à celle du Sud, mais dans un quartier peu commerçant et presque désert de notre côté de la rue. Notre terrain a une surface de 70 pieds de large sur 220 de long ; il y a 5 chambres avec mur en briques mais couvertes de paille : il s'y trouve aussi un puits. Ce terrain est un des plus élevés de la ville et adossé à une longue colline. »

Tchao-hien, 12 septembre.

J'ai pris enfin possession de notre nouvelle propriété de *Tchao-hien*. Tout s'est très bien passé. Que Dieu soit béni ! Arrivé en barque au faubourg Est avant-hier matin, je fis avertir le mandarin de ma présence et lui demandai sa chaise. Au bout de deux heures elle arriva. Aussitôt les remparts, les fenêtres, les rues se remplissent de spectateurs : je fis mon entrée solennelle dans la ville accompagné de 4 satellites, de 2 soldats le fusil au bras et des 6 gardes champêtres. Je me rendis chez le sous-préfet qui fut très convenable, et ensuite je déposai ma carte chez une vingtaine de notables et de familles marquantes. Dans l'après-midi, le sous-préfet me rendit la visite et resta dans notre nouvelle maison un quart-d'heure environ. J'eus des satellites à la porte toute la journée d'avant-hier et de hier. Les curieux nous obsédaient, mais je n'ai pas encore entendu un seul « Diable d'Occident ». Hier les notables, presque tous deux à deux, m'ont rendu la visite. Un ancien élève de mon école anglaise de *Ngan-king*, employé chez le fils du 5^e frère de *Li-hong-tchang*, domicilié ici, est venu aussi me voir, en amenant le fils de son maître. Je suis actuellement en possession de la pièce d'achat dûment enregistrée.

Le sous-préfet m'envoie aujourd'hui deux exemplaires de deux proclamations. La première a été affichée aussitôt après la réception de ma lettre, et la seconde, ces jours-ci.

De Zi-ka-wei à Pékin.

Lettre du P. Hornsby.

Zi-ka-wei, le 10 sept.

JE suis parti de *Chang-hai* le 5 août, jeudi matin : le samedi j'ai dit la messe à *Che-fou*, chez Mgr Schang. Dimanche vers midi nous avons passé les fortifications et les camps de *Ta-kou*, et un peu plus tard le bateau aborda le quai de *Tong-kou*, où nous débarquâmes pour prendre le chemin de fer. Quoiqu'on paie un billet pour *Tien-tsin*, le steamer s'arrête à 40 milles de *Tien-tsin*, et on doit faire le reste du chemin à ses frais. A *Tien-tsin* j'ai rencontré le R. P. Supérieur de la Mongolie Occidentale : il revenait de la capitale où il avait dû aller pour traiter des affaires et il était en route pour *Hien-hien*, où il allait voir la mission et consulter le P. Wiegner (de la province de Champagne) sur sa santé. On nous loua une barque assez grande et confortable : nous fûmes plus de 4 jours en voyage, à cause du fort courant provoqué par les pluies récentes, et nous arrivâmes à *Tchang-kia-tchouang* la veille de l'Assomption. On nous reçut avec la plus grande charité. Le P. Ministre, P. Gaudissart, qui garde les meilleurs souvenirs de ses nombreux amis dans la Mission du *Kiang-nan*, nous prodigua les plus aimables attentions, et l'accueil de Mgr Bulté, du R. P. Maquet et du P. Mann fut des plus bienveillants. Le P. Yang était tout dévoué et parlait souvent de ses années passées à *Zi-ka-wei*. — Je ne vous parlerai pas de *Tchang-kia-tchouang*, dont vous connaissez tous la belle installation. Je dirai seulement que le P. Wiegner imprime régulièrement 16 pages par jour.

A *Tien-tsin* j'ai visité la nouvelle église, ou plutôt la vieille église nouvellement restaurée : elle est sur le fleuve, à l'extrémité du faubourg Nord-Est, dans un quartier de petit commerce, à trois quarts d'heure en voiture des concessions. Il y a des soldats à la porte, mais l'église est vide. On n'y dit pas la messe, et il n'y a pas de chrétiens aux environs. — J'ai visité aussi l'*Imperial Tien-tsin University*, qui m'a paru très bien installée. Le président, M. Tenney, homme sérieux et pratique, n'est pas du tout du genre de son compatriote *Gilbert Reid*. Il y a 200 élèves tirés surtout des écoles anglaises de *Hong-kong*, *Chang-hai* et *Tien-tsin*. Il y en a 2 de l'école de *Hong-keu*. Tout l'enseignement se fait en anglais : on commence par l'alphabet et on va jusqu'à l'étude des droits et des sciences mathématiques.

Le P. du Cray m'a accompagné à Pékin. Le chemin de fer est bien

installé, et les wagons de 1^{re} classe sont propres et commodes. On met d'ordinaire 5 ou 6 heures pour une distance de 80 milles (129 kilomètres). A la gare, qui est à quelques *li* seulement des murs de la capitale, les chars de la mission nous attendaient pour nous conduire au *Pé-t'ang*. On nous a reçus avec une amabilité exquise et tout simplement. A Pékin nous avons visité les souvenirs de nos anciens Pères, leur cimetière, l'observatoire, l'ancienne église de *Nan-t'ang*, dont le terrain fut acheté par le P. Ricci, et la première église bâtie par le P. Schall avec la permission de l'empereur *Chang-tche*. Une inscription en chinois et tartare constate que l'église fut reconstruite au temps de *Kang-hi* et plus tard sous *Kien-long* avec une forte aumône chaque fois donnée par l'empereur. Le *Pé-t'ang* actuel, la nouvelle église du Nord, avec la résidence, le séminaire, l'imprimerie, le grand orphelinat de filles derrière, sont l'œuvre de M. Favier. L'église, quoiqu'elle ne soit pas haute et qu'elle soit d'un style original, est très jolie ; la façade se fait remarquer par sa richesse de marbre blanc sculpté et par les contreforts aussi de marbre blanc et surmontés d'une quantité de petits lions. Deux magnifiques stèles montées sur d'énormes tortues portent les décrets impériaux, l'un de *Kang-hi*, donné en faveur de nos Pères français, l'autre de l'empereur actuel, concédant le nouveau terrain. Ce terrain est vaste, et les constructions, disposées en lignes parallèles, sont aussi très étendues, mais sans étage : les maisons à étage à Pékin sont très rares. Il n'y a pas de collège au *Pé-t'ang*, mais on admet au petit séminaire des enfants de 12 à 13 ans ; tous apprennent le latin et sont destinés à la prêtrise. Les missionnaires européens du vicariat de Pékin, une vingtaine environ, sont moins nombreux que les prêtres indigènes. — Je trouve Pékin ce qu'on le décrit, une vaste ville, entourée de beaux remparts ; des rues très larges, mais mal tenues, et rien d'imposant dans les constructions, sauf peut-être les tours qui surmontent les portes de la ville tartare. Il me semble que le chiffre de la population (deux millions) est très exagéré. »

Les Protestants à Triu-Tcheou-Hou.

Extraits d'un journal protestant.

ON lit dans *The Chinese Recorder* du mois de septembre 1897 : « *Tract à faire sur le Romanisme.* — Ce système religieux n'est pas la vraie doctrine du Christ : ce n'en est qu'une « contrefaçon satanique ». C'est là « un ennemi de la vérité » plus subtil et plus puissant que le Bouddhisme et le Confucianisme. Il faut apprendre à nos convertis à abhorrer « le pouvoir despotique, l'appui sur le bras séculier, les miracles trompeurs, l'hypocrisie, l'esprit de persécution, les doctrines perverses et la haine de l'homme de péché » qui livre au feu la Sainte Bible ; mais en même temps qu'ils

aient une tendre compassion pour les Romanistes et les conjurent de sortir promptement de Babylone, parce qu'elle sera certainement détruite, puisque Dieu l'a dit. Tout compromis avec le Papisme, tout emprunt fait à ses expressions ou formules, toute imitation dans son éclat et pompe extérieure ne saurait que nous abaisser aux yeux des Chinois intelligents, qui sûrement détestent bien plus le Romanisme que le Protestantisme. Ce serait de notre part une erreur fatale que de ne pas montrer à nos chrétiens indigènes et à la masse du peuple la ligne de démarcation si claire et nette entre la vraie et la fausse religion que Dieu lui-même a marquée dans sa parole infaillible et dans une histoire de douze siècles de tempête... Le livre du *D^r Nevius* est excellent, mais coûteux : il nous faut des tracts à bon marché. »

Autre article dans le même journal des missionnaires protestants du mois de septembre : « La partie Nord du *Ngan-hoei* a reçu ces quelques dernières années une bonne part de nos soins. Bien que certaines portions de ce pays relativement fermé pour nous jusqu'à présent eussent été plus ou moins régulièrement visitées par nos missionnaires et leurs employés indigènes, il nous était cependant très difficile de nous faire ouvrir les villes et les centres plus importants. Mais depuis la fin de la guerre les conditions se sont améliorées, et désormais la voie semble grande ouverte dans toutes les directions pour un travail fructueux. Après un séjour de près de trois ans dans la ville de *Liu-tcheou-fou* ou aux environs, une maison a pu être louée, et notre œuvre a commencé dans la rue la plus fréquentée, au cœur de cette grande ville. Celle-ci est située au Nord de *Ou-hou*, dont elle est distante de 300 *li* (180 kilomètres) : 60 *li* (36 kilomètres) seulement la séparent de la rive Nord du lac *Tchao*. Cette préfecture occupe le second rang dans l'étendue territoriale et la population. Le peuple y est orgueilleux et conservateur au suprême degré. C'est qu'en effet la ville a une grande réputation de littérature. L'illustre famille *Li*, et *Li-hong-tchang* en particulier, a répandu un lustre sans pareil sur la cité et a créé un esprit commun à tous jusqu'au plus humble indigène. C'est dans cette ville même que, il y a quelques années, un agent de la Ste Bible, nommé *Burnett*, fut battu et gravement blessé. Il mourut peu de mois après en s'en retournant en Angleterre. Sa mort était due en grande partie aux mauvais traitements qu'il avait reçus à *Liu-tcheou-fou*. Dieu est merveilleusement intervenu en notre faveur, et nous a ouvert la porte toute grande. Juste au moment où l'opposition officielle semblait sur le point de ruiner nos espérances, le premier magistrat a été changé. Son successeur s'est montré un homme droit en observant loyalement les stipulations des traités. Il nous a accueillis, nous et nos œuvres, avec la plus respectueuse considération. En janvier dernier, nous ouvrons une chapelle sur la rue pour la prédication ordinaire de chaque jour. La foule qui s'y réunissait pour entendre la bonne nouvelle a été

admirable de bon ordre et d'attention. La préfecture comprend une ville de 2^e ordre, trois de 3^e ordre, vingt grands marchés et plus de cent autres de moindre importance. La population entière serait de un million d'après le recensement, ancien système. Nos colporteurs indigènes travaillent dans ce district depuis déjà quatre ans. Ainsi donc la parole de Dieu a été semée sur un vaste terrain, où elle produira certainement une riche moisson en temps convenable.

« Les missionnaires Jésuites viennent d'acheter un terrain dans la ville et se préparent à y faire quelque chose de grand. Ils avaient essayé depuis 20 ans à plusieurs reprises de s'y procurer un pied-à-terre, mais toujours sans succès. Enfin la ratification de la convention Berthemy et une proclamation très ferme du gouverneur général ont préparé la réussite. *Liu-tcheou-fou* a l'honneur de posséder actuellement une station télégraphique, d'où l'on peut communiquer avec toutes les parties du monde. La ville est remplie d'officiers civils et militaires et de protégés qui tous doivent leurs positions à l'influence de la famille *Li*. Il y a partout un engouement extrême pour l'étude de l'anglais et des sciences européennes en général. Ce peut être là, si l'on en profite avec sagesse, une porte très utile pour communiquer à ce peuple une connaissance plus excellente encore. On manifeste aussi un grand désir d'un établissement médical, nous espérons être bientôt en état d'y donner satisfaction. Sous peu, nous l'espérons encore, deux familles de missionnaires viendront s'établir dans la ville, aussitôt du moins que les arrangements indispensables seront achevés. »

Extension du protestantisme en Chine.

LE docteur *John Stevens* publie dans la *Methodist Review* l'article suivant : « Tout étranger résidant en Chine, qui suit tant soit peu les événements, voit se produire un grand changement dans l'attitude des Chinois, en particulier des classes dirigeantes à l'égard des missionnaires et de leurs œuvres. Et où les mandarins s'accordaient ou à peu près à mépriser et à combattre activement leurs travaux, ils sont maintenant nombreux à y voir un secours et un bienfait pour leur pays. Ça et là sans doute aujourd'hui encore, tel ou tel montrera le vieil esprit d'orgueil et d'hostilité, mais le nombre en diminue, leur influence va en déclinant. Ce n'est pas que, selon nous, les mandarins désirent l'expansion et le triomphe du christianisme. Il est plus que probable qu'à peu d'exceptions près, ils sont plus ou moins indifférents pour ce qui regarde l'Évangile et l'Église. Mais ils reconnaissent que les peuples d'Occident possèdent le savoir et la prudence dont la Chine est malheureusement dénuée, et ils se tournent vers les missionnaires avec un sentiment semblable à celui du paralytique qui invoquait

Pierre et Jean à la porte du temple. Ils espèrent recevoir des missionnaires quelque chose, sans comprendre grand' chose au vrai caractère et à la grandeur des bénédictions que ces missionnaires apportent au nom de JÉSUS-CHRIST.

« Pour la masse, c'est différent. Les missionnaires ayant été en contact avec elle sur une vaste étendue de l'Empire, elle apprécie mieux le vrai objet de la multiple activité de l'Église, et leur intérêt avivé peut sembler s'adresser, pour une large part, au christianisme lui-même.

« Nombreux sont les signes de ce double mouvement, attention des mandarins et lettrés, sympathie populaire. Quelques-uns seulement des plus frappants. 1° Accroissement extraordinaire du nombre des convertis et des chercheurs. Au *Fo-kien* et sur le propre terrain du massacre de 1895, il ne s'est pas offert moins de 20,000 adeptes aux trois missions établies dans ce pays, 5000 ont été admis. Le Dr Griffith John, missionnaire au *Hou-pé* depuis 35 ans, présente comme sans précédent le chiffre des récentes accessions et comme dignes de confiance les dispositions des convertis. Mêmes affirmations dans d'autres provinces, notamment au *Chan-tong* et en Mandchourie. Même au *Ho-nan*, province la plus vivement opposée à l'esprit étranger, il y a maintenant au moins deux communautés chrétiennes.

2° Progrès notable dans les demandes de Bibles, portions de Bible, livres et tracts chrétiens. La société biblique d'Amérique n'a pas, l'an dernier, placé moins de 396088 Bibles ou portions de Bible, dont seulement deux pour cent en don. De même vente phénoménale par la société britannique et étrangère et par la société biblique d'Écosse. Nous ne pouvons qu'indiquer le succès croissant des sociétés de tracts : ainsi la société centrale, dont le siège est à *Han-Kow*, en a placé près d'un million et demi. D'autres sociétés alliées, société pour la diffusion de l'instruction chrétienne et de la science en général, société d'éducation en Chine, ont aussi éprouvé le coup de la marée montante et n'ont pas peu contribué à la grossir. »

3° Les œuvres médicales et scolaires sont maintenant en haute faveur. Plusieurs fois des mandarins du plus haut rang ont appelé les missionnaires à leur aide pour l'établissement d'institutions pour l'initiation des jeunes Chinois aux sciences d'Occident, et beaucoup d'écoles de missionnaires sont fondées. Si l'on demande la raison d'un revirement de cette importance, elle est claire. Par la bonne Providence de Dieu la dernière guerre sino-japonaise a grandement servi à ouvrir les yeux des classes dirigeantes sur la faiblesse et la détresse du pays. Beaucoup de préjugés et d'oppositions ont été désarmées par l'influence de la littérature chrétienne, la bienfaisance et l'abnégation des missionnaires médecins, l'enseignement dans les collèges et écoles chrétiennes, les entretiens des missionnaires avec les mandarins, enfin la conduite irréprochable et dévouée des missionnaires et de leurs familles. L'Église chrétienne voit s'ouvrir à Dieu sur la Chine

moderne une large entrée. Sans doute il y a encore de nombreux adversaires. Des jours d'épreuve et de persécution ne manqueront guère de peser sur les ouvriers venus du dehors et sur les chrétiens indigènes. Malgré tout les temps sont mûrs pour un effort déterminé et plus agressif de l'Église. L'occasion s'offre magnifique aux mieux armés des médecins, maîtres et prédicateurs chrétiens. L'Église pourrait-elle être sourde à la voix de Dieu et manquer d'envoyer et d'entretenir le nombre de travailleurs nécessaires pour la récolte du Seigneur? Ce pays a été longtemps appelé l'Empire céleste. Aux yeux des chrétiens il est gouverné non par un souverain légitime, mais par le prince des ténèbres. Maintenant est arrivée l'occasion favorable de révéler au peuple le royaume de Dieu par la manifestation de la vérité, et c'est à l'Église qu'incombe ce devoir. »

Les ministres protestants de Chine ont célébré cette année le 90^e anniversaire de leur entrée en Chine. Ils se vantent d'être actuellement 3000 missionnaires, hommes et femmes dans le *Céleste Empire* et de compter 80000 Chinois protestants. Un d'entre eux, le révérend *Mason*, réclame des *Tracts* abondants et à bon marché contre le Catholicisme romain, qu'il met au-dessous du Bouddhisme, du Taoïsme, du Confucianisme et de toute autre religion païenne de la Chine. Il reconnaît qu'il existe déjà l'ouvrage du docteur *Nevius* contre le Catholicisme; mais il le trouve trop volumineux, trop cher, et par conséquent peu apte à la propagande.

Le consul de France à *Chang-hai* s'occupe de cette diatribe du révérend *Mason*.

La cause des Martyrs de Sou-tcheou.

Lettre du P. Rossi au R. P. Provincial.

Chang-hai, 26 septembre 1897.

MON RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL,

P. C.

APRÈS deux ans presque complets, deux procès ont été entrepris et achevés (1).

1^o L'Informatif de l'Ordinaire « *super fama Martyrii ejusque causa et miraculis* » pour les deux Pères, que Votre Révérence connaît déjà, et pour deux catéchistes chinois.

Ce procès a été fini le 23 septembre 1897, 149^{ème} anniversaire du martyre.

2^o L'autre, « *de non-cultu* », fait à Macao par l'évêque du lieu, très ami de la Compagnie, mort depuis.

3^o De plus le même évêque et tout son clergé portugais ont trouvé et

1. Cfr. *Lettres de Jersey*, 1871, p. 295.

reconnu authentiquement les reliques des deux Pères ; ces reliques restent à Macao, données par ledit évêque à nos Pères. Elles ont été, par lui, déposées et enfermées séparément dans deux caisses en plomb, et ces caisses elles-mêmes, renfermées dans une plus grande en thèque, bois incorruptible et inattaquable aux fourmis blanches.

4° Enfin notre évêque vient d'envoyer les deux procès ensemble à la Congrégation des Rites par l'entremise de la Propagande, et pour plus de sûreté pendant le voyage, il les a recommandés à l'Ambassadeur de France au Vatican, M. Poubelle, afin que la douane des deux nations n'ait pas l'idée d'ouvrir la caisse et de briser les sceaux ; car alors on devrait tout recommencer.

Tout cela n'a pas été accompli sans grandes difficultés ; mais quand le bon Dieu veut une chose, tout lui cède.

L'empereur d'Autriche a déjà ordonné à sa légation au Vatican de demander au souverain Pontife l'introduction de la cause. On attend seulement le moment opportun pour cette démarche.

On va demander la même faveur au roi et à la reine-mère de Portugal comme à tous les vicaires apostoliques de Chine, aux patriarches de Venise, de Portugal et de Goa et aux évêques de Trente, Plaisance, Parme, Bologne, etc.

Si la France avait à sa tête un prince catholique, étant protecteur des Missions, il aiderait aussi la cause, mais...

Ce n'est pas à dire cependant que tout est fini. Au contraire, c'est maintenant que la Congrégation va commencer son travail, et nous ne savons pas si ce qui a été fait sera trouvé valide et selon les formalités requises, ou si l'on ne déclarera pas une ou même plusieurs nullités.

G. M. ROSSI, S. J.

Aventure de voyage.

Lettre du P. Le Biboul au P. P. Troussard.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

P. C.

VOUS savez que je suis dans ce pays de brigands et de brigandages qu'on appelle le *Siu-tcheou-fou*, à l'extrême Nord de la mission. Il y a deux ou trois jours, étant allé faire une visite à mon Père ministre, à la préfecture, je sus par notre journal, le *Fon-pao* (Journal du Père Ferrand), que vous veniez d'être nommé maître des novices ; naturellement je me dis qu'il fallait prier pour vous et beaucoup, sans cependant vous en prévenir. Je vous préviens pourtant, et voici pourquoi, c'est qu'à cause de vous et de vos novices, je l'espère du moins, j'ai mangé de la douleur, comme on dit dans

ce pays. Je venais donc de voir le Père ministre et de passer auprès de lui un jour et demi en compagnie du Père Van Dosselaere, et je vous assure que nous avons été bien joyeux. Il y avait près de deux mois pour ma part que je n'avais pas vu de Père; aussi ai-je profité de cet entretien ! En remontant sur mon petit âne noir pour faire les 12 ou 15 lieues qui me séparaient de ma résidence, j'offris la fatigue pour vous et vos novices. La première heure se passa assez bien, je traversai toute la ville sur mon baudet que précédaient deux soldats; aussi pas un seul cri, seulement quatre ou cinq remarques sur une queue que l'on trouvait très courte, puis quelques « diables d'Europe », mais très discrets, que j'étais seul à entendre heureusement; car si mes deux braves les avaient entendus, ils auraient de suite fait une histoire. Ne vous étonnez pas que nous soyons ainsi escortés. Ce privilège est spécial à notre *Siu-tcheou-fou*. Les mandarins ont une peur terrible qu'il nous arrive un malheur quelconque, aussi quand nous quittons la préfecture, ils nous donnent toujours deux cavaliers pour nous accompagner. La dernière fois nous refusâmes, j'avais déjà deux fantassins de ma garnison; puis deux cavaliers pour accompagner un diable d'Europe monté à âne, c'est vraiment trop drôle. Au sortir de la ville, pluie fine; au bout d'une heure cela commençait à devenir sérieux, je pressais le pas de ma monture, mon domestique avait de la peine à me suivre; quant à mes deux braves ils étaient loin derrière. Je fut obligé de les attendre dans une auberge, et je leur proposai de louer deux ânes, disant que je paierais, puis je les laissai. Un peu plus loin je louai deux ânes pour mon domestique et un chrétien qui m'accompagnait et nous partîmes ventre à terre; l'ânier était furieux. Je lui criais : « Sois tranquille, nous ne volerons pas tes bêtes, tu les retrouveras ce soir à la maison. »

Tant que la terre ne fut pas détrempée, c'était un plaisir, malgré la pluie, de galoper, mais dans ce pays où les routes ne sont pas des routes, ce plaisir ne fut pas de longue durée. Nos bêtes glissaient et refusaient d'avancer, et la pluie de tomber de plus en plus drue. Vers midi je m'arrêtai dans un village pour nourrir ma bête et me nourrir moi-même. Pour tout dîner je mangeai deux œufs et 4 noix. Il n'y avait même pas de pain.

Heureusement que j'avais bien déjeuné le matin et que j'offrais ma journée pour les novices. Après une halte de 3 quarts d'heure, je remontais à âne, malgré les braves gens de l'auberge, à qui j'étais devenu tout à fait sympathique, et qui m'appelaient Père après m'avoir d'abord appelé monsieur. La route devenait de plus en plus marécage. Nous arrivâmes à un canal. Deux jours auparavant je l'avais passé en bac, mais le passeur, je ne sais pourquoi, en nous voyant venir, s'éloigna avec sa barque. Je le menaçai par mon domestique. Rien n'y fit. Mon domestique me dit : « Père, montez-moi sur le dos, c'est plus sûr que l'âne et aussi plus haut. » J'obéis et j'invoquai mon bon ange. J'allais mettre le pied sur la rive, quand mon

bonhomme trébuche et moi avec lui « plus vel minus ». J'étais déjà assez trempé. Aussi je ne fis que rire. Il pleuvait de plus en plus fort, et l'âne marchait de plus en plus difficilement, mais je chantais, j'étais heureux. Pourquoi être malheureux ? Il y avait longtemps que je n'avais si bien prié. Ma bête n'en pouvait plus, pourtant je ne voulais pas descendre pour la soulager, je craignais de perdre mes souliers neufs. Vous savez que les souliers chinois ont une semelle blanche, c'est une des choses que je ne comprends pas, car enfin c'est le pays où les routes sont les plus sales. Vers 2 h. du soir, après une marche de 9 heures, j'arrivai devant ma résidence. Est-ce par vanité ? Peut-être ; je frappai mon âne, il se précipita de l'avant, mais je ne sais comment dans sa précipitation il s'agenouilla, et je lui passai par dessus la tête, sans autre blessure qu'une perte de face. Je crois que je n'offrirai plus de journée pour les novices : c'est trop dur. Puis j'ai gâté tous mes mérites. En arrivant je dis à l'officier qui commande ma garnison que le passeur s'était enfui à notre approche. Je l'excusais en disant que de fait il pleuvait bien fort et que volontiers je lui pardonnais. Ce qui n'a pas empêché ce misérable mandarinet d'envoyer hier deux de ses hommes pour châtier ce pauvre bonhomme. Ils sont revenus ce matin, m'annonçant qu'il était en fuite et craignant que je l'accuse auprès des mandarins. Le chef du village a écrit une pièce attestant que le dit passeur m'a gravement manqué, mais que désormais éternellement il ne me manquera plus. On fait appel à ma clémence et on promet qu'il viendra me faire des réparations demain. Tout cela à mon insu ; ces misérables soldats cherchent tous les moyens de faire des affaires pour soutirer de l'argent au pauvre peuple. J'en ai 20 dans mon enclos pour me protéger contre les brigands, les autres Pères de la section en ont autant. Tout cela nourri aux frais de l'empereur. Dans quelques jours les miens auront leur petit enclos à eux et je serai tranquille.

En union de prières et de saints sacrifices,

Votre frère en Notre-Seigneur,
P. M. LE BIBOUL, S. J.

Un mandarin amateur de chour.

Extraits de plusieurs lettres du P. Thomas.

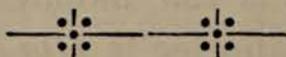
Tai-tao-leou, 15 octobre.

VOUS, qui connaissez le pays de *Kao-yeou*, vous savez la position de cette ville. De peur de la voir inondée, on a ouvert 3 écluses donnant dans la contrée à l'Est, appelée le *Hia-ho*. Quelle pitié de voir tout ce pays sous les eaux ! Je ne sais si on avait préalablement fait la récolte du riz ; je ne le crois pas, au moins complètement. Bien des maisons avaient

disparu sous les eaux : c'est une vraie catastrophe. Au delà de *Tsing-kiang*, du côté de *Sou-tsién* et *Soei-ning*, c'est la misère noire. Toute la récolte d'automne a été perdue en grande partie par les inondations des mois de juillet et août. Ici, c'est un peu mieux. La récolte d'automne a été bonne et ceux qui ont quelques arpents de terre pourraient encore s'en tirer, s'ils étaient assez sages pour garder leurs grains. Mais tout est à un prix exorbitant : on vient de très loin acheter par ici à un prix vraiment déraisonnable, et les pauvres habitants ne peuvent s'empêcher de céder à la tentation. Ils vendent, et après le 1^{er} de l'an, ce sera la famine. »

« Avant-hier, j'étais tout prosaïquement occupé à clouer des vitres au catéchuménat, lorsque je vois pénétrer à l'improviste, dans l'enclos, le mandarin de *Fong-hien*. Et savez-vous ce qu'il venait faire ? 1^o me demander à dîner tout simplement ; 2^o me remercier des cadeaux que je lui avais envoyés quelques jours auparavant ; 3^o devinez. Il s'agit des choux de Fort St-Père. Ils ont acquis une telle réputation dans tout le *Fong-hien*, qu'il voulait les voir, en manger, en emporter et en avoir des graines. Ainsi fut-il fait. On lui coupa la plus belle tête des choux du potager et on la lui servit. Naturellement il trouva ces choux délicieux. Après dîner, il me demanda le café, que je lui préparai, et nous goûtâmes ensemble avec accompagnement de cigares, etc. Le voyant content, je l'ai fait monter sur le haut de ma forteresse, en lui montrant le salon que je réservais à Monseigneur. Il vint ensuite causer avec moi dans ma chambre, visita la bibliothèque et voulut emporter plusieurs livres de religion. Après cela, je lui fis voir l'école des filles, et il me blâma de n'avoir pas assez de chrétientés dans le *Fong-hien*. Il me dit d'en établir le plus possible, parce que, vous au moins, vous n'en ferez pas des vauriens de vos chrétiens. Établissez surtout des écoles, ajouta-t-il, c'est ce qu'il y a de mieux. Autant de lettrés, autant de canailles de moins. — Ça, c'est discutable. — L'autre jour, un notable accusait un chrétien de je ne sais trop quel crime. Le mandarin, furieux, déclina l'accusation : « Ça, c'est impossible, dit-il, tous les chrétiens du Père sont de braves gens. »

« N'est-ce pas que c'est un vrai plaisir d'avoir des mandarins de cette trempe ? Je le crois sincère : il connaît beaucoup les Européens et a l'air au courant de bien des choses, au moins d'une façon superficielle. Après environ 2 heures de séjour ici, il retourna à sa bonne ville de *Fong-hien*, distante de 25 *li* (15 kilomètres), emportant une dizaine de têtes de choux que je fis lier derrière son char. »



Visite pastorale de Sa Grandeur Mgr Garnier dans le Siu-Tcheou-Fou.

Lettre de Mgr Garnier au R. P. Supérieur, de la ville de Siu-tcheou-fou,

le 25 octobre.

ME voici en visite régulière dans la ville de *Siu-tcheou-fou*. Il y a 13 ans que nous en avons été chassés pour la 3^e fois, le jour de S. Fr. de Borgia. Depuis ces trois expulsions, que de fois, tout en conservant l'espérance immuable d'y être rétablis tôt ou tard, nous avons craint cependant que le rétablissement ne fût remis d'une manière indéfinie, comme on s'en vantait, à la suite de démarches infructueuses à Nankin et à Pékin. Voilà pourtant que, grâce à la politique plus ferme de M. Gérard, qui a su relever à Pékin le prestige de la France, grâce aux efforts de M. Dubail, notre consul général à *Chang-hai*, nous y sommes rétablis, et j'y fais, comme Évêque, ma première entrée dans des circonstances qui me semblent vraiment dignes de remarque. Autant nos expulsions précédentes furent honteuses de la part des mandarins et du peuple, autant notre entrée de ce jour semble glorieuse, autant elle témoigne d'une véritable amélioration dans l'esprit public, qui n'est généralement guère autre que celui des mandarins eux-mêmes qui le forment par leur manière d'agir à l'égard des étrangers surtout. Qui aurait pu soupçonner, il y a quelques années seulement, ce qui m'attendait dans cette première visite que je commence sans recommandations particulières aucunes ? A 40 *li* (24 kilomètres) de cette grande ville, avant mon débarquement, je n'ai pas été peu surpris de voir 30 à 40 soldats, envoyés par les autorités civiles et militaires à ma rencontre. Ils ont passé la nuit sur les bords du grand lac, où se trouve le plus grand port de débarquement moins éloigné de la ville de *Siu-tcheou-fou*, et le lendemain j'ai fait mon entrée dans la ville avec cette escorte officielle, dont personne ne semblait s'étonner. A peine arrivé dans notre modeste établissement, une invitation solennelle à un dîner monstre m'était adressée pour le lendemain, devinez par qui ? par le *Tao-tai*, le préfet, les deux généraux et colonels, enfin par toutes les autorités civiles et militaires, auxquelles s'adjoignaient tous les notables de la ville. C'était, me disait-on, un dîner d'au moins 50 couverts qui se préparait, et que même on disait préparé. Il fallait répondre immédiatement. Je le fis de la manière que vous devez soupçonner, alléguant mes meilleures raisons pour une excuse de refus. Trois fois on revint à la charge et trois fois je refusai, en réservant cependant pour aujourd'hui dans mes visites à mes honorables inviteurs une réponse définitive. Or j'en arrive après avoir parcouru la ville pendant près de 3 h. et remercié mes nobles et généreux inviteurs, dont la liste m'avait été communiquée. Je suis donc en règle avec eux tous, et demain

dans la visite qu'ils me rendront, il ne sera plus question de ce banquet où, comme je le pense, nous aurions fait une assez triste figure. »

26 octobre. « *Deo gratias!* C'est fini. Les mandarins et les principaux notables viennent de nous rendre notre visite. Demain donc nous quitterons la ville, si le temps le permet, et nous nous rendrons à *Mâ-tsin* chez le P. Le Biboul, où commencera mon travail spirituel. Il est vraiment temps. Voilà un grand mois que j'ai quitté, et je ne suis qu'au prélude de ma visite, puisque les deux journées d'hier et d'aujourd'hui auront été entièrement employées à la visite nécessaire des autorités. Il faut que je commence par vous dire qu'au jugement de tous nos Pères, il me sera impossible de revenir pour Noël, sans manquer en grande partie mon but, ce que je regretterais pour moi et pour mon successeur, qui verra par lui-même combien la visite de *Siu-tcheou-fou* est importante et difficile. J'y emploierai donc tout le temps nécessaire. Je compterai donc sur vous pour offrir mes respects à M. Tsai, à M. le Consul et offrir mes souhaits de bonne année à tous nos Pères et Frères. Toutes mes Messes et prières vont être pendant cette visite pour la conversion de ce grand pays où les Pères commencent à jeter de profondes racines... Nos Pères trouvent que je suis arrivé un peu tôt. Les blés n'ont pu être semés à cause de la sécheresse. Que la pluie tombe, et elle est nécessaire, je suis arrêté par là-même autant qu'elle durera, ce qui me fait craindre une prolongation de visite difficile à prévoir d'avance. Or nous avons au programme une dizaine de journées de chars et de chaises séparées entre elles par plusieurs jours de travaux préparatoires à la Ste Communion et Confirmation des néophytes qui m'attendent avec une si grande impatience et pour lesquels la vue d'un évêque est tout un événement, ainsi que pour les catéchumènes qui les suivent. Donc, mon Révérend Père, convaincu que je ne reverrai jamais le pays que je viens ouvrir, je veux m'appliquer à y faire tout le bien que je pourrai... Je vous ai donné de mes nouvelles le plus tôt que j'ai pu pour prouver à mes Pères et Frères comme à vous-même que mon cœur est au milieu de vous... N'ayant encore rien vu, je ne puis rien vous dire... Tous nos Pères vont bien... Le cher P. Gouraud sera dans la nécessité de reculer l'ouverture de son église, s'il veut que je la bénisse. Je doute du reste qu'elle puisse être prête pour les fêtes de Noël. En tout cas, je vous prie de lui annoncer ce retard. »

Le P. Gain écrit de son côté : « Monseigneur est entré en ville et a fait ses visites à toutes les autorités d'une manière tout à fait triomphale. Demain le général et le *Tao-tai*, se piquant d'honneur, enverront chacun un piquet de cavalerie et d'infanterie faire escorte jusqu'à *Mâ-tsin*. Des ordres sont donnés à tous les sous-préfets et aux chefs de camp d'avoir à rendre les mêmes honneurs sur toute la route et une canonnière conduira la *Sainte-Marie* de *Fong-lo-tsuen* à *Sou-tsién*. Les Pères ne regrettent qu'une

chose, c'est que Monseigneur vienne trop tôt. Les sermailles ne sont pas finies. Ils ont mille peines à faire venir les enfants à l'école. Quatre ou cinq des chefs incendiaires du *Roc* ont été pris et conduits à la préfecture, où ils ont tout avoué. Le *Tao-tai* a dit aujourd'hui à Monseigneur qu'on en prendrait d'autres, et qu'ils seront tous décapités.

Lettre du P. Le Biboul.

Heou-kia-tchoang, 12 novembre.

Tout est dans le plus grand calme par ici. On n'entend guère que les coups de fusils et les pétards tirés en l'honneur de Monseigneur. La Ste Église reçoit ici beaucoup d'honneurs, et Monseigneur en pleure de joie. Il ne soupçonnait pas pareilles consolations. Et pourtant il n'a guère vu que les baptisés, en particulier chez moi, où la pluie a empêché les catéchumènes de venir. D'ailleurs partout nous avons défendu aux catéchumènes de venir, excepté à un jour fixé : il nous serait facile d'en avoir des milliers. Monseigneur l'a bien vu quand il a su les précautions, excessives presque, que nous employons maintenant. Il nous faudrait à tous trois fois plus de catéchistes. Désormais chaque catéchiste devra se charger de 3 ou 4 villages. Chez le P. Doré, ce système ne suffira même pas. Mais avec tout cela j'oublie le voyage de Monseigneur. Le P. Ministre vous a parlé de son entrée vraiment triomphante à la préfecture. A *Mâ-tsing* je n'avais rien préparé pour obéir à Sa Grandeur. Les baptisés attendaient à la porte : il n'y a même pas eu de pétards. Le P. Ministre m'avait seulement permis de décharger tous mes fusils. D'ailleurs l'escorte de 50 hommes venus de la préfecture, renforcés de mes 20 fantassins et de 10 de *Kin-li-pou*, tous dans leurs plus beaux atours, ne laissait pas que d'être imposante. Puis la façon dont ils se sont rangés sur deux haies à la porte, en 3 temps et 4 mouvements, au moment où la chaise épiscopale entrait, m'a réconcilié avec la façon de parader des soldats chinois. Cela s'est fait avec assez d'ensemble. Cavaliers et fantassins se sont trouvés en un moment sur deux lignes. On en parlera longtemps dans le pays de cette escorte, et désormais on saura de plus en plus que nous sommes au mieux avec les mandarins. Monseigneur, arrivé le mercredi, s'est reposé le jeudi : le vendredi a eu lieu la première fournée, 159 confirmations. Le jour de la Toussaint, seconde fournée, 54. Le dimanche devait être consacré aux catéchumènes, mais il a plu toute la journée. Plusieurs députations sont pourtant venues avec une douzaine de bannières. Le lendemain, ils étaient 500 du Nord-Ouest à nous attendre à *Tcheng-tchouang*. Eux aussi en ont été pour leurs frais, car, le jour du départ, nous avons évité de passer par là. Il est vrai qu'à *Li-sen-tchoang tchai*, le père des 80 *Li*, nous avait préparé une réception très belle, coups de fusils,

pétards, musique, bannières. Nous étions accompagnés par 8 cavaliers de la sous-préfecture et 2 ou 3 bandes de fantassins. J'ai oublié de vous dire que le sous-préfet, le commandant de place et les notables sont venus saluer Monseigneur. Le sous-préfet a été très bien comme d'habitude. De *Mâ-tsin* à *Tao-leou*, à l'entrée de chaque village, les trompettes du sous-préfet annonçaient qu'un grand homme passait et tout le monde d'accourir pour voir qui était dans la chaise et dans les chars. Pas un mot mal sonnante nulle part, très grand respect partout. A *Leang-tchai* il y avait foire, donc des milliers de personnes à faire la haie. Un peu plus loin, encore plus de monde, c'est là que la garnison de *Tao-leou* et les cavaliers du sous-préfet de *Fong-hien* nous attendaient depuis une heure avec une députation de chrétiens (bannières, pétards, fusils, musique, etc., etc.). C'était, paraît-il, tellement beau qu'on disait : « C'est le vice-roi qui passe. » L'entrée de *Tao-leou* a été très bruyante : les chrétiens du village et tous les confirmands étaient là avec tous les notables païens des environs. Le lundi confirmation de la première fournée, 133. Le mercredi départ. A part les trompettes du sous-préfet, même cortège. A 3 ou 4 *li* (2 kilomètres environ) de *Heou-tchoang* a commencé la réception. Monseigneur en pleurait de joie. Ici finit ma mission. Remercions bien le bon Maître. Cette visite a beaucoup consolé nos chrétiens parfois si éprouvés, et Sa Grandeur nous dit que le reste de ses jours, elle remerciera Dieu de la faveur d'avoir été témoin d'un tel mouvement de conversions.

Mardi 16 novembre. — Aujourd'hui obsèques des deux Pères du *Chan-tong* (1). Nous avons tous dit la Ste Messe pour eux, et Monseigneur, après la sienne, a donné l'absoute. Pour notre départ du Roc, le *Pang-tai*, qui avait promis des troupes, n'en a pas envoyé à cause de la pluie. Il y avait seulement une vingtaine de fantassins et 6 cavaliers dont deux avec les trompettes du sous-préfet. Le P. Doré a fait partir avec nous une vingtaine de chrétiens bien armés et bien décidés à se défendre, s'il arrivait quelque chose. Mais tout a été bien calme. Tous les villages appelés par les trompettes venaient voir passer Monseigneur. Le catéchiste de Monseigneur dit que jamais Sa Grandeur n'a reçu autant d'honneurs, mais que lui n'a jamais mangé autant de douleur à cause des « Grands-Couteaux ». A peine étions-nous arrivés que le *Pang-tai*, lui aussi, arriva avec 26 fantassins et 6 cavaliers. A son arrivée au Roc, nous étions déjà partis. Il aurait pu se dispenser de nous suivre de si loin, mais les ordres des mandarins sont formels. Hier le sous-préfet est venu voir Sa Grandeur avec le commandant de place, etc. Le sous-préfet est vraiment bon, et Monseigneur a pu causer avec lui assez longuement. Il avait envoyé des hommes au *Chan-tong* et il nous a raconté le meurtre des 2 Pères dans tous ses détails. Il prend les plus grandes pré-

1. Le P. Nies et le P. Henlé, massacrés par les « Grands-Couteaux » dans la nuit du 1^{er} novembre 1897.

cautions pour empêcher tout trouble. D'ailleurs tous les mandarins en sont là. Le mandarin de *Siao-hien* lui aussi envoie de tous côtés prendre des informations. Tous les notables ont reçu les ordres les plus sévères. Tous les jours pendant mon absence il a envoyé un homme, demander des nouvelles ici. Le mandarin militaire est venu lui-même, il y a 2 ou 3 jours, et envoie un courrier chaque jour. A mon arrivée j'ai trouvé plusieurs lettres de mandarins. Tous voudraient que le meurtre du *Chan-tong* ne fût que le fait des brigands. Il paraîtrait que les « Grands-Couteaux », d'après tous les renseignements reçus, n'y seraient pour rien. Seulement apprenant ce meurtre, puis l'affaire de *Toan-li*, les populations ont cru à une nouvelle levée contre nous, et les fausses rumeurs se propageaient d'une façon inquiétante. Ici ils subsistent encore dans toute leur intensité, et tout le monde croit que les Pères ont été tués par les « Grands-Couteaux » et que les troubles ont recommencé.

Quoi qu'il en soit Monseigneur déborde de consolations. Que de fois n'a-t-il pas répété : « Dire qu'il y a 6 ans il n'y avait rien ici ! Que Dieu est bon ! »

Lettre de Mgr Garnier au R. P. Supérieur.

En route au delà de Sou-tsien, le 28 nov.

Après avoir terminé la visite de *Siu-tcheou* Nord, me voici revenu au port de *Sou-tsien*. Il m'y reste, me dit-on, pour une vingtaine de jours d'ouvrage pour faire la visite du *Siu-tsien* méridional : après cela je reviendrai vers vous. J'ai eu le bonheur de bénir les 3 églises de *Mâ-tsin*, *Heou-Kia* et *Tai-t'ao-leou*, qui sont de véritables églises. J'y ai administré 650 et quelques confirmations. Nous avons pris pour revenir la route du *Chan-tong* qui traverse 150 *li* (90 kilomètres) de cette province et rencontré deux missionnaires de Mgr Anzer dont nous traversions les terres. Nos escortes d'honneur et de sûreté ne nous ont point fait défaut jusqu'à cette dernière station. Nous allons entrer aujourd'hui dans la partie la plus difficile du *Siu-tcheou-fou*, dans celle qui est d'emblée la plus pauvre et la plus misérable, dont presque tout le peuple a émigré pendant ces derniers mois à *Yang-tcheou*, etc. Après avoir quitté *Siu-tcheou*, j'ai éprouvé une série de fièvres qui m'a rendu la visite très difficile. Trois fois j'ai cru devoir ne pas me risquer à donner la confirmation, et la célébration de la Ste Messe m'était même très pénible. Grâce à Dieu tout cela a disparu en grande partie, et j'espère finir cette longue campagne dont je puis dire avec vraisemblance, comme le P. de Plas le disait d'une de ses dernières promenades, que c'était sa dernière bordée. Daigne Notre-Seigneur exaucer vos prières et celles de nos chères communautés que je remercie. J'espère que dans 18 jours mon œuvre sera

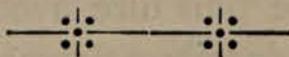
terminée et que je pourrai me reposer un peu auprès de vous à *Chang-hai* dans notre grande maison de paix.

Lettre du P. Gain.

Canal Impérial, 27 nov.

Dans un instant nous allons quitter le *Chan-tong*, où nous avons fait 150 *li* (90 kilomètres), pour rentrer dans le *Kiang-sou*, escortés de la canonnière du *Tao-tai* et d'un peloton du général commandé par un officier, qui ont ordre d'accompagner Sa Grandeur de *Pei-hein* à *Sou-tsien*, l'espace d'environ 500 *li* (300 kilomètres). Tout s'est bien passé jusqu'à la fin. Le P. Van Dosselaere a eu 44 confirmations à la ville de *Pei-hien* et 23 à *Fong-lo-tsuen*. Les deux derniers jours que Monseigneur a passés à terre, il avait devant lui plus de 30 cavaliers et près de cent fantassins sous les armes, sans parler des centaines de piques, lances, sabres, hallebardes, drapeaux, fusils, etc. que les ouailles du P. Van Dosselaere triomphant faisaient briller autour de la chaise épiscopale. Jamais Monseigneur n'en avait tant vu : et pas le plus petit trouble, pas le plus léger désordre. Demain avec le bon vent qui nous pousse, nous arriverons à *Sou-tsien*, d'où j'espère qu'en 15 jours, Monseigneur aura fini sa visite de *Tchang-chan*, *Yen-teou*, *Soei-ning* et *K'eng-tché*. Nous sommes obligés d'aller lentement à terre à cause de la fatigue de la chaise. Comme vous le disiez dans votre dernière lettre, mon Révérend Père Supérieur, cette visite épiscopale aura été une grande bénédiction pour notre section. Plus que jamais les catéchumènes vont abonder, et nos Pères vont être écrasés d'ouvrage. Du *Chan-tong*, rien de nouveau. Deux Pères de Mgr Anzer sont venus saluer notre évêque. Missionnaires et chrétiens sont terrifiés par le massacre des deux Pères au *Kiu-yé-hien* et la mauvaise foi avec laquelle les mandarins traitent cette grave affaire. Le provicaire, après avoir télégraphié 3 fois à Berlin et en avoir reçu une réponse de Mgr Anzer, est parti pour Pékin, où il est très mal soutenu par le ministre d'Allemagne, qui ne comprend rien aux affaires chinoises. La flotte allemande agit-elle à *Kiao-tcheou*? Nous n'avons là-dessus que de vagues rumeurs.

Dans une autre lettre, le P. Gain écrit : Partout les mandarins civils et militaires, les notables encore plus que les chrétiens, rivalisent pour faire à Sa Grandeur une réception triomphale, à laquelle personne ne s'attendait.



Visite des officiers de l' "Éclaireur" au gouverneur
de Ngan-King.

Lettres du P. Lémour.

Ngan-King, 7 novembre 1897.

J'ATTENDS l'*Éclaireur*, retour de *Han-Kow*. Il a levé l'ancre dimanche 31 octobre à 6 h. $\frac{1}{2}$ du matin, juste à l'heure de la messe à laquelle ces messieurs s'étaient annoncés. Il doit revenir dans la huitaine de peur de manquer d'eau entre *Kiou-kiang* et nous. L'excellent commandant Texier a manifesté le désir de voir le gouverneur et tous les mandarins. Il m'a prié de préparer les voies.

Avant-hier, juste au moment où le sous-préfet sortait de chez moi, voilà M. *Tchang, Tao-tai* (préfet) du *Yang-ou-kiu*, qui m'arrive comme une bombe sans s'être annoncé. Il monte droit à la salle de récréation. Je sors de ma chambre et l'aperçois au haut de l'escalier. Il se met à rire en me voyant en habits de cérémonie. « J'espérais, me dit-il, vous prendre en *pien* (habits ordinaires). Que ce soit entendu, ajoute-t-il ; je viendrai chez vous comme chez moi et réciproquement, n'est-ce pas ? » — En fumant un cigare, je lui demande ce qui me vaut le plaisir de sa visite. « Je m'ennuie chez moi, répond-il, et prends avec vous la même liberté qu'avec le P. Joret. » Et il me fait un grand éloge de mon prédécesseur. « Cela se trouve bien, j'avais à vous parler à propos du navire de guerre qui va descendre. Les officiers voudraient rendre une visite d'amitié au gouverneur. Ils n'ont aucune affaire à traiter. Pensez-vous qu'ils seront reçus ? — Vos amis sont mes amis, me dit-il, je vous promets qu'ils seront reçus. Vous serez avec eux ? — Ces messieurs le désirent, moi pas du tout. — Bien. J'arrangerai la chose. » Et nous continuons à causer un peu de tout. Il me parle beaucoup du Pape Léon XIII, dont il loue la haute intelligence et le grand esprit politique. « Pie IX, ajoute-t-il, était loin de le valoir : c'était un casseur d'assiettes, un homme un peu brouillon, un novateur. C'est lui, n'est-ce pas, qui a inventé le culte de la Mère de Jésus ? » Je me récriai vivement que tout cela était pure calomnie, que toujours l'Église a honoré la Ste Vierge d'un culte spécial, que Pie IX n'a fait que définir un de ses privilèges reconnu dans l'Église depuis bien des siècles, depuis même son origine. Je fus heureux de réhabiliter la Ste Vierge et son grand pontife Pie IX devant cet homme qui ne comprend rien à tout cela. Mais il n'est pas difficile de voir dans quels livres il a puisé ces idées. Voilà l'apostolat des protestants !

Le lendemain, à 2 heures, je rendis la visite. C'est entendu, me dit le *Tao-tai*, le gouverneur recevra MM. les officiers ; je fournirai les chaises. Il a eu peur d'abord, quand je lui ai fait la demande, flairant quelque chose

comme *Sou-kia-pou*. Mais il a été ravi, quand je lui ai dit qu'il n'y avait absolument rien qu'une visite amicale. Quand je lui ai dit que vous seriez avec eux comme interprète, il m'a répondu qu'il y avait des interprètes dans son palais. Du reste les traités disent que les Missionnaires ne verront pas le gouverneur. J'ai protesté, ajoute le *Tao-tai*, en disant que les traités portent que les Missionnaires pourront avoir des relations avec les mandarins locaux. Du reste Votre Excellence semble se faire illusion sur les Missionnaires. Ce sont des gens très instruits et très bien; leur science et leurs vertus les font grandement estimer et rechercher en Europe. Le gouverneur s'est laissé convaincre et a consenti à tout. — Vous comprenez que j'eusse préféré le voir persévérer dans son refus, mais le *Tao-tai* m'a dit que je devais absolument accompagner les officiers. Ce M. *Tchang* est vraiment un brave homme; il m'a retenu plus d'une heure chez lui et a fait venir ses 2 petits *Chao-yé*, très gentils enfants qu'il veut me donner comme élèves. Comme spécimen de leur savoir, ils m'ont récité l'alphabet en anglais. Ils ne savent pas autre chose. Ensuite on a fait venir un autre *Tao-tai*, de passage à *Ngan-king*, avec qui j'ai eu aussi une bonne conversation d'une demi-heure. Ce *Tao-tai* a exercé sa charge longtemps au *Hou-nan* et au *Hou-pé*: c'est un *Koang-si-jen* (natif du *Koang-si*), ami de M. *Tchang*, qui pourra en son absence s'occuper des affaires du *Yang-ou-kiu*. Je l'attends aujourd'hui chez nous.

Je ne sais comment nous en sommes venus à parler des Allemands. La figure du *Tao-tai* s'est immédiatement rembrunie. « Un vaisseau de guerre allemand, me dit-il, est passé ici le 25 octobre. Les officiers sont descendus à terre, ont saisi un Chinois et l'ont forcé à les conduire à travers la ville. Quand j'ai su cela, je suis allé en personne pour protester, le vaisseau était déjà parti. Pourquoi ne m'ont-ils pas averti de leur arrivée? Je leur aurais moi-même donné un guide. — Et que vient faire ce navire? — Mon Père, me répond-il, avec une douleur visible, cela est pénible à dire pour un Chinois. Il se rend au *Hou-pé*, ayant à son bord le ministre d'Allemagne. Les Allemands, en ce moment, se remuent beaucoup pour nous prendre une portion de territoire. Les Français nous touchent par le *Yun-nan*, les Anglais par le *Se-tchuen*; les Allemands n'ont aucun pied-à-terre, ils veulent l'avoir. » Ce pauvre *Tao-tai* se figure qu'ils veulent prendre *Ngan-king* !!! Cela devenait tragique, je me tus, et après une courte conversation à bâtons rompus, nous nous séparâmes excellents amis.

Le courrier arrive et m'apporte une délicieuse lettre du commandant Simon. Ce sont ses adieux qu'il me renouvelle au départ, car il m'a déjà écrit hier. Cette fois il y joint sa photographie et celle de *La Comète*. Quel brave homme et quel bon cœur que le commandant Simon! Il est aussi ému que moi des adieux que nous nous sommes faits réciproquement. En

voilà un à qui la Chine n'aura pas fait de mal et qui a bien rabattu de ses préjugés contre les Jésuites.

Ngan-king, le 13 décembre.

Le 4 novembre au soir l'*Éclaireur* arrivait ici... Dès qu'il eut jeté l'ancre, je me rendis à bord pour prendre les cartes des officiers qui accompagneraient le commandant. Ils en avaient tous grande envie. J'en fixai le nombre à 3. Cela nous ferait 5 chaises et 8 marins comme escorte avec un quartier-maître. J'envoyai immédiatement avertir *Tchang, Tao-tai*, qui alla s'entendre avec le gouverneur pour les derniers préparatifs. Notre visite était annoncée pour le lendemain à 1 h. et devait être rendue le jour même, car le commandant devait partir le 6 novembre de grand matin. Le 5, après mon action de grâces, je vis arriver chez moi un *Eul-yé* du *Yang-ou-Kiu* demandant à parler à mon catéchiste. Que se passait-il ? On m'apportait des objections contre la présence des officiers et la mienne à la suite du commandant. C'était trop de monde. Le gouverneur, vieux et un peu sourd, craignait de ne pas pouvoir se faire entendre. Il avait un interprète anglais et pourrait avec lui s'entretenir facilement avec le commandant. On me pria donc de régler cela avec les officiers. Ma réponse fut catégorique. Pour ce qui était de moi, je me dispenserais volontiers de la visite à laquelle je n'avais consenti que sur les instances réitérées du commandant. Quant aux officiers qui m'avaient déjà donné leurs cartes, je ne me chargeais pas de leur faire une commission qu'ils regarderaient à bon droit comme une injure du gouverneur, sans compter que le commandant lui-même pourrait en être justement offensé. J'envoyai *Li-sien-cheng* faire mes excuses au *Tao-tai*. Puis je me rendis à bord, où je devais déjeuner. J'exposai le cas au commandant. Il parut perplexe et me demanda ce que j'en pensais. « C'est bien simple, dis-je, on veut vous faire aller incognito, le plus humblement possible, sans le prestige de votre grade. Et puis là-bas, on vous traitera sans égards, comme un pauvre petit diable de mandarinet. Ignorant des usages, vous ne vous apercevrez pas de l'affront. — Eh bien, que feriez vous ? — Je dirais tout ou rien. On avait consenti à tout : pourquoi changer maintenant ? » Bientôt après mon catéchiste revint du *Yang-ou-kiu* : il avait trouvé le *Tao-tai* très contrarié de ce qui s'était passé. Mais le gouverneur acceptait finalement notre premier dispositif. Il demandait seulement que nous n'arrivions chez lui que vers 3 h., afin qu'il pût prendre ses mesures, convoquer les mandarins et la troupe. Nous pouvions descendre à terre et commencer nos visites par le *Nié-tai* (président du tribunal criminel). Il y avait encore une chinoiserie là-dessous. Le gouverneur se mettait dans l'impossibilité de rendre sa visite le jour même ; or, il savait que l'*Éclaireur* devait

partir dès le lendemain de grand matin. Il s'annonçait seulement pour le 6 dans l'après-midi. Le commandant voulait faire la visite et partir sans qu'elle lui fût rendue. Je l'en dissuadai avec peine, en lui montrant que mieux valait ne pas aller au palais. Il voulait partir. Après une heure d'argumentation, je le convainquis qu'il devait attendre, lui assurant que dès qu'on le verrait décidé à ne partir qu'après la visite rendue, on se hâterait de la faire dans la matinée, à l'heure qu'il voudrait. Je ne me trompais pas, et il ne perdit en somme qu'une demi-journée.

J'eus bientôt la clef de ces mystérieux obstacles qu'on dressait devant nous au dernier moment. *Che-tcheng*, ce fameux mandarin, *Ti-tao* (préfet militaire) du *Yang-ou-kiu* au moment de *Sou-kiapou*, qui avait répondu au P. Twrdy : « Si vous voulez des têtes, commencez par couper la mienne » : le même qui, devenu ensuite *Liang-tai*, refusait, malgré l'ordre du gouverneur, de verser au P. Joret les 3000 taëls (105000 fr.) de *Po-tcheou*, s'il n'en recevait l'avis du vice-roi, *Che-tcheng* avait bondi chez le *Fou-tai* (gouverneur de la province) dès qu'il avait eu vent de notre visite pour l'empêcher à tout prix. Son intelligence, sa parenté avec *Tchang-tche-tong* lui donnent un grand ascendant sur l'esprit du gouverneur. Il en fut pour ses frais.

Le 5, à 11 h., cinq chaises, dont une verte pour le commandant, nous attendaient sur la berge, et nous partions aussitôt escortés d'un mandarin militaire, d'un peloton de fantassins, d'une armée de satellites et de nos 8 marins français dans la direction du tribunal de *Nié-tai*. Ma chaise marchait la seconde; derrière, le lieutenant Gilly et les enseignes Giraudeau et Le Gall. Pas un mot dans les rues: tout le monde était aux portes, et les yeux se braquaient sur moi et on entendait dire tout bas : « *Tien tchou tang ti chen fou* » (Voilà le Père missionnaire). Aux abords du tribunal grouillait une foule de curieux tenue en respect par de nombreux soldats. La porte s'ouvre et nous laisse apercevoir le *Nié-tai* et le *Tao-tai*. Le *Nié-tai*, dont j'avais si mauvaise opinion depuis *Sou-kiapou*, paraît jeune et timide, mais il est distingué et fort aimable. Je saluai à la chinoise, les officiers à la française. Le mandarin pour répondre ne savait que faire de ses mains et les portait à la tête avec une gaucherie risible. On eût dit un homme qui veut se gratter les sourcils. Je m'assis sur le *Kang-tchoang* (canapé) avec le commandant. Celui-ci dit un mot de politesse que je traduisis ainsi : « Ces messieurs n'ont pas voulu passer par *Ngan-king* sans venir vous saluer. Vous savez que l'unique but de leurs excursions dans les mers de Chine et dans le fleuve, est de protéger les missionnaires catholiques. Le commandant apprend que, grâce à votre bienveillante protection, missionnaires et chrétiens vivent dans une parfaite paix et n'ont avec les mandarins locaux que de très bons rapports. Il tient à vous remercier de tout son cœur et espère que rien ne troublera désormais ce bon accord. » Puis une conversation insignifiante assaisonnée de fades compliments continua un instant. Une table chargée de desserts et de vins

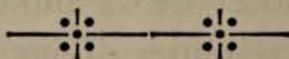
nous attendait. *Tchang, Tao-tai* présidait ayant le commandant à sa gauche et moi à sa droite. On causa beaucoup de l'Europe, des campagnes du commandant qui faisait son premier voyage en Chine, peu après des *Tchang-mao* (Longs cheveux), de Madagascar, dont deux officiers portaient la médaille. C'était très animé, car on ne ménageait ni le champagne, ni la chartreuse, ni le porto, ni le *chao-tsieou* (vin alcoolique de riz), mais un *chao-tsieou* qui vaut nos meilleures liqueurs. Pour clore, le *Nié-tai* voulut nous faire goûter un vin de sa fabrication, une horreur servie dans de jolies pierres précieuses et dont ces messieurs disaient sans rire qu'ils aimaient mieux le contenant que le contenu.

Le *Nié-tai* fut on ne peut plus aimable et me dit qu'il était très heureux d'avoir fait ma connaissance et espérait bien que nous continuerions nos bons rapports. « Je sais maintenant, ajouta-t-il, que votre religion est une religion de justice et de bienfaisance. Soyez sûr que je ferai tout mon possible pour vous recommander à tous les mandarins de ma juridiction. » Et je sais qu'il l'a fait depuis. Je fus ravi de cet homme que je me représentais comme un affreux sectaire. On se sépara avec les mêmes saluts comiques qu'au commencement, et notre cortège se dirigea vers le *Ya-men* (tribunal) du gouverneur. Dans les rues avoisinantes et les cours du palais se pressait une foule immense, et sur un parcours de 500 mètres la troupe en armes nous rendait les honneurs. Cela fit rire les officiers; car les pauvres soldats tenaient le fusil de la façon la plus comique, les uns de la main gauche, les autres de la droite; ils causaient dans le rang, s'avançaient pour nous dévisager et gardaient l'alignement comme un troupeau de moutons.

Le canon et la musique nous saluèrent au passage. Je jetai en défilant en chaise un regard pensif sur la petite salle d'attente où eurent lieu, l'année dernière, les inoubliables scènes du mois de juillet avec le commandant Simon. Les grandes portes s'ouvrirent, et nous passâmes entre deux longues files de mandarins. Le gouverneur attendait au fond. Les officiers le saluèrent militairement, et il essayait aussi de rendre la politesse. Arrivés au grand salon, voulant faire une politesse européenne, il présenta la main comme pour le baise-main. Le commandant prit la première place; je refusai d'occuper la seconde et la cédai au *Fou tai*: je m'assis à sa droite. Mêmes compliments et mêmes recommandations au début que chez le *Nié-tai*. Après quelques courtes phrases insignifiantes, nous nous assîmes dans le même ordre que précédemment à une table chargée de gâteaux et de fruits. C'était la répétition d'un même acte, les andouillettes alternant avec les sucreries et des fritures au lait dans une atmosphère de fumée de tabac. Le gouverneur voulut avoir le nom des nombreuses décorations du commandant. Nous parlâmes ensuite de l'hôtel de la monnaie et de l'école de langues européennes qu'il a fondés cette année. Tous manifestèrent l'espérance que dans quelques années les interprètes français abonderaient en Chine et

que nous pourrions nous entretenir avec Son Excellence dans la langue de la diplomatie : ce serait son mérite et sa gloire ! Le gouverneur parla aussi en très bons termes de la religion qu'il promettait de protéger. Il remercia la France qui s'était montrée l'amie de la Chine dans la guerre sino-japonaise, etc., etc. La visite avait duré une heure, et *Tchang, tao-tai* avait voulu y prendre part pour faciliter les relations. Je ne manquai pas de faire de lui devant son supérieur un compliment dont il fut flatté et qu'il méritait bien. Nous partîmes après toutes les civilités habituelles.

Le lendemain j'étais à bord de bon matin. Vers 9 h. $\frac{1}{2}$ une chaloupe à vapeur se détachait de la rive remorquant une jonque pavoisée à profusion. D'autres barques en grand nombre couvertes de pavillons multicolores lançaient des bordées de coups de canons. Le *Fou-tai* arriva avec le *Tao-tai* et l'interprète anglais qui ne devait pas plus desserrer les dents que la veille. Le grand homme était fatigué. Après une courte visite au bateau et une courte séance au salon du commandant, où l'attendait une table somptueusement garnie, il partit en nous donnant de nouveau les meilleures assurances de protection. Au départ il fut salué de neuf coups de canon tirés par les grosses pièces de 14... un tintamarre infernal qui stupéfia les mandarins et fit accourir la foule de l'extrémité du *Pé-men* (Porte du Nord). Bientôt la chaloupe se détacha une seconde fois nous amenant le *Nié-tai* et le *Tao-tai* avec son fils aîné. Après les saluts sur le pont, le *Tao-tai* me prit bras dessus bras dessous, et nous fîmes l'inspection des troupes et du matériel. *Tchao-nié-tai* se fit expliquer la manœuvre des pièces, des canons-révolvers, du fusil Lebel. Il n'avait jamais visité un vaisseau, et, je crois bien, jamais parlé à un Européen, car c'est un Chinois du plus pur modèle. Cela l'intéressait vivement. Il s'enquêrait de la portée du canon, de ses effets destructeurs, de sa charge et de son prix. Tout cela semblait être une révélation pour lui. Le *Tao-tai* me demanda si on ne pourrait pas tirer notre photographie : les artistes ne manquaient pas parmi les officiers, mais le commandant lui-même veut leur faire cet honneur. Le *Tao-tai* exige que je me place dans leur groupe. Au milieu le *Nié-tai* et le fils de *Tchang-ta-jen* ; à droite, le *Tao-tai*, moi à gauche. La séance au salon fut pleine de laisser aller de la part de ces messieurs, et « inter pocula » ils firent les plus belles promesses concernant la religion et les Pères. Ils partirent enchantés en nous faisant à tous les plus chaudes démonstrations. Les officiers n'en revenaient pas et ne pouvaient s'empêcher de trouver ces messieurs charmants. Le canon les salua aussi à leur départ et pendant qu'on tirait, ils restaient sur le pont de leur jonque pour jouir de ce vacarme dont ils n'avaient pas idée.



La Chrétienté de Po-Tcheou.

Lettre du P. Beaugendre au R. P. Provincial.

Po-Tcheou, 22 décembre 1897.

DEPUIS 3 ans, inondation et par suite, pas de récolte ou à peu près. Une partie de la population est obligée de s'expatrier pour ne pas mourir de faim. C'est ce qu'on appelle le « *Tao-hoang* ».

On met sur une brouette les petits enfants qui ne peuvent marcher, un chaudron, quelques vieux habits en lambeaux, la femme suit avec les enfants plus grands.

Sur la route, ils ramassent quelques herbes pour cuire les quelques patates douces dont on pourra leur faire l'aumône. Ils passent la nuit dans quelque pagode ou maison en ruine, il y en a un peu partout. J'ai vu de ces malheureux, poussés par la faim, voyager ainsi par temps de neige ou de pluie. Quelle misère !...

La brouette s'enfonce à chaque instant dans quelque ornière. Si la femme et les enfants, attelés au véhicule, ne peuvent démarrer, ils s'adressent à la charité des passants. J'ai moi-même, un jour, donné un coup de main. Bon nombre de ces malheureux meurent de misère en route. L'année dernière deux de mes chrétiennes sont ainsi mortes. Or, cette année, la misère est plus grande.

Nous venons de nous établir dans la préfecture du Nord du Vicariat, *Po-tcheou*. Il y a 20 ans, on avait voulu s'y établir, les mandarins et notables nous en avaient exclu ignominieusement et une famille catéchumène avait été obligée d'abandonner ses terres et de se réfugier au *Ho-nan* dans une vieille chrétienté.

Nous avons aujourd'hui, dans le district, une cinquantaine de familles catéchumènes. Quelques-unes sont dans l'aisance; avouons-le aussi, un bon nombre dans la misère noire. Tout dernièrement, une vingtaine de ces familles sont venues s'établir à *Po-tcheou*. Si elles trouvent du travail, ou si elles peuvent faire un petit commerce, elles vivent comme elles peuvent. Six, huit ou dix sous pour faire vivre 4, 5, 6 personnes.

Quand le commerce ne va pas ou que le travail manque, il faut mendier. Or les mendiants sont si nombreux, qu'ils ne reçoivent presque rien.

J'en ai employé quelques-uns à exhausser un terrain que nous avons acheté dernièrement; mais je suis à bout de ressources et ne puis plus aider ces pauvres gens qui feraient de bons chrétiens, s'ils pouvaient passer ce moment d'épreuve et rentrer chez eux pour récolter le blé. Les enfants se présentent nombreux.

Nous sommes réduits, tous, dans la maison, à ne faire que deux repas par jour. Et encore quel brouet on sert à ces pauvres enfants! Au moins,

ils ne meurent pas de faim, comme les infortunés du *Se-tchuen* qui vendent la chair humaine 4 sous la livre. Je tiens cette nouvelle d'un employé du tribunal.

Il est bien rare qu'il y ait des catéchumènes dans les villes, car ils sont persécutés. Ici, non. Nous avons deux bacheliers dans la ville, l'un militaire, l'autre lettré. Ils sont dans l'aisance. Le lettré enseigne les enfants de la famille; le militaire, qui possède des terres à la campagne, est « sergent major » en ville.

Nous avons aussi 3 médecins. La femme de l'un d'eux est une vieille chrétienne, cousine de notre Préfet actuel. Lors des rebelles aux longs cheveux, elle fut volée à l'âge de 10 ans. Plus tard, elle se fit chrétienne avec son mari. Celui-ci étant mort, elle fut de nouveau enlevée par des soldats et vendue à *Po tcheou* à notre médecin, très brave homme d'ailleurs. Aussitôt après notre installation dans la ville, elle est venue me conter ses aventures.

La mère de ce médecin, 84 ans, vient d'être baptisée ainsi qu'une de ses petites filles.

Aujourd'hui nous sommes en bonnes relations avec mandarins et habitants. Avant notre arrivée, à 50 lieues à la ronde, on menaçait de massacrer le premier « diable d'Europe » qui oserait mettre le pied sur ce territoire, vierge de tout étranger, pour s'y établir. Le notable, qui mit le plus de zèle à nous expulser il y a 20 ans, étant mort, sa veuve, aussitôt après notre arrivée, est montée en chaise et partie pour le tribunal. Elle a demandé, d'urgence, à voir le Préfet et lui a reproché la protection qu'il nous accordait. Puis, saisie d'un beau zèle, elle a maudit le Préfet, puis sa mère, puis sa sœur aînée, enfin ses sœurs plus jeunes !...

Les gens du tribunal lui ont fait comprendre que si elle ne s'en retournait au plus tôt, ils allaient la coffrer. Sur ce, victorieuse, la bonne femme est partie. Aujourd'hui, elle est notre voisine, ses sentiments, paraît-il, sont tout autres. Au midi de notre minuscule résidence, dont les quelques chambres sont en terre, couvertes en paille, habitent les veuves d'un général. A notre arrivée, épouvantées, elles se sont enfuies. De retour après quelque temps, elles ont vu que leurs craintes n'étaient pas fondées et d'ennemies, elles sont devenues amies. Les enfants viennent souvent nous voir. Elles-mêmes, poussées par la curiosité, nous ont fait cet honneur.

Les mahométans sont fort nombreux, plusieurs milliers de familles. Eux aussi, jadis, n'étaient pas bien disposés à notre égard. Aujourd'hui, les principaux d'entre eux sont amis, ainsi que les Marabouts.

Ils viennent souvent emprunter nos livres de religion. Je suis aussi, moi-même, allé les visiter. Ils m'ont reçu avec toutes sortes de politesses. En visitant leur vaste mosquée, j'ai vraiment été entouré par une foule musulmane bien disposée.

Un marabout nous a gagné deux catéchumènes en prêtant à ses amis païens nos livres de religion. J'ai parcouru, à mule, les rues les plus peuplées, je n'ai pas entendu une insulte.

Ce n'est pas tout : par suite de l'occupation de ce poste, réputé imprenable, bon nombre de catéchumènes chez les Pères voisins. Un Père du *Ho nan* m'a dit qu'il en avait plusieurs milliers.

Si les ressources pécuniaires étaient plus abondantes, nous pourrions préparer le terrain pour une construction future et urgente, en employant pour ce travail les catéchumènes dans une pauvreté extrême. Nous pourrions aussi les employer à la clôture de notre terrain, au moins pour empêcher les animaux tels que porcs, chèvres et chiens, de le parcourir continuellement. Lorsque le mauvais temps ne permettrait pas de travailler, ces pauvres gens pourraient apprendre les prières.

Po-tcheou, pour toute la région du Nord, est un poste important. Il s'y fait un grand commerce, grâce à la rivière qui permet de se rendre en quelque partie de la Chine que ce soit.

M. BEAUGENDRE.

P. S. Il y a 6 mois à peine que nous sommes à *Po-tcheou*. Or à Noël, nous avons de 120 à 130 catéchumènes à la messe, parmi eux 3 bacheliers et deux boutonnés ayant exercé des fonctions de petits mandarins.

Bénédition de l'église de Tang-Mou-Ghiao.

2 janvier 1898.

ON lit dans l'*Écho de Chine* du 5 janvier : « La bande de terre élargie en forme de triangle qui s'étend entre le *Wang-poo* et la mer, formant le district du *Poo-tung* (Est du Canal), est peut-être la région de la Chine qui, sur la moindre étendue superficielle, possède le plus grand nombre de chrétiens. Formée en grande partie des propriétés de l'illustre mandarin *Siu* (dont le tombeau est, comme on sait, à *Zi-ka-wei*) évangélisée dès le commencement du dix-septième siècle par les compagnons du P. Ricci, cette contrée agricole, habitée par des gens simples et doux, offrit de suite aux travaux de la foi nouvelle un champ fertile. Plus fortes et plus compactes, les chrétientés du *Poo-tung* fournirent une meilleure résistance que les familles disséminées des grandes villes aux persécutions du dix-huitième siècle. Et quand, en 1840, les Jésuites rentrèrent en Chine, les traditions furent relativement faciles à renouer. Aujourd'hui le district du *Poo-tung* ne compte pas moins de 60 paroisses et de 25,000 catholiques. L'on ne peut se promener longtemps dans les campagnes de la Petite France, comme on nomme souvent cette région, sans voir le clocher d'une église à demi-caché entre les bosquets de bambous et de saules.

« Les mauvais jours ont maintenant pris fin et les églises n'ont plus besoin de se faire petites, de se cacher, pour ainsi dire, tout près de la terre. Voici qu'aujourd'hui au milieu de ces humbles sœurs, témoins de tant d'épreuves et de travaux, au centre de ce pays maintenant à demi chrétien, se dresse « superbement », affirmant la victoire et l'espérance, haute et blanche, toute seule au milieu de la vaste plaine que la mer là-bas semble continuer, l'église neuve qu'a bâtie à *Tang-mou-ghiao* le Père Gouraud. Certes le travail a été rude. La formation, la direction de cette multitude d'ouvriers chinois, la surveillance que nécessite l'exécution par des mains inexpérimentées d'un ouvrage aussi considérable et aussi difficile, exigent non seulement un dévouement sans bornes, mais ces ressources infinies de patience et de bonne humeur, ce génie éducateur et constructeur que l'on ne saurait attendre que de nos braves missionnaires français. L'œuvre est aujourd'hui terminée, et le P. Gouraud a bon droit d'en être fier. Avec cette église nouveau-née, il semble que ce soit toute l'Église de Chine qui vienne assumer sa place au grand soleil: aussi la Mission du *Kiang-nan* a-t-elle tenu à entourer d'une certaine solennité la cérémonie de la bénédiction qui a eu lieu dimanche dernier.

« Elle était présidée par Monseigneur Garnier, qui nous revient plus jeune que jamais d'une longue tournée pastorale qui l'a conduit jusqu'aux frontières du *Chan-tong*, dans le pays des « Grands-Couteaux », à l'époque même où les missionnaires Henlé et Nies étaient massacrés. Tous les Pères du *Poo-tung* étaient présents ainsi que le P. Rouxel, curé de St-Joseph, et le P. Simon, curé du Sacré-Cœur. Le Consulat général de France était représenté, en l'absence de M. de Bezaure, indisposé, par M. Claudel, consul suppléant. Le capitaine Texier, commandant *l'Éclaireur* et plusieurs de ses officiers représentaient la marine française. Enfin le P. Robert, M. Marty, de *Hong-kong*, et M. Chollet étaient également du nombre des hôtes de la Mission de *Tang-mou-ghiao*.

« Le reporter spécial de *l'Écho de Chine* retardé par les caprices de la navigation et les illusions de la topographie, n'a pu malheureusement arriver à temps pour la cérémonie. On lui en a dit merveilles. Plus de 6,000 Chinois catholiques ou païens (car les païens ne sont pas moins fiers que les fidèles de « leur » nouvelle église) avaient pu, grâce à l'élasticité de leur anatomie, trouver place dans la vaste nef; 6,000 paires d'yeux tournés vers le chœur ne pouvaient se rassasier de l'éclat des cierges et des vêtements sacerdotaux, des étranges vêtements des « *Ta-siang-jen* » (officiers en uniforme), du déroulement pompeux des cérémonies; 6,000 paires d'oreilles écoutaient avec curiosité ou dévotion les deux éloquents harangues que prononça le P. Pierre, l'une en français, l'autre en chinois, au cours de cette mémorable matinée. »

L'infortuné reporter fut malheureusement privé de ce grand spectacle.

Crotté comme un barbet, il arriva juste à temps pour se mettre à table, et c'est ainsi qu'il put rendre, du moins, témoignage à l'excellence du déjeuner et à la simple et franche gaîté qui ne cessa d'y régner. Au petit discours prononcé au dessert par M. Claudel, Monseigneur Garnier répondit par une allocution tout empreinte de patriotisme, montrant que partout en Chine, et spécialement sur cette vieille terre chrétienne, l'œuvre de la foi était étroitement associée à celle de la France. A son tour le commandant Texier prononça quelques paroles au nom de la Marine française.

L'heure du départ approchait. Profitant de l'arrivée de deux mandarins locaux qui, en pompe, venaient présenter leurs compliments à Monseigneur, le reporter put s'éclipser et, sous la conduite du P. Pierre, visiter la nouvelle église. C'est une haute construction de style gothique, mesurant 120 mètres de longueur environ sur 40 à 50 de largeur. Elle fait le plus grand honneur au talent de l'architecte, le Frère Beck, dont elle est, assure-t-on, le chef-d'œuvre. Après avoir admiré le parvis de mosaïque, l'élégante perspective des arcades ogivales, la savante construction des voûtes, le reporter se mit en demeure de gravir le clocher et ne s'arrêta qu'au dernier échelon de la dernière échelle. La vue, de là, est superbe et, pareille à un tapis infiniment varié dans ses tons neutres, l'on voit se déployer l'étendue démesurée de la plaine coupée de canaux et semée de villages. De hautes cheminées à l'horizon signalent *Chang-hai*. Armé d'une longue vue proportionnée aux dimensions du clocher, le reporter distingua aisément les bureaux de l'*Écho de Chine*; il lui eût même été facile de prendre connaissance des articles déposés sur la table du rédacteur en chef, mais sa discrétion le retint. C'est regrettable, car les collaborateurs de ce brillant journal eussent pu ainsi se rendre compte de l'effet de leur littérature à distance.

Comme conclusion, nous ne saurions trop recommander l'excursion de *Tang-mou-ghiao* à ceux de nos lecteurs qui redoutent l'uniformité fastidieuse d'une route officielle et directe. Celle du nouveau pèlerinage a plus de replis que la pensée d'un philosophe chinois, plus de détours que le chemin du paradis. Le voyageur éperdu croit voir le clocher de l'église se multiplier malicieusement à tous les coins de l'horizon. Quant aux ponts, ils sont si bas, que les voyageurs à jeun doivent renoncer à l'espoir de voir passer au-dessous leurs embarcations. Ajouter à cela que les bateliers chinois prennent souci de s'amarrer au beau milieu des chenaux les plus étroits, d'une manière aussi simple et délibérée que s'ils avaient autour d'eux l'étendue d'une mer profonde et sans bornes. Néanmoins le voyage est fort agréable, et tous les hôtes de la Mission ont gardé le meilleur souvenir de la journée qu'ils ont passée à *Tang-mou-ghiao*.



Une histoire de revenant.

Lettre du P. Bizeul au Fr. Bornand.

Janvier 1898.

VOICI une histoire de revenant absolument authentique. Elle se passait à 25 *li* d'ici, à ma sous-préfecture, il y a une dizaine de jours.

Notre mandarin est nouveau. Il peut avoir dans les trente ans; il débute. Mais, si j'en crois la renommée, il fera son chemin, ayant ruse et énergie dans son sac. Que sera-t-il pour nous ? Nous le saurons plus tard.

A peine installé, un meurtre considérable eut lieu non loin de la ville. Une nuit, le père, la mère et l'enfant furent massacrés dans une maison d'un petit village.

Pour les mandarins, les meurtres, les morts violentes, les suicides sont toujours chose grave. Il n'en faut pas beaucoup, surtout si on ne peut mettre la main sur le coupable, pour les faire casser. Notre débutant avait donc intérêt à faire un coup de maître pour son coup d'essai. Tous les limiers du tribunal furent donc lancés dans les villages pour filer les meurtriers. Tous les villageois du théâtre du massacre, épouvantés, craignant qu'on les accusât, avaient pris la fuite; car ils savent très bien qu'à tout prix il faut des victimes, et que la question, la vieille question qui, Dieu merci, a fait son temps chez nous, est toujours prête à frapper, à leur porte et sur leur dos. On ne tarda pas, grâce aux indiscretions très intéressées des voisins, à recueillir quelques données qui mirent les huissiers sur la voie. Soupçonner à bon droit quelqu'un est désirable, soupçonner d'ailleurs suffirait, ne fût-ce qu'en s'appuyant sur les rumeurs les plus improbables. Trois frères qui, paraît-il, avaient eu des difficultés avec les victimes furent signalés, cherchés et rapidement appréhendés. Il fallait obtenir des aveux, car on ne condamne pas sans cela, dût-on, sous les tortures préalables, faire mourir les inculpés.

Matin et soir nos trois individus recevaient les meilleures bastonnades. Ils tenaient bon. Le sous-préfet se creusait la tête pour arriver à une solution. Ordre fut donné de conduire les individus à la pagode voisine.

En Chine, quand un homme meurt, pendant trois jours sa femme et ses enfants, dans nos parages, vont avec des lanternes allumées, à la tombée de la nuit, brûler des papiers devant le poussah, pour gagner son cœur au bénéfice du défunt, qui, paraît-il, s'y rend le premier et reste en pourparlers avec le magot jusqu'à ce qu'il décide de son sort. Tout cela n'est pas clair; mais je ne sais si dans l'esprit de nos paysans la question est très élucidée.

Le sous-préfet imagina un expédient échafaudé sur cette croyance populaire. Il fit mettre à genoux devant le poussah nos trois incriminés, et leur dit : « Vous ne voulez pas parler, je n'ai pas besoin de vos aveux pour savoir la vérité, nous allons demander au poussah de nous l'apprendre,

l'esprit de votre victime erre autour de la pagode et réclame justice ; le poussah va lui permettre de manifester contre vous, si c'est vous ses assassins. »

Puis s'adressant à l'âme du défunt : « Viens, dit-il, le poussah te permet de venir accuser ceux qui t'ont tué, viens ! » — Aussitôt on entendit tomber sur le toit de la pagode une pluie de petites pierres. — « Vous entendez, l'esprit est venu, si vous n'avouez pas il va parler lui-même. » — Aussitôt nos trois imbéciles épouvantés entrent, comme on dit, dans la voie des aveux les plus complets. La comédie avait été jouée avec le plus grand succès.

Avant la séance, deux policiers avaient reçu ordre de se cacher dans l'ombre, car c'était le soir assez tard qu'avait lieu l'interrogatoire, et au signal donné, ils devaient lancer de petits cailloux sur le toit de la pagode.

Maintenant encore les gens du tribunal répètent que le poussah est aux ordres du mandarin, ce qui n'est pas pour diminuer son prestige ni gêner leur propre besogne ; mais les fortes têtes de la ville n'en sont pas dupes, et les langues sont trop longues pour qu'après la farce le secret ne soit pas trahi. Amis du merveilleux, le peuple préfère sans doute la version des gens du tribunal, et voilà comme les traditions s'enrichissent d'une histoire de revenants de plus.

Tout à vous dans le Seigneur,

P. BIZEUL.

Un mandarin grand seigneur.

Extrait des « Nouvelles de la Chine ».

MONSEIGNEUR a fait ses visites du nouvel an chinois cette année (1898) aux autorités chinoises de *Chang-hai*, non plus au tribunal du *Tao-tai* à l'intérieur de la ville, mais à la résidence européenne de ce mandarin sur la route fashionable de « *Bubbling Well* » (Château d'eau de *Chang-hai*). Ce n'était plus en chaise à 4 porteurs que l'on portait Sa Grandeur, mais trois voitures fermées conduisaient Monseigneur, le R. P. Supérieur et le P. Pierre Wang. M. *Tsai*, le *Tao-tai* actuel de *Chang-hai*, se met de plus en plus à l'européenne ; non seulement le 1^{er} jour de l'an chinois il admettait dans son salon européen tous les étrangers qui désiraient lui offrir leurs souhaits de bonne année, de 9 h. du matin à 2 h. du soir, mais tous les mardis il a des réceptions régulières, où des dames les plus marquantes de la société anglaise se mettent en avant pour faire les honneurs de la maison aux étrangers invités. Dans le même but de se montrer grand seigneur aux yeux des étrangers, il fait des largesses aux bonnes œuvres étrangères. Outre des cadeaux aux ministres protestants anglais et américains, il a donné à Monseigneur 300 piastres (765 francs) et des habits pour

les orphelins, au P. Chevalier de *Chen-kiang* cent piastres (255 francs), etc. — Grâce à son initiative, le nouveau *Bund* chinois de *Tong-ka-dou*, au Sud de la concession française, a été éclairé à l'électricité le 1^{er} jour de l'an chinois : une machine de 10000 francs, établie au milieu du *Bund*, engendre l'électricité pour un grand nombre de lampes incandescentes attachées à des poteaux longeant le *Wang-pou* : les journaux anglais trouvent que leur électricité ne fonctionne pas si bien que celle du *Bund* chinois.

MISSION DU TCHEU-LI S.-E.

Compte rendu

de la Section *Tai-ming-fou* et *Koang-p'ing-fou*.

Année 1896-1897.

D'ABORD nous sentons le besoin de remercier le Cœur de N.-S., la T. Ste Vierge, le grand S. Joseph et nos SS. Anges de la protection qu'ils nous ont accordée dans le courant de cette année apostolique.

Différents indices nous ont fait appréhender de grosses difficultés qui, heureusement, grâce à une protection particulière de la divine Providence, ont été écartées. D'abord une grosse bagarre (pour ne pas dire émeute), survenue sur notre frontière, dans le vicariat voisin du *Chan-tong* central, a mis en émoi plusieurs de nos chrétientés du *Koang-p'ing-fou*, et de proche en proche, comme il arrive ordinairement dans ces sortes de cas, les récits considérablement exagérés, transportés inconsidérément dans nos régions encore toutes peuplées de néophytes, auraient pu avoir des conséquences fort graves au point de vue de la propagation de notre sainte religion. La sage conduite des missionnaires et la bonne volonté des mandarins locaux ont peu à peu fait tomber ces bruits et rendu un peu de calme à ces têtes légères qui prennent feu à la moindre alerte. On n'était pas encore complètement sorti de ce mauvais pas, lorsque d'autres bruits, plus fâcheux, furent répandus par suite du rétablissement de l'église brûlée à *Tien-tsin* du temps des massacres et rétablie par suite de l'énergique intervention de M. Gérard, notre ministre auprès du gouvernement chinois. Les voyageurs et marchands venant de là-haut par le canal impérial qui traverse nos districts, ont fait courir de nouveau sur les missionnaires et les chrétiens les accusations les plus mensongères et les plus absurdes, plus ou moins renouvelées de l'ancien temps. Le peuple chinois est essentiellement crédule et les cancan, qui, chez nous, feraient hausser les épaules, sont ceux qui trouvent le plus facilement crédit auprès de ces populations chez lesquelles

est encore extrêmement vivace la haine de l'étranger et du nom chrétien. On faisait courir des bruits extravagants comme ceux-ci : les Chinois, menés par les Européens, vont construire des chemins de fer ; or, pour que ce travail puisse se faire, il faut que tous les cinq *li* (3 kilomètres), on mette sous les rails le corps d'un garçon et d'une fille, et les missionnaires, par des enlèvements plus ou moins magiques, sont chargés de fournir tous ces appuis humains. On en a vu, dit-on, enlever tant dans telle ville, on en a fait partir tant par des bateaux pour *T'ien-tsin* ; en tel endroit il y a des souterrains où on en a accumulé par centaines, etc., etc. et une foule d'autres histoires plus absurdes et plus ridicules les unes que les autres. Dans notre ville de *Tai-ming-fou* où, depuis tant d'années, nous avons joui de la paix la plus profonde, les esprits étaient montés, et on voyait, à la mine des gens qui passaient devant notre porte, qu'une sombre colère les dominait à notre endroit.

Les mandarins avaient beau afficher des placards pour exhorter le peuple à ne pas écouter toutes ces balivernes ; les ouvriers païens qui travaillaient dans notre maison, avaient beau s'escrimer à dire partout qu'ils se chargeaient de prouver qu'il n'en était absolument rien, les cancans couraient toujours et l'exaltation des esprits ne manquait pas de nous donner quelques inquiétudes. Heureusement la pluie arrivée après de longues sécheresses et la préoccupation de faire rentrer les moissons firent tomber tous ces faux bruits, et le calme revint.

Toutefois nous avons subi le contre-coup de cet état de surexcitation. En plusieurs endroits les néophytes et les catéchumènes se sont vus en butte aux tracasseries malveillantes des païens et ont eu à endurer des vexations pénibles pour des âmes encore faibles dans la foi. Les missionnaires, malgré cela, ont continué à remplir les devoirs de leur ministère, et Notre-Seigneur a béni visiblement leurs travaux. Bien qu'on ait remarqué quelques défections parmi les catéchumènes et quelques actes de faiblesse parmi les néophytes, l'année apostolique se terminera avec un chiffre très consolant de baptêmes d'adultes, dépassant même celui des années précédentes. La partie la plus méridionale, qui est aussi la dernière venue dans la conversion à notre religion, a fourni son contingent, et le mouvement imprimé partout ne paraît nullement se ralentir.

Dans la partie ouest de la section, partie montagneuse et par là d'un accès plus difficile, quelques chrétientés commencent à se fonder. Il faudra bien des fatigues et aussi pas mal de ressources pour faire quelques bons coups de filet parmi ces natures encore un peu rudes et plus difficiles à dégrossir. Mais nous avons pu constater beaucoup de bonne volonté, et c'est une joie au cœur du missionnaire quand, installé dans un de ces nids d'aigles, il voit arriver de toutes les directions les quelques brebis recueillies çà et là dans ces vastes déserts. L'apparition du missionnaire est pour eux

un événement, et personne ne voudrait manquer l'occasion de voir le Père, entendre la doctrine, assister à la sainte Messe et rendre compte des efforts faits pour amener d'autres recrues. Quelquefois aussi ils viennent demander l'appui du Père dans les difficultés qu'ils rencontrent autour d'eux, demander un conseil sur la manière dont ils devront se conduire dans telle ou telle circonstance. Après cela, chacun retourne chez lui réconforté et bien décidé à attirer d'autres âmes afin d'avoir le moyen de profiter à son tour et chez lui de la visite du missionnaire à sa tournée suivante.

Il serait difficile de compter, n'importe dans quel district de la section, le nombre des villages où il y a des catéchumènes plus ou moins avancés. Le défaut de local et le manque de catéchistes ne nous permettent de nous occuper d'une manière un peu suivie que des endroits où les espérances sont plus grandes et les catéchumènes plus nombreux. Or le tout n'est pas d'avoir un catéchiste, il faut le payer; le local présente encore des difficultés plus grandes. Nos pauvres Chinois ne se paient pas beaucoup de luxe en fait d'appartements, il n'y a que le strict nécessaire et toute la famille occupe ordinairement la même chambre. Dans les commencements, nous demandons aux catéchumènes de fournir au moins un local provisoire pour loger le catéchiste qui doit les instruire, car, sans catéchiste, ils sont exposés à perdre leur première ardeur, ou du moins à végéter misérablement pendant plusieurs années et, par suite, à reculer indéfiniment la réception du Baptême. Alors bien souvent ils s'arrangent de manière à retirer leur petit âne du réduit où on l'abritait et à l'installer dans un coin de leur propre appartement, afin que le catéchiste ait au moins un coin pour se caser. Vous voyez que ce n'est pas fort riche. Mais, par suite, quand ils ont montré une bonne volonté suffisante, qu'ils ont été suffisamment éprouvés et instruits, et qu'il arrive (ce qui n'est pas une utopie) que l'on trouve dans un village une cinquantaine de catéchumènes pouvant immédiatement recevoir le baptême, et autant, parfois plus encore, qui donnent de sérieuses espérances pour un avenir prochain, il est de toute nécessité d'aviser à trouver un terrain suffisant, et à y faire l'installation strictement rigoureuse pour que le missionnaire puisse s'y rendre avec son catéchiste et avoir un local qui puisse réunir tout ce monde pour leurs prières, pour l'assistance à la Messe et aux instructions convenables. Or, tout cela ne saurait se faire sans quelques dépenses. D'autres endroits ont eu précédemment une installation rudimentaire et absolument provisoire. Or une chrétienté une fois constituée et fonctionnant régulièrement, le provisoire ne saurait durer indéfiniment. De là, nouvelles dépenses. Les enfants de nos néophytes ont besoin d'être instruits et formés dès le bas âge à la vie chrétienne; pour cela il faut des écoles, et pour ces écoles, il faut encore des maîtres et des locaux.

Des chrétientés plus anciennes et plus nombreuses ne peuvent plus se réunir dans leurs chapelles trop étroites, ou encore leurs chapelles primi-

tives, bâties en terre, faute de pouvoir mieux faire, ont cédé sous la double action et du salpêtre et de l'eau. Alors, il faut songer à faire et plus grand et surtout plus solide. Tout cela demande des frais et des frais parfois assez considérables pour lesquels nous ne pouvons guère compter que sur les fonds de la bonne Providence.

A dire vrai, en dehors des églises un peu considérables et de nos établissements en ville où, nécessairement, il faut faire un peu mieux qu'à la campagne, une somme assez modique suffit, pour nos installations ordinaires, à cause du bon marché relatif des matériaux et surtout de la main d'œuvre. Ainsi là, où en France il faudrait quelques milliers de francs, ici cinq cents à six cents francs suffiraient à peu près.

Dans ces pays de nouveaux chrétiens naturellement tout n'est pas rose. Le démon ne voit pas sans frémir de rage lui échapper un si grand nombre d'âmes là où il était jusqu'à ce jour maître absolu. Les païens essaient à peu près partout d'intimider nos catéchumènes et nos néophytes, et il n'est pas un genre de vexation qu'ils ne mettent en œuvre pour les empêcher d'avancer et même les pousser à faire défection. Le Chinois n'a pas toujours un caractère très endurant, et nos catéchumènes, qui n'ont pas encore appris à l'école de JÉSUS-CHRIST souffrant et crucifié les leçons de patience, ne sont pas toujours disposés à souffrir pour la foi et pour Dieu toutes ces tracasseries. De là bien souvent des altercations et des batailles, et par suite des procès. Sans nul doute, les attaques des païens sont ordinairement absolument injustes ; mais il n'est pas toujours facile de saisir le joint où la cause de la religion et les intérêts de chacun viennent plus ou moins se confondre et créent des complications où les plus malins se perdraient, sans compter la part de l'exagération et même des mensonges contre lesquels la conscience de la plupart des Chinois est triplement cuirassée.

Alors, on tâche de s'en tirer comme on peut, et avec des mandarins chinois et païens, il est difficile d'obtenir toujours et partout gain de cause en faveur de nos gens, qui parfois du reste ont aussi des torts de leur côté. Mais en somme, l'on peut dire que le plus souvent tout se termine encore d'une façon assez acceptable, bien qu'on doive *a priori* renoncer à l'espoir de contenter tout le monde.

A propos de misères par suite de demandes de contributions pour superstitions, plusieurs mandarins ont donné des proclamations en faveur de nos chrétiens, et quelques affaires ont pu s'arranger à l'amiable ; mais difficilement les païens consentent à reprendre avec les chrétiens des relations cordiales quand, à leur sujet, ils ont dû céder quelque chose de leur face, de leurs sapèques ou même de leur chair devant les tribunaux et devant le public.

Espérons que le Sacré-Cœur continuera à étendre sur nous sa puissante protection et, par son influence, changera les cœurs de ces pauvres Chinois,

afin que cette année apostolique qui commence soit encore plus féconde, s'il se peut, en fruits de conversions pour notre intéressante section du Midi et pour toute notre chère mission du *Tcheu-li* sud-est, où il y a tant de cœurs qui lui sont entièrement dévoués !

A. FINCK, S. J.

FRANCE.

Les retraites d'hommes à la villa St-Joseph.

QUELQUES-UNS DES RÉSULTATS (1).

SIX années se sont écoulées depuis que nos retraites d'hommes ont été fondées à Saint-Germain-en-Laye. L'œuvre a grandi ; elle a dû chercher un local plus vaste et plus approprié à ses besoins. La divine Providence nous réservait la *Villa Saint-Joseph*, à *Épinay-sur-Seine*. Au mois de décembre 1894, nous y donnions, vers Noël, la première retraite. Les trois années suivantes ont marqué une prospérité croissante. Nous en remercions Dieu, source de tout bien, et les généreux bienfaiteurs qui, se faisant les soutiens de cette œuvre, sont devenus, près de nous, les coopérateurs de la divine Providence. De tout cœur, nous prions à leur intention chaque jour. En témoignage de notre gratitude, ils voudront bien accepter l'hommage de ce modeste compte rendu. Puissent ces notes, en servant les intérêts de la gloire divine, devenir pour eux un encouragement à nous continuer leur bienveillance et leur appui.

A Saint-Germain-en-Laye, nous avons eu, en trois années, 36 retraites et 517 retraitants.

En 1895, à *Épinay-sur-Seine*: 18 retraites et 353 retraitants.

En 1896 — 22 — 510 —

En 1897 — 28 — 674 —

Ce qui porte le total, pour les trois années d'*Épinay-sur-Seine*, à 68 retraites et à 1.537 retraitants de toutes les classes de la société : patrons, industriels ou négociants, ingénieurs, hommes d'œuvres, officiers, hommes et jeunes gens appartenant aux diverses « carrières libérales », employés, ouvriers, etc.

Nous ne parlons ni des *retraites du mois* ni des retraites d'un jour ou *récollections* faites par des ecclésiastiques ou de pieux laïques. Les compter porterait à 761, pour l'année 1897, le nombre de ceux qui sont venus, dans la douce solitude de la *Villa Saint-Joseph*, retremper leur âme par le recueillement et la prière.

1. Cet article est la reproduction d'une brochure *A nos bienfaiteurs* publiée par les Pères chargés de l'œuvre des retraites d'hommes à la villa St-Joseph.

Quels sont les fruits de ces retraites ?

Les témoignages des retraitsants eux-mêmes le feront entrevoir. Nous les emprunterons surtout à la classe ouvrière, où l'on serait tenté de croire moins efficace l'action des Exercices.

Un ouvrier, membre autrefois d'œuvres catholiques, faisait cet aveu : « J'ai appris plus de religion pendant ces trois jours que dans toute ma vie. » Et, pour conclure, il ajoutait : « Mon Père, je veux être apôtre. » Six mois après, une maladie de poitrine l'emportait ; mais il avait eu le temps de tenir sa parole en nous envoyant déjà six retraitsants, et en ramenant à Dieu plusieurs âmes de sa paroisse, depuis longtemps éloignées des sacrements. Sa mort fut celle d'un prédestiné « heureux d'aller voir le bon Dieu », disait-il, en baisant souvent avec amour son crucifix.

D'une localité de la banlieue, où le respect humain tenait bien des âmes captives, un ouvrier nous était venu à l'insu de ses camarades : « Avant la retraite, avouait-il, j'avais peur de passer pour chrétien ; maintenant je ne crains plus de me montrer. »

Nombreux sont les retraitsants, de toutes les classes de la société, qui nous signalent des âmes à convertir, leurs parents, leurs amis, leurs camarades, leurs voisins. Ils entreprennent souvent eux-mêmes de les amener à la retraite et les gagnent à Dieu.

Chez les anciens retraitsants, l'un des plus fréquents témoignages est celui-ci : « Mon Père, je ne suis plus le même ; je ne me reconnais plus. » Ils ne sont pas, du reste, les seuls à constater la transformation. Leur femme, leurs amis, s'en étonnent. Une femme disait un jour au Père de Beaudicour : « L'absence de mon mari m'était pénible ; mais je ne regrette pas ce sacrifice, car la retraite lui a fait un grand bien. » Et se tournant vers celui-ci, d'un ton câlin : « Tu es bien plus gentil envers moi depuis ton retour. »

Une autre fois, c'est une mère de famille qui dit au Père : « Qu'avez-vous donc fait à mon mari pendant ces trois jours de retraite ? Jamais, depuis notre mariage, je ne l'ai trouvé si gentil ! »

Plus tard, un représentant de commerce se rencontre avec une personne ignorant son voyage de trois jours en retraite : « Mais où donc avez-vous été, que vous est-il arrivé ? Vous n'êtes plus le même ! Vous avez une mine superbe !... »

— Oui, répliqua-t-il, j'ai pris quelques jours de congé !...

— On le voit ; il vous a fait grand bien ! »

Et le représentant s'en alla, souriant, quelque peu surpris de voir que les transformations intérieures, complètes d'ailleurs, paraissaient au dehors !

Nous sommes témoins d'un grand nombre de faits dont nous regrettons de ne pouvoir donner connaissance à nos bienfaiteurs au cours d'une simple lettre. Les changements de vie, les actes de générosité sont à ce point multipliés, que les Pères chargés des retraites ne songent plus guère à les comp-

ter ; ils assistent aux transformations opérées par la grâce divine en témoins à qui l'habitude fait trouver cela tout naturel !

D'aucuns, à l'extérieur, sont grandement surpris. Ainsi ce père de famille dont la lettre contient ces mots : « Nous constatons chez notre fils, depuis qu'il a été en retraite à Épinay, certains indices... apparus trop brusquement, pour que nos idées n'en soient pas bouleversées... » — Le changement subit et si radical étonnait par trop ce bon père de famille. Aussi l'invitâmes-nous aussitôt à juger par lui-même des résultats d'une retraite. Il a promis.

Quatre membres d'une réunion de jeunes gens, d'un faubourg de Paris, acceptent d'enfermer leurs vingt ans et leur bouillante vivacité de Parisiens très éveillés dans le calme silencieux du parc de la Villa Saint-Joseph. Ils s'en échappent après trois jours de recueillement, vaillamment accepté, sinon sans effort, à ce point métamorphosés, que leurs camarades, à la réunion suivante, en sont stupéfaits, et l'un d'eux, des plus ardents, s'écrie :

« Mais qu'est-ce donc que ces retraites ? B... devenu calme, sérieux, pieux même !... — C'est trop fort. Il faut que j'aille voir cela ! — J'irai. »

Il est venu et reparti si bien « retourné », lui aussi, si désireux de faire le bien dans son entourage, qu'il ne trouva rien de mieux, à la réunion suivante, que de lire ses notes intimes de retraite aux camarades un peu surpris, mais grandement édifiés ! Cela fait, on mit aux voix la proposition suivante : « Un tel... un tel... *doivent* aller en retraite... » Adopté à l'unanimité.

Pareil entrain serait à désirer souvent, pour le plus grand bien des âmes.

Ces quelques traits font entrevoir que les retraites forment des chrétiens, des apôtres... et sont le principe de nombreuses conversions. Il y a plus. L'action sur les individus s'étend aux masses. Les hommes ne sont pas tous libres de prendre part aux retraites, mais le bien fait à ceux qui peuvent en profiter exerce une très grande influence sur les autres.

On aimera, tracée par la plume étincelante de « Pierre l'Ermite (1) », une scène de recrutement des retraites, prise sur le vif, alors que l'auteur était vicaire de Clichy. Elle montre vraiment une de nos méthodes d'apostolat et ce qu'on peut attendre des retraites pour amener dans les églises de paroisse, non pas seulement quelques hommes zélés, mais des groupes, des foules.

« Nous autres, prêtres, nous avons parfois l'espérance difficile. Laissez-moi seulement terminer sur cette histoire, je la crois instructive à cet égard ; en tout cas, elle est complètement authentique.

« Un jour, il y a trois ans, un bon petit Père Jésuite, la soutane rapiécée, vint trouver le curé de Clichy-la-Garenne, et lui offrit sérieusement de proposer aux ouvriers de ce coin assez mal renommé de la banlieue... d'aller faire des retraites fermées à Saint-Germain-en-Laye.

1. Rédacteur à la *Croix de Paris* (Abbé Loutil).

« M. Gréa, le curé, bondit sur sa chaise : « Mais, mon Père, vous n'y
« pensez pas, nos ouvriers... il n'y en a pas cinquante qui viennent habituel-
« lement à la messe... »

« — Enfin, Monsieur le curé, voulez-vous me permettre d'essayer ? »

« — Comment donc, mon Père, mais tout ce que vous voudrez ! »

« — Alors, indiquez-moi une fabrique où l'on me reçoive seulement. »

« Et M. le curé lui indiqua une importante verrerie située aux bords de
la Seine.

« Immédiatement le Père de Beaudicour prit son vieux bréviaire, ferma
sa vieille douillette, et, tout simplement, partit à la verrerie.

« Le concierge le reçut assez mal, mais enfin l'introduisit dans la cour
où passaient de temps en temps quelques verriers indifférents et fatigués.

.....
« Sur ces entrefaites, M. A..., directeur de la verrerie, revenait à son
bureau et recevait le Père dont il attendait peut-être une commande quel-
conque.

« Monsieur le directeur, je vous dérange ?... »

« — Pas le moins du monde, Monsieur l'abbé, et vous venez pour ? . . . »

.....
« — Pour des retraites.

« — Pour ??? »

« — Des retraites.

« — Comprends pas... »

« — Alors je m'explique. » Et, très simplement, le Père développa sa
pensée... Plusieurs fois par an, à Noël, au jour de l'an, à Pâques, à la Tous-
saint, au quatorze juillet, etc., etc., les ouvriers ont deux et trois jours de
congé ; n'y en aurait-il pas, parmi eux, quelques-uns qui consentiraient à
aller à Saint-Germain faire une retraite fermée ? »

« M. A... n'éclata pas de rire, car il est la courtoisie même ; mais il essaya
de faire comprendre au P. de Beaudicour qu'il poursuivait une folie, une
utopie, un rêve, qu'on voyait bien qu'il était un noble, qu'il ne connaissait
les ouvriers que par ses livres, et que d'ailleurs, pour couper court à toute
instance, il allait appeler un contremaître, et lui demander son avis...

« Allô !... allô !... Y a-t-il un contremaître qui puisse quitter les fours ? »

« — Oui, Monsieur.

« — Qui ? »

« — W... »

« — Dites-lui de venir immédiatement. »

« Deux minutes après, entra un ouvrier de quarante ans, grand, fort, la
moustache rayant d'une ligne sévère un visage brûlé par la chaleur des cor-
nues. C'était W..., un Alsacien.

« Le Père de Beaudicour, de nouveau, lui exposa son projet ; W... écou-

tait sans rien dire. Quand le Jésuite eut fini, le patron s'adressa au contre-maître : « Eh bien ! qu'est-ce que tu en penses, W... ? »

« — Je pense, moi... que c'est très possible ! »

« — Et tu connais des hommes dans ta batterie qui... »

« — Parfaitement... même plusieurs !... »

« — Vous voyez, fit le Père, sans même paraître étonné. »

« — Renversant !... renversant !... répétait M. A..., en battant avec son coupe-papier une charge sur son bureau... Et puis, en somme, dit-il tout à coup, faites ce que vous voudrez. »

« Inutile d'ajouter que le P. de Beaudicour abusa de la permission. »

« Et, aujourd'hui, à Clichy, on ne compte plus les ouvriers qui sont allés à Saint-Germain et à Épinay faire des retraites fermées de trois ou quatre jours : le Père les réunit tous les mois à la paroisse, leur adresse une bonne parole, et constitue avec eux le noyau très précis et très fort de la régénération déjà commencée de la commune. »

« Vous me direz : « Si ce W... n'avait pas été libre et qu'à sa place on eût appelé un autre contre-maître ? » »

« Et moi je vous réponds : « Si le P. de Beaudicour n'était pas sorti de son couvent ?... s'il n'était pas entré dans l'atelier ?... si la grâce du bon Dieu n'était pas là ? » »

« Allons, dites donc plutôt : Courage ! afin de pouvoir crier : Espérance ! travaillez, fortifiez la paroisse pieuse ; dites-lui bien que l'apostolat est plus que jamais un devoir pour tout chrétien ; *mandavit unicuique de proximo suo*. Mais n'oubliez pas la paroisse indifférente, rappelez-vous le bon Pasteur quittant parfois le troupeau fidèle pour se lancer à la poursuite des brebis égarées. Sortez de votre sacristie, cherchez à augmenter le royaume de JÉSUS-CHRIST par tous ces vieux moyens — les plus sûrs — que nos pères ont consacrés ; et si Dieu vous en a donné la force, la prudence et l'audace, alors, en avant par les œuvres ouvrières, en avant par les conférences privées, en avant par le journal, jusqu'au jour où Dieu vous frappera sur l'épaule en vous disant : « C'est assez !... *Euge...* passe le drapeau et la croix à de plus jeunes, et maintenant, à ton tour, en avant pour l'éternité !... (1) » »

Il était rare auparavant, dans ce faubourg de Clichy, de voir des hommes à l'église, même à Pâques. L'exemple donné par les deux premiers fut fécond : depuis lors, grâce à l'apostolat des ouvriers entre eux, Clichy nous envoya souvent des retraitants. Nous en avons compté plus de 180 sur cette paroisse. Il s'établit entre eux des liens de fraternité qui donnèrent à ce groupe toujours croissant une véritable force. Sous la présidence assidue de M. Gréa, curé de la paroisse, les réunions mensuelles, en maintenant

1, L'abbé Edmond Loutil, vicaire à Saint-Roch. (*Revue du Clergé français*, n° du 15 janvier 1895.)

les étroites relations de ces hommes avec leur bon Pasteur, assurèrent à ce dernier de précieux auxiliaires pour promouvoir les œuvres diverses qu'il établit avec tant de succès.

Avant l'arrivée de missionnaires, appelés pour tenter un effort d'évangélisation dans ces milieux difficiles, M. le curé s'entendit avec les *anciens retraitants* et leur confia le soin d'atteindre les hommes qu'il ne pouvait visiter. Les retraitants, heureux d'offrir leur dévouement au Pasteur qui les avait accueillis avec une bonté si paternelle au jour où le Directeur des retraites les lui avait présentés pour la première fois, y mirent tout leur zèle et recrutèrent un grand nombre d'hommes. Quand, vers la fin, les missionnaires convièrent les hommes à la table sainte, les retraitants ne donnèrent pas seulement l'exemple en s'approchant les premiers des sacrements, mais ils aidèrent les timides et les hésitants à faire le dernier pas au confessionnal. L'un d'eux rencontrant le Père de Beaudicour lui serre la main rapidement et s'éloigne en disant : « Je vous laisse ; j'ai amené deux hommes à l'église, il faut que je les conduise dans la boîte ! »

Les retraitants servent à former les cadres des œuvres organisées pour la persévérance et restent entre les mains du Pasteur des instruments dévoués et sûrs. Ils sont les agents tout préparés d'une action continue pour la formation chrétienne de leur entourage. Après la mission, les hommes, longtemps éloignés des sacrements, que la grâce divine a ramenés subitement dans le droit chemin, faiblissent et voient leurs bonnes dispositions s'évanouir comme un « feu de paille », si rien n'est venu les entretenir.

Les *Missionnaires diocésains* l'ont bien reconnu dans leur rapport au *Congrès national catholique*, les retraites sont, après comme avant la mission, l'un des moyens les plus efficaces pour assurer les résultats.

Les missionnaires ne peuvent guère s'adresser qu'à la foule et ne s'occuper des hommes « qu'en bloc ». Les instructions générales, faites du haut de la chaire, sont utilement complétées par les entretiens plus particuliers de la retraite qui s'adressent à un auditoire restreint, à des hommes vivant quelques jours en étroit contact avec le prêtre, en des relations de confiance et d'intimité qui ouvrent entièrement les cœurs. Le prêtre y acquiert une plus complète connaissance des besoins spéciaux de ces âmes et des remèdes opportuns. Il se fait un échange facile d'explications qui vont au vif des questions en jeu pour le bien de ces âmes. Ainsi peut-on les former à la vie chrétienne et les engager avec des forces plus solides dans la voie de la persévérance et du zèle, où la sollicitude des prêtres de la paroisse les soutiendra plus aisément à l'occasion des réunions mensuelles ou des assemblées d'œuvres établies avec leur concours. Ce sont des troupes d'élite entièrement à la disposition du Pasteur.

Les retraites nouvelles, auxquelles ces hommes sont invités chaque année, retrempe leur ardeur et forment des apôtres toujours meilleurs, toujours plus attachés aux œuvres de la paroisse.

A Clichy, M. le curé déclare que ces retraites ont été le principe d'un retour progressif et continu aux pratiques de la religion. Les retraitants donnent le bon exemple. Le premier vendredi de chaque mois, ils viennent en nombre à leur messe matinale de 5 heures et font la sainte communion avant de se rendre au travail. Plus de quarante d'entre eux, non contents de passer des nuits d'adoration du Saint-Sacrement à Montmartre, ont établi chaque dimanche, à l'église paroissiale, l'adoration devant le saint tabernacle. Ils se partagent les dimanches du mois ; et, pendant les deux heures qui précèdent les vêpres, on les voit réciter en commun le chapelet, faire amende honorable au Sacré-Cœur... Par ce témoignage public ils rompent avec le respect humain. L'union la plus fraternelle est encore le fruit de la retraite ; elle se manifeste par l'appui moral et temporel que les retraitants se prêtent, les services mutuellement rendus, les visites faites aux malades, etc...

D'autres groupes agissent en d'autres paroisses ; ainsi pour Clignancourt, Plaisance, etc...

Avec le secours divin, notre œuvre devient l'*auxiliaire* des autres œuvres, en leur recrutant de nouveaux contingents, surtout en les secondant pour la formation d'une élite d'apôtres dans leur sein.

Le recrutement même des retraitants procure un bon moyen d'action sur les hommes. Les démarches individuelles, les visites à domicile qu'il rend nécessaires, alors même que parfois elles demeurent infructueuses pour la retraite elle-même, ont d'excellents résultats. Le prêtre prend contact immédiat avec les pauvres égarés.

A qui nous adressons-nous ?

Dans tous les milieux : à des hommes signalés chrétiens, à ceux qui parfois ont montré des sentiments religieux ou quelques velléités de retour à Dieu, aux auditeurs des conférences organisées par le clergé, à ceux que l'on entrevoit à certains jours de fêtes dans les églises, aux parents d'enfants de nos écoles libres, souvent non pratiquants, ... etc... ; en somme, ceux qui sont signalés à nos tentatives reçoivent notre visite.

Trouvons-nous mauvais accueil ?

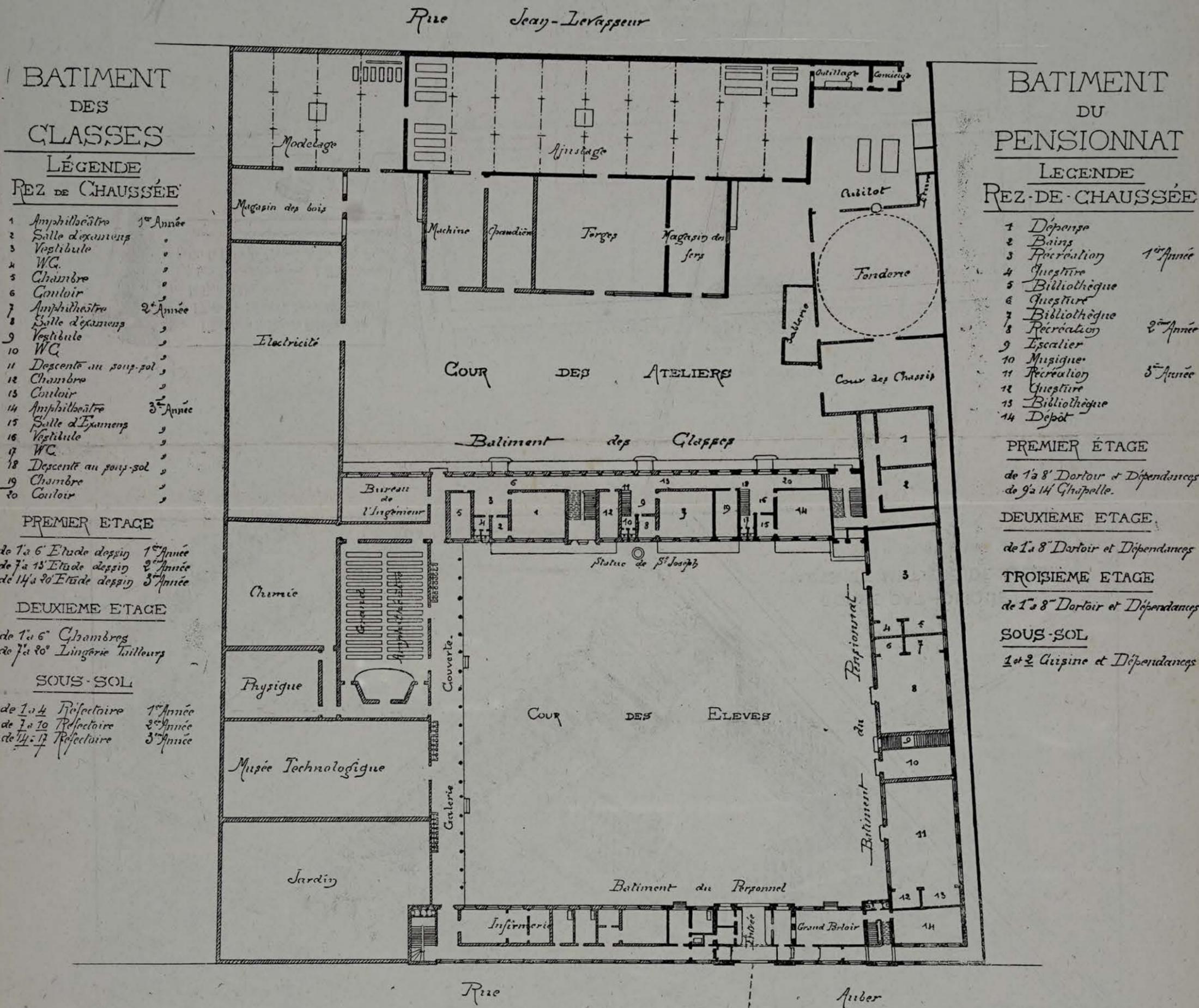
Presque jamais dans les pauvres logements d'ouvriers. L'arrivée du prêtre, ailleurs quelquefois importune, surprend ici, flatte, ou mieux touche les cœurs. C'est le bon Dieu qui vient aux humbles ; les humbles se sentent grandis, élevés. Quelques mots engageants du « Père », qui sourit à tous, écartent la défiance, et l'ouvrier, sa femme ou ses enfants, s'empressent à l'envi d'offrir un des pauvres sièges du logis. On cause avec le prêtre ; les préjugés tombent. Honorés de la visite, les hommes sont tout au moins disposés à la rendre en faisant, à l'occasion, acte de présence à l'église s'ils ne vont pas jusqu'à consentir aux retraites. D'aucuns se font longtemps attendre, par frayeur de la confession qu'ils entrevoient ou faute d'amis qui

PLAN DE L'ECOLE CATHOLIQUE D'ARTS ET METIERS

DE LILLE

Les chiffres 1, 2, etc. - 1, 2, etc. - 1, 2, etc. - 1, 2, etc. indiquent respectivement pour le Premier, le Second, le Troisième Etage et le Sous-sol, les salles correspondantes à celles désignées 1, 2, etc. au Rez-de-Chaussée
 Sur le plan ci-dessous: Les murs des bâtiments en construction sont teintés en noir, ceux projetés sont indiqués par des hachures.

L'Ecole comprend quatre groupes de bâtiments: celui du PERSONNEL, sur la rue Auber; celui des CLASSES, parallèle au précédent; celui du PENSIONNAT qui relie les deux premiers; celui des ATELIERS, à gauche et au fond avec entrée par la rue Jean-Lévassour



BATIMENT DES CLASSES

- LÉGENDE**
REZ DE CHAUSSEE
- 1 Amphithéâtre 1^{re} Année
 - 2 Salle d'examen
 - 3 Vestibule
 - 4 WC
 - 5 Chambre
 - 6 Couloir
 - 7 Amphithéâtre 2^e Année
 - 8 Salle d'examen
 - 9 Vestibule
 - 10 WC
 - 11 Descente au sous-sol
 - 12 Chambre
 - 13 Couloir
 - 14 Amphithéâtre 3^e Année
 - 15 Salle d'examen
 - 16 Vestibule
 - 17 WC
 - 18 Descente au sous-sol
 - 19 Chambre
 - 20 Couloir

- PREMIER ETAGE**
- de 1 à 6 Etude dessin 1^{re} Année
 - de 7 à 13 Etude dessin 2^e Année
 - de 14 à 20 Etude dessin 3^e Année

- DEUXIEME ETAGE**
- de 1 à 6 Chambres
 - de 7 à 20 Lingerie Tailleurs

- SOUS-SOL**
- de 1 à 4 Refectoire 1^{re} Année
 - de 7 à 10 Refectoire 2^e Année
 - de 14 à 17 Refectoire 3^e Année

BATIMENT DU PENSIONNAT

- LEGENDE**
REZ-DE-CHAUSSEE
- 1 Dépense
 - 2 Bains
 - 3 Récréation 1^{re} Année
 - 4 Vestibule
 - 5 Bibliothèque
 - 6 Vestibule
 - 7 Bibliothèque
 - 8 Récréation 2^e Année
 - 9 Escalier
 - 10 Musique
 - 11 Récréation 3^e Année
 - 12 Vestibule
 - 13 Bibliothèque
 - 14 Dépôt

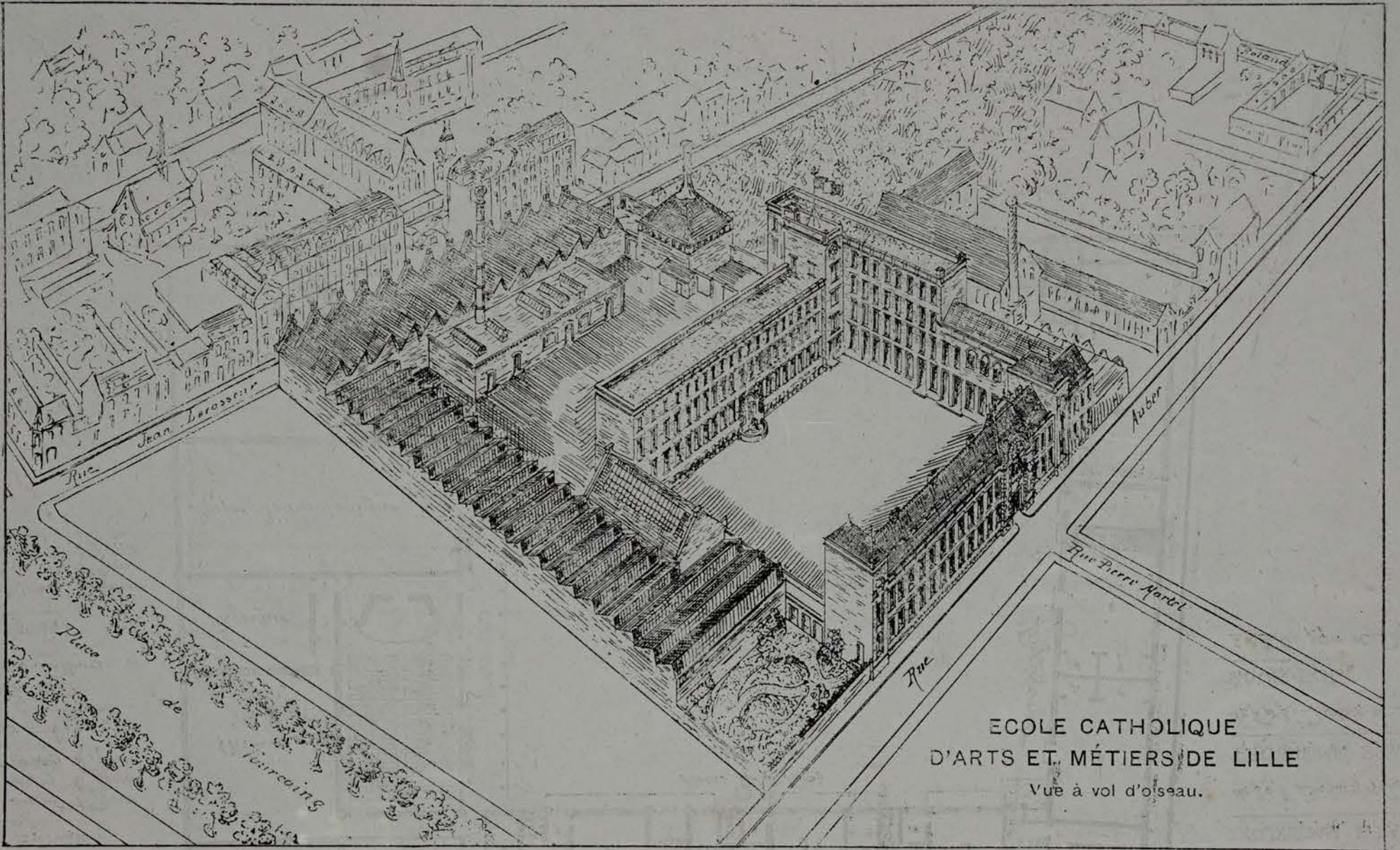
- PREMIER ETAGE**
- de 1 à 8 Dortoir et Dépendances
 - de 9 à 14 Chapelle

- DEUXIEME ETAGE**
- de 1 à 8 Dortoir et Dépendances

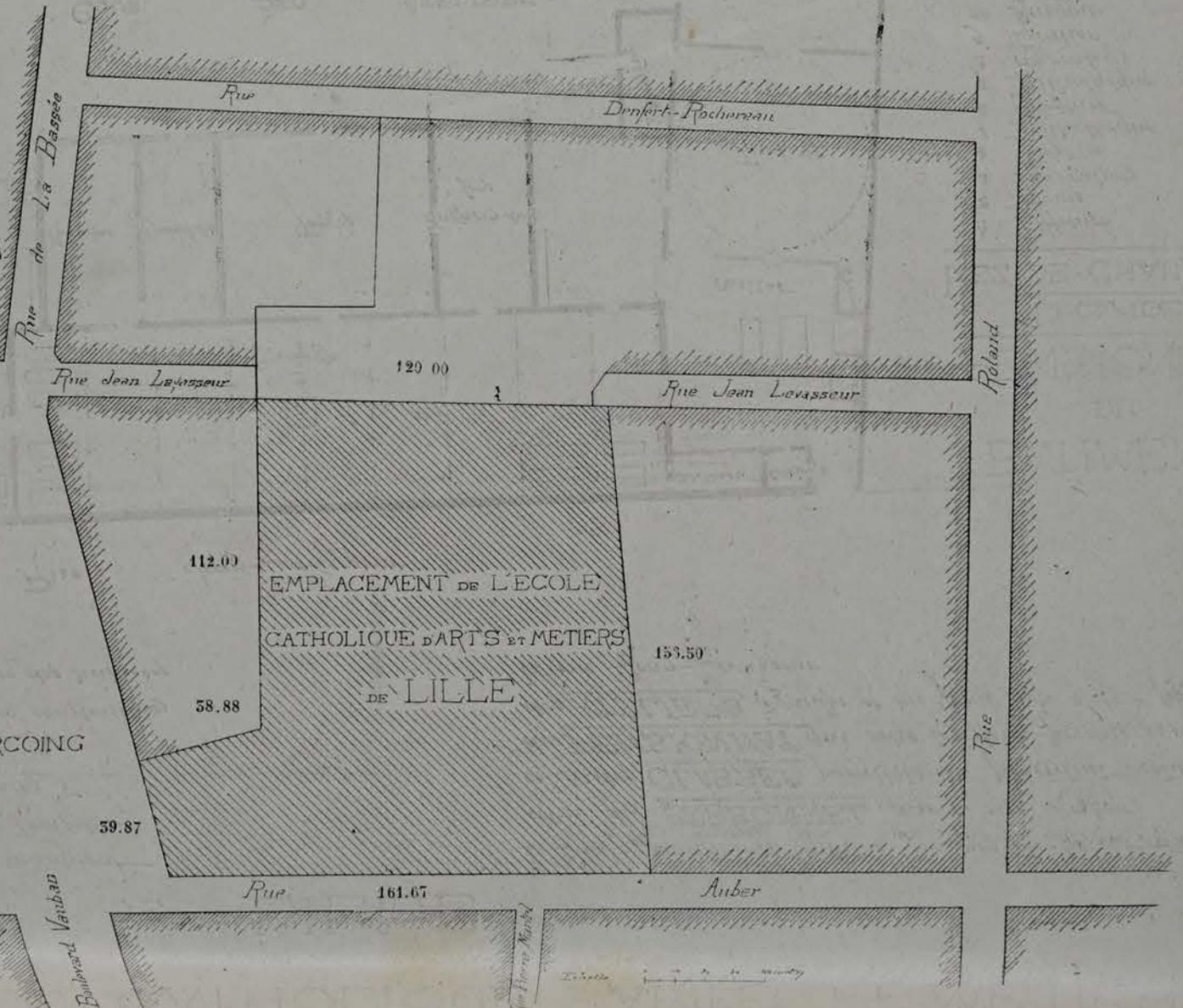
- TROISIEME ETAGE**
- de 1 à 8 Dortoir et Dépendances

- SOUS-SOL**
- 1 et 2 Cuisine et Dépendances

Echelle 0 5 10 15 20 25 30 35 40 45 50 55 60 65 70 75 80 85 90 95 100 mètres



L'Entrée et la Façade Principale de
 l'Ecole Catholique d'Arts et Métiers sont
 sur la Rue Aubert
 Les trois Lignes de tramways A.H.P. desservent
 à la fois la Gare du Chemin de Fer et la Place
 de Tourcoing



les accompagnent et dont la présence les rassurerait un peu. Mais l'exemple et les conseils des anciens retraitants viennent alors en décider un bon nombre. La transformation des uns pique la curiosité des autres et les porte à tenter l'expérience de ces Exercices. — « Qui vous a donc enfin décidé? » demandions-nous à l'un de ces retardataires, depuis longtemps attendu. « Quand j'ai vu M. X... revenir d'Épinay tout changé, répondit-il, j'ai voulu voir ce qu'étaient ces retraites. »

Souvent on accueille l'invitation des trois jours de retraite sans en avoir saisi toute la portée ; mais le projet sourit : trois jours à la campagne dans un beau parc, où l'on se promène à son aise dans l'intervalle des conférences intéressantes faites sur des sujets pratiques...

D'autres, et nombreux, y sont allés...

Pourquoi pas à son tour ? ...

On dit oui...

Mais ce n'est pas fini !

Le Père parti, les objections et les obstacles s'amassent au jour le jour. Cinquante retraitants sont inscrits pour une retraite ; vingt à vingt-cinq répondent à l'appel. La moitié reste-t-elle en route ? — Non, pas entièrement ; elle formera le contingent des retraites futures. — Un directeur d'usine me dit en arrivant : « Mon Père, depuis trois ans le bon Père de Beaudicour a renouvelé maintes fois son invitation. J'ai toujours découvert un prétexte et refusé. Hier encore, toute l'après-midi j'en ai cherché. N'en trouvant pas, j'ai cédé, me voici. » La retraite fit de lui le plus ardent apôtre.

Combien d'autres en sont-là !

Pendant deux ans le Père de Beaudicour revient à la charge auprès d'un ouvrier de C... et se heurte aux refus obstinés. Mais un ange gardien, comme il en faudrait tant, veillait ; bonne chrétienne, la femme de cet homme tenait à sa conversion. La vue des transformations opérées par la retraite sur les ouvriers du voisinage excitait son zèle. Pour gagner sa cause, elle se fit apôtre. Signaler au Père de Beaudicour ceux des voisins ou des camarades de son mari qui pouvaient être invités, les presser elle-même d'accepter, en les priant d'entraîner son mari, fut sa grande préoccupation. Après deux ans, le mari cédait, venait à la retraite, et c'est lui qui, d'indifférent fait apôtre, organisait dans le groupe des anciens retraitants de C... l'adoration du Très-Saint-Sacrement.

Parfois cependant les mères de famille sont un obstacle sérieux à la retraite, en se refusant à trois jours de séparation. Une excellente industrie nous a servi : nous engageons ces dames à suivre l'exemple des hommes en passant aussi trois jours dans la maison des *Religieuses du Cénacle*, 30, rue de la Barre, à Montmartre, où sont organisées régulièrement des retri-

tes (1). Les résultats, on le devine, sont très goûtés de part et d'autre !

Le concours des mères chrétiennes nous est précieux. Avec zèle elles savent fort à propos nous signaler les hommes à inviter. Beaucoup s'appliquent habilement à préparer les voies et nous rendent la tâche facile. Ce sont maris, parents, amis, etc..., qui nous sont adressés. Dans les Œuvres et dans les Communautés nous trouvons également des indications qui nous aident beaucoup. Grande est la part de cet apostolat de renseignements et de « préparation » pour le recrutement des retraites. Telles Religieuses, — entre autres les *Auxiliatrices du Purgatoire* (2), qui vont à domicile visiter les familles, pour gagner les âmes en soignant les corps, — ne se contentent pas d'assurer la première communion des enfants, de ramener les mères à une vie chrétienne, mais, fortes de leur dévouement pour les vrais intérêts de ces familles, elles exercent une heureuse influence sur les chefs de famille eux-mêmes. Les hommes ne résistent pas à leurs bons conseils ; nous en voyons très souvent s'offrir à nos invitations sans trop savoir, il est vrai, ce à quoi ils s'engagent, mais confiants à la parole des *Mères* — (c'est ainsi qu'on appelle les *Auxiliatrices*, très populaires, dans ces quartiers de Montmartre où le bon grain semé par elles lève de tous côtés...) — ils viennent et sortent des retraites transformés. Vive est leur reconnaissance envers les *Mères* dont la délicate charité sait ingénieusement compléter par eux-mêmes la conversion des membres de la famille.

Les milieux les plus divers sont atteints par cet apostolat des *Auxiliatrices* dont l'admirable vocation, qui répond si bien aux besoins de notre temps, attire les âmes avides de dévouement.

Le temps de consacrer trois jours à la retraite !

C'est l'objection d'un bon nombre. On la résout en conseillant de profiter des vacances, des fêtes chômées qui donnent quelquefois deux jours au moins consécutifs de liberté, des époques de morte-saison dans les affaires, des jours d'arrêt, du temps de l'inventaire, des congés annuels, etc...

Certains patrons concèdent à leur personnel, même en temps de travail, le congé nécessaire. Il n'est pas rare d'ailleurs de voir les ouvriers sacrifier généreusement au bien de leur âme des journées de paye. On comprend qu'il leur soit alors difficile d'assumer la charge de nouvelles dépenses en couvrant leurs frais de séjour à la villa Saint-Joseph. Beaucoup donnent cependant ; mais ce ne peut être qu'une faible obole. Les modestes contributions demandées aux retraitants des classes aisées, quelque nombreux qu'ils soient, ne peuvent suffire aux frais généraux. Les secours de nos Bienfaiteurs doivent y suppléer ; d'où pour nous la nécessité, sous peine

1. Maison des *Religieuses de Notre-Dame de la Retraite au Cénacle*, 30, rue de la Barre, Paris-Montmartre, et rue de la Chaise, 7, Paris. Dans leurs admirables œuvres ces Religieuses usent de pareille industrie et nous envoient ou nous signalent maints « Retraitants ».

2. Rue Antoinette, 9, Paris-Montmartre, et 16, rue de la Barouillère, Paris.

de voir cette œuvre arrêtée dans ses développements, si consolants déjà, de faire un pressant appel à leur générosité.

Le rayonnement de l'influence chrétienne des retraites est trop reconnu de tous pour qu'il soit utile ici de rappeler les approbations sans nombre des Saints, des Souverains Pontifes, et de tous ceux qui sont apôtres à quelque titre. Le mot du vénéré Cardinal Guibert, archevêque de Paris, les semble résumer toutes : « Tout est sauvé si les chrétiens veulent donner seulement trois jours aux vérités éternelles. Plût à Dieu que cet usage des retraites fermées se propageât dans notre France ; il n'en faudrait pas davantage pour en changer l'esprit et la rendre chrétienne. »

Nous formons tous le même vœu dans l'intérêt de la gloire divine et du salut de la France. Aux cœurs généreux, qui font un noble usage de la fortune en la dépensant au service de la foi, de comprendre l'importance de cette œuvre et la nécessité de la soutenir.

Déjà plusieurs nous ont aidé ; pour eux les âmes sauvées demandent la récompense auprès de Dieu. Que leur exemple suscite des dévouements nouveaux !

Dieu est fidèle dans ses promesses : « Donnez, et il vous sera donné : on versera dans votre sein une mesure toute pleine, bien tassée, débordante, car on se servira à votre égard de la même mesure dont vous avez usé à l'égard de votre prochain (1). »

Faites-vous des trésors dans le ciel que rien ne puisse vous ravir. Éternelle sera votre récompense.

H. R. P.-G.

Villa Saint-Joseph, le 1 février 1898.

En la fête de la Purification de la Très Sainte Vierge.

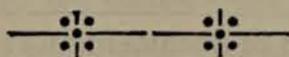
On participe à l'Œuvre à titre de :

FONDATEUR, en versant la somme de	1000 fr.,	ou une souscription annuelle de	100 fr.
BIENFAITEUR,	— — 500 fr.,	— — —	50 fr.
DONATEUR,	— — 100 fr.,	— — —	20 fr.

Toute aumône est reçue avec une grande reconnaissance.

Une messe est célébrée chaque semaine et des prières sont faites durant chaque retraite pour toutes les personnes qui ont rendu quelque service à l'Œuvre, et spécialement pour les *Fondateurs, Bienfaiteurs et Donateurs.*

1. *Luc.*, VI, 38.



Supplique de N. T. R. P. Général à N. S. P. le Pape.

Traduction de l'italien (1).

TRÈS-SAINT-PÈRE,

JEAN Roothaan, Général de la Compagnie de JÉSUS, prosterné aux Pieds de Votre Sainteté, expose humblement :

Que vu d'une part les grands besoins de la France, et de l'autre un espoir toujours croissant d'obtenir de grands fruits, en travaillant *d'une manière spéciale à la conversion des hommes*, on désire employer quelques Pères, au choix de leur Provincial respectif, non pas exclusivement, ce qui ne serait pas conforme à l'esprit de la Compagnie, mais plus spécialement à exercer leur zèle en faveur des hommes.

Et pour les animer de plus en plus, le suppliant demande à Votre Sainteté :

1. De daigner accorder spécialement Sa Bénédiction Apostolique à ceux des Pères qui successivement suivant les circonstances seront chargés de ce ministère.

2. De daigner accorder aux hommes qu'il nous sera donné d'aider ainsi d'une manière particulière :

I. Une indulgence de 7 ans et autant de quarantaines, chaque fois qu'ils assisteront aux conférences ou instructions qui se feront exprès pour eux.

II. Une indulgence plénière, toutes les fois que, dûment confessés, ils s'approcheront de la S^{te} Table.

III. Qu'en faisant, en particulier, ou en commun, les exercices spirituels, outre l'indulgence plénière déjà concédée par les Pontifes Romains Pré-décesseurs de Votre Sainteté, ils puissent encore, par là, gagner l'indulgence plénière à l'article de la mort, en invoquant au moins de cœur, s'ils ne peuvent autrement, le très saint Nom de JÉSUS.

C'est dans l'espoir de cette faveur, etc.

Rome, 13 mai 1852.

Nous accordons gracieusement la bénédiction et les Indulgences demandées, sous les conditions expliquées dans la supplique.

PIE IX PAPE.

Conforme à l'original conservé dans nos archives.

Joseph M^r MAUFREDINI,
Secrétaire de la Compagnie de JÉSUS.

J'atteste que la traduction est fidèle.

STUDER, S. J.

1. Nous devons communication de ce document au P. Pupey-Girard.

Œuvres oubliées à Brest.

Lettre du P. Le Gouëff.

Brest, 15 janvier 1898.

MON BIEN CHER PÈRE.

P. C.

APRÈS votre départ j'ai donné une retraite aux institutrices laïques; elle a été très suivie, malgré les craintes de quelques-unes que je ne « tapasse sur la laïque », comme elles disaient : vous devez penser que je m'en suis bien gardé. J'ai fait appel à tous mes vieux principes de préfet, en les adaptant aux circonstances. A la fin j'ai été remercié par la médaille des institutrices communales et la doyenne des institutrices libres. Le résultat a été une facilité beaucoup plus grande, pour avoir les enfants pour les garderies et pour les catéchismes chaque jour, et pour l'étude du soir. Un mot sur chacune de ces œuvres.

Les garderies. Beaucoup de petites filles ont des parents employés comme journaliers, et ne rentrant que vers 6^h ou 6½ du soir ; ces pauvres enfants en sortant de l'école à 4^h, ne savent que devenir et errent dans les rues, les corridors sombres, les escaliers où elles trouvent la corruption. Nous en rassemblons le plus possible ; le jeudi et pendant les vacances, c'est pour toute la journée, et alors il faut fournir une partie et souvent la totalité du dîner.

Les catéchismes. Outre le catéchisme fait par les jeunes filles le jeudi, chaque soir, sauf le jeudi et le dimanche, nous allons chercher dans deux ou trois écoles laïques et communales les petites filles des trois communions, et pendant une heure, elles répètent le catéchisme à tue-tête ; c'est leur moyen d'apprendre leur leçon qu'on ne leur apprend pas en classe.—Après le catéchisme, il y a garderie pour les plus jeunes, et *étude du soir*, de 5 à 6^h, pour les autres. On leur fournit de la lumière, de l'encre et des tables, toutes choses dont plusieurs manquent totalement chez elles. Jusqu'ici le silence laisse légèrement à désirer, mais tout le monde est ravi. Je surveille un peu tout cela de haut, remplaçant quand il manque quelqu'un. Pour toute cette besogne, et l'ouvrage, le patronage, il n'y a que trois ou quatre personnes que vous connaissez, et elles sont littéralement sur les dents.

Mais le bien se fait, et on ramène ces âmes à leur Créateur auquel elles ne penseraient guère, sans tous les efforts dont elles sont l'objet.

Dans notre grande salle du collège, se fait le catéchisme des garçons. Le jeudi de 2 à 3, par une douzaine de dames ou de demoiselles, sous ma surveillance. Il y a deux moments superbes : d'abord la rentrée ; toute cette foule de 137 enfants est sur les remparts très élevés près de chez nous. Au

coup de cloche, tout le monde dégringole et arrive en bas dans toutes les positions, et alors commence une course vertigineuse dans la venelle du bois d'Amour, pour arriver le premier à la porte où s'exécute une poussée homérique, contre laquelle il faut lutter pour faire entrer les dames. Pendant le temps du catéchisme, les choses vont assez bien, mais au moment de la sortie, une autre poussée est à redouter, aussi ai-je invoqué le secours du P. Crosson et les flots houleux sont à peu près maintenus, mais grâce à nos poignes vigoureuses.

Je ne vous parle pas du patronage du dimanche pour nos ouvrières, nos apprenties et nos enfants, vous l'avez vu. Un mot seulement sur la *Kermesse* organisée pour la rentrée des bons points, le dimanche 9 janvier, dans les salles de l'œuvre. Le change des bons points se faisait par une des fenêtres de devant, comme à un guichet, ensuite la foule se précipitait vers les six comptoirs contenant « omnes res scibiles, et quasdā alias », et achetait robes, corsages, savons, rubans, peignes, batterie de cuisine, etc., etc. Il y a eu 400 ou 450 personnes: il n'y avait pas moyen de remuer dans les salles. Une petite loterie, et une petite séance de musique et de fantoches ont suivi, et tout s'est terminé par un salut. La chapelle débordait par les deux bouts. L'impression générale était excellente.

LE GOUÉFF, S. J.

Extrait du compte rendu de la secrétaire générale de l'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers.

Brest, 15 janvier 1898.

NOTRE syndicat de l'aiguille se maintient comme nombre entre 850 et 880. C'est une moyenne qu'on ne dépassera guère à Brest. Parmi ces jeunes filles, il y en a qui partent, croyant qu'elles vont trouver dans Paris la réalisation de leurs rêves d'or et ne trouvent, hélas ! que la misère noire ; d'autres se marient, quelques-unes meurent... enfin d'autres encore tournent mal... pouvons-nous leur jeter la pierre sans les plaindre?... Les pauvres sont entourées de tant de tentations, tentations d'autant plus dangereuses qu'elles souffrent et que la foi n'est plus assez ardente en elles pour leur être une sauvegarde. La vertu, pour une fille du peuple, est le plus souvent de l'héroïsme, c'est ce que ne comprend pas assez la classe dirigeante.

— Les réunions ouvrières ont été très suivies. La retraite du syndicat a eu lieu comme de coutume en septembre, époque de la morte-saison, qui permet aux ouvrières d'assister aux exercices avec plus de facilité.

Elle a été prêchée par le R^d Père Noiseux, dont la parole ardente laissera parmi elles un ineffaçable souvenir. Notre chapelle des Œuvres était pleine à toutes les instructions ; mais principalement à celle du soir. Le

matin de la clôture il y a eu près de 300 communions. Deux conversions signalées ont été les fruits principaux de cette retraite, sans compter ceux que Dieu seul voit mûrir au fond des âmes. Une ouvrière avait demandé à amener avec elle une de ses amies, libre-penseuse, et dont l'idée unique était de se faire franc-maçonne. Une autre, dont la conduite était un scandale depuis 30 ans, avait été amenée dans les mêmes conditions pour voir, disait-elle « *un repaire d'œuvres et entendre les mômeries d'un jésuite* ». — Toutes deux furent subitement converties après le sermon sur l'enfer et ont absolument changé de vie. — A la suite de la retraite du syndicat, nous avons organisé pour la première fois une retraite d'institutrices laïques qui a réussi au delà de nos espérances. Nous avons pu en réunir 70 tant communales que libres. Cette retraite a été prêchée par le R^d Père Le Gouëff, qui a su leur parler de leurs devoirs d'institutrices avec la science profonde de l'éducation et de l'instruction d'un ancien Père Préfet des études. — Elles ont été si touchées et si ravies, qu'elles ont demandé spontanément à remercier le Père. L'année prochaine nous avons l'espoir de les grouper en œuvre sous la protection de S. François-Xavier et d'avoir pour elles une messe mensuelle.

— Le patronage du Dimanche devient de plus en plus nombreux, car aux ouvrières se joignent maintenant les enfants de notre étude, de notre garderie et de nos catéchismes. Les plus jeunes sautent à la corde, dansent des rondes interminables, tandis que le loto groupe les plus raisonnables et que dans une autre salle contiguë, les doyennes causent en feuilletant le *Pèlerin* de la semaine. Enfin la journée se termine par le salut et la distribution des points ou jetons de présence et de bonne conduite.

L'ouvroir du chômage continue aussi ses progrès. La grande difficulté est toujours la même : trouver de l'ouvrage, c'est là le grand problème. Si les Dames patronnesses voulaient bien comprendre leur rôle, rien ne serait plus facile que d'avoir de l'ouvrage en abondance. Des magasins de la ville nous fournissent à peu près entièrement de travail, qui sans être absolument rémunérateur, nous permet cependant, joint au peu donné par quelques Dames patronnesses, de faire vivre l'œuvre. L'apprentissage professionnel est une des branches les plus importantes de nos œuvres, car trois années passées dans le milieu chrétien de notre ouvroir, excercent une salutaire influence sur toute la vie de ces enfants. La principale difficulté est d'obtenir des parents ces trois années nécessaires non seulement au savoir professionnel, mais surtout à la maturité de l'enfant. Les patronnes se plaignent aussi de cette instabilité.

— Nous avons jugé utile d'organiser, à partir de cette année, des certificats d'apprentissage pour celles qui auront accompli leurs trois années avec une même maîtresse et qui auront satisfait au degré d'aptitude demandé, et exposé un « *chef-d'œuvre* ». Enfin des livrets de caisse

d'épargne seront donnés, d'après la proposition de chaque patronne syndiquée, à la plus méritante qui aura fini son temps d'apprentissage. L'Œuvre du chômage et l'apprentissage chrétien nous donnent chaque jour une moyenne d'une cinquantaine d'enfants, c'est pour nous 50 repas de midi à fournir, par mois 1500 et par an 18000, nombre des journées de présence.

Pendant les vacances, nous avons commencé une garderie qui a si bien réussi, que nous avons dû la continuer le jeudi et tous les soirs après les classes. Pendant les mois d'août et de septembre, nous avons eu, tant des écoles de sœurs que des écoles communales, une moyenne de 140 à 150 enfants par jour, c'est-à-dire rien que pour ces deux mois 8400 journées de présence.

Maintenant chaque soir, nous avons tant dans la garderie que dans les catéchismes et l'étude, une moyenne de 230 enfants qui restent dans les salles de l'Œuvre de 4 heures à 7 heures du soir.

Le catéchisme des garçons continue aussi et en réunit 140 environ chaque jeudi. Malheureusement celui fait par l'Union chrétienne de jeunes filles n'est pas pris assez sérieusement par elles.

Le Triduum des Dames patronnesses a été prêché cette année au mois de juillet dans notre chapelle des Œuvres par Mgr Dulong de Rosnay.

— Nos messes mensuelles et nos saluts du jeudi pour les catéchismes sont très suivis. Les cantiques chantés en chœur par ces centaines de voix d'enfants laissent peut-être à désirer comme art ; mais ils ravissent certainement les anges, qui voient dans ces enfants des fleurs aimées de N.-S., malgré la boue et la fange du ruisseau où elles sont nées.

Ecole catholique des Arts et Métiers de Lille.

COMMUNICATION DU R. P. HENRI LACOUTURE
A LA RÉUNION DES PATRONS DE NOTRE-DAME DU HAUT-MONT,
LE 26 MARS 1897.

MESSIEURS,

LA question d'une École catholique des Arts et Métiers à fonder à Lille est très ancienne. Dès 1873 on l'étudiait avec intérêt et, presque chaque année depuis lors, nous l'avons vue reprise avec une sollicitude croissante par les différents congrès.

La Commission d'organisation s'était réunie vingt et une fois de 1876 à 1880. A force de démarches elle était parvenue à acquérir le terrain suffisant pour la construction de l'École et à commencer la formation d'un capital. La première pierre avait même été posée solennellement par Mgr l'évêque de Lydda, le 28 novembre 1880, malgré les jours néfastes qu'on traversait alors,

Mais les ressources pécuniaires n'arrivaient que très lentement ; les travaux de préparation languissaient ; le projet n'avait pas été assez précisé, il n'était pas assez généralement compris.

La lumière s'est faite peu à peu dans les esprits, l'idée a pris une forme déterminée, et, si la nouvelle tentative pour lancer l'affaire en 1885 n'a pas réussi, c'est parce qu'on n'entrevoyait pas l'ouverture prochaine de l'école.

Ce n'est qu'en décembre 1896, c'est-à-dire il y a trois mois, que l'on est entré dans la période d'exécution et qu'on a pu annoncer la première rentrée pour le mois d'octobre 1898.

Il est présentement entendu que l'on veut une école calquée sur les Écoles des Arts et Métiers de l'État, c'est-à-dire une école formant des directeurs et des chefs d'ateliers versés dans la pratique des arts mécaniques, mais formant surtout des directeurs et des chefs d'ateliers chrétiens. Ce que l'on veut, c'est Châlons, mais *Châlons catholique*, tout cela et rien que cela.

La nécessité d'une pareille école saute aux yeux. Les catholiques, jaloux de sauver l'éducation chrétienne dans toutes les branches de l'enseignement, avaient déjà des écoles catholiques de tous les degrés, l'enseignement supérieur lui-même trouvait son parfait développement dans les Universités catholiques. Pour l'usine en particulier, on avait des écoles de patrons et des écoles d'apprentis ; seuls les directeurs et chefs d'ateliers échappaient à la formation chrétienne. Il fallait combler cette lacune.

Il le fallait sous peine de stériliser tous les efforts tentés pour christianiser l'usine. Des patrons préparés par leurs retraites et par des réunions comme celle de Notre-Dame du Haut-Mont, étaient animés des meilleures intentions ; ils multipliaient les efforts pour faciliter à leurs ouvriers la connaissance et la pratique de leurs devoirs, et leurs ouvriers ne se refusaient pas à en profiter ; mais, entre le patron et l'ouvrier, il y avait le directeur par lequel devait passer le patron, le directeur qui était en contact immédiat et perpétuel avec l'ouvrier, et ce directeur pouvait, comme une zone neutre, paralyser la bonne volonté de tous.

Donc, de toute nécessité, il fallait une école catholique des Arts et Métiers, préparant à la France des directeurs chrétiens.

Il y a longtemps que M. l'abbé Courquin, ici présent, l'avait dit et prouvé dans cette enceinte, les comptes rendus de nos Conférences en font foi (1).

Mais l'entreprise d'une telle école est une œuvre colossale ; les frais sont énormes et les difficultés immenses. Qu'est-ce donc qui peut nous donner une confiance assez audacieuse pour la tenter ?

1. *Conférences de Notre-Dame du Haut-Mont*, juillet 1895, p. 86.

Ce qui fait notre confiance, ce qui nous donne cette audace, Messieurs, c'est la nécessité même de l'entreprise.

Elle est indispensable au salut d'un grand nombre d'âmes groupées dans les usines ; donc Dieu la veut, et, si Dieu la veut, qu'est-ce qui pourrait justifier nos hésitations ? Si Dieu la veut, nous sommes sûrs du succès, pourvu que nous nous appuyions sur lui ; j'ajoute pourvu que nous nous appuyions sur lui, par celui qu'il a préposé au patronage de tous les ateliers, par le bon saint Joseph.

Voilà, Messieurs, l'explication de ces petites feuilles imprimées qui vous ont été adressées à la fin du mois de février. Elles avaient pour objet de solliciter vos prières en vue de la fondation de cette école.

Je suis persuadé que vous avez tous cherché instinctivement le *post-scriptum* où l'on vous demandait de l'argent, et, non sans surprise, vous ne l'avez trouvé. Il n'y était pas.

Je ne veux pas dire que nous renonçons à ce *post-scriptum* et qu'il ne viendra jamais ; mais je dis qu'il n'en devait pas être question tout d'abord. Ce qu'il nous fallait surtout et avant tout, c'étaient des prières.

Eh bien, Messieurs, elles ne nous ont pas manqué ; d'un bout de la France à l'autre, des communautés entières ont offert à notre intention toutes leurs prières et toutes leurs bonnes œuvres du mois de saint Joseph, et, jusqu'au Japon, on a multiplié les instances pour nous venir en aide.

Qui donc a donné un tel zèle à des âmes qui vivent retirées, qui ne savent en aucune façon ce qu'est une École des Arts et Métiers ? C'est Dieu, Dieu qui veut cette œuvre. Et voilà la base inébranlable de notre confiance ; voilà pourquoi, loin de craindre la multitude des difficultés de notre tâche, nous déploierons hardiment toutes nos voiles, certains que le souffle de Dieu les enflera.

Quant aux ressources matérielles que Dieu a déjà mises entre nos mains, voici ce qui en est.

Un groupe de catholiques zélés et généreux s'est formé, pour réunir les premières ressources. Il a, comme je vous l'ai dit, réussi à acquérir le terrain nécessaire, terrain parfaitement situé sur la place de Tourcoing, à Lille, vaste, sain, abordable, tout à fait approprié au but poursuivi. Ce groupe possède même assez d'argent pour élever et aménager les premières constructions.

Il faudra encore de grandes sommes, soit pour la continuation des bâtiments, soit pour payer le personnel enseignant, soit pour pourvoir aux pensions des élèves, dont un grand nombre sont forcément boursiers. Dans les Écoles de l'État, les trois quarts des élèves le sont plus ou moins complètement.

On voit par là quels capitaux ou quelles rentes nous devons nous procurer ! Mais, encore un coup, nous faisons l'œuvre de Dieu ; Dieu ne nous abandonnera pas ; lui-même fera surgir les bonnes volontés.

Il veut bien nous en faire voir déjà les signes avant-coureurs : nous avons reçu de Nantes, de Marseille et d'ailleurs, des lettres qui nous montrent l'intérêt que l'on prend de tous côtés en France à la création d'une École catholique des Arts et Métiers destinée à tout le pays.

Mgr l'Archevêque lui-même a daigné, le jour de la fête de saint Joseph, nous mander auprès de lui et nous dire, de son propre mouvement, qu'il désirait venir en personne, bénir notre premier atelier. Il s'est enquis de la manière dont serait conduite cette école, qu'il avait recommandée aux prières de tous.

Nous lui avons exposé que l'emploi du temps et le programme des études seraient exactement ceux de Châlons ; qu'il y aurait chaque jour une seule classe d'une heure et demie, deux études d'une heure chacune, deux heures de dessin, et que tout le reste du temps se passerait aux ateliers où l'on travaille le fer et le bois : l'ajustage, la forge, la fonderie et la menuiserie ; que l'enseignement théorique s'élèverait jusqu'aux éléments du calcul différentiel, pour permettre l'étude sérieuse de la mécanique rationnelle.

Nous avons ajouté que nous commencerions par un petit nombre d'élèves, pour former plus sûrement l'esprit de l'école ; que non seulement le concours pour l'admission des élèves à l'école sera sévère, afin d'écarter les non-valeurs, mais qu'on mettra la même rigueur dans les examens de promotion d'une division à l'autre ; enfin qu'on n'hésiterait pas à compléter par des renvois, la sélection faite, au point de vue catholique, à l'entrée à l'École ; qu'en un mot on chercherait la qualité plutôt que la quantité des élèves, sachant bien que l'on jugera l'école sur ses premiers fruits, et que, si nous ne faisons pas de catholiques, nous n'aurions pas de raison d'être, ni de bénédiction à attendre du ciel.

Tel est notre plan, Messieurs.

Vous le voyez, il est précis, spécial ; en le réalisant, nous ne courons risque de marcher sur les brisées de personne.

Je tenais à vous l'exposer sommairement dès qu'il a été définitivement arrêté, afin que vous vouliez bien le faire connaître autour de vous. Plus tard, au prochain Congrès de Notre-Dame du Haut-Mont, par exemple, j'espère pouvoir compléter ces premiers renseignements.

M. le Chanoine FICHAUX ayant demandé quelques détails sur l'organisation de la future école, le R. P. Henri LACOUTURE explique que les promoteurs de l'œuvre se sont constitués en *Société anonyme*. C'est donc cette société qui fonde l'école, qui en sera propriétaire, qui la soutiendra. Quant à lui, il est le mandataire de la société anonyme, avec pouvoir de diriger les constructions, de choisir le personnel, en un mot, de prendre toutes les mesures nécessaires à l'organisation et au bon fonctionnement de l'école.

RAPPORT DU R. P. HENRI LACOUTURE AU CONGRÈS ANNUEL
DES PATRONS CHRÉTIENS A NOTRE-DAME DU HAUT-MONT,
MOUVAUX (NORD), LE 25 JUIN 1897.

MONSEIGNEUR,
MESSIEURS,

EN mars dernier, j'ai eu l'honneur d'annoncer ici la création d'une École catholique d'Arts et Métiers à Lille (¹), création préparée avec persévérance, depuis 1873, par un groupe d'hommes intelligents et zélés.

Je devais cette communication à votre admirable Syndicat mixte, à cause de l'importance décisive de cette entreprise, tant au point de vue social que pour la moralisation de vos usines. Je devais en outre y joindre quelques explications, destinées à rendre évident aux yeux de tous, que cette École ne faisait double emploi avec aucune autre, et que nous ne marchions sur les brisées de personne (²).

Vous avez bien voulu alors m'encourager à vous exposer complètement cette grande œuvre. C'est ce que je viens faire en ce moment.

I.

Il s'agit, vous vous le rappelez, de fonder une École calquée, pour la partie technique, sur les Écoles d'Arts et Métiers de Châlons, d'Angers et d'Aix, mais une École catholique, d'où ne sortiraient que des directeurs d'usine et des chefs d'atelier chrétiennement formés.

En entendant les communications qui vous sont faites depuis deux jours, vous comprenez mieux que jamais, le bien fondé des paroles que je vous adressais il y a trois mois :

« Il faut cette École, sous peine de stériliser tous les efforts tentés pour christianiser l'usine. Des patrons, préparés par leurs retraites et par des réunions comme celles de Notre-Dame du Haut-Mont, multiplient les soins pour faciliter à leurs ouvriers la connaissance et la pratique de leurs devoirs. Leurs ouvriers ne se refusent pas à en profiter, mais, entre le patron et l'ouvrier, il y a le directeur, par lequel doivent passer patron et ouvrier, le directeur, qui est en contact immédiat et perpétuel avec l'ouvrier, et ce directeur peut, comme une zone neutre, paralyser la bonne volonté de tous. Cette École, préparant à la France des directeurs chrétiens, est indispensable au salut d'une multitude d'âmes groupées dans les usines ; donc, Dieu la veut, et, si Dieu la veut, qu'est-ce qui pourrait justifier nos hésitations ? »

De là, cette approbation de cinquante-sept évêques qui vint tout à coup

1. Cette école s'ouvrira au mois d'octobre 1898.

2. *Conférences de Notre-Dame du Haut-Mont*, mars 1897, p. 93.

recommander à l'attention et au zèle des catholiques, ce vaste projet dès sa publication, il y a vingt ans. En tête de ces évêques figuraient tous les cardinaux de France ; et, pour couronner ces encouragements, le Souverain-Pontife Léon XIII, à son tour, accordait, le 3 mai 1880, les faveurs spirituelles les plus précieuses « à tous ceux qui contribueront au succès de cette œuvre, par leurs prières, par leurs démarches ou par leurs offrandes ».

En voilà, je le sais, plus qu'il n'en faut, pour placer dans vos appréciations, cette École à la tête de vos œuvres patronales.

Pour peu que l'on réfléchisse, on comprend la justesse de cette parole d'un des hommes d'œuvres les plus estimés de Lille, et qui pourtant n'est pas industriel : « Si l'Université catholique n'existait pas, je me demanderais par laquelle des deux fondations il faudrait commencer, celle de l'Université ou celle d'une École catholique d'Arts et Métiers. »

Cependant, sans perdre de vue ces considérations dominantes de la foi, descendons dans le domaine des faits, et empruntons nos arguments à l'expérience.

En voici un que je recueille sur le terrain même de l'industrie du Nord.

En 1876, fut créée à Roubaix une commission chargée d'étudier la direction à donner à l'enseignement professionnel. Les membres de cette commission sont certes assez connus, et vous ne nierez pas leur compétence. Le président était M. Leclercq-Mulliez ; les rapporteurs, MM. Alexandre Vinchon et Carlos Delattre, et autour d'eux se rangeaient MM. Paul Scrépel, François Ernoult, Achille Scrépel, Norbert Lefebvre, Deregneaucourt et Ferrier.

Écoutez leurs conclusions :

1° Il faudra désormais des directeurs techniques dans les usines, à cause du caractère mécanique que prend de plus en plus la fabrication.

2° Les Écoles d'Arts et Métiers forment parfaitement ces directeurs techniques, mais elles sont trop peu nombreuses.

3° Il faut encourager les initiatives privées qui voudraient en fonder. Ces initiatives privées sont le vrai ressort du progrès.

Est-ce assez clair et assez applicable à nos desseins ?

Mais il y a plus. Le rapport ajoute : « Nous n'insistons pas sur l'enseignement religieux, puisqu'il fait naturellement partie de toutes les Écoles d'Arts et Métiers. » Cela signifie : j'ometts la question principale, celle qui domine tout ; on n'a eu garde de l'oublier, elle a été réglée avant tout, comme cela est naturel. — Hélas ! cette question première, fondamentale, c'est justement la seule qui soit maintenant écartée par l'État dans ses Écoles d'Arts et Métiers. Que n'eût pas dit le rapport s'il avait été en présence de cette neutralité officielle, qui va jusqu'à écarter les sœurs de l'infirmier, de peur que le costume religieux ne vienne attenter à la laïcité essentielle des

regards. Comme au-dessus de ses raisonnements qui concluaient, au nom de vos intérêts industriels, en faveur d'Écoles d'Arts et Métiers à demander à l'initiative privée, il aurait fait valoir la raison capitale de religion et de moralité !

Je veux maintenant vous présenter un argument dont la gravité exceptionnelle ne saurait nous échapper ; il émane du gouvernement même de la France. Oui, c'est bien le gouvernement qui proclame à sa manière la nécessité de notre École indépendante et catholique, et qui, chose digne de considération, se sentira obligé de nous subventionner, s'il veut être conséquent avec lui-même.

Le rapport que je vais citer a, en effet, été adopté par le Ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, et il conclut nettement à des subsides en faveur des établissements dus à l'initiative privée.

Ce rapport est du général Morin, directeur du Conservatoire des Arts et Métiers. Il l'a rédigé au nom de cette célèbre Commission d'enquête de 1864 et 1865, dans laquelle figuraient, outre le Ministre lui-même, des illustrations comme MM. Michel Chevalier, Le Play, Schneider du Creuzot, Tresca, sous-directeur du Conservatoire des Arts et Métiers, Perdonnet, directeur de l'École Centrale, Jean Dolfus de Mulhouse, etc.

Ses conclusions portent ⁽¹⁾ :

« Aux trois Écoles d'Arts et Métiers que possède la France, il nous semblerait désirable que les initiatives locales, publiques ou privées, se préoccupassent davantage de l'utilité d'en joindre d'autres. »

A tous les établissements de ce genre, on estime que l'État doit donner son concours. Quant aux conditions de ce concours : « La commission est d'avis qu'il n'y a pas lieu d'adopter, en vue de l'enseignement technique à ses divers degrés, une organisation générale, destinée à lui imposer une marche et une direction uniformes.

« Elle pense qu'en conservant l'administration des établissements de ce genre, qui sont aujourd'hui sous sa direction immédiate, l'action de l'État doit se borner à encourager les tentatives faites par les départements, par les villes, par les communes, par les chambres de commerce, par les sociétés industrielles, par les associations charitables ou philanthropiques, par les individus, en leur venant en aide selon la proportion de leurs besoins, de leurs ressources, de leurs efforts et du degré constaté d'utilité des institutions.

« Toute liberté pour la détermination des enseignements à créer, pour l'organisation des cours, des classes et des ateliers, pour le choix des professeurs et des méthodes, doit être laissée à l'initiative locale ou individuelle, sous la seule réserve de l'observation des lois générales d'ordre public. »

1. *Journal Officiel* du 12 sept. 1874.

Voilà qui nous ouvre les portes toutes grandes, à nous qui sommes une École d'Arts et Métiers, à nous qui nous appuyons sur l'initiative privée. Il me semble même que les portes nous sont ouvertes d'une manière spéciale, parce que, à tout propos, le général Morin rappelle la nécessité de la moralité, de la moralisation.

D'après cette Commission, il faut des Écoles comme la nôtre, pour promouvoir la prospérité de l'industrie française, laquelle n'occupe que le quatrième rang dans le monde, au dire de livres que l'État met aux mains de ses élèves.

La raison en est simple. Si l'on veut que la France puisse prendre la tête du mouvement, il faut briser les entraves de la réglementation administrative, de cette centralisation contraire à toutes les idées modernes et qui paralyse ou retarde tous les élans. Il faut donc, si l'on veut n'être pas distancé par les autres nations, créer des Écoles libres d'Arts et Métiers, ainsi qu'on l'a fait en Amérique.

Quant à la moralisation que réclame le rapport, comme une condition indispensable, il est indubitable qu'elle ne peut s'obtenir que par la religion. Les faits publics, les débats et les sentences des tribunaux, les aveux même des intéressés, le proclament bien haut. C'est une clameur qui s'élève à la fois de toutes parts, qui grossit démesurément et qui s'impose aux moins attentifs.

Mais que diriez-vous, Messieurs, de la nécessité de la fondation qui nous occupe, si je vous montrais que les anciens élèves des Écoles d'Arts et Métiers de l'État eux-mêmes sont obligés de reconnaître implicitement cette nécessité? Certes, ce serait pour notre thèse un apport aussi concluant qu'inattendu.

Eh bien ! j'aurai recours à la publication officielle que la Société des Anciens Élèves envoie chaque mois à tous ses membres.

Au 1^{er} août 1892, le vicomte Antoine de Saporta avait donné dans la *Revue des Deux Mondes* une étude sur les Écoles d'Arts et Métiers de l'État et particulièrement sur l'école d'Aix. M. Léon Delphieu, ancien élève de l'École de Châlons, répond dans le *Bulletin technologique* de la Société, en janvier 1893. Il exprime sa reconnaissance à l'écrivain de la *Revue des Deux Mondes* et il entre dans des détails que, seul, un ancien élève pouvait affirmer sans conteste, en s'adressant à ses camarades.

Il déclare que la formation littéraire fait défaut dans les Écoles d'Arts et Métiers de l'État et il estime qu'un meilleur emploi du temps permettrait de combler cette lacune, tout en aidant à une formation technique plus complète. On dirait qu'il s'inspire du rapport adressé au Ministre, en 1820, par M. Labâte, cet organisateur de l'école de Châlons, qu'il a dirigée de 1803 à 1824. Il y est question de l'influence de la littérature : l'étude de la langue latine y est préconisée pour l'admission à l'École, parce que, dit le

rapport, cette étude permet d'apprendre plus facilement la langue française et dispose mieux l'esprit à une instruction quelconque. M. Delphieu insinue qu'il faudrait renoncer à la trop grande multiplicité des congés pour permettre de suppléer à ce qui manque aux études.

Il pousse plus loin ses révélations. Il avoue et déplore que les élèves des Écoles d'Arts et Métiers en sortent généralement dépourvus d'éducation ; il ajoute que cela leur fait grand tort et il conclut ainsi : « Le mal est connu de tous ; je me sens impuissant à en indiquer le remède ; mais il doit se trouver, et celui qui le ferait appliquer rendrait un service signalé ! »

Ainsi trois déficits sont reconnus : le défaut de formation littéraire, l'excès des congés ou des vacances, le manque d'éducation.

S'il est vrai que la multiplicité actuelle des jours de repos, qui gêne la bonne instruction, est une habitude prise, sur laquelle on ne peut revenir ; s'il est vrai que, malgré des essais nombreux, on se sent impuissant à trouver le remède au manque d'éducation ; le constater, c'est faire implicitement appel à une École qui soit exempte de ces désordres invétérés et qui possède le secret de l'éducation.

Des traditions malheureuses, on n'en a pas dans une École qui commence, comme la nôtre ; quant au secret de l'éducation, il nous appartient en propre, à nous catholiques. La civilisation c'est le christianisme.

L'éducation est une œuvre d'autorité ; or, il n'y a qu'une autorité première, source de toutes les autres, c'est Dieu. Quel respect de soi et des autres peut avoir celui qui n'a pas le respect fondamental, le respect principe de tous les respects ? Quand Dieu est méprisé ou méconnu, il ne l'est jamais seul.

Loin de nous, toutefois, la pensée de dénigrer les élèves des Écoles d'Arts et Métiers de l'État ; nos élèves seront un jour leurs collègues ; de la part des nôtres, il n'y aura jamais pour les anciens élèves des Écoles de l'État qu'une cordiale camaraderie. Entre les deux groupes d'élèves, nous ne voulons d'autre lutte que celle du progrès et d'une amicale émulation. Cette lutte sera au profit de tous. Ainsi Oxford et Cambridge rivalisent d'efforts, et c'est au grand avantage des deux universités, comme à celui de la nation anglaise.

Vous le constatez, Messieurs, en envisageant tout ce que nous venons de dire, on sent un flot puissant qui pousse en avant notre projet d'École catholique d'Arts et Métiers. Votre foi toute seule, éclairée par le Saint Père et par les Évêques, vous suffisait déjà pour lui donner le branle, mais, mêlée à la voix de vos pasteurs, vous avez entendu la voix de l'expérience locale, celle des sommités de la France dans l'enseignement professionnel, celle même des anciens élèves des Écoles d'Arts et Métiers de l'État. Il n'en faut pas tant pour vous entraîner, pour détacher du rivage notre embarcation et pour la lancer au large.

II

Faut-il, à cause de cela, laisser dans l'ombre les objections que l'on pourrait nous opposer ? Non, Messieurs, vous voulez la pleine lumière ; il faut armer vos propres convictions contre ceux qui condamneraient notre projet.

J'éprouve quelque embarras à apporter devant vous la première de ces objections, celle de la difficulté de l'entreprise... Qu'on me cite donc la difficulté qui vous arrête, vous, industriels du Nord, dans vos travaux gigantesques ! Qu'on me montre donc, l'obstacle qui vous fait reculer dans les affaires ! Est-ce que vos produits ne vont pas attester, d'un bout du monde à l'autre, votre souplesse et votre vaillance dans les luttes de l'industrie ?

Est-ce que ce département du Nord ne fait pas jaillir des entrailles de son sol, les trois cinquièmes de tout le charbon produit par les mines de France, est-ce qu'il ne couvre pas sa surface des deux tiers de toute la récolte française de betteraves ?

Je l'avoue, quand je vois le fier panache de vos cheminées s'effacer invariablement le dimanche, pour laisser toute sa limpidité au jour du Seigneur ; quand je savoure en ce jour l'hymne que chantent à Dieu le silence et l'immobilité de vos usines si productives ; quand je rencontre vos nombreuses familles jouissant en commun du repos sacré de chaque semaine, je me dis : ce Nord est bien la terre prédestinée à notre École, c'est ce Nord qui nous aidera, plus qu'une autre région, à triompher des difficultés, par sa foi, par son intelligence, par son cœur et par son exemple.

Il y a d'autres difficultés que les difficultés matérielles. Il faut réunir un personnel enseignant, à la fois catholique et éminent au point de vue professionnel, il faut parvenir à former chrétiennement cette jeunesse qui n'a guère que des aspirations utilitaires, il faut échapper aux manœuvres acharnées de l'enfer. Ces difficultés sont d'un ordre supérieur ; vous nous en abandonnez plus spécialement le souci. Mais les difficultés matérielles sont plus particulièrement votre lot, et il est désirable que nous en soyons soulagés le plus possible.

Eh bien, Messieurs, que dites-vous déjà de ces 22.358 mètres de terrain que nous possédons ? Que dites-vous de notre premier capital qui suffit aux constructions du début ?

Il est vrai que ces constructions ne permettent d'abriter que cinquante élèves. Il est vrai qu'elles ne représentent que le sixième des constructions prévues pour l'École complète, destinée à recevoir trois cents pensionnaires. Il est vrai qu'outre les constructions, il y a les frais du fonctionnement de l'école et de son aménagement.

Cependant nous avançons sans trouble. Est-ce à dire, comme on l'a répété, que nous comptons sur un miracle ? Est-ce à dire, par exemple, que nous

espérons voir briller à nos yeux une riche mine d'or au premier coup de pioche que nous donnerons place de Tourcoing ? Nullement.

Sans doute, si, dans notre for intérieur, nous sollicitons de Dieu une intervention miraculeuse, si nous faisons même prier à cette intention, nous ne nous égarerions pas plus que les pèlerins qui se rendent à Lourdes pour obtenir une guérison désespérée ; mais alors, pour imiter ces malades qui rejettent tous les autres remèdes, nous devrions renoncer à invoquer les générosités de la terre. Telle n'est pas notre attitude. Nous comptons tout simplement sur la bonne Providence, nous l'appelons à notre secours avec ardeur, persuadés qu'elle suggérera dans le secret, à des personnes fortunées, la volonté de nous venir en aide, et qu'elle leur fera en cela une grâce insigne de détachement, d'expiation et de sanctification, gage de bien d'autres faveurs.

Il y a à Lille, un tisseur qui a entendu parler de l'École catholique d'Arts et Métiers projetée. Cet ouvrier, à l'insu de tous, prend chaque jour une demi-heure sur son repos, afin d'aller devant le Saint-Sacrement demander à Dieu de bénir cette œuvre. C'est le Saint-Esprit tout seul, qui a inspiré ce brave chrétien. Je ne suis que son confident. Ce sont les influences invisibles de ce genre, qui attireront sur nous les secours attendus.

Dieu peut-il faire défaut à une famille qui se multiplie en comptant sur lui ? Et faut-il empêcher un enfant de naître, sous prétexte qu'en s'asseyant à la table commune, il diminuera la part des autres ! Non, Dieu proportionne son assistance aux besoins et à la confiance qu'on lui témoigne, il bénit les familles nombreuses. On le sait dans ce pays où les habitudes sont encore tout imprégnées de foi.

Aux petits oiseaux Il donne la pâture,

Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Cela pour un passereau, cela pour l'entretien de la vie du corps, cela pour un enfant dont l'existence passera peut-être très courte, obscure, inaperçue : que dire de la sollicitude de Dieu pour l'éducation de jeunes hommes destinés à exercer une influence morale considérable, et pour notre École destinée à procurer cette éducation ?

Et nous voudrions mettre des bornes à la fécondité du catholicisme, cela par crainte que le nécessaire ne vienne à manquer à l'œuvre que Dieu appelle manifestement à l'existence ? Jamais.

A ceux qui craindraient, malgré tout, de nous voir vivre sur le maigre budget des autres œuvres catholiques, je demanderais si l'apparition bénie des Petites-Sœurs des Pauvres a diminué en quelque chose les aumônes que distribuaient les Sœurs de Charité. Non, la vue, l'exemple, les vertus de la nouvelle légion d'anges, ont multiplié la charité parmi les chrétiens, voilà tout. Il en sera de même de notre œuvre. Dieu ne peut inspirer plusieurs pensées qui se combattent et se nuisent.

Toutes les misères doivent toucher nos cœurs, mais, en vérité, quand nous considérons les besoins moraux de l'usine, il n'y a pas à nous le dissimuler, nous sommes en face de la vraie et lamentable misère noire, et c'est elle que notre École est appelée à soulager. Il y avait à assister des hommes sans pain du temps des croisades, et cependant Joinville faisait sagement et chrétiennement, quand il allait engager tout son bien entre les mains des Juifs de Metz, afin d'avoir à sa disposition toutes ses ressources liquides dans la guerre qui visait la religion et les âmes.

Au surplus, réfléchissez un instant, Messieurs, et dites-moi si vous croyez vraiment que c'est l'argent qui manque pour satisfaire aux besoins de la charité, et non pas plutôt la charité qui manque à ceux qui ont la fortune. Dites-moi si l'on ne trouve pas abondamment de l'argent pour le luxe, pour des plaisirs plus ou moins honnêtes, pour des fantaisies plus ou moins raisonnables. Rappelez-vous ces jeux, ces paris, ces loteries. Est-ce que, seulement pour assister à la dernière phase d'une course de cyclistes commencée à Paris, on n'a pas versé ces jours derniers, au vélodrome de Roubaix, douze mille francs d'entrées, c'est-à-dire l'entretien annuel de douze élèves dans notre École d'Arts et Métiers ?

Il est certain qu'il y a en France des capitaux qui s'égarer et se dissipent sans profit, comme il y a en Afrique des rivières qui se perdent dans le sable. Eh bien ! nous demandons à Dieu d'éclairer les intelligences, de toucher les cœurs, afin que les Pactoles ne s'engouffrent plus dans le vide des inutilités, mais qu'ils nous apportent leur abondance féconde. C'est tout le miracle que nous désirons ; il n'enlèvera rien qu'au coulage et à la stérilité.

D'ailleurs, Messieurs, nous en sommes persuadés, ce ne sont pas seulement les catholiques qui voudront contribuer à fonder notre École, ce sont de ces esprits larges qui verront en elle un grand progrès à réaliser, même au point de vue industriel. Ils n'ont pas au cœur cette haine sectaire qui écarte *à priori* tout ce qui est catholique, non sans s'affubler néanmoins du masque de la liberté de conscience. Ces intelligences élevées veulent le bien, d'où qu'il vienne. Vous verrez ces grands caractères nous venir en aide, soyez-en sûrs.

Quant aux catholiques timides qui, malgré tout, considéreraient notre succès comme incertain, et qui appréhenderaient que, s'il ne couronne pas nos efforts, toutes les œuvres catholiques soient frappées de discrédit, je pourrais répondre d'abord qu'une œuvre généreuse réussit toujours, même quand elle n'obtient pas le résultat voulu, et qu'elle est récompensée au centuple. C'est l'histoire des croisades dont aucune n'a réussi, bien que toutes aient réussi, comme dit le comte de Maistre. Mais non, nous nions que notre succès soit douteux, nous le nions, la main appuyée sur cette volumineuse correspondance qui nous apporte, des quatre vents, les témoignages d'une sympathie touchante et des encouragements enthousias-

tes ; nous le nions, parce que Dieu ne peut se refuser à bénir une création indispensable au salut d'une infinité d'âmes.

Ce n'est pas que nous puissions éviter les oppositions, échapper aux persécutions. Mais notre œuvre est tellement nécessaire et utile que ces oppositions et ces persécutions ne pourront venir que des passions antireligieuses, et alors Dieu sera de notre côté.

A qui nous disait que l'État ne nous laissera pas garder le titre d'École d'Arts et Métiers, nous avons déclaré que l'État ne s'abaisserait pas à cette tentative puérile. Je dis tentative, car enfin, sous prétexte qu'il y a des Chemins de fer de l'État, peut-on proscrire la dénomination de Chemins de fer du Nord ? La distinction, d'ailleurs, est fort bien accusée entre les deux sortes d'Écoles. L'État nomme ses Écoles « Écoles nationales d'Arts et Métiers » ; nous, nous nommons la nôtre « École catholique d'Arts et Métiers » ; tout en souhaitant de plein cœur que les Écoles de l'État deviennent aussi catholiques que la nôtre restera nationale et française ! Nous nous refusons à croire qu'un régime qui a la prétention de mettre toutes les libertés à la place de toutes les tyrannies, de développer toutes les fraternités à l'encontre de toutes les guerres, descende à une vexation sans effet.

Parmi les élèves des Écoles d'Arts et Métiers de l'État, quelques-uns ont pu, au premier moment, être désagréablement surpris de voir surgir une nouvelle École, dont les élèves pourront leur disputer les places. Mais nous sommes convaincus que, réflexion faite, et, grâce à leurs idées libérales, ils accepteront franchement et sans arrière-pensée les conditions toujours avantageuses d'une loyale concurrence, profitable à la patrie et à eux-mêmes.

J'irais même jusqu'à penser qu'ils déploieraient, dans leur impartialité, que l'État ne dispensât pas de deux ans de service militaire les meilleurs élèves de notre École, comme il le fait pour les meilleurs des siennes.

III.

Et maintenant, Messieurs, nous nous mettons à l'œuvre. Nos plans sont faits ; ils sont sous vos yeux depuis deux jours, vous pouvez apprécier nos vues. Nous ne pouvions ni ne voulions nous donner le ridicule de songer à construire un palais. Nous avons cherché l'utile, c'est-à-dire tout ce qui peut contribuer à la santé et au succès des élèves, cela, avec la solidité, et, dans la mesure du possible, avec l'agrément. Nous avons écarté tout ce qui sent le luxe et l'étalage, nous l'estimons nuisible sous tous les rapports.

Nous nous occupons en même temps d'encourager et de renseigner les établissements qui nous préparent des élèves. Nous tenons à leur disposition tous les renseignements qui peuvent les diriger. L'ingénieur de l'école a même dressé à l'usage des candidats une collection de dessins gradués pour les deux années d'études qui précèdent le concours, et nous les prêtons

pour un temps aux chefs d'institutions catholiques qui nous en font la demande. Quant au travail manuel, certaines maisons se sont créé une installation spéciale, d'autres ont fait un arrangement avec quelque atelier choisi, comme celui d'un orphelinat.

Nous désirons que nos candidats soient préparés de longue main, par des méthodes appropriées aux besoins de l'école, car nous prétendons bien ne le céder en rien aux autres écoles d'Arts et Métiers ; nous avouons même le désir de les surpasser, s'il se peut. Notre devise déjà adoptée, notifiée à l'architecte comme motif de décoration, traduit bien notre pensée, et répond, je le sais, à votre idéal ; vous ne voulez rien que d'achevé dans les pièces de fer et de bois qui vous sont livrées ; et bien ! notre devise c'est « Finir », elle se verra partout, et rappellera qu'à notre école on poursuit la perfection jusque dans les moindres détails.

A l'automne prochain, je vais parcourir la France. On m'y appelle de tous côtés. On veut être renseigné pleinement. On veut savoir comment arriver à notre école. On veut comme palper que l'on touche à la réalisation de ce grand projet, si longtemps élaboré.

Mais c'est à vous, Messieurs, que je devais présenter cet exposé, avant de l'offrir aux autres provinces. Je le devais au dévouement que vous déployez pour créer et soutenir les œuvres les plus propres à procurer le bien matériel, le bien moral, le bien social de vos ouvriers. Ah ! ils ne vous connaissent pas, ceux qui prétendent que vous vous contentez de discourir, moi qui ai le privilège de vous connaître, je n'ai pas hésité à m'adresser à vous au moment où il fallait agir, je savais et vos œuvres le disent bien haut, que vous êtes par excellence des hommes d'action.

A vous donc d'abord, je demande ce que je demanderai dans tous les centres industriels de France : je sollicite l'assistance de vos sympathies, de votre influence et de votre fortune.

Vous viendrez visiter notre école, montrer à nos élèves que vous suivez leurs progrès, qu'ils se préparent leur avenir en raison exacte des résultats de leur travail.

Vous ne nous refuserez pas au besoin de faire partie de notre Comité de patronage ou de notre Conseil de perfectionnement.

Enfin vous nous aiderez de votre argent.

Chaque année, vous mettez de côté la somme nécessaire pour vous assurer contre l'incendie, contre les accidents de toute sorte. Ne trouvez-vous pas raisonnable, nécessaire, de faire de même pour assurer à vos usines des directeurs qui soient dans vos idées ? Le chiffre de l'assurance est proportionné à l'importance de l'usine, c'est tant pour cent. Je vous abandonne ces considérations.

En dehors de cette rente, que vous réservez chaque année aux assurances, vous savez engager à propos un capital considérable dans un outillage

plus perfectionné. Voyez encore ici, s'il n'y a pas similitude entre cette dépense que vous faites très habilement et celle qui aiderait à bâtir et à doter notre nouvelle école.

Le bulletin de souscription ne fera pas mention des versements de capitaux, parce qu'ils se font à part et sans la régularité d'une rente. Il sera ainsi libellé :

Je soussigné
demeurant à
déclare souscrire pour dix ans, la somme annuelle de.....
..... francs, à partir du 1^{er} janvier 1898,
pour l'École catholique d'Arts et Métiers de Lille.

Le..... 189 .

Un nombre quelconque de personnes peuvent s'unir dans une localité ou dans une famille, pour arriver au chiffre minimum de cent francs. Dans ce cas, l'une d'elles signe le bulletin et centralise les offrandes particulières.

Je vous demande, Messieurs, la permission de vous envoyer de ces bulletins, et j'ose bien vous prier de les signer ou de les faire signer autour de vous.

QUELQUES APPROBATIONS.

Lettre du R. P. Henri Lacouture.

J'AI reçu d'un grand nombre d'évêques français de chauds encouragements avec félicitations, vœux, bénédictions et promesses de prières, pour l'œuvre que la Compagnie m'a confiée.

Voici quelques extraits de cette correspondance.

« L'évêque de La Rochelle et Saintes s'unira de grand cœur à vos prières pour l'École catholique des Arts et Métiers. Que l'humble et glorieux ouvrier de Nazareth bénisse et protège cette belle œuvre !

« L'évêque de Verdun avec son meilleur souvenir et le vif désir de secourir de son mieux le Père Henri Lacouture dans la fondation d'une œuvre nécessaire entre toutes les œuvres catholiques. »

Mgr de Nantes a fait plus, il a daigné m'adresser les plus sages conseils pour l'organisation et la conduite de l'école, à laquelle il attache la plus haute importance.

Mgr d'Amiens trouve l'entreprise si nécessaire, qu'il se promet d'en parler toutes les fois qu'il aura à prendre la parole.

Mgr l'archevêque de Cambrai. « Mon R. P., recevez mes meilleurs souhaits pour le développement rapide et ferme de l'excellente œuvre que la Providence de Dieu a mise entre vos mains. Il serait difficile d'en trouver une qui fût, à l'heure présente, plus utile que celle-là. »

Quand Mgr Sonnois m'avait envoyé une lettre pour me présenter et me recommander aux chefs des diocèses dans lesquels je devrais me rendre afin de faire connaître l'école, il y avait ajouté ces admirables lignes. « Vous trouverez ci-joint le mot de passe que vous m'avez demandé. — Si vous jugez qu'il y ait quelque modification à y apporter, venez me trouver et nous modifierons sur place, *illicò*, ce qu'il faudra modifier. — Si non, faites en tout l'usage que vous jugerez utile — et soyez assuré que mes vœux, portés vers N.-S. par une sincère prière, vous accompagneront. — En cours d'expédition, si quelque incident *significatif* survient, j'aurai satisfaction à être renseigné. — Maintenant, allez de l'avant... en confiance et patience *tenaces* — l'œuvre est trop bonne pour ne pas aboutir et réussir... mais, comme tout ce qui est bon, elle doit se rappeler que N.-S. J.-C. a été et restera le *Signum cui contradicetur*..... ce qui ne l'a pas empêché de triompher... sur la croix et de dire *confidite, ego vici!* — Amen !! »

Il faudrait n'avoir pas de cœur pour n'être pas enlevé par de semblables paroles.

Les approbations et les encouragements nous arrivent de tous côtés avec des formes variées.

Un colonel du génie en retraite nous écrit de Paris : « Je serai tout dévoué à l'œuvre en question et je chercherai à y intéresser au moins une dizaine de personnes. Si plus, je reviendrai à la charge quelque vieux que soit le passant, né en 1816. »

Un billet de banque nous arrive sans autre indication que celle-ci : « Envoi d'un industriel de Paris applaudissant grandement à cette heureuse pensée. »

Un ancien officier de cavalerie, actuellement prêtre dans le midi et qui a longtemps dirigé des œuvres ouvrières, m'envoie des lettres où déborde son enthousiasme pour notre école. Une première fois, avant de me connaître, il avait écrit à l'un des catholiques les plus en vue de Lille : « Partout et toujours je disais : qui nous donnera une École d'Arts et Métiers ? On me répondait des banalités. Un Père jésuite me disait : « Ce n'est pas notre affaire ; nous sommes faits pour les classes dirigeantes ; du reste, quand la tête est bonne, le reste suit. » Il s'agit de s'entendre : où est la tête?... Enfin l'école est fondée, et, ce qui est plus fort, dirigée par un Père jésuite. Dites-lui bien qu'il aura pas mal de conversions à faire, même parmi ses Pères. »

La lettre me fut remise, et je répondis qu'il y avait erreur, que nos Pères comprenaient fort bien où est actuellement la classe qui dirige le plus d'hommes, qu'ils m'envoyaient les plus chaleureux bravos et que d'ailleurs la décision du R. P. Général ne pouvait manquer d'orienter toutes les volontés.

La réplique suivante peut donner à réfléchir.

« Mon révérend Père, j'ai peur de vous avoir fait de la peine en écrivant
« à M. Féron-Vrau « que même certains Pères jésuites auraient besoin d'être
« convertis ». Ancien élève des Jésuites jusqu'à la rue des Postes, jusqu'à
« 20 ans, je les aime et je les défends unguibus et rostro. — Mais laissez-
« moi vous dire que je maintiens entière mon affirmation.

« A toutes mes demandes on a fait souvent les réponses les plus bizarres,
« les plus inattendues. — Je suis fixé. — Je dis cela sans amertume aucune,
« non dans un but de critique, mais pour signaler à un combattant les points
« faibles et les dangers.

« Il est vrai que l'école est fondée, et rien n'arrête la critique comme le
« succès. — Ceux-là même qui semblaient traiter nos projets de chimériques
« seront les premiers à les approuver. — Un très grand directeur d'œuvres
« (prêtre), que je ne veux pas nommer, m'a répondu textuellement, il y a 5
« ans, qu'une école d'Arts et Métiers était une utopie irréalisable.

« Oui, il n'est que trop vrai que beaucoup de prêtres, de religieux, d'hom-
« mes d'œuvres n'ont pas saisi les transformations sociales qui s'opèrent,
« n'ont pas compris les nécessités d'apostolat qui s'imposent.

« On est resté à la conception basse et terre-à-terre des œuvres dites de
« charité, et cette chose divine est ravalée trop souvent aux aumônes distri-
« buées à des mendiants indignes.

« Quand je suis entré à St-Sulpice à 32 ans, après avoir cependant beau-
« coup vu et beaucoup roulé, je ne voyais guère plus loin.

« Il m'a fallu l'amour du peuple, mes rapports quotidiens avec le monde
« ouvrier, par dessus tout la grâce puissante du sacerdoce pour enlever le
« bandeau et me faire toucher comme avec la main, une foule de choses
« que je ne soupçonnais pas.

« C'est alors que j'ai compris combien étaient vaines les œuvres de charité,
« si elles étaient seules. — Très belles en soi, elles ont pu suffire au temps
« de S. V. de Paul, dans une société bien assise, imprégnée profondément
« d'esprit chrétien. — Aujourd'hui, dans notre société croulante, c'est de la
« bouillie pour les chats.

« Quand je voulais sauver l'âme de mes apprentis et de mes ouvriers, je
« me heurtais à des murs d'acier, dans une société marâtre qui ne m'offrait
« que des enfers.

« Et, pour sauver l'âme, je devais souvent compromettre l'avenir tempo-
« rel, placer mes enfants dans des bureaux ou les réduire à des métiers de
« 3^e ordre : reliure, corderie, etc. — Dur et douloureux dilemme. — J'avais
« souvent des enfants exceptionnellement doués, qui seraient devenus des
« mécaniciens hors ligne. — Obligé de les sacrifier ; les ateliers étaient des
« bagnes.

« Eh bien! mon R. Père, vous croyez peut-être que les hommes d'œuvres
« (hommes de grand talent, d'éminente vertu, bien meilleurs que moi, je me

« hâte de le reconnaître) comprenaient la situation, la voyaient par les
« grands côtés. — Non. — Cent fois non. — Sur 100, il y en a 99 qui n'y
« voient goutte...

« Pourquoi donc les Pères jésuites, qui prêchent tant de retraites un peu
« partout, ne s'élèvent-ils pas contre des préjugés si pernicieux ?

« Au lieu de réserver toutes nos tendresses et tous nos soins pour les
« rebuts de la société, formons des élites : élite de prêtres, avec ses séminai-
« res bien adaptés ; élite d'hommes du monde en soutenant nos collèges et
« surtout nos belles Facultés catholiques ; élite d'officiers en dirigeant les
« enfants vers la rue des Postes et Stanislas : élite de patrons (faculté de
« Lille) ; élite de directeurs et de contre-mâîtres, en soutenant des écoles
« d'Arts et Métiers.

« C'est simple, ça devrait sauter aux yeux. — « Mais nous aimons les
« pauvres — le bon Dieu a béni les pauvres... etc. » vous répondent
« obstinément ces braves gens. — « Et nous, croyez-vous que nous n'aimions
« pas les ouvriers et les pauvres ? Mais croyez bien que si nous conver-
« tissons les patrons et les contre-mâîtres, nous ferons plus de bien aux ouvriers
« que vous. »

« Quoi qu'il en soit, j'aime et je bénis votre œuvre, et c'est mon extrême
« désir de la voir belle et florissante qui me pousse à vous signaler franche-
« ment des défauts et des lacunes regrettables dans l'armée du bien. »

« Mon R. Père, dussé-je vous contrister, je maintiens encore une fois
« que beaucoup de religieux ne comprennent rien à ces choses, si simples
« en apparence, ou du moins qu'ils vivent, agissent et parlent comme s'ils
« ne les soupçonnaient pas.

« Est-ce leur faute ? Non. — Ils ont une vertu que j'admire. — Pauvre
« homme, que suis-je à côté d'eux ? Mais j'ai vu, j'ai touché du doigt. —
« Voilà pourquoi je sais. »

Pour se rendre compte de certaines phrases de cette lettre, il faut se rappeler l'immense influence et la situation vraiment dirigeante à laquelle sont appelés la plupart des élèves sortant des écoles d'Arts et Métiers de l'État. Ce sont eux qui conduisent tous les grands ateliers de l'État et des chemins de fer, l'exploitation des mines, les constructions métalliques et les établissements métallurgiques. L'usine de Fives-Lille, qui a construit le bâtiment des machines à l'exposition universelle de Paris en 1889, occupe trente de ces élèves. Les trente mille ouvriers des usines du Creusot sont conduits par cent de ces mêmes élèves. Enfin bon nombre des officiers mécaniciens de la flotte viennent des Écoles d'Arts et Métiers. Or on sait que depuis quelque temps les officiers mécaniciens sont mis sur le même pied que les officiers sortis du Borda, et l'amiral Mathieu disait au congrès de St-Omer en 1897 que ces mécaniciens pouvaient s'élever aussi haut que lui ; on peut juger par là si vraiment ils méritent l'attention qu'on doit à une classe

dirigeante. Voici, à ce sujet, ce que m'écrivait un brillant officier de marine, ancien élève de Jersey. « Vous ne sauriez croire combien j'ai applaudi à la création de votre École d'Arts et Métiers. Si elle prospère, comme je le souhaite du fond de mon cœur, elle fera plus de bien à la marine que toutes les réformes imaginées par l'incompétence parlementaire. — L'élément franc-maçon était à peu près inconnu dans nos carrés avant l'apparition des officiers-mécaniciens: ces nouveaux camarades y ont apporté non seulement une éducation différente mais des idées hostiles aux principes qui font l'honneur de notre métier. — C'est une plaie dont il importe d'arrêter au plus tôt les progrès. »

Ces idées sont courantes dans le monde industriel, nous avons pu le constater quand nous nous sommes mis en rapport avec les plus hauts personnages de l'industrie et avec les grandes compagnies de chemins de fer. Aussi semble-t-on avide de posséder les élèves que nous aurons formés. Déjà il nous est offert plus de places que nous n'aurons d'élèves au début.

En voilà plus qu'il n'en faut pour nous stimuler et pour exciter notre confiance en Dieu qui veut le salut des âmes.

La première chose à faire c'est de chercher des ressources, et il nous en faut de toutes sortes. Voici un imprimé qui vous donnera une idée des procédés auxquels je suis obligé de recourir. Il commence à m'obtenir certains cadeaux peu onéreux pour le donateur mais qui épargnent de lourdes dépenses à l'École.

PROSPECTUS

1. Comme toutes les Écoles d'Arts et Métiers de l'État, l'École catholique d'Arts et Métiers de Lille a pour objet de former des ouvriers capables de devenir des directeurs ou des chefs d'atelier versés dans la pratique des arts mécaniques.

2. De plus, en tant qu'école catholique, son but spécial et principal est de former des chrétiens.

3. Elle n'est pas réservée exclusivement à une portion du territoire, comme l'est chacune des Écoles d'Arts et Métiers de l'État ; elle est fondée pour la France entière. Elle accepte aussi des élèves étrangers.

4. Les jeunes gens qui aspirent à y être admis et conservés doivent offrir, outre les conditions d'aptitude, de docilité et de succès ordinaires aux écoles d'Arts et Métiers, des garanties particulières de religion et de moralité.

ENSEIGNEMENT

5. La durée des études est de trois ans.

L'enseignement est théorique et pratique.

6. L'enseignement théorique comprend les matières suivantes :

Compléments d'algèbre ; éléments de calcul différentiel et de géométrie analytique ; trigonométrie rectiligne ; notions de cosmographie, d'arpentage et de nivellement ; géométrie descriptive ; théorie des ombres et des plans cotés ; principes de perspective et de stéréotomie ;

Cinématique ; mécanique pure et appliquée ;

Physique et chimie avec leurs applications industrielles ;

Dessin industriel et technologie ;

Leçons de langue française, d'histoire, de géographie, de comptabilité et d'économie industrielles.

7. L'enseignement pratique correspond aux industries qui emploient le fer et le bois ; il se donne dans quatre ateliers spéciaux, savoir : menuiserie et modèles, fonderie, forge et chaudronnerie, ajustage.

8. Nul ne peut passer d'une division à la division supérieure s'il ne possède suffisamment les matières des cours qu'il a suivis et si sa conduite a laissé à désirer.

9. Des brevets sont délivrés, à la suite des examens généraux de sortie, aux élèves de troisième année qui ont satisfait d'une manière complète à toutes les épreuves. Ces brevets confèrent à ceux qui les obtiennent, le titre d'élève breveté de l'École catholique d'Arts et Métiers de Lille.

CONDITIONS D'ADMISSION

10. Nul ne peut entrer à l'école que par voie de concours, et nul n'est admis à concourir s'il ne justifie qu'il aura quinze ans accomplis et moins de dix-sept au premier octobre de l'année du concours.

Aucune dispense d'âge ne peut être accordée.

11. Pour être admis à concourir, il faut en adresser la demande avant le premier mai au Directeur de l'école, rue Auber à Lille (pour le concours de 1898, au R. P. Henri Lacouture, 73, rue des Stations, Lille).

La demande doit être accompagnée de l'adresse du candidat et de sa famille, de l'extrait de naissance dûment légalisé et des trois pièces suivantes dont les signatures doivent aussi être légalisées :

Un double certificat d'un docteur en médecine : le premier, constatant que le candidat est d'une bonne constitution, et spécialement qu'il n'est atteint d'aucune affection scrofuleuse ou maladie chronique contagieuse, ni d'infirmité l'empêchant de se livrer sans danger au travail manuel ; le second, attestant qu'il y a eu revaccination dans l'année du concours, ou que cette opération a été pratiquée avec succès depuis moins de deux ans.

12. Un engagement par lequel le père, la mère ou le tuteur, suivant le cas, s'oblige à payer la pension, ainsi que les 405 francs de frais accessoires indiqués plus loin (24).

EXAMEN DES CANDIDATS

13. Le concours d'admission comporte des épreuves écrites, des épreuves manuelles et des épreuves orales. Toute note qui n'atteint pas un minimum déterminé entraîne l'élimination du candidat.

Les villes où ont lieu ces épreuves et leurs dates sont notifiées en temps utile aux candidats dont l'inscription a été faite régulièrement avant le premier mai.

14. Les épreuves écrites comprennent : 1° une dictée et une composition française sur un sujet donné ; 2° une demi-page d'écriture ; 3° une épure de dessin linéaire et un dessin d'ornement à la plume ; 4° deux problèmes d'arithmétique et deux de géométrie, en rapport avec les matières de l'examen oral (17).

15. L'épreuve manuelle consiste dans l'exécution d'une pièce de bois ou de fer, au choix du candidat.

16. Les candidats reconnus admissibles à la suite de ces deux séries d'épreuves, sont avisés de l'époque de leur examen oral.

17. L'examen oral porte sur la grammaire française, l'arithmétique théorique et pratique, la géométrie élémentaire, l'algèbre jusqu'aux équations du second degré exclusivement, l'histoire et la géographie dans les limites de l'enseignement primaire (Cours supérieur).

Voir le détail de ces matières dans le *Programme des connaissances exigées pour l'admission aux écoles d'Arts et Métiers de l'État*. Ce programme se trouve en librairie.

18. A l'examen oral, le candidat doit présenter à la commission : 1° Tous les bulletins avec notes et places de l'année scolaire ; 2° un certificat du chef de l'établissement d'où sort le candidat, appréciant la conduite et le travail de l'élève ; 3° une attestation de monsieur l'aumônier de ces établissements ou de monsieur le curé de la paroisse de la famille, affirmant que le candidat se trouve dans les conditions voulues de religion et de moralité (4) ; 4° une collection de ses dessins, dont l'authenticité soit dûment constatée par le professeur et qui renseigne sur la méthode suivie dans la préparation.

ADMISSION

19. D'après les résultats des diverses épreuves, le jury, qui s'est transporté dans les différents centres d'examen, dresse l'état du classement. C'est sur la vue de cet état que le Conseil de l'école arrête la liste des élèves admis. Leur réception leur est notifiée individuellement.

20. Les élèves admis doivent se rendre à l'école le premier mardi d'octobre.

Les élèves de deuxième et de troisième année rentrent le jeudi suivant.

Tout élève qui ne s'est pas présenté à la date fixée, est considéré comme démissionnaire, sauf les cas d'impossibilité reconnue.

RÉTRIBUTION SCOLAIRE

21. Tous les élèves sont pensionnaires. Le prix de la pension est de 900 francs par an.

22. Des bourses ou fractions de bourse peuvent être accordées par le Conseil de l'école aux élèves dont les familles ont préalablement fait constater l'insuffisance de leurs ressources. Ces bourses ou fractions de bourse ne sont concédées que pour une année scolaire. Elles peuvent être renouvelées jusqu'à l'achèvement des études.

Les demandes de bourses, avec documents à l'appui, doivent être envoyées sur une feuille à part, en même temps que les demandes d'admission au concours, c'est-à-dire avant le 1^{er} mai.

23. La pension se paie en trois trimestres de 300 francs, savoir : à la rentrée, au 15 janvier, au 15 avril. Un trimestre commencé est dû en entier.

TROUSSEAU. — FRAIS ACCESSOIRES

24. Indépendamment du prix de la pension, il doit être payé par tout nouvel élève, qu'il soit ou non pourvu d'une bourse :

1^o 300 francs pour la valeur du trousseau, qui lui est remis en entrant ;

2^o 75 francs destinés à subvenir à l'entretien de ce trousseau pendant les trois années d'études ;

3^o 30 francs, formant le prix d'un étui de mathématiques, d'une règle à calcul, de deux planches à dessin et d'un couvert en ruolz fourni par l'école.

Ces 405 francs, sont payables à l'entrée à l'école.

VACANCES. — SORTIES. — VISITES

25. Le départ pour les vacances, a lieu le premier mardi du mois d'août; la rentrée, à la date fixée plus haut (20). Aucun élève ne peut rester dans l'établissement pendant les vacances.

Il n'y a pas de vacances à Pâques, ni au nouvel an.

26. Le Directeur peut accorder, une fois ou deux par mois, de sortir l'après-midi du Dimanche avec le père, la mère ou le tuteur, quand cette faveur aura été méritée. La maison n'admet pas les correspondants.

27. Les visites aux élèves ont lieu au parloir, sur la demande d'une personne connue ou munie d'une autorisation écrite des parents, et pendant la récréation, c'est-à-dire de midi et demie à une heure et demie.

28. Les lettres et autres objets ne peuvent être reçus ou envoyés que par l'intermédiaire du Directeur, qui se réserve d'en prendre connaissance. L'infraction à cette règle est un cas de renvoi.

Les élèves n'ont besoin d'aucun livre pour suivre les cours.

SOUSCRIPTION.

La Société qui travaille depuis plus de vingt ans à la fondation d'une École catholique d'Arts et Métiers à Lille est devenue, sans contracter aucune dette, propriétaire d'un terrain de 22.358 mètres carrés, parfaitement situé et approprié aux besoins de l'École. Elle s'est même procuré les fonds nécessaires aux constructions du début.

Qui n'applaudira à de pareils résultats ? Qui ne voudra unir ses efforts à ceux d'hommes intelligents et zélés, qui se sont mis à l'œuvre avec tant de générosité et de persévérance, au grand avantage de la France entière ? Qui ne voudra les aider à achever leur œuvre ?

Il faut en effet pourvoir maintenant à l'achèvement progressif, à l'aménagement et au fonctionnement de l'établissement. On atteindrait sans tarder l'effectif maximum prévu, de trois cents élèves, si l'on ne tenait à avancer lentement, pour former sûrement l'esprit de l'École, et s'il ne fallait d'abord préparer les ressources indispensables.

Ces ressources, nous n'hésitons pas à les demander à tous les esprits ouverts aux idées larges et fécondes.

On s'est accordé à reconnaître que les dons en nature, machines, outils, modèles, collections, livres, ne nous manqueraient pas. On a dit qu'un fournisseur trouvera certainement la meilleure réclame qu'il puisse désirer, dans cette exposition permanente de ses produits, au milieu d'une École où se forment des directeurs d'usine et qui est si souvent visitée par les industriels. Voilà donc une espérance pour l'aménagement de l'École.

Mais il nous faut en outre des ressources pécuniaires.

Comme base des appréciations, notons que l'État dépense annuellement plus de 1250 francs pour chacun des élèves de ses Écoles d'Arts et Métiers, sans tenir compte des pensions des élèves qui ne sont pas boursiers, quoiqu'il n'ait qu'à entretenir des bâtiments déjà construits, quoiqu'il n'ait aucun impôt à payer.

Si l'on tient compte des pensions des élèves qui ne sont pas boursiers et de ce que paient encore les élèves plus ou moins boursiers, on voit qu'un élève de l'État dépense annuellement plus de 1450 francs, de quelque côté qu'ils viennent, c'est-à-dire plus de 4.350 francs dans ses trois ans d'École.

Grâce aux mesures d'ordre et d'économie déjà arrêtées, nous pouvons espérer qu'un de nos élèves ne coûtera pas, soit à sa famille, soit à l'École plus de 3.105 francs pour ses trois ans de séjour, savoir : 405 francs de trousseau et d'autres frais accessoires, détaillés au prospectus de l'École (24), et 2.700 francs, représentant trois fois le montant de la pension annuelle de 900 francs.

D'après cela, la bourse simple sera de 900 francs, et elle laissera à payer par la famille les 405 francs de trousseau et de frais accessoires. Pour ne

laisser aucune charge à la famille, il faudrait verser annuellement 900 francs, plus 135 francs, ou 1.035 francs.

Nous demandons que l'engagement d'un versement annuel soit pris pour dix ans, afin de procurer ainsi en partie à l'École, la sécurité d'avenir que lui donnerait un capital une fois acquis.

Le capital qui assurerait à perpétuité la rente de 1.035 francs serait, au taux actuel de l'argent, de 34.000 francs ; il serait de 17.000 francs pour une demi-bourse et de 8.500 francs pour un quart de bourse.

Tout souscripteur d'une rente d'au moins 100 francs, recevra régulièrement les comptes rendus de chaque année.

Dans tous les cas, l'offrande d'une bourse assure au donateur, collectif ou isolé, le droit de désigner parmi les élèves reçus au concours d'entrée, et qui ne pourraient pas payer leur pension, celui qui bénéficiera de cette bourse. Quand le donateur n'usera pas de ce droit, le conseil de l'École y suppléera.

La désignation n'est d'ailleurs jamais faite que pour une année, tout en étant renouvelable.

Le Souverain Pontife LÉON XIII a daigné accorder la Bénédiction Apostolique et l'indulgence plénière à l'article de la mort à tous ceux qui contribueront par leurs prières, leurs démarches ou leurs offrandes, au succès de l'École catholique d'Arts et Métiers de Lille, encouragée déjà par 62 Evêques de France.

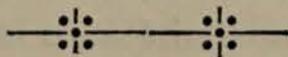
BULLETIN DE SOUSCRIPTION SPIRITUELLE

Je soussigné.....
demeurant.....
déclare souscrire la somme de (*).....
.....
.....
en faveur de l'École catholique d'Arts et Métiers de Lille, et pour ses bienfaiteurs présents et futurs.

..... le 189

SIGNÉ.....

(*) Indiquer le nombre de messes, de communions, de chemins de croix, de chapelets, de mortifications, de bonnes œuvres, de neuvaines, de prières à saint Joseph patron de l'École, ou aux saints Anges promoteurs de l'entreprise, que l'on veut offrir chaque jour, chaque semaine, chaque mois ou chaque année.



Œuvres ouvrières à N.-D. du Haut-Mont.

Lettres du P. Le Bail.

ŒUVRE DES PETITES RETRAITES EN FAVEUR DES JEUNES EMPLOYÉS ET OUVRIERS.

LE règlement, l'installation, le régime de notre maison ne conviennent guère aux retraites de patronage, et cependant, si nous voulons exercer une influence sérieuse sur la classe ouvrière, il faut par des retraites fermées convertir ou maintenir dans le bien une élite de jeunes gens de 13 à 17 ans.

En conséquence une petite maison de retraite auxiliaire a été créée à Tourcoing ; voici comment le bulletin hebdomadaire du syndicat rend compte du fonctionnement.

ŒUVRE DES PETITES RETRAITES EN FAVEUR DES JEUNES EMPLOYÉS ET OUVRIERS.

Sur la proposition de M. le chanoine Fichaux, le dernier congrès des patrons catholiques du Nord réuni en juin 1897 à N.-D. du Haut-Mont, avait émis le vœu suivant : « Le congrès exprime le vœu que les industriels favorisent de tout leur pouvoir les retraites qui seront données aux jeunes gens de 13 à 17 ans, soit dans les patronages, soit dans les écoles des Frères qui voudraient bien se prêter à cette œuvre. »

Ce vœu vient d'être réalisé à Tourcoing.

Il y a trois mois les patrons faisant partie du Syndicat mixte, acceptaient de rendre libres, même durant le travail, les jeunes employés et ouvriers que MM. les directeurs des patronages voudraient envoyer à la retraite et se chargeaient en outre des frais. On ne peut rencontrer un meilleur bon vouloir et une plus grande générosité. Deux mois après M. l'abbé Bourgeois, directeur du patronage St-Christophe, le R.P. Le Bail du Haut-Mont et le cher Frère Flour, directeur des Écoles des Frères des Écoles Chrétiennes, adressaient un appel aux jeunes gens de la classe patronale, leur proposant de faire pour ces petites retraites ce que M. Barrois, conseiller général, avait réalisé pour les retraites d'ouvriers à N.-Dame du Haut Mont.

Cet appel fut entendu. Dès la première retraite, qui eut lieu du 22 au 25 X^{bre} 1897, MM. Clément Christory, Paul Wattinne, Joseph Trentescaux et Louis Lepers ont bien voulu venir prendre leurs repas avec les jeunes retraitants, leur faire la lecture, animer leurs jeux, réciter avec eux le chapelet et présider différents autres exercices de piété : l'effet fut excellent.

L'organisation matérielle est bien simple : une table et de la vaisselle pour 20 retraitants. Nous avons limité à 20 le nombre des retraitants, afin de rendre la retraite plus fructueuse. Chaque second dimanche du mois,

les jeunes patrons, les Chevaliers de la Croix et les jeunes ouvriers retraitants se retrouveront à la retraite du mois qui doit assurer leur persévérance. Nous espérons ainsi enrayer, du moins dans une certaine mesure, la corruption qui envahit la jeunesse d'une façon inquiétante. La 2^e retraite commencera le mercredi 26 janvier à 8 heures du soir pour finir le dimanche 30.

La 4^e retraite s'organise pour le commencement de mai. Le règlement qui comprend une série d'exercices très nombreux, très courts et très variés, tels que explications de tableaux, lectures, méditations, projections, chemin de croix, 3 chapelets etc... permet d'obtenir de grands résultats. Deux prêtres et un Frère suivent les 20 retraitants choisis avec grand soin dans les usines du syndicat; chaque jeune homme a sa petite table, son cahier de notes qu'il rédige avec soin, et dès le second jour on les voit faire des pénitences, prier les bras en croix, préparer une sérieuse confession et surtout prendre la résolution inébranlable de communier tous les 8 jours et de revenir fidèlement à la retraite du mois.

Nos Pères qui vont dans les usines donner des instructions aux ouvriers peuvent y retrouver leurs jeunes retraitants. C'est ainsi que le mois dernier dans l'usine Tiberghien frères, de Tourcoing, qui compte 1650 ouvriers et ouvrières, on a constitué un groupe spécial qui réunit le 4^e mardi de chaque mois dans la salle d'œuvres de l'usine les 18 jeunes gens qui ont déjà passé par les petites retraites. Est-il besoin de faire remarquer que cette organisation permet un recrutement méthodique des retraites ouvrières et nous attire la sympathie des directeurs de patronage auxquels nous rendons un service bien apprécié ?

APOSTOLAT D'UN OUVRIER TEINTURIER JUGE SUPPLÉANT AU CONSEIL
PERMANENT DE CONCILIATION ET D'ARBITRAGE DU SYNDICAT MIXTE DE
ROUBAIX.

A notre dernière retraite ouvrière (26 mars 1898) se trouvait un teinturier de Roubaix appelé Delcroix, nommé juge suppléant au conseil corporatif d'arbitrage créé en ce moment par les patrons chrétiens. « *C'est moi le juge suppléant ouvrier*, dit-il en arrivant, *puisque 750 de mes camarades ont voté pour moi, je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose et j'en amène six.* » Les six camarades, parfaitement choisis, firent une excellente retraite et notre juge suppléant présidait, il y a quelques jours, une réunion électorale catholique à Watrelos, petit faubourg de Roubaix, qui compte 28.000 âmes.

A cette même retraite était venu un bon vieux tisserand ne sachant ni lire ni écrire, mais qui, suivant son expression, *a une main de fer* pour convertir ses camarades; il a ramené dernièrement à la religion un anarchiste

appelé Fontaine déjà venu en retraite ici et qui, accompagné de son camarade Ghys, un ancien collectiviste, apporte le dimanche à un de nos Pères les tracts anti-socialistes qu'ils composent ensemble, prenant sur le temps de leurs nuits.

Voici la curieuse lettre que ces deux ouvriers adressaient à ce Père le lendemain du discours prononcé par Dron à la chambre des députés.

Roubaix, le 14 Mars 1898.

Mon cher Père,

Nous ne pouvons nous empêcher de vous faire nos humbles éloges à l'occasion du discours de M. Dron Franc-maçon à la chambre des députés, il a prononcé lui-même son oraison funèbre et celle des radicaux sectaires, qui depuis un certain nombre d'années, deshonorés notre pays, par leurs lois néfastes, car ce sont eux qui ont préparé la voie du socialisme, et plut à Dieu que plus tard il reconnaisse leur forfait envers la masse inconsciente. Si son discours fut prononcé il y quelque années au moment où la franc maçonnerie était au pouvoir au moment où il persécutait l'idée religieuse en France; il aurait eu quelques chances de succès dans ses péroraisons absurdes dans son milieu sectaire. Mais les temps commencent à changer ou le christianisme est en train de requérir sa popularité et que le peuple commencent à comprendre que seul le catholicisme peut le sauver de la déroute finale, de la société d'égoïsme et de lucre où nous vivons.

Veillez agréer nos humbles souhaits pour le relèvement moral du peuple.

FONTAINE et GHYS tisserands à l'usine Dubar Toulemonde.

LES CHEVALIERS DE LA « CROIX ».

C'est dans notre maison qu'a pris naissance l'œuvre des Chevaliers de la « Croix ». M. Paul Féron l'a constaté plusieurs fois dans ses rapports aux congrès catholiques.

Deux nouveaux groupes, ceux de Roubaix et de Tourcoing, montrent, pour la lutte contre les ennemis de la religion et la diffusion de la bonne presse une ardeur incomparable.

Le vendredi et le samedi de chaque semaine les Chevaliers de la « Croix » de Tourcoing, presque tous ouvriers, trouvent après leur longue journée de travail, deux heures pour vendre le *Pèlerin* dans les rues et sur les places publiques. Chacun a son poste désigné d'avance et y reste malgré les injures et les coups des *socios*.

Dernièrement l'un d'entre eux, ancien retraitant, nommé Duprez, fut attaqué sur la place de Tourcoing par un groupe de socialistes, eut ses habits

déchirés, fut souffleté et n'évita de plus grands périls que par l'intervention de la police.

Le dimanche suivant les Chevaliers de Roubaix eurent une idée originale. S'avancant quatre par quatre et drapeau en tête à travers les deux villes, le bataillon déboucha dans la cour du patronage St-Christophe, où les Chevaliers de Tourcoing étaient en train de faire l'exercice, et après une allocution du président qui félicitait Duprez d'avoir souffert pour la religion, les Chevaliers de Roubaix lui remirent publiquement un crucifix d'honneur qu'ils venaient de porter à travers la ville; le bon jeune homme pleurait. Les Chevaliers de Roubaix vendent comme ceux de Tourcoing *La Croix*, *Le Pèlerin* et des brochures antisocialistes sur les places publiques. Bravant tout respect humain, ils viennent se placer en face des vendeurs socialistes et parfois les délogent. On reconnaît nos Chevaliers à leur béret noir portant une croix dorée, les Chevaliers de Tourcoing ont le même béret surmonté d'une croix blanche.

En décembre dernier le bataillon de Tourcoing assistait un dimanche à la retraite du mois, donnée par un Père de notre maison ; 6 h. $\frac{1}{2}$ méditation, 7 h. messe, allocution, communion, 7 h. $\frac{3}{4}$ déjeuner en silence avec lecture, 8 h. $\frac{1}{4}$ méditation, préparation à la mort ; ils furent si contents, que le soir, vers 3 h. de l'après-midi, tout le groupe en bon ordre arrivait dans notre grande salle, et le président, devant le rang de ses hommes, haranguait le R. P. Supérieur, lui demandant d'envoyer chaque mois un Père pour cette même retraite, ce qui fut accepté.

Le drapeau du bataillon de Roubaix a été béni il y a environ un an dans notre maison. Voici comment la *Croix des Comités* de mars dernier rendait compte de la bénédiction de celui de Tourcoing.

BÉNÉDICTION DU DRAPEAU

DES CHEVALIERS DE LA « CROIX » DE TOURCOING.

Dimanche le patronage Saint-Christophe, décoré par les Chevaliers de la *Croix*, avait pris un air de fête. La salle principale était tout enguirlandée de drapeaux tricolores portant l'image du Christ.

« A 6 h. 12, les Chevaliers roubaisiens et ceux de Roncq arrivent pour assister à la cérémonie et, par là, donner un gage de l'esprit de fraternité qui règne entre tous les Chevaliers.

« La messe est suivie religieusement par toute l'assistance, et on peut remarquer l'esprit de foi convaincue qui anime les Chevaliers de la *Croix*.

« Après la messe, le R. P. Denizot, ancien aumônier militaire pendant la guerre de 1870, fait une allocution vibrante sur le drapeau qui est ensuite béni par M. l'abbé Bourgeois. La cérémonie terminée, les Chevaliers entonnent avec entrain le cantique : *Nous voulons Dieu*.

« Un déjeuner réunit tout le monde dans une salle du patronage. Le président des Croisés de Tourcoing prend la parole pour remercier les membres honoraires ainsi que les frères d'armes qui ont assisté à la cérémonie.

Le président des intrépides Roubaisiens le remercie en termes chaleureux.

« Le T.C.Fr.Flour exhorte les Chevaliers de la « Croix » à continuer dans les bons sentiments de confraternité, avec lesquels ils entreprennent leur œuvre, et la cérémonie prend fin. Cérémonie dont le souvenir restera gravé dans le cœur de tous les Chevaliers. »

Ce que n'ajoute pas la relation, c'est que sans demander aucune permission à la municipalité, 100 Chevaliers de la « Croix » défilèrent 4 par 4, après la cérémonie, à travers les rues des deux villes ; ils étaient précédés de leurs deux grands drapeaux tricolores portant l'image du Christ, et suivis par la police secrète qui ne les a pas inquiétés parce que, fidèles à la consigne, ils gardèrent un silence complet.

BAS-ZAMBÈZE.

Trois jours au Chindé.

Lettre du P. Torrend.

MON BIEN CHER PÈRE.

P. C.

LE *Matabélé*, magnifique bateau de la *Tesmié* ou *Aberdeen Line*, me porte en ce moment du Chindé à Beira. Pourquoi ne pas profiter du calme de l'air, des eaux, des passagers et de toute la nature autour de moi pour vous communiquer les impressions que j'emporte de mon passage au *Chindé* ?

Vous savez sans doute que le Chindé est un port qu'on a ouvert il y a six ou sept ans sur l'une des bouches du Zambèze. Le territoire est portugais, mais les Anglais y ont une concession où on leur laisse emmagasiner tout ce qu'ils importent d'Europe pour leurs colonies du Haut-Zambèze, du Chiré et des lacs de l'intérieur. — J'arrivai au Chindé samedi dernier, me dirigeai immédiatement vers l'*Intendente*, représentant du gouvernement portugais, et lui déclarai mon intention de réunir le lendemain tous les catholiques de l'endroit pour leur dire la messe et leur adresser quelques paroles d'édification. « Où direz-vous la messe ? me dit l'*Intendente*, nous n'avons pas d'église ici ! » En effet pas d'église, pas de prêtre depuis le Chindé jusqu'à Chipanga, centre de notre mission. Il y a bien plusieurs médecins, grassement payés, l'un au Chindé, l'autre au Sombo ; il y a un bon nombre de gens malades, et d'autres qui meurent, mais la religion et le prêtre, on

croit pouvoir s'en passer. Je répondis à M. l'Intendente que je la dirais dans la salle même où j'avais l'honneur de lui parler, s'il voulait bien la mettre à ma disposition à 10 h. du matin. « Très bien, dit-il, et j'avertirai le monde que vous êtes ici. » Pour plus de sûreté, j'allai moi-même le dimanche matin à travers les rues de sable où l'on enfonce jusqu'à la cheville avertir tous les blancs, que je supposais être catholiques, que je les attendais pour la messe de dix heures du matin. L'heure venue, je me trouvai en face d'une soixantaine d'auditeurs blancs portugais, français, allemands, anglais, sans compter une cinquantaine d'indigènes qui ne trouvèrent pas place dans la salle et durent rester sous la véranda. Évidemment ce n'était pas la moitié des catholiques du Chindé, car le plus grand nombre ne savait encore rien de ma présence dans cette ville. C'est dire qu'il y aurait là assez de travail pour un prêtre. Mais où le trouver le prêtre zélé et capable, nécessaire au Chindé? Rien que dans le district de la mission de Chipanga, nous avons une cinquantaine de centres qui ont peut-être plus de droit à un prêtre que le Chindé. Et il ne vient personne. Ou si de temps en temps il vient un nouveau prêtre, c'est qu'il faut absolument remplacer quelqu'un tombé au champ de bataille. Ou encore il vient des prêtres qui ne savent parler que le portugais, pas un mot d'anglais, à peine quelques mots de français, pas un mot d'allemand, pas un mot de cafre. Dans un pays mixte comme celui-ci ils se trouvent dépaysés, ne savent traiter avec personne, tombent malades d'ennui, et meurent ou se retirent, pour aller conter ailleurs que par ici il n'y a rien à faire. Rien à faire ! si, j'en ai trouvé, moi, du travail, ces trois jours passés au Chindé! Tout d'abord les morts et les malades. Lundi matin il me fallait accompagner au cimetière un pauvre marinier portugais qu'on avait laissé mourir sans sacrements. Le médecin avait été appelé, mais on ne lui avait pas expliqué le cas, de sorte qu'il avait pris pour une fièvre bilieuse ce qui était la gangrène des fesses et d'autres parties inférieures du corps. Et ce cimetière de Chindé, de peur sans doute que les morts ne reviennent troubler les vivants, on l'a mis à une bonne heure de la ville. Jugez si avec ce soleil tropical sur nos têtes il y avait de quoi nous donner une véritable fièvre bilieuse. — Au retour du cimetière j'allai voir les malades. Quand j'arrivai à l'hôtel anglais, où je savais qu'il y en avait plusieurs, le premier spectacle qui se présenta à mes regards fut celui d'un monsieur tombant par terre en brisant le grand verre de la porte. On le releva ivre-mort avec une blessure à la tempe, et je ne sais où on le porta. Je n'ai jamais vu de ces cas parmi les Cafres. C'est un spectacle dégoûtant, de voir un blanc, qui se considère comme chrétien, étendu par terre ivre-mort, avec un tas de Cafres autour de lui qui le couvrent de leur plus profond mépris. J'ai vu trois de ces cas au Chindé en trois jours, sans les chercher. Après cela vous aurez des gens qui s'étonnent qu'on meure tant au Zambèze. Ce qui m'étonne, c'est qu'il y a tant de gens capables de résister à ces

orgies. Il est à remarquer en passant que je n'ai jamais vu un Portugais ivre. Ceux qui se respectent le moins sous ce rapport sont les Anglais ou Allemands protestants avec leurs mélanges insensés de bières, ginger ale, brandy, whisky, etc. Je me hâtai de passer chez mes malades. Le premier que je rencontrai est M. Davies, un *trooper* de Cecil Rhodes, qui venait de la *Line River* avec trois compagnons en route pour Salisbury. Il faudrait un livre entier pour raconter ce que ces pauvres gens ont souffert dans l'intérieur. Ils prétendaient qu'ils ont été six mois pratiquement sans nourriture. Ils étaient huit à ouvrir le chemin que doit suivre le télégraphe de Mashonaland à Tete. Rien ne leur manquait en fait d'argent, canons, fusils, etc. Pour la nourriture c'était autre chose. On ne leur avait fourni que du brandy à une livre sterling la bouteille et une boîte de médecines. La faim, disent-ils, les obligeait à avoir constamment recours à la bouteille. C'est dire qu'ils étaient presque toujours ivres. Un jour celui qui gardait la boîte de médecines se soûla aussi, et tira de sa boîte on ne sait quels médicaments qui leur firent perdre la mémoire et passer pour un temps les angoisses de la faim.

Un beau jour ils se trouvèrent enfin à Tete, mais ils n'étaient plus que quatre au lieu de huit. L'un d'eux avait été tué par les Cafres, deux autres avaient disparu, ils ne savent comment; le quatrième avait rendu le dernier soupir au moment où on le déposait à notre maison de Boroma.

Pendant que mon malade me contait ces détails, et ajoutait qu'il voulait mourir dans la religion catholique, parce que notre Père Nicot, de là-bas du Mashonaland, l'avait un jour trouvé blessé sur un champ de bataille et l'avait porté au campement sur ses propres épaules, voilà un des compagnons, M. Whitebread, qui se présente tout rouge, et pouvant à peine tenir sur ses jambes. — « Mon vieux Davies, dit-il, adieu, je suis prisonnier *for murder* (pour meurtre). On dit que j'ai tué un homme. — Qu'as-tu donc fait ? » dit Davies. — « Je n'en sais rien ; je sais seulement qu'un homme m'a dit des vilénies, et a mal parlé des troupes de Cecil Rhodes, et maintenant on dit qu'il est mort, et que c'est moi qui l'ai tué. »

Je vis alors qu'il s'agissait évidemment de l'autre qui était tombé là-bas ivre-mort. « Allez donc vous coucher, lui dis-je, vous n'êtes pas encore prisonnier ; nous arrangerons ça. » J'allai donc aussitôt prendre des informations, et revins avec la bonne nouvelle qu'il n'y avait rien.

Pauvres gens ! Nous venons ici pour convertir les Cafres, et voilà nos aides. O civilisation !

Soit par dégoût de la civilisation, soit pour un autre motif, j'allai ce jour-là m'installer dans une paillotte au milieu des huttes cafres. Je m'en repen-tirais aujourd'hui et commencerais à apprécier un certain confort matériel, si ce n'était pour le peu de bien que mon bref séjour au milieu des Cafres me permit de leur faire. En effet la hutte où l'on m'installa, toute propre

qu'elle paraissait, n'en était pas moins hantée par cet insecte presque invisible qu'on appelle ici *matekenya*, et que vous appelez, je crois, *pulex penetrans*. Et moi, qui n'en savais rien, j'en fis une collection qui me fait endurer un véritable martyre. Avant-hier, n'y tenant plus de douleurs aiguës aux pieds et aux mains, j'appelle mon moulèque, et lui demande : « Qu'est-ce donc, que cette nouvelle maladie que j'ai là aux pieds et aux mains ? — Ce sont des *matekenya*, dit-il. Ne voyez-vous pas tous ces petits points noirs microscopiques ? Ce sont des *matekenya* qui vous sont entré dans la peau. — De grâce, mon garçon, arrache-moi donc tout cela. » Il travailla, le bon garçon, une heure ou une heure et demie, me taillant dans les doigts des pieds et des mains, et m'arrachant *matekenya* après *matekenya* avec une délicatesse exquise. Mais il ne les trouva pas tous. Aussi eut-il hier matin, après mon bain, à recommencer l'opération. Ceux qui étaient restés avaient déjà pondu leurs œufs sous la peau. On aurait dit qu'il leur coûtait beaucoup de sortir de leur nid avec leur boule d'œufs déjà grosse comme une tête d'épingle. Tout à l'heure, avant que je commence cette lettre, l'opération a recommencé encore une fois. Il est sorti des boules encore plus grandes que celles d'hier. J'ai quelque espoir que je suis libre de mes charmants parasites, car je ne sens plus de démangeaison en ce moment. Cependant mieux vaut ne pas chanter victoire trop tôt. Attendons demain. On dit que c'est un américain qui a apporté au Chindé le *matekenya* de la côte de Guinée. Quel beau présent ! On aura encore de ses nouvelles s'il n'arrive pas à dépeupler l'Afrique Orientale. Je sais des villages entiers où il n'y a pas une seule personne qui puisse marcher à son aise à cause des *matekenya*.

C'est donc ici que se voit l'avantage de la civilisation. Car, bien que ce soit elle qui nous a gratifiés de ce parasite, elle nous enseigne au moins à nous défendre contre lui par la propreté du corps et des maisons. Un jour ou l'autre qui sait s'il ne passera pas en Europe. Prenez garde ! Pour le faire pondre et couvrir, il suffit de le mettre dans le sable ou sous les ongles.

Pour me consoler, comme je disais tout à l'heure, j'eus le plaisir de faire quelque chose en faveur des Cafres. En effet, aussitôt qu'ils entendirent mon petit moulèque sonner sa petite clochette le long de leurs rues, ils vinrent en foule assister à ma messe, écouter mon sermon avec la plus grande attention et faire baptiser 21 enfants. Pauvres gens ! Ces Cafres du Chindé sont des moins bien disposés de tout le Zambèze. Voilà cependant une preuve que si on pouvait organiser là quelque œuvre permanente, on y verrait bien vite une chrétienté aussi décente que bien d'autres.

Le même jour on me demandait d'aller baptiser au Tangalami, la Conceição des Portugais, une centaine d'enfants d'anciens chrétiens, les restes de notre ancienne mission du Luabo ou Cuama, détruite au dernier siècle.

Le cœur déchiré, je ne puis que répondre : « Impossible. J'irai là plus tard, s'il plaît à Dieu. Pour le moment, il faut que j'aille à Beira. » Cependant comme il restait un jour avant que le bateau levât l'ancre pour Beira, j'accédais au désir d'un goanais qui était venu me chercher en barque de Mkandaya pour aller baptiser quatre enfants chez lui. Pendant le trajet, ce bon goanais, établi depuis longtemps dans le pays, me conta des choses très curieuses sur les sorciers du pays.

Il faut que j'achève. Car voilà déjà Beira en face de nous. Cependant, puisque je l'ai annoncé plus haut, encore un mot sur les prétendus sorciers du Zambèze. C'est un sujet triste, mais c'est un bon sujet de considérations pour vous en Europe qui voulez retourner au communisme dont les Cafres vous donnent l'exemple. Il faut donc savoir qu'au Zambèze il n'est pas permis à un indigène d'être plus riche ou plus fortuné qu'un autre. Si une bonne femme fait un beau jardin et a une bonne récolte de sorgho, on dit qu'évidemment elle a été déterrée un enfant et l'a mis dans son jardin. Si vous avez un bon grenier qui ne se vide que lentement, c'est que vous avez mis là le corps ou au moins les doigts d'un homme que vous avez déterré. Ajoutez autant de suppositions de ce genre que vous voudrez, vous n'en finirez pas la liste. Dès lors vient-il à mourir quelqu'un, vieux ou jeune, d'une maladie qui n'est pas considérée comme naturelle, comme la petite vérole, la dysenterie, la phtisie, etc., c'est qu'évidemment il y a eu sortilège. Aux parents du défunt à chercher le sorcier. On va consulter le devin, ou, comme on dit ici, le *nkumbayasa*, et toujours invariablement on tombe d'accord sur une personne trop fortunée des environs. Elle est condamnée comme sorcière, se laisse mener sans réclamation dans la forêt, et là on la tue à coups de hache ou d'asségaie. Mon indien me conta sept de ces cas arrivés tous récemment dans le praso Suabo. Il se regardait comme heureux, et avec raison, d'avoir pu au moins une fois sauver la vie à un de ces condamnés. Le gouvernement ne sait rien de cette justice cafre. Quand le condamné est trop éminent pour être haché vulgairement dans la forêt, son cuisinier reçoit ordre de lui administrer une médecine efficace. Il sera enterré solennellement. Puis silence absolu.

Je m'arrête. Voici Beira, la ville européenne, toute en zinc, capitale de la Compagnie de Mozambique, où le vin se vend aussi bon marché que l'eau douce, à moins qu'on ne préfère dire que c'est l'eau qui se vend aussi cher que le vin, et où tous les calculs se font en livres sterlings, tandis qu'au vieux Zambèze, nous calculons encore en sous. Progrès !

J. TORREND, S. J.



ALASKA.

Situation actuelle de la Mission.

*Lettre du R. P. René, Préfet apostolique de l'Alaska, au Rédacteur des
« Woodstock Letters ».*

San Francisco, Californie, 31 oct. 1897.

MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE,

P. C.

JE réponds à votre lettre du 26 octobre en vous envoyant quelques détails sur notre situation actuelle dans l'Alaska.

Le P. Crimont est à Kosyrefski avec le P. Ragaru et trois Frères coadjuteurs : le Fr. Negro, le Fr. Marchisio et le Fr. O'Hare. Comme je suis obligé de passer une partie de l'année à Juneau et une autre sur le Yukon, le P. Crimont, en mon absence, exerce les fonctions de vicaire général du Préfet apostolique et de Supérieur des Nôtres. Le P. Monroe est à Nulato, avec le Fr. Giordano.

Le P. Judge a suivi les mineurs de Forty Miles et Circle City à Dawson City, où je l'ai trouvé occupé à construire un hôpital de deux étages, tout en bois bien entendu, sur le meilleur emplacement de la nouvelle cité. Pour église et maison, il n'avait qu'une tente, mais son intention est de bâtir, aussitôt que possible, une église et une résidence pour deux prêtres. Il est très estimé et aimé par tous ; chacun fait l'éloge de son zèle et de sa charité. Le pauvre Père est resté seul pendant deux ans. Je souhaiterais vivement de pouvoir envoyer un autre Père à Dawson City ; tout ce que j'ai pu a été de donner le Fr. Cuningham. — On ne sait encore si les cinq Sœurs qui ont quitté Akularak et remonté le Yukon, pour diriger l'hôpital, ont pu atteindre leur destination.

Le P. Jean Post est maintenant à Akularak avec le P. Parodi et les Frères coadjuteurs Tuigg et Brancoli.

Le P. Robaut est à St-Michel aidant le P. Barnum à compléter son travail sur la langue Esquimau. Tous deux visiteront la station sur le Kusko-kwim aux approches de Noël et passeront le reste de l'année à Kosyrefski. Quand je quittai St-Michel, à la fin d'août, tous nos Pères et Frères dans la vallée du Yukon étaient en bonne santé et en excellentes dispositions. J'ai été grandement consolé par la patience, le courage, et je puis le dire, la joie avec laquelle ils supportent de très grandes difficultés. Quand on les consulte sur ce qui est nécessaire pour promouvoir le succès de notre mission, ils expriment la même opinion et dénoncent les mêmes besoins, en particulier le manque d'hommes pour un travail aussi considérable.

Je suis absolument de leur avis. Nous avons, je n'hésite pas à le proclamer, une tâche considérable devant nous dans l'immense territoire de l'Alaska ; pour l'entreprendre avec succès, il nous faut la grâce de Dieu, du temps et des hommes. Les deux premiers ne nous manqueront pas, mais trouverons-nous des hommes désireux de passer leur vie dans ce

triste pays pour le salut de ces pauvres âmes, presque toutes plongées dans les superstitions du Shamanisme? Notre mission n'est qu'à ses débuts : des sept grands districts du territoire, nous n'occupons que celui de Juneau et celui du Yukon, et encore bien imparfaitement. Nous n'avons qu'une station dans la populeuse vallée du Kuskokwim, aucune dans le district Artic, aucune dans le district de Nushagak, aucune dans les îles Aléoutiennes, aucune dans le district de Kadiak, qui s'étend de St-Élie, à travers la vallée de la Copper, jusqu'à la péninsule d'Alaska. Tous ces districts sont entre les mains des popes russes ou de quelques ministres protestants.

La population, il est vrai, est peu nombreuse, si nous consultons le recensement de 1890, mais elle s'est beaucoup accrue depuis, surtout dans certains districts, et probablement elle augmentera encore beaucoup dans l'avenir.

Vous avez appris le changement introduit par le Très Révérend Père Général dans le gouvernement de la mission. La mission du Yukon ne dépend plus du Supérieur général des Montagnes Rocheuses ; elle a son autonomie sous son propre Supérieur, comme toutes les autres missions de la province de Turin. Toutefois le district de Juneau demeure encore sous la surveillance du Supérieur des Montagnes Rocheuses.

Si le temps ne me manquait, je voudrais ajouter quelques mots sur la nécessité de multiplier les écoles dans la mission : c'est le seul moyen d'assurer, dans un prochain avenir, une génération de fervents chrétiens. Notre influence ne peut être que faible sur la population adulte, qui a grandi dans l'esclavage de la corruption païenne et des habitudes superstitieuses. En outre je suis convaincu que si nous n'obtenons pas une plus grande abondance de grâce, et si nous ne frappons pas l'esprit des sauvages, si nous ne gagnons pas l'estime du peuple américain par l'utilité manifeste de nos efforts pour la civilisation de l'Alaska, nous ne pouvons pas attendre un grand résultat de tous nos travaux A. M. D. G. Si je ne me trompe, ce résultat peut être atteint par nous à la condition de faire faire par d'autres ce que nous ne pouvons convenablement faire nous-mêmes. Le problème qui préoccupe l'esprit de la population est de rendre l'Alaska habitable ; ceux qui réussiront à cultiver le sol, à élever du bétail, en particulier des rennes, auront beaucoup avancé la solution du problème. — Pourquoi ne pas nous efforcer de faire faire ce travail par d'autres sous notre direction, pour le plus grand avantage de la mission, l'influence de notre Compagnie, et l'honneur de notre Mère l'Église ? Pourquoi les catholiques ne seraient-ils pas les pionniers de la civilisation en Alaska comme partout ailleurs ?

R^œ V^œ addictus in Christo Servus.

J. B. RENÉ, S. J.,
Préf. apost. de l'Alaska.

Alaska et Klondyke.

Conférence donnée à Gonzaga College, Washington, le 18 décembre 1897, par le R. P. René (1).

NANSEN, interrogé un jour sur le motif de son voyage au Pôle, répondit l'avoir entrepris dans l'intérêt de la science et pour l'accroissement de nos connaissances. Ce n'est pas précisément pour ce motif que nous sommes allés en Alaska : nous avons voulu répondre à l'appel du Vicaire de JÉSUS-CHRIST, qui nous redisait les paroles du divin Maître : « Allez et prêchez l'Évangile à toute créature. » Ce pays est à l'extrémité du monde. La lumière du christianisme s'est répandue, de la Judée et de la Samarie, sur toutes les contrées du globe, et vient enfin d'atteindre l'extrémité même de la terre.

L'Alaska fut acheté à la Russie en 1867 pour la somme de 7,200,000 dollars (36 millions de francs). Personne alors ne se faisait une idée exacte de sa valeur, mais la Providence allait bientôt la faire connaître. Dès que la nation américaine, de toutes la plus énergique et la plus entreprenante, eut planté son drapeau sur les remparts de la forteresse de Sitka par les mains de M. Joseph Keefer, ancien élève de Gonzaga College, alors sous les ordres du capitaine Ketcham, de la marine des États-Unis, aussitôt des mineurs et des *prospecteurs* vinrent visiter la partie sud du territoire. On fonda Juneau, aujourd'hui la métropole ; les limites géographiques du pays furent reconnues ; les côtes de l'océan Pacifique, sur le détroit de Behring, et de l'océan Arctique furent visitées par des Américains. Bientôt des mineurs et des *prospecteurs* s'établirent sur les rives du Yukon ; les premiers navires qui fendirent ses eaux étaient de grossière structure ; mais les nécessités du commerce croissant sans cesse, on améliora les moyens de navigation fluviale, et aujourd'hui d'élégants steamers parcourent le Yukon. L'attention du monde a été attirée sur l'Alaska, et la question est maintenant de savoir comment développer toutes les ressources du pays.

J'ai l'intention, ce soir, de vous emmener sur les rives du Klondyke. Supposons, si vous le voulez bien, que nous sommes à Juneau, au mois de mai, la meilleure époque pour voyager. Deux routes s'ouvrent devant nous. Nous pouvons franchir en bateau les 100 milles (160 kilomètres) qui séparent Juneau de Dyea : de là nous gagnons le pied des montagnes qui divisent le bassin du Yukon d'avec le versant de l'Océan Pacifique ; nous gravissons leurs pentes abruptes, et de l'autre côté nous nous trouvons dans la région des lacs ; nous traversons le grand Canon, passons les Rapides du cheval Blanc (*White Horse*) et entrons dans le lac La Barge ; de là à Dawson-

1. Cette traduction est faite sur le compte rendu publié par « *The Church News* », journal de Washington, numéro du 25 décembre 1897.

City le trajet ne présente aucune difficulté, et nous achevons en 40 jours environ un voyage de 700 milles (1126 kilomètres) (1).

Avant de partir il faudra faire ses préparatifs; acheter un costume convenable, amasser des provisions et réunir une bande d'hommes courageux, capables au besoin de construire des barques et de les diriger dans ces deux difficiles passages : le Grand Canon et les rapides du Cheval Blanc.

Si, au contraire, vous le préférez, nous pouvons aller par mer de Juneau à Sitka, de Sitka à Unalaska, d'Unalaska au Fort Michell, là nous embarquer sur les bateaux plats qui remontent le Yukon, et parvenir enfin au Klondyke après quarante jours de navigation. Cette voie est la plus sûre, comme aussi la plus chère, mais elle a le grand avantage de nous faire voir l'Alaska.

Beaucoup n'imaginent pas toute l'étendue de l'Alaska. Sa superficie est de 577,390 milles carrés (196,254 kilom. carrés). Il est donc aussi vaste que l'Allemagne, la France, l'Italie et l'Espagne réunies, c'est-à-dire plus de 10 fois l'État de New-York, ou un quart environ des États-Unis. Le contour côtier présente un développement de 26,364 milles (42,419 kilomètres) (2), soit quatre fois la longueur des côtes des États-Unis sur l'Océan Pacifique, l'Océan Atlantique et le golfe du Mexique. Dans la partie nord le thermomètre varie de 80° Fahrenheit au-dessous de zéro à 95° au-dessus; la partie sud jouit d'un climat très doux, grâce principalement au courant d'eau chaude qui, parti du Japon, vient baigner les Iles Aléoutiennes et la côte méridionale. Le climat est assez semblable à celui de l'Irlande.

Quittant Juneau pour Sitka, nous traversons ce que l'on appelle le « détroit de glace », à cause des nombreuses glaces flottantes que l'on y rencontre; au delà se dressent devant nous les sommets les plus élevés du continent américain, la chaîne du mont St-Élie. A Anchor Point, on peut voir deux volcans en activité. De là nous nous dirigeons vers Unalaska, en passant tout près des îles Pribiloff. Les phoques abondent dans ces îles, mais leur destruction totale est certaine si le gouvernement américain ne met fin au massacre qu'en font les chasseurs de l'Océan. St-Michel est le seul port accessible sur cette côte où les eaux sont partout ailleurs peu profondes. C'est là que nous nous embarquons sur un de ces steamers à fond plat qui remontent le Yukon.

Le pays qu'arrose le fleuve peut se diviser en trois régions: la région inférieure, plaine basse où ne pousse aucun arbre. Le chenal y est large de deux à trois milles.

1. Les *Études*, septembre 1893, ont publié un récit du R. P. Tosi qui a suivi cette route dans son premier voyage.

2. Dans ce chiffre sont compris les îles qui entourent la presqu'île Alaskienne. D'après le récit du R. P. Tosi indiqué dans la note précédente, le développement des côtes de la partie continentale n'est que de 4200 milles (6799 kilomètres).

Les Esquimaux qui habitent cette région n'ont d'autre combustible que le bois flotté rejeté sur les rives par le Yukon à cette époque de l'année.

La partie moyenne présente un aspect tout différent ; sur les deux rives on trouve des forêts, et le sol semble, plus que partout ailleurs, favorable à la culture ; l'herbe atteint quatre pieds de haut ; au loin, des deux côtés, on aperçoit de hauts sommets de montagnes.

Dans la partie supérieure le fleuve s'étend jusqu'à former un lac, large de 25 milles (40 kilomètres) ; nous sommes au cercle arctique, au pays des jours sans nuit. Une excursion sur le Yukon serait fort agréable, si l'on n'y trouvait pas de nombreux moustiques, contre lesquels il est bon d'emporter un moustiquaire.

Les habitants de l'Alaska se partagent en quatre races : dans les îles, les Aléoutiens, à demi Russes ; sur la côte, des Esquimaux ; dans l'intérieur, les Indiens, de même race que ceux de l'Amérique du Nord ; enfin la population blanche.

Le district du Klondyke s'étend sur les deux rives du Yukon, à plusieurs centaines de milles au Sud du Fort Yukon. Au centre se trouve la rivière Klondyke, avec ses deux fameux affluents la *Bonanza* et l'*El Dorado*.

Des abattis d'arbres sur les deux bords de la rivière tracent la frontière entre le Canada et l'Alaska, de Circle-City à Forty Miles. Dawson City est bâtie sur l'emplacement d'un ancien marais qui, pris entre un enfléchissement de la chaîne de montagnes et le Yukon, avait la forme d'un demi-cercle. A mon arrivée en juillet dernier, cette ville comptait 3000 habitants, presque tous Américains. J'interrogeai des témoins compétents et dignes de foi sur ce qu'il fallait croire des récits merveilleux publiés par les journaux. Ils m'invitèrent à visiter les fouilles. Voulant avoir des chiffres exacts, je demandai à M. Mac-Donald, propriétaire du *claim* n° 30, ce qu'il avait recueilli ; il me répondit en souriant qu'il devait me suffire de savoir que deux de ses ouvriers lui avaient rapporté en quarante jours 40,000 dollars (200,000 francs). Voici quelques autres résultats : Le *claim* n° 6 a rapporté 160,000 dollars ; le n° 8, 150,000 ; le n° 60, 100,000 ; le n° 70, 80,000 ; le n° 25, 60,000 ; le n° 26, 80,000 ; tous ces *claims* n'ont été ouverts que depuis le 17 juillet dernier.

Pour prendre possession d'un *claim*, il suffisait d'en délimiter l'emplacement avec des pieux, de le faire enregistrer par l'employé canadien préposé à cet office, et de payer 15 dollars la première année. La seconde année il fallait payer 100 dollars et travailler réellement pendant trois mois. Chaque *claim* mesurait 500 pieds de long (150 mètres) dans la direction du courant et s'étendait dans toute la largeur de la vallée. Depuis, m'a-t-on dit, la législation a été un peu modifiée.

Ces mines sont des *Placers* où l'or se trouve à l'état libre en pépites et en poudre. Quand elles seront épuisées, ce qui n'arrivera vraisemblablement

que dans quelques années, l'extraction du quartz aurifère, telle qu'on la pratique à Juneau et dans les environs, commencera activement dans le Yukon Supérieur avec tout l'appareil nécessaire pour extraire le minerai et le broyer dans des moulins.

L'exploitation des Placers du Klondyke se fait en deux saisons : En hiver, l'extraction ; en été, le lavage. Les mineurs font plusieurs lavages par jour, et l'or est recueilli dans les *pan* (sorte d'auge contenant 15 à 18 kilogrammes de gravier).

La plus grosse pépite a été trouvée dans le claim n° 36, au district de l'El Dorado. Elle pesait 34 onces (1057 grammes) et valait environ 600 dollars (3000 francs). Les mineurs font tous leurs paiements en poudre d'or et en pépites qu'ils portent avec eux dans des sacs de cuir.

Ces résultats merveilleux ne sont atteints qu'après de grandes privations, des difficultés et des misères de toutes sortes ; la famine toutefois n'est à craindre qu'en février et mars. L'an dernier à cette époque un baril de farine se payait 50 dollars (250 francs). Une qualité qu'il faut reconnaître et louer chez les mineurs est la générosité ; ils sont toujours prêts à aider un compagnon dans la misère. »

Le conférencier continue en rappelant l'origine des missions catholiques en Alaska, dont le fondateur est Monseigneur Seghers, tué par son domestique, Fuller, entre Nuklukyet et Nulato, le 28 novembre 1886. Il énumère les fondations nouvelles : en 1887, Nulato ; en 1888, Kosirefski, puis Tu Nuna, près du cap Vancouver ; Akularak dans le delta du Yukon ; et en dernier lieu, Dawson City où le P. Judge, autrefois professeur à Gonzaga College, est occupé à bâtir un hôpital et une église pour les mineurs. De chaque mission dépendent plusieurs stations, dont les limites s'étendent à des centaines de milles.

Les Pères ont à endurer de grandes peines, par suite de leur complète séparation avec le monde civilisé pendant huit mois de l'année. Pas de société, pas de journaux, pas de lettres, pas d'amis qui les visitent, pas de médecins quand ils sont malades ; rien qui les soutienne dans l'accomplissement de leurs pénibles devoirs. En outre il leur faut voyager pendant l'hiver ; c'est en effet la seule saison où ils puissent rencontrer les Indiens, dispersés pendant l'été par la chasse ou la pêche. Ces voyages se font en traîneaux attelés de chiens esquimaux. Parfois les missionnaires perdent leur route ou sont souvent exposés à mourir de froid en passant la nuit sur la glace des rivières ; apprendre les langues indiennes est une autre difficulté ; mais le plus grand obstacle à leur zèle apostolique est le *Shaman*, ou sorcier. Le Shamanisme consiste dans d'absurdes pratiques et le culte superstitieux des mauvais esprits. Les pauvres Indiens sont maintenus dans une terreur continuelle par les menaces de malheurs et de mort dont les accable le Shaman s'ils essaient de se soustraire à ces ridicules pratiques.

Ainsi se servir d'un couteau dans la maison d'un malade serait lui donner la mort; briser la glace avec une hache pour prendre du poisson, serait empêcher le succès de la pêche. La population adulte, aveuglée par ses grossières et immorales croyances, est à peu près incapable d'embrasser le christianisme, mais l'éducation des enfants donne déjà de grandes consolations, et permet de brillantes espérances. Il faut peu de temps pour transformer ces sauvages enfants des forêts en êtres civilisés et développer tout ce qu'il y a de bon au fond de leur cœur. Aussi le premier souci doit-il être d'élever des écoles; celles qui ont été fondées dans la vallée du Yukon ont déjà produit d'étonnants résultats. Si la plupart des jeunes gens et des jeunes filles, dans les villages, parlent maintenant l'anglais, ils le doivent à la fréquentation de l'école catholique de Kosirefski.

En terminant, le conférencier parle de l'avenir de l'Alaska. Pour tirer parti de toutes les ressources du pays rien ne manque que l'industrie humaine. Trouver des hommes qui consentent à travailler pour le bien-être des autres sans motifs d'intérêt personnel est chose difficile; et les moines qui jadis ont civilisé la barbare Europe, seraient encore les meilleurs défricheurs de l'Alaska. Puissent les catholiques, en ce pays comme en tous les autres, être toujours les pionniers de la civilisation!

La mort du R. P. Tosi.

Lettre du R. P. René au P. Camille.

St-Francis Xavier's College, New-York.

MON BIEN CHER PÈRE CAMILLE,

P. C.

JE viens d'apprendre la triste nouvelle de la mort de mon prédécesseur (comme Préfet apostolique de l'Alaska), le R. P. Pascal Tosi. Je le recommande instamment à vos prières. Notre-Seigneur l'a rappelé à lui, le 14 janvier vers 6 heures du matin, d'une façon bien soudaine, mais non imprévue. Le bon Père n'était pas âgé de plus de 60 ans, mais de longs travaux parmi les Indiens des Montagnes Rocheuses et douze années en Alaska, avaient épuisé ses forces. L'année dernière, vers cette même époque, il avait eu une première attaque d'apoplexie fort sérieuse. Pendant 5 semaines il était resté presque sans mouvement, ayant perdu la mémoire et l'usage de la parole. A la fin de juin, je l'ai rencontré à St-Michel, où on l'avait transporté, encore bien faible au physique et au moral. Le médecin était d'avis qu'il s'embarquât au plus tôt pour un climat plus propice, où il pourrait recevoir les soins que sa santé réclamait. Il partit le 13 septembre sur le *Bertha*, mais une fois rendu à Unalaska, il tourna ses pas vers Juneau, où il arriva dans le courant d'octobre. Il se remit peu à peu des fatigues de

la traversée, mais le 28 novembre il eut une nouvelle attaque. Le docteur déclara que le malade pouvait s'éteindre à tout instant. Il reprit encore ses forces peu à peu, et au commencement de cette nouvelle année se trouvait assez bien pour dire la sainte Messe. Il parlait même de retourner l'année prochaine au champ de son apostolat sur les rives du fleuve Yukon. Il avait dit la messe le 13 janvier, et le soir de ce même jour, après le retour du P. Bougis revenant d'une visite à Sitka, il prit part à une récréation joyeuse et fort animée, exprimant son intention d'offrir le saint sacrifice à l'heure ordinaire le lendemain matin. Le 14 au matin, il dormait très tranquillement quand le P. Treca sortit de la résidence à 5 $\frac{1}{2}$ h. pour aller à l'église. Il avait coutume de se rendre à l'église un peu avant 7 heures pour y offrir le saint Sacrifice ou au moins y faire la sainte Communion. Comme il ne venait pas, à sept heures et demie, le P. Tréca, inquiet, se rendit à la résidence, où il trouva le P. Tosi étendu à terre et sans vie. Tout fait supposer qu'en entendant la cloche de l'*Angelus* à 6 h., le R. P. Tosi se leva pour se rendre à l'église. Il avait passé ses bas, son pantalon et ses chaussures, quand une nouvelle attaque d'apoplexie l'enleva tout à coup. Sa mort a dû être instantanée. Son visage était parfaitement calme, ne laissant voir aucun signe de souffrance ou de lutte.

Les funérailles eurent lieu le lendemain, samedi 15 janvier. Il y eut messe chantée à 9 h. Le cadavre resta exposé dans l'église jusqu'à 2 h. de l'après-midi. Après l'absoute, le P. Bougis prononça un discours qui remua profondément l'auditoire et fit verser bien des larmes. L'église de Juneau pouvait à peine contenir la foule. Les catholiques se montrèrent très bien dans cette occasion. Ils ne permirent à personne d'autre de toucher la bière ; le char funèbre ordinaire ne fut pas requis. Plusieurs bandes de six hommes se formèrent spontanément pour porter à bras le corps du vénérable défunt jusqu'au cimetière. C'est là que sont déposés les restes du premier Préfet apostolique d'Alaska. Une croix décente s'élève sur sa tombe entourée d'une clôture, en attendant qu'un monument plus durable et plus digne y soit construit en pierre pour perpétuer sa mémoire.

On se rappellera toujours avec admiration les œuvres du P. Tosi, qui fut un grand missionnaire, et, après l'intrépide archevêque Charles Seghers, le premier instrument choisi par Dieu pour implanter la foi catholique dans l'Alaska. Cette terre immense, située à l'extrémité du monde, devait être la dernière appelée par le vicaire de JÉSUS-CHRIST à entrer à son tour dans le sein de l'Église. Quelques tentatives avaient bien eu lieu quelques années auparavant, mais sans suite et sans résultat appréciable. C'est en 1886 que l'apôtre de l'Alaska, Mgr Charles Seghers, organisa la première expédition évangélique dans l'intérieur de l'Alaska. Le R. P. Tosi avec le P. Robaut marchaient à la suite de l'archevêque. On sait comment le bon Pasteur, entraîné par son zèle, se détacha de ses compagnons pour s'élancer seul en

plein hiver à la défense de Nulato menacé, et dans quelles circonstances tragiques, il donna sa vie pour ses brebis au seuil même de son apostolat. Le R. P. Tosi lui succéda à la tête de l'expédition, et si depuis 12 années d'efforts héroïques et de sacrifices, cette terre d'Alaska n'est pas encore entièrement conquise à la vraie foi, du moins un grand pas a été fait, sous l'impulsion énergique et ardente du R. P. Tosi. Qu'on songe à la fondation successive des missions de Nulato, de Kosirefski, de Tununa, d'Akularak, de Shageluk et des autres stations qui s'y rattachent. Sans doute le Shamanisme est encore là, conservant sous son étreinte, une grande partie de la population adulte d'Alaska ; mais le R. P. Tosi a dès le commencement établi des écoles où la jeunesse indigène, qu'il aimait tant, a été solidement instruite, non seulement dans les éléments des connaissances humaines, mais dans la religion catholique, et formée à des mœurs vraiment chrétiennes. Que la Compagnie veuille bien continuer à envoyer en Alaska quelques-uns de ses généreux enfants pour y arroser, s'il le faut, de leur sang la semence précieuse que le R. P. Tosi a jetée dans le sol avec ses premiers compagnons, Dieu sait au prix de quels sacrifices, et l'Église de JÉSUS-CHRIST, dans un temps qui n'est pas fort éloigné, pourra moissonner dans la joie ce que les premiers apôtres de l'Alaska auront semé dans les larmes.

Du reste si quelqu'un doutait encore de la solidité des résultats obtenus jusqu'à ce jour dans la mission d'Alaska grâce au zèle du R. P. Tosi, il est un fait qui devrait éclairer tous les yeux. Le 17 juillet 1894 le Souverain-Pontife, jugeant que les efforts des missionnaires d'Alaska justifiaient cette mesure, organisa la mission d'Alaska en gouvernement ecclésiastique distinct. Sans doute la Préfecture apostolique est le premier pas dans le gouvernement régulier de l'Église. Mais ce pas est fait. Personne ne peut douter désormais du progrès accompli dans la mission d'Alaska, pendant les 12 années qui se sont écoulées depuis la mort tragique de l'héroïque archevêque Charles Seghers jusqu'à la mort plus douce du R. P. Tosi.

Enfin pour donner le dernier trait au caractère indomptable du R. P. Tosi, son nom respecté restera entouré, aux yeux des mineurs et autres humbles artisans qui l'ont connu, d'une auréole de popularité, en raison de ses allures simples, modestes et affables. On ne peut se trouver en rapport avec cette population rude, mais énergique des mineurs d'Alaska, sans être frappé de ce dernier trait de la physionomie de ce vaillant missionnaire.

Votre tout dévoué serviteur en N.-S.

J.-B. RENÉ, S. J.



BRÉSIL.

Les vacances à Petropolis.

Extrait d'une lettre du F. Rubillon au R. P. Provincial.

Collegio Anchieta, Friburgo, 2 février 1898.

VACANCES magnifiques. Vingt jours à Petropolis, la plus jolie ville brésilienne, au nord de Rio. Il faut passer par la capitale, pour aller de Friburgo à Petropolis. Le voyage est incomparable.

D'ici à Rio, c'est 4 heures de chemin de fer, nos 1000^m de montagne à descendre. Puis la baie de Rio. On dit que c'est la plus belle du monde : je le crois. Trente-deux kilomètres de profondeur ; des îles ravissantes, deux grandes villes assises sur ses bords ; une ceinture des plus jolies montagnes ; un mouvement de navires et de barques extraordinaire : tout cela peut dire quelque chose à l'imagination ; mais vu des yeux du corps, cela ravit l'âme.

De Rio à Petropolis, 1 heure de bateau, deux heures de chemin de fer. 800^m de montagne que le plus joli chemin de fer à crémaillère vous fait escalader en trois quarts d'heure, en vous donnant le temps d'admirer le panorama incomparable de la baie, les montagnes, les villes, l'océan ; sans parler des précipices affreux que l'on a toujours à ses pieds.

Vous entrez alors à Petropolis. Et là dans les gorges, sur les flancs des monts, vous découvrez les merveilles de la civilisation au milieu des merveilles de la nature. Prenez tous les chalets, les palais de Cannes ou de Rio. Semez tout cela dans la serra brésilienne, au bord des plus jolis torrents, au milieu de la grande végétation tropicale. Transformez tout cela, sans rien détruire, en jardins aux dessins du meilleur goût. Au bord des torrents, plantez de belles allées d'arbres ; tracez de chaque côté de larges rues. Dressez de grands poteaux avec leurs lampes électriques : vous aurez Petropolis.

Vraiment Dom Pedro II a eu là une idée de génie en créant la ville qui a gardé son nom. Il avait là son palais avec un parc superbe. Une partie est aux mains des religieuses de Sion. La comtesse d'Eu a aussi le sien, qui lui appartient encore.

Il y a 25 à 30 mille habitants à Petropolis, la meilleure société de Rio en général. Mais tous ces beaux chalets n'appartiennent pas à des Brésiliens. Tous les consuls et les membres du corps diplomatique ont le leur. Quelques-uns des plus beaux sont anglais ; d'autres, allemands. Les premiers fondateurs de la ville furent même des colons allemands. Et les PP. Franciscains allemands ont là une paroisse presque toute allemande.

Voilà donc le paradis terrestre où nous avons vécu 20 jours.

Nous étions installés dans la maison des PP. Franciscains quêteurs de Terre sainte (non allemands). C'est à Mgr Guidi, l'internonce, et Mgr Rego

Maia, l'évêque, que nous devions cette belle installation et ce plaisir. Vous savez sans doute que ce Mgr Guidi est celui que le Saint-Père a chargé dernièrement d'une délicate mission près du président de l'Équateur. Il vient de partir. Nous avons tous déjeuné chez lui une fois. Plusieurs fois il est venu causer et jouer avec nous. C'est un charmant homme et qui a rendu de grands services à l'Église du Brésil. Croiriez-vous qu'il a été aidé par M. Pichon, notre bon radical, qui lui aussi vient de quitter le Brésil pour la Chine ? Ce dernier disait un jour à Monseigneur : « Vous croyez qu'à la Chambre je croyais tout ce que je disais ! » Vous voyez que les craintes de « la Croix » ne sont pas absolument fondées.

Et maintenant nous voilà revenus à Friburgo. Il fait un temps charmant ces jours-ci : du vent, de la pluie, du soleil, un peu de tout. En pleine saison des pluies, nous avons eu à Petropolis 12 jours de suite sans une goutte d'eau.

RUBILLON, S. J.

CEYLAN.

Un nouvel épisode d'une vieille querelle à Batticaloa.

Lettre du R. P. Royer au R. P. Bastien.

LA côte orientale de Ceylan est en général fort basse. La mousson du N.-E. y refoule les sables marins, qui peu à peu font obstacle à l'écoulement des eaux centrales : de là, du côté de Trincomali, ces deltas qui divisent en cinq ou six branches le cours du Mahavéli Ganga, le plus grand fleuve de l'île, et vers le Sud ces lagunes qui s'étendent sur 30 milles le long de la côte, reliées entre elles par d'étroits canaux, et se déversent enfin à la mer par un estuaire de 3 milles, ouvert au Nord.

Au fond de cet estuaire, une île s'épanouit dans le lac, comme un nid de verdure sur les eaux. C'est le noyau de la ville de Batticaloa. Pouliantivou, l'île du tamarinier, possède la Katchery, ancien château-fort, avec hautes murailles et large fossé plein d'eau, qui sert d'hôtel-de-ville ; l'esplanade, ancienne place d'armes ; la Cour de justice, où les affaires ne chôment guère ; le palais du *Government Agent* autour duquel se groupe tout le monde européen et officiel. Sur la côte Nord, à laquelle notre île est reliée par un pont, s'étendent les autres quartiers de la ville, Tandavanvély, Uppodai, Kottamounai, etc., habités par des gens aussi tranquilles que ceux de Pouliantivou le sont peu.

Pouliantivou, longtemps séparé du reste du monde par les eaux de son

lac où se font entendre les fameux poissons chantants, Pouliantivou, dis-je, semble justifier pleinement la mauvaise réputation des insulaires : peuple turbulent et inquiet, qui éprouve le besoin de s'occuper des affaires du voisin, aussi jaloux d'autrui qu'infatué de lui-même, impatient de toute autorité, ennemi-né de tout ce qui le contredit ou le gêne, toujours prêt à la dispute, à la bataille, aux procès, imbu, en un mot, comme disait le P. Moreel, du virus révolutionnaire.

Nos chrétiens, quoique heureusement modifiés par la grâce, portent encore hélas ! les faits suivants le montreront, une lourde tare de leurs défauts originels. Ils se partagent en quatre castes principales : les *Burghers*, descendants des Européens, qui cumulent, dit-on, les défauts des deux races ; les *Carrers* ou pêcheurs, gens vigoureux et rudes, généralement honnêtes ; les *Barbiers*, adonnés à l'eau-de-vie, et prompts à transformer leurs rasoirs en redoutables couteaux ; enfin les *Vellages*, caste ailleurs des plus nobles, mais ici des plus mêlées : depuis une trentaine d'années on y admet des gens de basse extraction, et quiconque n'est ni *Carrer*, ni *Barbier*, se pare ici du beau nom de *Vellage*. Aussi est-ce la caste la moins morale et la moins gouvernable.

Or, si à Ceylan les rapports de caste sont plus faciles et plus fréquents que dans l'Inde, les jalousies et les haines n'y sont pas moins vives. A Pouliantivou, de temps immémorial, il y a lutte ouverte entre les *Carrers* et les autres castes chrétiennes. Les *Carrers*, rudes gens de mer, sont traités de coolies par les *Burghers* et les *Vellages* ; mais, comme ils ont pour eux la vigueur de leurs muscles et une certaine aisance, fruit de leur travail, ils rendent à leurs rivaux mépris pour mépris, et ne perdent aucune occasion de le leur témoigner. Ces jalousies ont tôt ou tard leur retentissement dans l'église. On s'y coudoie de mauvaise grâce, bientôt on ne veut plus s'y voir : on veut avoir ses fêtes à soi, ses neuvaines plus brillantes, et il faut deux églises. C'est l'histoire de Batticaloa.

Une seule chapelle, bâtie par les goanais et dédiée à Ste-Marie, existait dans l'île depuis 1825. Une autre fut dédiée à S. Antoine vers 1845, qui peu à peu devint l'église des *Carrers*, tandis que les autres castes se retiraient à Ste-Marie. Ce n'étaient que de modestes sanctuaires. En 1870 les *Carrers* se donnèrent le luxe d'une vraie église : une grande salle couverte de tuiles, avec de légères colonnes en bois, et un fronton dans le goût indien ; mais enfin, par ses dimensions, c'était une église. Ils la dotèrent de cloches, d'un autel avec grand retable doré, et bâtirent tout près un presbytère avec trois, puis plus tard, quatre chambres élevées et assez spacieuses. Les gens de Ste-Marie n'y tinrent plus : ils voulurent, eux aussi, une église digne d'eux.

Justement un prêtre natif venait d'être envoyé comme curé à Batticaloa, le Père Xavier. De race *Vellage*, il prit ouvertement parti pour sa caste,

fit de la construction projetée son œuvre, et résolut de faire grand. Copiant à peu près notre église de Tuticorin, il traça le plan d'un édifice ni vaste, ni commode, mais très élevé : trois nefs, si l'on peut appeler ainsi d'étroits couloirs, un immense portail, flanqué de deux hautes tours, un dôme central, et tout autour une élégante galerie. Rien de trop beau, ni de trop cher : sous le P. Xavier, on ne regardait pas à l'argent, quand l'honneur de la caste était en jeu.

On y regardait si peu, que bientôt il manqua. Après dix années d'efforts et une dépense de plus de 30000 roupies, dit-on, le P. Xavier fut retiré de son poste, laissant une situation fort embrouillée, et une construction inachevée, de solidité fort douteuse. Triste héritage pour ses successeurs, qui depuis quinze ans ont plus ou moins repris son œuvre, démoli, reconstruit, puis démoli encore, sans qu'aucun ait réussi à rien terminer, faute soit de ressources, soit de confiance dans la durée de l'édifice.

Cependant, pour placer le nouveau monument au centre du terrain, le P. Xavier avait dû abattre la vieille chapelle goanaise, sauf le clocher ; et depuis dix ans on allait aux offices dans l'église St-Antoine. C'en était assez : les gens de Ste-Marie se construisirent près du nouvel édifice, une église provisoire en terre, couverte de feuilles, et obtinrent que l'on ferait désormais les offices du dimanche, six mois chez eux et le reste de l'année seulement à St-Antoine. Ainsi partagés, ils prirent patience :

Enfin un cri d'espérance leur vint de Rome : « Les Jésuites vont venir ! » Qui dit Jésuite dit homme qui jongle avec l'or. « Les Jésuites finiront notre église : viennent donc les Jésuites ! » Deux ans on les attendit, deux ans pendant lesquels on fatigua les oreilles des Oblats du refrain agaçant : « Quand les Jésuites seront ici, ... ». Ils vinrent enfin ; et la caste leur fit fête, comme à des sauveurs. Pendant douze jours, ce ne furent que discours, réceptions, dîners : la carte à payer, c'était invariablement : « Achevez notre église. »

Or, cette fameuse église se composait d'un immense portail, qui se dressait à 45 pieds comme un géant dans l'espace ; il était flanqué de quatre murs, formant trois nefs étroites, non couvertes, terminées par un chœur cintré avec deux petits transepts. Un grand pan du mur de la nef principale, voisin du chœur, était tombé, inondant de ses débris tous les environs ; de contreforts, point ; des fondations défectueuses, des murs de 2 pieds d'épaisseur à peine, pour une hauteur de 30 ; partout des briques mal cuites, des crevasses inquiétantes, des cintres lézardés, des clefs de voûtes branlantes ; le tout, arrosé depuis 20 ans par les pluies torrentielles de nos hivers, se détachait lamentablement sur l'azur du ciel, avec la couleur et l'aspect d'une ruine séculaire.

Que faire ? Nos Pères en arrivant avaient d'autres soucis que de donner satisfaction à l'orgueil de la caste. En juillet 1896, Monseigneur qui visita

l'édifice avec le P. Koch, architecte du *Papal Seminary* de Kandy, se montra peu pressé d'engloutir les ressources de la mission naissante dans une construction de durée problématique, et dont le besoin ne se faisait nullement sentir. Mon arrivée en novembre de la même année naturellement ne changea rien à la situation. Et les gens de Ste-Marie, qui avaient tant compté sur nous, attendaient toujours. Ils finirent par perdre patience : et voyant que nous ne marchions pas, ils partirent sans nous. Voici à quelle occasion.

Le presbytère St-Antoine étant plus convenable, c'est là que les Pères m'installèrent à mon arrivée. Dès lors, ce semble, tout ce que nous fîmes devint, pour les gens de Ste-Marie, matière à jalousie. En vain deux Pères habitaient leur presbytère : « Le P. Supérieur était à St-Antoine, donc on aimait mieux St-Antoine. » Le regretté P. Outerleys vint à mourir : nous lui fîmes une tombe près de nous, dans notre jardin de St-Antoine. C'était encore une preuve de nos préférences pour les *Carrers*. Un de nos jardiniers était *Carrer* : c'est lui qui inspirait toutes nos décisions. Que sais-je encore ? J'ai fait arranger en chambres deux petites dépendances de la sacristie St-Antoine, c'était un signe que nous avo我们有 l'intention d'abandonner Ste-Marie.

Un homme relevait avec amertume tous ces griefs, et les exploitait jalousement : c'était le sacristain de Ste-Marie, Antoni Gnanam. Gnanam était un de ces types assez répandus ici, qui s'imaginent qu'une église est créée et mise au monde pour qu'ils y soient sacristains. Dans l'esprit de ce nouveau Quasimodo, Ste-Marie et lui, c'était tout un ; Ste-Marie ne se concevait pas sans Gnanam. Petit de taille, aux allures patelines, le regard tour à tour timide ou de feu, il savait ramper ou se redresser en sifflant comme le serpent. Quand le dimanche, tout devant mon prie-Dieu, pour que je pusse bien me convaincre de sa piété, il récitait les prières avec des larmes dans la voix, on l'aurait pris pour un ange : mais on sentait qu'il pouvait devenir un démon. Du reste, à plus d'un point de vue, il eût été un sacristain modèle, si la jalousie de caste n'était venue tout gâter. Qu'il aimât Ste-Marie, nul ne songeait à l'en blâmer : mais il détestait St-Antoine. S'il était heureux, pendant six mois, d'avoir les offices à Ste-Marie, c'était, pour une bonne moitié, parce qu'alors St-Antoine ne les avait pas. A Pâques cette année, sans rien retrancher à Ste-Marie, j'avais promis aux *Carrers* une grand'messe pour l'inauguration de leur nouvel autel ; le sang faillit couler, tant Gnanam vit rouge ce jour-là. On raconte qu'à une procession de la Fête-Dieu, il saisit à la gorge un Père Oblat, qui avait prêté à l'autre église quelques fleurs de Ste-Marie.

Or voici que cette année on annonce la confirmation pour le mois de juillet et c'est à St-Antoine qu'elle doit se faire. Gnanam n'en dort plus. « Ah ! Monseigneur confirme à St-Antoine ? Ste-Marie se mettra en

grève pour sa réception. » Tandis donc que les *Carrers* préparent activement pandels (sorte d'arcs-de-triomphe) et discours, il excite sournoisement les susceptibilités des castes rivales, et vient, au dernier moment, nous dire en pleurnichant : « Ils ne veulent rien faire. — Vous ne faites rien pour recevoir Monseigneur ? lui dis-je : très bien ; Monseigneur vous traitera comme vous le méritez. »

Monseigneur arrive : réception grandiose à St-Antoine, abstention complète des gens de Ste-Marie, qui empêchent même leurs enfants de se rendre au cortège. Ils croyaient avoir fait acte de force, et pensaient en imposer à Monseigneur. Une délégation de *Burghers* vient donc le sommer de confirmer leurs enfants à Ste-Marie. « Je confirme à St-Antoine, répond Monseigneur, menez-y vos enfants. » Stupeur profonde : ils n'imaginaient pas qu'on pût leur refuser une faveur qu'ils se donnaient, eux *Burghers*, la peine de demander. Mais ils tiennent bon ; la confirmation se fait à St-Antoine, et les *Burghers* n'y viennent pas. « Il faudra bien, cette fois, que Monseigneur les confirme seuls le dimanche suivant. » Le dimanche suivant, Monseigneur part, et donne en passant la confirmation dans un village voisin. C'est là, à cinq milles de Batticaloa, que ces messieurs sont réduits à lui conduire leurs enfants, bernés par les *Carrers*, et même par les protestants et les païens, qui ne s'expliquaient pas cette insulte faite à un premier pasteur. Après cette déconvenue, ils sentirent la nécessité d'un coup d'éclat, et pour écraser leurs rivaux en même temps que pour se relever eux-mêmes, ils décrétèrent d'enthousiasme l'achèvement de Ste-Marie.

Achever Ste-Marie était fort beau : mais cette résolution soulevait une grosse question, et même plusieurs. Sans parler de difficultés matérielles qui nous paraissaient insurmontables, les *Burghers* voulaient « leur » église, pour avoir « leur » curé, « leurs » offices à eux, c.-à-d. pour consommer la rupture avec la caste rivale, ce qui cadrait peu avec nos plans, et nous faisait prévoir bien des difficultés pour l'avenir. Quand donc MM. Peters, Barthelot et Rozario vinrent, au nom de la communauté, nous demander autorisation, et surtout concours, je leur fis une réponse dilatoire : la permission dépend de Monseigneur seul, et je sais qu'il ne l'accordera qu'à deux conditions, à savoir, que la solidité de l'édifice lui soit garantie, et que l'on ait en main l'argent nécessaire pour l'achever. « Consultez donc d'abord un architecte sérieux. » Ils proposèrent M. Venning, ingénieur provincial. « Soit, leur dis-je ; voyez-le, et faites votre demande à Monseigneur. »

Les jours se passent, et j'apprends qu'on prépare activement la reprise des travaux : on rebâtit le four à chaux, on amène des briques, on voiture des bois : Gnanam lève des collectes, fait les commandes, anime les travailleurs, et comme un général d'armée semble être partout à la fois, pour lancer l'œuvre. Cet élan ne laissait pas que de nous inquiéter. Je fais appeler les trois chefs

du mouvement, et leur demande où en sont les affaires. Ils n'ont pas vu M. Venning, ils n'ont pas écrit à Monseigneur: ils comptaient sur moi pour cela. — « Mais, leur dis-je, c'est votre affaire : c'est à vous de faire acte de soumission à Monseigneur ; je ne m'occuperai pas de votre entreprise, avant qu'elle soit autorisée par Sa Grandeur. »

Ils se décident enfin à voir l'ingénieur. Celui-ci, comme il était à craindre, après un examen sommaire des constructions, délivre un certificat de complaisance, principalement fondé sur le fait que les murs ayant tenu bon 20 ans, malgré l'intempérie des saisons, il n'y avait pas de raisons pour qu'ils ne tinsent encore longtemps. Ce fut un triomphe: la note est envoyée à Monseigneur, et, ne doutant plus que la permission ne fût accordée, on hâte encore les préparatifs. Déjà on avait fait de la chaux, on monte les échafaudages. Le projet était de rebâtir le mur écroulé, puis de couvrir le chœur de bonnes tuiles, le reste provisoirement de feuilles, et de s'installer tant bien que mal dans la nouvelle église, pour le jour de Noël.

Monseigneur Van Reeth, averti de ce qui se passait, n'entendit pas de cette oreille-là. Il a l'habitude de faire les choses en règle ; il exigeait donc un plan, un devis, un architecte de son choix, et subordonnait à un examen sérieux des fondations, l'autorisation non seulement de commencer les travaux, mais celle même de lever les souscriptions. Vu la manière dont l'affaire était engagée, exiger ces conditions équivalait à un refus d'autorisation. Or ce refus, comment serait-il accueilli ? Tout nous portait à le croire, le peuple passerait outre ; et c'était entre Monseigneur et lui un conflit d'autorité dont les conséquences nous effrayaient. J'écrivis à Sa Grandeur pour lui exposer nos craintes. Monseigneur répondit par l'envoi du P. Koch, architecte du *Papal Seminary*, avec des ordres très précis, et une marche à suivre pour revendiquer ses droits d'administrateur méconnus.

Le P. Koch était *persona grata* à Batticaloa, où il avait prêché deux retraites fort goûtées même des protestants, que sa belle parole attirait. Il y avait donc lieu d'espérer qu'il réussirait à faire admettre son intervention d'ami et son contrôle d'architecte. Arrivé à Batticaloa dans la nuit du samedi 4 septembre, il vit dès le lendemain les trois *Burghers* dont j'ai déjà parlé, MM. Peters, Barthelot et Rozario, et leur exposa les vues bienveillantes de Monseigneur. Batticaloa, tout le faisait prévoir, serait le siège du futur évêché : or Ste-Marie, par ses dimensions, semblait toute désignée pour la future cathédrale ; il importait donc de s'assurer de sa solidité, puis, selon les cas, de la reconstruire ou de l'agrandir. En conséquence Monseigneur ordonnait de suspendre les travaux jusqu'à ce qu'on eût fait l'examen sérieux et définitif des fondations, examen dont le P. Koch était chargé ; et il comptait sur l'influence de ces messieurs pour obtenir

l'assentiment du peuple. Nos *Burghers* répondirent que la tâche était au-dessus de leurs forces, et qu'ils donnaient leur démission de membres du comité des travaux.

Le lendemain, lundi 6 septembre, devait précisément commencer la construction du mur. Dès le matin Gnanam fait sonner la cloche pour convoquer les travailleurs de bonne volonté, et on se mit à l'œuvre. Vers 8 heures, nous nous rendons, le P. Bonnel et moi, sur le chantier : il y avait alors une trentaine de personnes, et là, au nom de Monseigneur, j'ordonne de suspendre les travaux. Sans daigner écouter ce que nous disons, les maçons jouent de la truelle à qui mieux mieux. Un certain Tambeya nous dit avec beaucoup de calme, que c'est au peuple de se construire une église, qu'ils n'ont pas besoin de Monseigneur pour cela, puisqu'ils ne lui demandent pas d'argent. — « Mais, lui dis-je, avant de construire, il faut bien s'assurer si les fondations sont solides. — Le témoignage de M. Venning nous suffit. Nous ne voulons pas qu'on découvre les fondations : la pluie les endommagerait. » Gnanam, à notre approche, avait prudemment disparu ; mais il y avait là son frère, puis un petit vieux, nommé Santia, qui nous parut un des ardents meneurs. Accroupi contre une colonne, le menton entre les genoux, il ne cessait de dire : « Faut travailler, faut achever l'église. » Nous essayons de lui parler, mais à tout il répond : « Faut travailler, faut achever l'église. » Il n'y avait pas à raisonner, nous partons après avoir renouvelé la défense de Monseigneur.

Le lendemain nouvelle tentative : nous emmenâmes un de nos serviteurs pour commencer les fouilles. Notre présence en impose d'abord aux rebelles, qui le laissent donner quelques coups de pioche. Mais à peine avons-nous quitté le chantier, qu'ils le chassent, et combrent le trou commencé. Cependant ces fouilles pressaient, car le P. Koch avait pris rendez-vous avec un architecte sérieux de Colombo, M. Grieve, qui était incessamment attendu. Il ne nous restait qu'à demander l'intervention de la police : c'est ce que nous fîmes par un long mémoire adressé à l'agent du gouvernement.

M. Murray, nouvellement arrivé à Batticaloa, y avait tout de suite montré des qualités remarquables de fermeté, de sérieux et d'équité. Une de ses filles, récemment convertie au catholicisme, nous avait ménagé avec lui de bonnes relations, et nous avons eu beaucoup à nous louer de son obligeance et de sa courtoisie. Dans toute cette affaire, il se montra vraiment dévoué : malheureusement ses fonctions l'appelèrent trop souvent hors de Batticaloa, aux jours où sa présence nous eût été le plus nécessaire.

L'agent d'abord convoqua les ouvriers, puis les principaux *Burghers*, pour leur faire entendre raison. « Je n'ai rien pu obtenir, nous dit-il ; ces gens ont contre vous des préventions ridicules, mais invétérées. Ils s'imaginent que vous voulez humilier leur caste, abattre de parti pris leur église, ou la prendre pour un collège ou un couvent. L'architecte de Colombo a

été payé pour dire du mal des fondations, etc., etc. Avec les Pères Oblats ils n'avaient jamais de difficultés (ils oubliaient les aventures de Mgr Méli-zan, du P. Roux, et bien d'autres) ; mais les Jésuites sont dominateurs, l'histoire est là pour le dire, etc., etc. « Je mettrai, disait enfin M. l'agent, la police à votre disposition, si vous le désirez. Mais je conseillerais plutôt la patience et les voies de conciliation. Si fort que l'on soit, et si sûr de ses droits, il faut prendre avec les Indiens beaucoup de ménagements, et ne jamais les heurter de front. » Ces conseils nous dictaient la conduite à tenir : nous renonçâmes à des fouilles qui eussent donné lieu à des scènes violentes, et l'architecte de Colombo se contenta d'examiner les murs et de donner quelques conseils pour les consolider.

Cependant en vue d'amener la conciliation désirée, nous rédigeâmes, au nom de Monseigneur, une déclaration, dans laquelle nous réfutions les préventions répandues contre nous, et exposions de nouveau aussi clairement que possible, les intentions et les ordres de Sa Grandeur. S'obstiner dans une révolte déraisonnable était faire acte de folie, et s'exposer à des peines très graves. Le dimanche suivant, 12 septembre, cette déclaration fut lue puis commentée par le P. Koch en anglais, et par le P. de Beaure-paire en tamoul. Après la messe, un meeting se tint à la salle d'école. Les meneurs essayèrent d'abord de justifier leur conduite en rappelant la longue liste de leurs prétendus griefs contre nous. Le P. Koch les arrêta : « Quoiqu'il en soit du passé, dit-il, je suis ici témoin de deux actes positifs de désobéissance. Malgré les ordres de votre Évêque, vous travaillez à l'église, et vous m'empêchez de faire l'examen des fondations pour lequel Monseigneur m'envoie. Soumettez-vous d'abord, cessez les travaux, laissez-moi remplir mon mandat, et je pourrai ensuite vous entendre. » Là-dessus il se retire. Le lendemain les travaux reprenaient de plus belle, et se continuèrent les jours suivants.

Ce mépris de l'autorité épiscopale nous mettait dans une situation des plus fausses. Le lundi 13 septembre, Monseigneur me télégraphiait qu'il m'autorisait à user des censures. Le jeudi suivant, je fis donc appeler le chef des travaux, un *Burgher* nommé Stoffaës, et je lui fis la monition canonique, préliminaire à l'excommunication. Le lendemain, je donnai le même avertissement à Gnanam, le sacristain cassé depuis quelques jours, comme fomentant secrètement la révolte, et qui maintenant s'y jetait à corps perdu. Cet hypocrite cependant parut déconcerté par la perspective de l'excommunication : il proposa un nouveau meeting, et promit de faire suspendre les travaux. De fait le lendemain, samedi, aucun ouvrier sur le chantier, et le soir une cinquantaine de personnes *Burghers*, *Vellages*, quelques *Barbiers* se réunirent sous notre vérandah.

Une fois de plus, le P. Koch leur explique la conduite de Monseigneur, et leur en démontre la sagesse. Alors Santia, le petit vieux dont nous avons

déjà parlé, se prosterna à terre, et baisant les pieds du P. Koch : « Nous avons, dit-il, le plus grand respect pour Monseigneur, et pour les Souâmis (pères). Mais nous voulons achever notre église : quand elle sera finie, nous l'offrirons à Monseigneur. — Mais, dit le P. Koch, avant d'y travailler, il faut voir si elle est solide. — Non, il faut la terminer. — On la terminera après, on l'agrandira même. — Non, il ne faut pas l'agrandir, il faut la terminer », répétait invariablement le petit vieux, avec une moue comique, qui mettait les rieurs de son côté. Il n'y avait plus qu'à clore l'entretien.

Alors quelques *Burghers* se démasquèrent ; jusque-là, ils avaient rejeté sur les autres castes la responsabilité de la rébellion. Mais ce soir un des plus modérés en apparence, M. Rozario, fut pris en flagrant délit d'excitation à la résistance, et menacé d'excommunication ; il n'y échappa que par une fuite précipitée à l'autre bout du district. On ne l'a point revu depuis. Il était évident que si les coolies *Vellages* étaient les enfants perdus de la révolte, les chefs *Burghers* en étaient l'âme et les vrais promoteurs.

Cependant, avant de lancer les censures, nous voulûmes tenter un dernier effort. Le lendemain, dimanche 19 septembre, à la messe, le P. Koch en anglais, le P. Evrard en tamoul, commentèrent et proposèrent à la signature du peuple une lettre de soumission à Monseigneur, mettant à ce prix son concours à l'achèvement de leur église. Six personnes seulement apposèrent leur signature, malgré un nouvel appel fait le soir à l'heure du salut. Quelques meneurs terrorisaient toute la masse : le lendemain, lundi, on reprit les travaux.

Tous les moyens de conciliation étaient épuisés : il restait à agir. Nous proclamâmes, sur le chantier même, les censures portées par Monseigneur contre les ouvriers et ceux qui leur prêtaient assistance en quelque manière, et le mardi, à toutes les messes de St-Antoine comme de Ste-Marie, on y ajouta les excommunications nominales contre trois obstinés meneurs, Stoffaës, l'entrepreneur, Gnanam, l'ancien sacristain, et Tambeya, son *alter ego*. Puis nous attendîmes deux jours l'effet produit. Comme les rebelles s'obstinaient, nous fixâmes au jeudi suivant, 23 septembre, la fermeture de Ste-Marie par ordre de Monseigneur, et le transfert des offices qui s'y faisaient, à Tandavanvély, de l'autre côté du lac.

Supprimer une des églises rivales, était de l'avis de tous les curés qui ont desservi Batticaloa, le seul moyen d'éteindre les querelles. Mais c'était un gros grelot, et nul n'osait l'attacher. L'occasion était bonne : la mesure s'imposait comme juste punition de la révolte, et du même coup on préparait l'érection d'une nouvelle paroisse à sa place normale, en dehors de l'île.

Mais cesser les offices à Ste-Marie nous parut une mesure incomplète, si nous y laissions les cloches. Il était évident que les rebelles provoque-

raient dans l'église fermée des réunions schismatiques : il ne fallait pas qu'ils eussent ce moyen d'y convier le peuple. Le mercredi donc après la dernière messe, nous enlevâmes secrètement le St-Sacrement, les vases sacrés et les ornements, et nous prîmes nos mesures pour descendre les cloches la nuit suivante. L'entreprise, confiée au Frère Wright, n'allait pas sans quelque difficulté. Il y avait quatre cloches, dont une de 300 livres, la seconde assez lourde aussi, mais fêlée, et deux petites. Elles se trouvaient dans un petit clocher, haut de cinq mètres, seul reste de la chapelle goanaise, et isolé dans un terrain vague à quelques mètres sur le flanc de l'église Ste-Marie, à une dizaine de pas du presbytère. La descente devait s'opérer par le dehors : car l'intérieur de la tour était encombré des rouages d'une horloge, œuvre d'un serrurier natif, et qui n'avait jamais daigné marcher.

L'heure choisie pour l'opération était une heure du matin : mais les Carriers désignés pour aider le Frère, n'écoutant que leur impatience, l'entraînèrent dès dix heures et demie, au risque d'être surpris par quelque rôdeur attardé. La descente de la grosse cloche fut longue et laborieuse ; mais enfin, au bout d'une heure elle était à terre, et trois hommes vigoureux se mettent en devoir de l'emporter à St-Antoine. Le bâton préparé pour cela se trouve trop court : on perd à s'en procurer un autre des minutes précieuses. Cependant le Frère, avec l'aide d'un Singhalais, descend facilement la seconde cloche ; puis la 3^e, qui tinte un coup léger : le son fut entendu. Au moment où d'une part les trois hommes, munis enfin d'un bâton convenable enlevaient prestement la grosse cloche, et de l'autre le Frère, aidé du Singhalais, détachait la dernière, un cri retentit au pied du clocher : « Qui est là ? » Personne ne répondant, celui qui l'a poussé court dans la rue voisine donner l'alarme ; le Frère se glisse dans l'ombre le long de l'échelle, disant à son compagnon de le suivre, et rentre, sans avoir été reconnu, au presbytère Ste-Marie, où les Pères de Beaurepaire et Evrard surveillaient l'opération. Mais le malheureux Singhalais manque un échelon, tombe, et ne peut se relever à temps. Saisi par les gens qui accourent furieux, il est entraîné, roué de coups, et sans doute eût été assommé, si le P. de Beaurepaire et le Frère Wright, n'écoutant que leur courage, n'étaient venus le protéger. La foule le ramène avec les Pères, près du clocher ; là, à la lueur des lanternes et des torches, on aperçoit sur les habits noirs du Frère une poussière accusatrice. Ce furent alors des cris de fureur, des hurlements sauvages : « Le Frère voleur ! le Frère voleur de nos cloches ! » Les bâtons se lèvent, les poings se crispent, on saisit des pierres, et sans la ferme attitude des Pères et du Frère, sans surtout la protection des Sts Anges, Dieu sait ce qui serait arrivé. Après une longue attente, apparaît la police, un simple agent, puis un Vidané, puis l'Oudéar. C'étaient des natifs : ils n'arrivèrent pas à dominer le tumulte : « Voleurs ! prêchez-

nous maintenant le 7^e et le 9^e commandement ! » Et ils mettaient leurs lanternes sous le visage du Frère, ne pouvant assez contempler ses habits couverts des preuves de son crime.

Heureusement les Pères avaient trouvé moyen d'envoyer un homme sûr à l'inspecteur de police. Celui-ci, un colosse, arriva enfin, et il se fit un grand silence. Il était temps, nos Pères et le Frère, harcelés par cette foule depuis près de deux heures, étaient à bout de patience et de forces. L'inspecteur procède à un interrogatoire sommaire. Assis sous la vérandah du presbytère, il reçoit la déposition d'un nommé Aser, l'homme qui, le premier, a donné l'alarme. Il n'a rien vu dans les ténèbres, mais seulement entendu du bruit. Gnanam lui succède : on eût dit une tigresse dont on a ravi les petits. « On a osé porter la main sur ses cloches ! » Dans sa fureur, il se trouble au point d'avouer que l'église et les cloches appartiennent aux Pères. « Alors de quoi vous plaignez-vous ? » dit l'inspecteur. On interroge Francis, le malheureux Singhalais, qui, tout tremblant, nomme les Carrers ses complices, à la grande stupeur du peuple. Enfin le Frère ayant déclaré qu'il avait agi par ordre du vicaire-général, l'inspecteur termine l'interrogatoire et s'apprête à se retirer, quand Gnanam, qui a repris toute son audace, s'écrie : « Et le Frère ? il faut qu'il aille en prison, et porte la cloche (1). — Je ne porte rien du tout, dit le Frère, et m'en vais me coucher. » Et ainsi fit-il, sous les yeux de l'inspecteur, sans que personne osât l'inquiéter, tandis que les Pères de Beaurepaire et Evrard rentraient aussi chez eux. Longtemps encore la foule commenta bruyamment le grand événement : on était stupéfait tantôt de l'audace, tantôt de l'habileté de celui qui avait fait le coup. « Voler leur cloche ! et prendre pour cela des Carrers ! » Peu à peu cependant le bruit s'apaisa : il était près de trois heures, et une vingtaine d'hommes seulement couchèrent sur le terrain.

Le lendemain naturellement, il ne fut question, dans Batticaloa, que du vol des cloches. La fermeture de l'église passa inaperçue pour le moment. Les railleries des païens, celles surtout des Carrers, mettaient hors d'eux-mêmes les gens de Ste-Marie. Ils réclamaient leur cloche à tout prix ; ils étaient prêts à tout oublier si on voulait la rendre, mais à tout faire, si on la retenait. Des hommes qui avaient bu pour se donner du cœur, parcouraient la ville en proférant des menaces, et l'un d'eux était venu un couteau à la main jusque sous la vérandah où nous prenions notre récréation. Nous jugeâmes prudent de ne pas conserver chez nous l'objet du litige, et nous fîmes porter la grosse cloche au dépôt de police.

Cela ne faisait pas l'affaire des rebelles, qui résolurent de nous assigner à la cour. Mais qui nous *posera le cas* ? comme on dit ici : MM. Peters, Rozario, Outskorn et autres gros bonnets Burghers, savaient bien consulter

1. C'est l'usage à Ceylan que les voleurs soient conduits en prison portant l'objet par eux dérobé : c'est un aveu et un premier châtimement de leur faute.

contre nous des avocats, ils s'entendaient à fomenter les colères du bas peuple, mais se mettre en avant, et nous attaquer, visage découvert, jamais. Il fallait qu'un Gnanam se dévouât pour déférer à la justice le Frère voleur. Hélas ! le juge refusa son cas ; d'où grande colère, et appel à Colombo, où notre homme ne fut pas plus heureux. Un avocat distingué, catholique tout dévoué à Monseigneur, et instruit par lui de ce qui se passait, y fit avorter le cas.

Le dimanche approchait : qu'allaient faire les rebelles ? Depuis jeudi, ils n'avaient pas de messe. Un meeting fut tenu le samedi soir, composé naturellement des principaux meneurs. On y décida la continuation sans prêtre des offices à Ste-Marie. La nuit suivante, avec la connivence de la police, qui, depuis trois jours, se tenait là pour la forme, on pénétra dans l'église en enlevant la barre d'une porte mal jointe, puis on fit, dès le matin, devant le policeman, la petite comédie de constater qu'il suffisait pour entrer de pousser légèrement le portail. A l'heure ordinaire des offices, on sonna la petite cloche, restée en place, et l'excommunié Tambeya chanta les prières de la messe devant une cinquantaine de personnes. De même le soir, réunion sacrilège à l'heure ordinaire du chapelet.

Les rebelles, peu ferrés sur les questions de juridiction, s'imaginaient que pour remplacer les Jésuites dont ils n'étaient pas satisfaits, ils n'avaient qu'à demander quelque autre prêtre. Ils avaient donc télégraphié en ce sens à Jafna, puis à Kandy, au délégué apostolique. Mgr de Jafna répondit qu'il était navré d'apprendre ce qui se passait à Batticaloa. « A la bonne heure, s'écrient nos gens, voilà un évêque du moins qui apprécie comme il faut la conduite de nos prêtres. » Est-il besoin de dire que telle n'était pas la pensée de Mgr Joulain ? La réponse de Mgr Zaleski, le délégué apostolique, fut moins de leur goût : « Obéissez à vos pères, sinon je ferai transférer l'évêché de Batticaloa à Trincomali, où le peuple est soumis. » Si Son Excellence n'avait pris soin de nous adresser copie de son télégramme, nous n'en aurions jamais entendu parler.

A partir de ce jour, les révoltés, suivant les conseils d'un avocat païen, inaugurèrent un système d'empiètement méthodique de nos droits. L'inspecteur, dès la nuit de l'enlèvement des cloches, avait ordonné de laisser toutes choses dans le *statu quo* ; et depuis lors les deux cloches descendues étaient restées avec les cordes au pied du clocher. Gnanam et ses gens, profitant de l'impuissance de la police (1), rentrèrent le tout dans l'église dès le lundi ; bientôt même ils montèrent la cloche bonne encore dans un arbre, et recommencèrent à sonner l'angélus. Chaque nuit, ils envahissaient la véranda du presbytère, sous prétexte de garder l'église, et troublaient par leurs conversations et leurs rires le sommeil des Pères. Une fois le Père de

1. Batticaloa ne possède que douze agents, et sur ce nombre huit à peine sont habituellement disponibles.

Beaurepaire, n'y tenant plus, fit évacuer la place sans tambour ni trompette, mais non sans coups de pieds de chaise et autres. Ensuite Gnanam changea la serrure de l'église, dont nous cessions ainsi d'être maîtres. Bientôt vint le tour du presbytère, dont il fit aveugler la serrure avec des cailloux : gaminerie sans doute au début, mais qui, se renouvelant plusieurs jours de suite, finit par amener de sérieuses conséquences.

Nous étions au samedi 2 octobre, veille du saint Rosaire. Chaque année, ce jour-là, il y avait à Ste-Marie vêpres solennelles avec illumination et grands renforts de pétards. Nos révoltés ne perdirent pas si belle occasion de montrer qu'ils pouvaient se passer de nous. Ils annoncent un meeting qui doit être monstre, et où l'on proclamera les résolutions prises la veille en petit comité, à savoir : « Assistance obligatoire pour tous aux offices de Ste-Marie ; interdiction d'aller à ceux de St-Antoine, sous peine d'exclusion de la caste ; enfin dimanche, grand banquet dans l'enclos de la nouvelle église : toutes les femmes sont réquisitionnées pour les préparatifs. »

Vers quatre heures une quarantaine de personnes arrivent peu à peu : on est loin du meeting monstre. A cinq heures, le P. Koch dirige de ce côté sa promenade. Il entre, calotte sur la tête, à l'église, regarde d'un air étonné et curieux les préparatifs d'illumination, sans dire un seul mot fait le tour de l'église pour inspecter les portes, puis, sous les regards stupéfaits des assistants, pénètre au milieu des constructions nouvelles. Là, il avise quelques Burghers, médusés par sa brusque apparition : « Eh bien ! dit-il avec un air de bonhommie parfaite, nous allons donc au schisme ? — Au schisme ? Jamais, Père ; nous sommes catholiques, et nous mourrons catholiques. — Mais alors que faites-vous ? Pourquoi vous mettre en révolte contre votre évêque ? » Et il leur explique de nouveau ce que Monseigneur l'a envoyé faire, leur montrant sur place ses projets d'agrandissement. Bientôt on s'attroupe, et comme l'entretien se prolonge, on invite le Père à s'asseoir à l'école voisine. On lui apporte un fauteuil, les gens se rangent par terre autour de lui et alors commence la discussion la plus curieuse. Le P. Koch parlait en anglais, quelqu'un traduisait objections et réponses. Avec une patience imperturbable, le Père dissipe les préventions, explique les malentendus : nous n'avons pas volé les cloches ; mais nous ne voulons pas qu'on les sonne pendant que les offices sont interdits par Monseigneur ; si nous avons pris des Carrers pour les descendre, c'est que nous ne pouvions nous adresser à d'autres, etc., etc. Les Burghers paraissaient ébranlés, et l'on commença à parler de conciliation. Mais quelles en seraient les conditions ? Ils demandaient qu'on prît des engagements à leur égard. Le P. Koch exigea la cessation immédiate des travaux et des offices, la signature d'une lettre de soumission à Monseigneur, et en signe de retour sincère, la remise des clefs de l'église. Ce dernier point leur fit peur. « Vous vous défiez donc de Monseigneur ? » leur demanda le P. Koch. Bref ils

demandent à en délibérer entre eux. Le P. Koch se retire donc, disant son chapelet de tout cœur, et priant la Ste Vierge de bénir ses efforts si prêts, ce semble, d'aboutir. Hélas ! le diable avait travaillé : Gnanam, pour qui la soumission était la déchéance de ses fonctions de pontife, avait ranimé l'esprit de révolte ; quand on rappela le P. Koch, il vit que tout était à refaire. Il essaya de nouveau de ressaisir les esprits : mais un certain Santiago, excommunié par les PP. Oblats à la suite d'un odieux procès, le petit vieux Santia dont nous avons déjà parlé, et quelques autres, opposèrent à ses raisons un parti pris d'invincible entêtement. La discussion avait duré deux heures ; le P. Koch se retira, et l'on sonna le dernier coup des Vêpres.

A défaut d'autre résultat, l'intervention inattendue du Père avait du moins empêché le meeting séditionnel qu'on projetait : la division était dans les esprits, et le banquet proposé pour le lendemain était raté.

Le dimanche en effet très peu de monde à l'office de huit heures. Le Père Koch y vint, cherchant à rencontrer Santiago, et à vaincre son obstination. A la fin, il obtint de lui la promesse de faire signer à sa caste la lettre de soumission à Monseigneur. Promesse d'indien, dont nous n'entendîmes jamais plus parler.

Dans cette même matinée, le P. de Beaurepaire, revenant de la messe de Tandavanily, s'aperçut qu'on avait sérieusement cette fois aveuglé la serrure du presbytère Ste-Marie. Il vint m'avertir. Vers dix heures, je me rends sur place avec le Fr. Wight, muni de ses outils. Nous pûmes extraire quelques cailloux, mais pas assez pour faire tourner la clef. Nous nous disposions à ouvrir une autre porte, donnant sur une cour intérieure, et fermée par une simple barre : mais déjà on s'attroupait, des émissaires partaient dans différentes directions : nous jugeâmes prudent de nous retirer, sauf à revenir en nombre, et surtout avec des témoins.

Le soir donc, après le salut, nous reprîmes l'affaire. Le P. Bonnel revenait de Trincomali, et nous n'avions plus de chambre à St-Antoine : force était de lui en conquérir une à la pointe de nos cannes. Munis donc chacun d'un solide spécimen de ce soutien des élégants, nous nous dirigeons, le P. Koch, le P. Bonnel, le Frère Wright et moi, vers l'enclos Ste-Marie. Nous franchissons la petite porte, et nous nous trouvons en face d'une trentaine de personnes, hommes et jeunes gens. D'abord quelque peu intimidés à notre vue, ils se rangent d'instinct pour nous livrer passage. Mais à peine avons-nous pris la direction de la maison, qu'à grands cris ils nous suivent sous la véranda. De ma canne, j'essaie de les en repousser, mais ils passent outre ; et nous sommes entourés par la foule jusque près de la porte du presbytère, que le Frère essayait vainement d'ouvrir. La foule grossit et s'anime : des cris forcenés s'élèvent : « Adhi ! Adhi ! frappons, frappons ! » On court dans les constructions se munir de pierres et de briques, on

secoue les poteaux de la véranda comme pour la renverser sur nos têtes, quelques-uns grimpent comme des singes sur notre toit de feuilles pour en retirer des bâtons; la cloche de Ste-Marie sonne en tocsin, la foule augmente toujours, les vociférations, les hurlements redoublent, et dans le bruit on distingue les épithètes de voleurs ! les cris: « la cloche, la cloche ! »

Nous contemplions impassibles ce triste spectacle, quand enfin Gnanam apparaît, et se fraie un passage jusqu'au premier rang. Il se guinde sur ses pieds pour compenser sa petite taille, et avec de grands gestes et des airs d'importance, il réclame le silence : « Taisez-vous ! taisez-vous ! » Un calme relatif se produit ; le P. Bonnel en profite pour parler au peuple. « Pourquoi ne voulez-vous pas laisser les Pères rentrer chez eux ? — Il ne faut pas, s'écrie avec rage un énergumène, maître d'école disgracié depuis peu, pour sa conduite pendant la nuit des cloches, « il ne faut pas ! » et il se sauve, espérant sans doute n'être pas reconnu. Et la foule de répéter : « Il ne faut pas ! il ne faut pas ! — Pourquoi cela ? reprend le P. Bonnel. — Les Pères, rugit Gnanam, ne nous disent plus la messe, ils n'ont plus droit d'habiter la maison. » Et la foule de redire: « Il ne faut pas ! il ne faut pas ! » Le P. Bonnel essaie de parlementer. « Quelle scène sauvage ! » me dit le P. Koch. Comme il se tournait vers moi, un individu s'élance, et veut le frapper d'une pierre qu'il tient à la main : on lui retient heureusement le bras, et le Père est à peine effleuré.

Notre situation menaçait de devenir critique : le moindre incident pouvait déchaîner enfin toutes ces colères frémissantes. Notre but du reste était atteint, nous avions constaté la violence, et recueilli des faits criminels admissibles au tribunal ; nous jugeâmes le moment venu de nous retirer. Nos Anges Gardiens, à qui nous avons confié notre défense, veillaient sur nous : la foule, contre toute attente, s'ouvre et nous livre passage sans difficulté. Près de la porte, nous apercevons alors deux agents : la police avait, une fois de plus, justifié sa réputation d'arriver quand tout est fini. Nous prenons ces hommes à témoin de la violence, puis, inquiets de voir le P. Bonnel resté seul en arrière au milieu d'une foule compacte, nous retournons le dégager, et sortons enfin de l'enclos Ste-Marie.

Il était temps : à quelques pas dans la rue, nous voyons venir sur deux rangs, silencieux et résolu, une trentaine de Carrers, armés de haches, de couteaux, de solides bâtons. A leur tête, le sacristain de St-Antoine, ennemi personnel de celui de Ste-Marie, une hache sur l'épaule, les cheveux en broussaille, vrai type de vieux lingon. La cloche de St-Antoine sonnait en alarme, appelant la caste au combat. On avait dit là-bas que nous étions insultés, ligottés, assommés, et l'on venait nous venger. Quelques instants de plus, et nous étions englobés dans une épouvantable boucherie. Nous qui, par la grâce de Dieu, étions restés calmes en face des forcenés, nous nous primes à trembler à la pensée de l'horrible rencontre qui menaçait de

se produire. De nos cannes nous barrons le passage à nos terribles amis, et usant tour à tour d'autorité et de prières, nous les décidons non sans peine à rebrousser chemin, sous les huées surtout de leurs rivaux, d'autant plus audacieux qu'ils voyaient s'éloigner le danger. Tandis que la cloche de Ste-Marie faisait rage, j'envoyai faire taire celle de St-Antoine; et quand nous eûmes enfin refoulé les Carrers dans l'enclos de leur église, nous nous promenâmes le P. Koch et moi, une heure entre les deux camps, éloignés d'une soixantaine de mètres, refoulant et calmant les groupes de Carrers qui, des points les plus éloignés de la ville, accouraient successivement à la bataille. Dans quelle anxiété nous étions! la moindre rencontre entre gens des deux partis, pouvait amener une collision générale et combien sanglante!

Enfin les Carrers s'apaisent, et docilement se dispersent, non cependant sans être venus par deux fois nous protester de leur dévouement jusqu'à la mort. En cas d'alerte, nous n'avions qu'à sonner la cloche; ils seraient vite près de nous. Il était sept heures et demie; nous rentrons prendre notre repas, fort heureux de nous retrouver tous, mais très inquiets pour la nuit suivante. Heureusement aucune rixe ne se produisit. Seulement, vers neuf heures, nous entendîmes du côté de Ste-Marie, un bruit de truelle, et le lendemain nous constatâmes que l'entrée de l'enclos avait été murée. C'était un nouvel empiètement: pour pénétrer au presbytère, il nous fallait désormais contourner l'église, c'est-à-dire passer en plein quartier des rebelles.

Il était urgent de porter nos revendications devant les tribunaux, sous peine de voir nos droits à jamais compromis. Une lettre de Monseigneur nous y autorisait: nos titres de propriété, du reste, étaient en règle, chose rare, paraît-il, pour les biens d'Église dans les Indes.

Nous mîmes donc notre affaire entre les mains d'un avocat catholique, brave homme, mais peureux; le seul toutefois à qui nous pouvions décemment confier notre défense. Notre premier soin fut de le persuader de la justice de notre cause, et ce ne fut pas chose si facile. L'Indien est intimement convaincu que ce qu'il donne à l'église, reste sa propriété et celle de ses descendants; s'il offre de l'argent pour une cloche, par exemple, la cloche est à lui. Notre avocat, tout avocat qu'il fût, était indien, et comme tel, imbu des préjugés de sa race. Aussi, bien qu'appartenant par sa caste à St-Antoine, il n'était pas loin de penser qu'au fond les gens de Ste-Marie n'avaient pas tous les torts, et que nous avions mis sinon la main dans poche du voisin, du moins le pied dans son jardin. Reprenant donc les choses d'assez haut, et armé d'une main d'un petit memento de Droit canon, mon unique ressource en ce genre, et de l'autre, du Concile de Trente de l'autre, je lui démontrai que l'Évêque, au nom du St-Siège, est l'administrateur né des biens ecclésiastiques, et que nul laïque n'est admis à posséder des biens de cette nature, sans une dispense papale, pièce que les gens de Ste-Marie n'avaient pas, que je sache, dans leurs cartons.

Ces raisons étaient toutes bonnes : mais au fond nous sentions que ce latin-là disait peu de chose à notre homme. Heureusement un document de premier ordre nous tomba du ciel par la main du P. Bonne!. C'était un mandement de Mgr Barthe, évêque de Trichinopoly, pour le carême dernier, et où la question des biens ecclésiastiques et des droits de l'évêque était magistralement traitée, en anglais. La pièce n'avait pas été faite pour les besoins de la cause : elle était péremptoire : notre avocat se rendit, et souhaita qu'on la répandît parmi le peuple. J'en demandai en effet des exemplaires à Mgr Barthe, en anglais et en tamoul.

Avoir convaincu notre avocat que nous n'étions pas des voleurs était un résultat : autre chose était de le décider à marcher. Indien lui-même, il sait comment on se venge dans l'Inde, et il craignait pour la tranquillité de ses jours, et surtout de ses nuits. Aussi vainement prenons-nous rendez-vous sur rendez-vous : Au dernier moment il se déroba. Les rebelles, un instant déconcertés par la perspective d'un procès, reprirent de l'audace en voyant ces lenteurs, et bientôt, se livrèrent aux derniers excès.

Mardi soir, 5 octobre, après une journée relativement calme, nous soupions, au son d'une odieuse musique, qui convoquait à une fête païenne, quand, soudain, la cloche de Ste-Marie retentit, et des cris de gens qu'on égorge se font entendre du côté de la rue centrale. J'envoie aussitôt le Fr. Wright garder la cloche de St-Antoine. Il était temps, un Carrer tenait déjà presque la corde. Nous nous avançons nous-mêmes près de l'église pour connaître la cause du tumulte. Un certain Philippon, Carrer, rencontrant un jeune Vellage, qui s'était mis de la cendre païenne sur le front pour aller à la pagode, lui avait reproché sa conduite. « Qu'est-ce que cela vous fait, reprend insolemment celui-ci, puisque nous sommes excommuniés? » Aussitôt sa caste prend fait et cause pour lui, on poursuit à grands cris le Carrer, on sonne la cloche, et de part et d'autre on s'accable d'injures. Soudain des coups de sifflets retentissent : un grand silence se fait : c'est la police. Nous croyions tout fini. Mais cinq minutes plus tard une poussée nouvelle se produit, près de notre enclos cette fois, mais de l'autre côté. Les gens de Ste-Marie, refoulés par la police, ont fait un mouvement tournant, et viennent provoquer les Carrers chez eux. « Trois cents des nôtres, avait dit un de ceux-ci, en valent mille de là-bas. » La chose se vérifia sous nos yeux. La seule vue de nos gens épouvante leurs ennemis, qui s'enfuient à toutes jambes le long de notre jardin, en nous gratifiant de quelques pierres, gracieuseté du reste qui leur fut libéralement rendue. En somme beaucoup de bruit, peu de mal ; c'est le genre du pays. Un seul gars, qui ne se sauva pas assez vite, eut les côtés durement caressés par les pêcheurs.

Mercredi enfin, notre avocat entra en campagne, et ouvrit le feu par l'audition des témoins. Comme demandeur, mes témoins étaient le P.Koch,

le P. Bonnel et le Frère Wright. Mais il désirait avoir quelques natifs. Qui assigner ? Autour de nous le dimanche soir à Ste-Marie, nous n'avions vu que des Vellages ou des Burghers, c'est-à-dire des ennemis. Les Carrers se chargèrent de nous trouver des témoins. Tant chrétiens, que mahométans ou païens, ils en découvrirent quatorze. Il est bon de dire qu'ici, porter témoignage pour un ami est un service qui se rend couramment, se paie quand il faut, mais où la vérité ne figure hélas ! que comme victime immolée à l'intérêt. Ces gens avaient-ils réellement vu ou entendu quelque chose ? Nous n'en savions vraiment rien : mais ils l'assuraient, et, après tout, c'était possible. Quoi qu'il en soit, ces quatorze témoins devaient défilér chez notre avocat ce soir-là, et par prudence, s'y rendre deux à deux seulement.

Les deux premiers faisaient leur déposition, quand un de ceux qui attendaient, cédant à la curiosité, s'avança dans l'ombre jusque près de la maison. Une femme l'aperçoit, donne avis de sa présence, et Gnanam arrive accompagné d'une espèce de brute, nommé Raza. Celui-ci assomme d'un coup de bâton un serviteur de notre avocat, accouru au bruit ; puis tous deux se mettent à la poursuite du témoin imprudent. Ils l'atteignent non loin de notre résidence, et Raza le frappe cruellement à la tête et dans les flancs. Le pauvre garçon nous arrive à neuf heures du soir, couvert de sang. Tout en pansant sa blessure : « As-tu des témoins ? lui dis-je. — Deux, Père. » Naturellement. Mais quand il revint au milieu des siens, grande fut la colère, et de nouveau on parle de sonner la cloche. Nous les calmons. « Soit pour ce soir, disent-ils ; mais nous ne répondons de rien pour demain. Jamais Vellage n'a osé frapper un Carrer : quand la caste saura ce qui s'est passé, l'affaire du coupable sera vite réglée. » Nous nous couchâmes peu rassurés. Cependant la nuit se passa sans incident. Mais le lendemain à midi, Raza, l'auteur de l'attaque de la veille, avait son coup de couteau à la tête. La caste était vengée. Inutile de dire qu'ici la justice ne s'occupe pas de ces bagatelles.

Cependant la ville semblait en pleine terreur : partout des gens armés de couteaux et de bâtons. A chaque heure, ou nous signalait des provocations et des menaces. Nous résolûmes de tenter une solennelle démarche pour le maintien de l'ordre. Endossant la tenue des grands jours, soutane et chapeau noirs, nous nous rendons, sur notre grand char à bœuf, à la *Katchery* (hôtel de ville). Grande sensation sur notre passage. En l'absence de M. l'agent, nous exposons le danger de la situation au sous-agent, qui nous promet son concours. De là, nous allons à la Court-House, pour voir le juge, dont, en l'absence de l'agent, les pouvoirs sont très étendus. Sa Grâce siégeait : on nous fait entrer dans le sanctuaire de la justice. Grande salle, sous un large toit de tuiles, fermée par de vastes persiennes, et entourée d'une véranda. Le magistrat, grand homme sec, à long nez, et la figure en lame de couteau, siégeait sur une estrade au haut de la salle. Sur la table, quelques

livres de loi, une collection de grandes feuilles blanches, qu'il noircissait successivement et entassait près de lui, tout en humant le parfum d'une cigarette, dont, après un temps assez long, il rejette les bouffées hors de ses naseaux fumants. Un grand ventilateur, agité par un coolie, entretenait autour de lui un air frais. En avant de l'estrade, une vaste table, couverte d'étoffe noire, autour de laquelle se tiennent avocats et secrétaires maniant fiévreusement tour à tour la parole et la plume. Plus loin, au milieu de la salle, une sorte de cage, où grouillent une dizaine d'indiens, surveillés par la police : ce sont les accusés. Enfin plus loin la foule. Nous assistons à un cas.

Le secrétaire, homme d'importance, qui le sait, et qui tient à nous le montrer (c'est un catholique), se lève, remonte son pantalon qui était en partance, saisit vivement un papier qu'il lit, regardant de temps en temps l'assistance par dessus ses lunettes d'or, pour se rendre compte de l'effet produit. Soudain il s'assied, comme mû par un ressort. Un avocat, jeune païen, au nez d'aigle, se lève pour placer quelques mots et s'assied : l'avocat adverse réplique de même ; et après quelques minutes de ce manège, un silence solennel s'établit. Le juge écrit toujours, et s'enveloppe d'un nuage odorant. Enfin quelques syllabes brèves, un oracle, s'échappent de ses lèvres, et sont reproduites en tamoul par un interprète : le cas est jugé.

Cinq heures sonnaient : au mouvement qui se produisit parmi les scribes, nous jugeâmes que c'était pour la justice l'heure d'un repos bien gagné. En effet le juge se leva, la séance aussi, et nous fûmes introduits dans le cabinet du magistrat. La pièce n'était pas faite pour tant de visiteurs (nous étions trois), il n'y avait qu'une chaise. Pendant l'échange des poignées de mains et les présentations, les huissiers apportent deux fauteuils, et le P. Koch expose, en bon anglais, l'objet de notre visite. Le magistrat aussitôt reparut : c'était la tête impassible de tout-à-l'heure, la cigarette seule manquait. Nous propositions, en vue du maintien de la paix, le séquestre de la cloche dont les gens de Ste-Marie abusaient pour appeler à l'émeute, et l'interdiction de tout attroupement dans leur enclos. Le juge se fait apporter un texte de loi qu'il présente au P. Koch, pour lui prouver que l'agent seul pouvait ordonner de telles mesures : mais il promet de mettre sur pied toute la police, et séance tenante, écrit à l'inspecteur.

Quand l'agent fut de retour, nous lui adressâmes aussi un long mémoire, et après un long entretien avec le P. Koch, il donna des ordres sévères, et promit de mander les avocats des deux parties, pour essayer une conciliation. Malheureusement des faits graves, dont nous parlerons plus loin, l'obligèrent de nouveau à quitter brusquement Batticaloa ; et de plus sa bonne volonté ne pouvait suppléer à l'insuffisance de la police. Les révoltés le savaient, et se sentant maîtres du terrain, ils multipliaient leurs attentats, menaçant de mort les Carrers qui avaient enlevé leur cloche, osant même

pénétrer dans notre école et un couteau à la main, terroriser les enfants de leurs ennemis.

Notre avocat, depuis les scènes violentes qui s'étaient passées à sa porte, faisait le mort. Nous le relançâmes vivement, et enfin, le lundi 11 octobre à midi, il nous fait dire qu'il nous attend à la cour, pour déposer notre plainte. Nous quittons notre dîner, pour nous rendre immédiatement, le P. Koch et moi, à la salle que déjà nous connaissons. Nous y retrouvons le même juge, le même appareil à la fois solennel et négligé ; les avocats, dont un mahométan, reconnaissable à sa haute mitre bariolée, et notre petit païen à nez d'aigle, entourent, nombreux, la table noire ; nous nous asseyons près d'eux, et nous attendons notre tour. Ce fut long, et nous regrettâmes d'avoir laissé notre dîner à peu près intact.

Enfin le secrétaire nous fait un signe : notre affaire est appelée. Le P. Koch, qui doit parler en mon nom, prête le serment, et baise la Bible. On lui indique alors une sorte de petite chaire, ou plutôt de cage en bois, à droite du tribunal. C'est de là, paraît-il, que témoins et plaideurs exposent leur affaire. Le P. Koch y monte, et fait le long récit des événements du dimanche 30 octobre et du mardi suivant. Le juge, visiblement ennuyé de notre plainte, écrit sans relâche (car ici le juge écrit, et les secrétaires dorment) pose quelques questions d'une voix sèche, omet de noter certains détails, au point que le P. Koch lui demande s'il doit continuer son récit, vérifie d'un air méfiant les articles visés par notre avocat, et finalement, posant sa cigarette, demande : « Voyons, P. Koch, en deux mots, d'où viennent tous ces troubles ? — La cause prochaine, c'est la fermeture de l'église Sainte-Marie. — Pourquoi cette fermeture ? — Elle a été ordonnée par Monseigneur. — C'est de la puérilité, réplique le juge. Pourquoi enlever à ces gens leurs cloches, s'ils aiment à les sonner ? Pourquoi leur refuser les offices, s'ils aiment à y venir ? Vous vous plaignez de désordres, et c'est vous qui les provoquez, c'est vous qui avez en main les conditions de la paix. Presque toutes ces querelles religieuses du reste ont des causes futiles. » Notre avocat fait alors observer que si les gens de Sainte-Marie avaient des droits, ils pouvaient les faire valoir, mais non recourir à l'émeute et à la violence. — « Aussi, reprend le juge, je veux bien recevoir, en partie du moins, votre plainte, » et retenant l'affaire du dimanche, il indiqua le samedi suivant pour l'audition des témoins.

Nous nous levons, médiocrement rassurés. « Si nous gagnons ce procès, me dit le P. Koch, ce sera un vrai miracle. — C'est donc le cas, lui dis-je, de recourir à S. Antoine. Vit-on jamais un juge se prononcer ainsi avant la discussion de la cause, et indiquer lui-même à la partie adverse les points sur lesquels elle pourra insister ? C'était bien comme nous l'avait dit notre avocat : « Donnez-moi un juge impartial, votre affaire est sûre : mais M. Dunlop est si bizarre, qu'avec lui, on ne peut répondre de rien. »

Comme nous sortions, l'inspecteur de police, avec beaucoup d'obséquiosité, ce qui nous fit craindre une trahison (il est Burgher et protestant, c.-à.-d. doublement suspect), l'inspecteur, dis-je, nous avertit que, par ordre de l'agent, il allait poursuivre d'office les principaux meneurs. Le lendemain en effet nous sûmes ce qu'il entendait par là. Fermant les yeux sur les coups de bâtons donnés et sur les coups de couteau reçus, notre homme demandait l'arrestation, d'une part de trois Vellages, purs comparses dont on établirait facilement l'innocence, et d'autre part de cinq Carrers à qui l'on se proposait de faire expier l'enlèvement des cloches. Le juge, heureusement inspiré cette fois par son scepticisme, coupa court à l'inique manœuvre, en refusant tout warrant.

Sur les entrefaites, nous apprenons qu'une terrible échauffourée vient de se produire chez le P. Bury, à Kalmunai. Une cinquantaine de Singhalais, habitant la côte de Colombo, étaient venus là pour pêcher. La nuit de leur départ, alors que leur matériel et leur pêche étaient déjà tout emballés, prêts à être embarqués, un d'eux, attardé dans un cabaret, se prit de querelle avec un mahométan, et le souffleta. Celui-ci court à la mosquée, et montre sa joue profanée ; le Mufti aussitôt de proclamer la guerre sainte, et des centaines de furieux se ruent sur les cabanes où dormaient paisiblement les Singhalais, y mettent le feu, et poursuivent à coups de bâton, de couteau, de fusil les malheureux qui cherchent à fuir. En quelques instants, 22 blessés, 2 morts, plusieurs disparus.

C'était pour nous une fâcheuse complication : l'agent, dont le concours nous eût été si précieux cette semaine, dut partir précipitamment pour Kalmunai, emmenant le sous-agent, et une partie de notre police ; et le jeudi, il réquisitionnait notre propre avocat. Or notre affaire était fixée au samedi : serait-il de retour ? c'était fort douteux. Vite donc il nous faut, à l'avant-veille de notre procès, chercher un nouvel avocat, et refaire avec lui la laborieuse préparation de notre cas, y compris l'audition des témoins. Hâtons-nous de le dire, nous écartâmes successivement tous les natifs, plus propres à embrouiller notre cause qu'à la servir ; et la vérité, je pense, n'eut pas à s'en plaindre.

Cependant un bruit se répand, qui nous donne quelque espoir. Le gouverneur, dit-on, mécontent de la faiblesse de notre juge, lui retire les affaires de simple police. Quelle chance si notre cause était déférée au sous-agent, homme à poigne ! Mais enlèvera-t-on à M. Dunlop une affaire déjà en train ?

Enfin le samedi arrive, et à midi précis nous nous rendons à la cour, le P. Koch, le P. Bonnel, le F. Wright et moi, sans savoir quel serait notre juge, et même si nous serions jugés. Notre entrée fit sensation. Plusieurs des accusés se trouvaient déjà là, en beaux costumes, tout neufs, aux couleurs éclatantes, l'air rayonnant et rassuré de l'innocence : le juge était pour eux,

notre affaire était claire, et l'on se réjouissait de voir la tête des souâmis, quand viendrait la sentence. Par une sorte de respect instinctif, nos gens nous saluent presque, quand nous passons près d'eux, puis se rangent debout, sur une seule ligne, à gauche, tandis que nous nous asseyons en face du tribunal, près de la table des avocats.

A midi et demie, le juge paraît : c'est M. Dunlop, pour la plus grande joie des accusés. On appelle la cause, on identifie les personnes, et les avocats se font connaître. L'avocat de nos rebelles était le jeune païen, qui nous avait frappés dans les précédentes audiences, par son nez d'aigle fortement accusé ! Son regard vif, sa parole facile, sa frétilante personne contrastaient fort avec l'air grand-papa, la parole empâtée de notre précédent avocat. Aussi y eut-il un mouvement de surprise, quand au lieu et place de M. Tisseverasinghe on vit se lever un jeune homme de très bonne mine, à la langue déliée, l'air aussi satisfait de lui-même que de sa cause : c'était notre défenseur.

On procéda à l'audition des témoins. Ce fut long. Successivement le P. Koch, le P. Bonnel, le Fr. Wright et moi, nous montons dans la cage de bois, et quatre fois nous refaisons la même histoire, interrogés et harcelés par l'un ou l'autre avocat. Un incident assez comique. J'affirmais avoir entendu les cris : « Adhi ! adhi ! frappons, frappons ! » Le petit païen me demande si je sais le tamoul. — Quelques mots, répondis-je modestement. — Connaissez-vous les diverses significations du mot : Adhi ! » Je n'avais pas prévu cette question. Par bonheur j'avais étudié ce mot il y a longtemps, et ma vieille mémoire me servant cette fois à souhait : « Le mot Adhi ! répondis-je, est d'abord l'impératif du verbe adikka, adittên, adippên, qui veut dire battre, frapper, marquer d'une empreinte, etc. C'est ensuite un nom substantif qui veut dire coup, blessure, pied, bas d'une montagne, empreinte, principe... — Bon, bon, cela suffit », me dit l'avocat, un peu honteux du résultat de la colle qu'il venait de me faire passer. — Autre question du même : « Aimez-vous les gens de Ste-Marie ? — Je suis prêt à mourir pour eux. — Mais alors, pourquoi leur supprimez-vous les offices ? — C'est une punition de leur désobéissance à Monseigneur. »

Cependant le juge écrivait toujours, et fumait toujours de nouvelles cigarettes. Mais cette fois, et nous en conçûmes quelque espoir, il écartait impitoyablement tous les écarts de la partie adverse, en dehors du fait : rien sur les cloches, rien sur la fermeture de l'église, rien sur les événements qui l'avaient précédée. Aussi quand, nos dépositions terminées, l'avocat païen prit la parole, il sembla qu'on lui avait coupé les ailes : air nerveux et agacé, les paroles semblaient lui arracher la gorge, il froissait fièvreusement ses papiers, et en définitive articula des banalités pour prouver que nous, nous seuls avions poussé à bout le peuple le plus soumis qu'ait jamais éclairé le soleil de Ceylan.

Vint alors l'interrogatoire de la partie adverse. Nous comptions sur une longue série de gens qui viendraient jurer que les accusés étaient blancs comme neige ; que ceux que nous prétendions avoir vus sous notre véranda étaient, celui-ci à Colombo, cet autre à Jafna, les autres enfin au sein de leur paisible famille : nous fûmes complètement déçus. Gnanam, l'ex-sacristain, vint, de son air le plus patelin, assurer qu'il était toujours sacristain, de par la volonté populaire ; qu'il n'était pas cassé, mais qu'il avait résigné ses fonctions, témoin le journal de Colombo. Le juge fait observer que ce n'est pas une autorité. Le pauvre diable (c'est Gnanam, que je veux dire) bien décidé à mentir, s'embrouille et reconnaît avoir dit qu'il ne fallait pas laisser entrer les Pères, puisqu'ils ne disaient plus la messe à Ste-Marie. C'était l'aveu de son délit : on le prie de revenir à sa place.

Peters lui succède, le chef des Burghers, un des plus acharnés, sous des dehors bonhomme, et qui n'a qu'une peur, c'est de se compromettre. Il fait piteuse mine. « Je suis un homme pacifique, dit-il, j'habite loin du théâtre des événements, et je ne sais guère ce qui se passe. » Il raconte alors son entretien avec le P. Koch, le dimanche 3 octobre, un quart d'heure avant notre visite à Ste-Marie. Il obtient ici un succès de fou rire. Comme il avait objecté au P. Koch, à propos des droits de Monseigneur, que Johnson, une de leurs lumières, les connaissait aussi : « Are you going to teach your grand Mother to suck eggs ? » lui avait répliqué le Père, c.-à-d. est-ce que vous allez apprendre à votre grand'mère à sucer des œufs, proverbe anglais qui répond au nôtre : « Grosjean veut-il en remonter à son curé ? » Le pauvre Peters n'avait rien compris à cet anglais-là ! Il raconte donc, comme chose très grave, que le Père lui a dit une phrase telle que lui, Peters, n'en a jamais entendue de sa vie, et où il n'a compris que les mots *grand'mère* et *œufs*. Le tribunal éclate, et le juge lui-même, oubliant sa gravité, s'abandonne à un rire de Jupiter olympien. Le témoin, un peu interdit de l'effet de sa déposition, termine en disant que, prévoyant des affaires, il était rentré prudemment chez lui. C'était faux : mais cela lui valut du juge cette verte observation : « Pourquoi venez-vous témoigner, si vous n'étiez pas là ? » Et ce fut tout. A notre grand étonnement, la série des témoins était close. Le juge, toujours couvrant de sa large écriture feuilles sur feuilles, élaborait la sentence. Nous apprîmes depuis que nos gens de Ste-Marie, à la suite des paroles du juge le lundi précédent, avaient dans le gain du procès une telle confiance, qu'ils avaient renvoyé leurs nombreux témoins, comme inutiles au succès de l'affaire. — De même ayant su comme nous que l'on retirait à M. Dunlop les affaires de simple police, ils s'étaient empressés de télégraphier à Colombo pour obtenir qu'il jugeât encore leur cas.

Aussi quelle déconvenue, quand ils l'entendent prononcer cette sentence : « D'après l'audition des témoins, il y a évidence absolue que les six pré-

venus suivants sont gravement coupables, » et il nomme Gnanam, le petit vieux Santia, Raza, le brutal, et trois autres ; « je les condamne à six mois de prison. » La foudre, éclatant en plein ciel sans nuage, ne les eût pas étonnés davantage. Ils se regardaient les uns les autres, n'en croyant pas leurs oreilles. Revenus enfin de leur stupeur, ils se précipitent près de leur avocat pour souscrire un appel. En passant derrière nous, ces pauvres gens, se méprenant fort sur les sentiments de nos cœurs, disaient avec rage : « Vous êtes contents, hein ! souâmis, vous êtes contents ! » Et d'autres : « Vous avez voulu nous mettre en prison, nous y sommes. » En effet on les fit entrer dans la grande cage du milieu de la salle, jusqu'à ce que les formalités de l'appel fussent remplies. Avant d'être relâchés provisoirement, ils durent fournir une caution de plus de trois cents francs chacun.

Enfin nous sortons du tribunal. Il paraît que les accusés, comptant sur un acquittement, avaient commandé une musique indienne, c.-à-d. deux horribles clarinettes et autant de tambours pour nous faire une escorte qui nous consolât de notre échec. Mais dans l'éroulement de leurs espérances, ils n'y songèrent plus, et se contentèrent de nous saluer d'applaudissements ironiques et de cris, sur une partie de notre parcours. Nous nous attendions à pire : aussi, de retour à St-Antoine, notre premier soin fut d'aller remercier Notre-Seigneur et le bon saint, qui avait fait son petit miracle.

Il était cinq heures : l'animation fut grande en ville. Dans une maison voisine de la nôtre, rendez-vous ordinaire des Burghers les plus exaltés, on gesticula, on cria fort et longtemps. Qu'advierait-il la nuit ? Nous comptions pour le moins sur une bonne grêle de pierres. Plusieurs nuits de la semaine précédente déjà, il nous était tombé ainsi une manne qui ne venait pas du ciel. Mais les frondeurs, obligés de se tenir assez loin, et jugeant difficilement dans la nuit de la portée de leur tir, se réjouissaient d'entendre, sous leurs projectiles, les tuiles voler en éclats, et joncher la terre de leurs cadavres. Par bonheur le toit qui souffrait était moins le nôtre, que celui du voisin, un des leurs, lequel nous accusait hautement du méfait.

Bref ce soir-là le souper, la récréation se passèrent tranquilles. Mais à neuf heures, la cloche de Ste-Marie sonne précipitamment, et nous distinguons la voix de Gnanam : « Courez vite ! Courez vite ! » C'était, pensions-nous, le signal de l'émeute. Non, au bout d'un instant, tout bruit cesse ; et le lendemain nous apprenons que c'était un petit coup monté par l'ancien sacristain. Il avait fait mettre le feu à un coin de la vérandah du presbytère Ste-Marie, puis était accouru à grand bruit l'éteindre en accusant un Carrer de l'avoir allumé. La fourberie était patente : l'affaire n'eut pas de suite.

Le lendemain, disparition d'un petit pont, construit à l'entrée de notre maison par le Fr. Wright. Informations prises, il a été enlevé pendant notre souper : nos boys ont vu faire le coup, mais avec la bravoure qui les caractérise, ils n'ont osé souffler mot. Heureusement je remarque des traces dans

la rue ; le pont avait été traîné, et la police, sur mes indications, l'eut bientôt retrouvé. « Où était-il donc, demandai-je à l'agent ? — Chez le sergent. — Comment, chez le sergent : ce n'est pourtant pas lui qui... — Non : mais on l'a rapporté chez lui. — Et il n'a pas vu le voleur ? — Non, souâmi. » Oh ! la police ! « Sur douze agents, nous disait l'inspecteur, il y en a un auquel je puis me fier. » Tous les autres fraternisent avec les délinquants, et les aident à passer entre les mailles de dame justice.

Ce dimanche soir, et le lendemain, assez forte grêle de pierres sur nos toits : des gens armés de fusils parlent de faire l'assaut de notre presbytère ; car on est fort mécontent, paraît-il, de ce qu'après avoir eu l'audace de faire condamner nos rebelles, nous n'ayons pas immédiatement imploré leur grâce, et l'on entend nous rappeler à la pratique de la douceur évangélique. Quant à songer qu'un peu de repentir hâterait peut-être le pardon, on en est loin. Du reste tout espoir n'est pas perdu : l'appel peut tout sauver, il s'agit seulement de gagner ce nouveau procès. Pour cela, ils brûleront leur dernière cartouche. En attendant, ils dépensent d'abord 120 roupies pour envoyer à Colombo un certain Johnson. « C'est un malin, avait-on dit au P. Koch, qui connaît le droit canon aussi bien que Monseigneur : il chauffera l'affaire. »

Cela dit, est-ce l'espérance qui leur rendit le courage d'être calmes ? est-ce crainte de compromettre, par de nouvelles violences, le succès de leur appel ? ou les premières pluies d'hiver firent-elles sur leurs ardentes colères l'effet de douches bienfaisantes ? Je ne sais : mais à tout le tumulte des jours précédents succéda un apaisement subit : plus de pierres, plus de menaces, plus de couteaux, ni fusils ; presque plus même d'épithètes malsonnantes. On reprend, sous les ondées quotidiennes, les constructions interrompues ; la maçonnerie sera, dit-on, terminée pour la Toussaint. Même transformation dans l'esprit des condamnés, où le ressentiment fait place à une sorte de résignation béate. Nous rencontrons, dans une de nos excursions, Vicenti Santia, l'un des plus violents. Il s'approche, avec toutes les démonstrations du plus grand respect et nous dit : « Moi, j'ai défendu les Pères, j'ai empêché qu'on les frappe, et puis je suis condamné à la prison. C'est le bon Dieu qui l'a voulu : j'irai. » Les autres de même posent en victimes, en martyrs de leur zèle pour la bonne Mère. Pour elle, ils iront volontiers en prison ; ils parlent même d'y prendre avec eux sa statue.

Toutefois avant de subir leur peine, Gnanam et ses complices entendent bien ne négliger aucun moyen de l'éviter. Du reste, la caste tout entière fait cause commune avec eux. Non seulement ils choisissent à Colombo un excellent avocat ; ils veulent aussi intéresser le ciel en leur faveur. Tous les soirs à partir du lundi 18 octobre, les dévots de la cause sainte sont convoqués à la récitation du rosaire. On voyait alors à l'église des gens qui jadis en prenaient peu le chemin. De notre jardin nous entendions les voix criardes des enfants réquisitionnés pour donner la réplique.

Mais, par leur multiplicité même, ces offices sans prêtre fatiguaient, et paraissaient de plus en plus vides. La Toussaint approchait, puis la Fête des morts : les gens se demandaient si nous les priverions de la messe en ces saints jours. L'avant-veille de la Toussaint, comme le P. Bonnel faisait à l'école sa visite quotidienne, Gnanam et quelques autres se mirent sur son passage : « Est-ce que nous n'aurons pas la messe lundi ? — Faites votre soumission à Monseigneur, et vous l'aurez. — Nous n'avons pas besoin de Monseigneur. Vous êtes notre curé, vous pouvez bien nous dire la messe. — Comment voulez-vous que je vous dise la messe ? vous nous fermez l'église. — Nous vous l'ouvrons tous les matins : nous vous bâtirons un beau presbytère, nous vous nourrirons bien ; mais vous n'irez plus à St-Antoine, nous ne voulons plus des prêtres de St-Antoine. — C'est cela, dit le P. Bonnel, il vous faudrait un bon petit curé, pour vous seuls, et qui fût votre très humble serviteur. Merci, ce n'est pas moi qui voudrai de ce métier-là. »

La fête des Saints, celle si touchante des Morts se passèrent donc assez tristement à Ste-Marie. Ce fut bien pis, quand vint l'Immaculée Conception, fête jadis célébrée, dès la veille, par des vêpres solennelles, et quantité de pétards. Des pétards, il y en eut : mais quelles pauvres vêpres, sans prêtre, sans chape, sans encens, sans bénédiction. Et le jour même de la fête, au lieu de la messe solennelle, les nasillardes plaintes de Gnanam. Le régal parut maigre. Justement on inaugurerait à St-Antoine des ornements étincelants, récemment envoyés au P. Bonnel par l'excellent P. Haté, le recteur d'Enghien.

Vainement l'ancien sacristain, toujours fécond en expédients, imagina, pour combler le vide des offices, des agapes fraternelles, à la manière des premiers chrétiens, sur l'herbe, dans l'enceinte aimée de la nouvelle église ; agapes dont, du reste, nos propres cocotiers faisaient en partie les frais, d'après le principe cher à nos gens que les biens de l'église sont les biens du peuple. Visiblement on se lassait ; plusieurs familles burghers parlaient de passer au protestantisme ; quelques autres, d'appeler un prêtre schismatique ; d'autres enfin se glissaient aux offices de Tandavanvély ; et, pour maintenir son troupeau dans la résistance quand même, Gnanam en était réduit à réquisitionner ses gens pour les litanies, et à surveiller les abords de nos églises pour en écarter les transfuges. Une seule chose restait bien arrêtée : c'était la volonté de ne se réconcilier jamais avec ceux qu'ils nommaient dédaigneusement *les prêtres de St-Antoine*, ou encore *les prêtres voleurs des cloches*, et pour tout dire, avec les Jésuites, ces hommes inflexibles et autoritaires, qui n'avaient pas su s'incliner devant les volontés de leur peuple. Aussi, les Jésuites pouvaient en prendre leur parti : jamais aucun d'eux ne dirait la messe dans leur nouvelle église.

Sans doute le départ des PP. Moreel et Beaurepaire, envoyés par le *status* à Trincomali, et l'arrivée du P. Bonnel avaient été regardés par les gens

de Ste-Marie comme une concession à leurs rancunes. Le P. Bonnel avait trempé, il est vrai, dans l'affaire du 30 octobre ; il avait aussi déposé contre eux à la Cour, « mais lui, du moins, avait dit la vérité : tandis que les autres, le P. Koch, le Fr. Wright, et le P. Supérieur lui-même avaient horriblement menti. » Le P. Bonnel était donc *persona grata*, et on essaya de le gagner à la bonne cause. De là ces ouvertures pour lui faire accepter la bonne petite cure de Ste-Marie. Mais quand on vit qu'il refusait de se séparer de la cause de ses frères, il fut enveloppé dans la réprobation commune, et, de plus en plus, l'on jura qu'au grand jamais un Jésuite ne serait curé de Ste-Marie.

Cependant l'appel, qui, selon les prévisions, devait venir vers la fin d'octobre, traînait affreusement. Si les juges se proposaient d'énerver nos gens, ils pouvaient se flatter d'avoir complètement réussi. Johnson de temps en temps envoyait un télégramme : « C'est pour mardi. » Vite Gnanam organisait un office extraordinaire. Dès le matin les clochettes de Ste-Marie faisaient rage ; il y avait litanies, chapelet, litanies encore, une grande partie de la journée : puis, le soir, on apprenait que l'affaire avait été remise. Cela devenait pénible ; sans parler de la dépense : car l'avocat profitait de chaque délai pour se faire adjuger quelque chose. Enfin cependant, le 26 novembre, il y eut une première plaidoierie à Colombo, puis une autre le 1^{er} décembre. Johnson télégraphia : « Bonne cause admirablement défendue : triomphe certain. » Et regardant sa mission comme terminée, il reprit le paquebot pour Batticaloa. O dérision de la fortune ! en débarquant le 4, il apprit que la veille, en la fête de S. François Xavier, était arrivée cette petite dépêche : « Sentence confirmée : peine seulement réduite à six semaines. » Ce fut comme un coup de foudre. Quoi ! condamnés en appel ! A quoi recourir maintenant ? C'en est fait, et la prison... Mais que dis-je ? il leur reste une ressource : un recours en grâce. Ces gens ne doutent de rien. Vite une pétition au Gouverneur est rédigée par un certain Santiago ; leur avocat se fait fort de la faire agréer : ils n'iront donc pas en prison, c'est sûr, et les souâmis en seront pour leurs frais.

Du reste si ceux-ci ont pu se bercer un instant de l'espoir que cette condamnation les réduirait, ils devront en rabattre. « Pour rentrer dans notre église, ce n'est pas seulement six d'entre nous qu'il faudra mettre en prison, c'est nous tous, et jusqu'au dernier de nos enfants. » Un grand meeting est convoqué le dimanche soir après l'office ; Johnson y péroré, et, comme réponse à la condamnation, on décide le passage au schisme, malgré quelques opposants. Il faut une messe pour Noël : on la veut à tout prix ; et puisque, foi de Johnson, les schismatiques disent la messe, une messe aussi bonne que celle des Jésuites, on aura un schismatique pour Noël.

Malgré le soin des rebelles d'écartier de leurs réunions tout assistant suspect de nous renseigner, la décision me fut connue dès le lendemain ; et,

informations prises, je crus devoir la signaler par télégramme à Monseigneur. Celui-ci me répondit qu'en prévision d'un procès de propriété qui paraissait inévitable, il fallait réclamer à Jafna deux volumes de nos archives, qui s'y trouvaient encore. Un bateau partait de cette ville dans quelques jours : je télégraphiai qu'on voulût bien lui confier les précieux documents. Par une vraie fatalité, le choléra venait d'éclater à Jafna ; défense au paquebot d'y prendre ni passager ni colis. Que faire ? Nous étions fort embarrassés. Était-il bien sûr d'abord qu'un prêtre schismatique dût bientôt arriver ? Qu'ils l'aient demandé, c'est possible : il suffit pour cela d'un télégramme que le premier venu peut lancer. Mais un schismatique ne viendra pas sans poser des conditions : qui s'engagera à le payer ? Ensuite Alvarez, l'évêque jacobite de Colombo, a-t-il en ce moment quelqu'un sous la main ? Il est vrai qu'il avait, dit-on, du jour au lendemain fait un prêtre de son cuisinier. Mais ce tour de force ne peut indéfiniment se renouveler. Bref, d'une part, nous ne voulions pas, en questionnant les gens sur ce point, leur donner à penser que nous avions peur ; d'autre part, il importait de ne pas nous laisser surprendre, et, pour cela, de nous rendre maîtres de l'église et du presbytère : car dans les procès de propriété la loi anglaise tient grand compte du fait de la possession. Après mûre réflexion, voici le plan auquel nous nous arrêtâmes. Le schismatique, s'il venait, devait arriver samedi dans la nuit, par le bateau de Colombo. Or les condamnés étaient convoqués la veille, le vendredi 17, à la Court-House, pour entendre la sentence d'appel, et se voir, séance tenante, appréhendés, et conduits, menottes aux mains, à l'ombre des murs pénitentiaires. Justice ainsi faite et nos droits proclamés hautement à Batticaloa comme à Colombo, nous pouvions, ce semble, nous déclarer pleinement satisfaits : et levant l'interdiction qui pesait depuis trois mois sur l'église, nous y rentrions d'autorité, et y célébrions la messe dès le samedi matin. De cette manière, le schismatique, arrivant samedi dans la nuit, trouverait portes closes, et quelqu'un derrière.

Notre plan ainsi combiné, j'écrivis à Monseigneur pour le lui soumettre, et comme il n'y avait pas de temps à perdre (nous étions au lundi 13 décembre,) je priai Sa Grandeur de nous répondre télégraphiquement. Le lendemain mardi, nous allâmes, le P. Bonnel et moi, en reconnaissance dans le domaine de Ste-Marie. S'ils attendent un schismatique, pensions-nous, ils feront quelques préparatifs ; voyons d'abord s'ils remettent le presbytère en état. Nous allons droit à la maison. Dans la vérandah, 8 à 10 hommes : il y en avait eu ainsi, nuit et jour, pour monter la garde, depuis l'enlèvement des cloches. Ils se lèvent à notre vue : affectant de ne pas nous apercevoir de leur présence ; nous essayons d'ouvrir la porte. La serrure est mauvaise : elle résiste. Ne sachant si elle a été changée, ou forcée, nous n'insistons pas. Mais par les fenêtres, j'examine l'intérieur : les chambres sont vides, et dans un délabrement complet. Aucun préparatif donc : cela

me paraît de bon augure. Nous nous avançons, en longeant les constructions ; les gens nous suivent : « Oh ! c'est solide, dit l'un d'eux, qui visiblement grillait d'entamer la conversation. — Nous ne disons pas que ce n'est pas solide : mais vous auriez bien fait de laisser Monseigneur s'en assurer. » Alors ils se mirent à parler tous à la fois avec une volubilité telle que le P. Bonnel y perdit son tamoul, et comprit seulement qu'ils désiraient beaucoup la messe. « Faites votre soumission à Monseigneur et vous l'aurez. » Nous sortons de l'enceinte du cimetière, à travers une foule curieuse, mais nullement hostile ; car un gamin, s'étant hasardé à lancer une des épithètes qui couraient les rues depuis trois mois, se vit appliquer sur la bouche un vigoureux baillon. Cependant un jeune homme, l'un de ceux qui nous avaient parlé des premiers, nous suivait, et quand il fut à peu près seul avec nous : « Tout le monde, nous disait-il, est repentant, très repentant. Il n'y a plus qu'une seule caste qui ne veut pas se soumettre. — Écris cela à Monseigneur, lui dis-je, et il vous pardonnera. »

Nous rentrons très surpris de ce que nous venions d'entendre, et nous nous demandions ce qu'il fallait en croire. Pour moi, j'avais peine à penser que tout fut pure tromperie. Rien dans l'attitude de ces gens ne semblait indiquer des schismatiques qui attendent à bref délai un chef. Ils réclament la Messe : donc ils n'y comptent pas pour dimanche. Cependant un tel revirement des esprits, après ce que l'on chantait sous nos fenêtres deux jours auparavant, était si peu vraisemblable, que nous n'osions l'espérer.

Comme nous discutons les chances pour ou contre sous notre vérandah, nous voyons arriver M. Nagapper, un avocat de la caste des Carrers. Il vient, dit-il, au nom des gens de Ste-Marie, pour traiter la grande affaire de la réconciliation. C'était à n'y rien comprendre. Comme il s'aperçoit de notre étonnement, il exhibe deux dépêches de M. Sampayo, notre éminent avocat de Colombo. Dans la première, il prie M. Nagapper, son ami, d'offrir aux rebelles leur grâce et le pardon de Monseigneur, au prix d'une soumission complète. Dans la seconde, répondant à une objection formulée par le peuple, il donne l'assurance, au nom de Monseigneur, que l'église nouvelle ne sera ni démolie, ni détournée de sa destination. L'avocat demande ensuite quelles conditions nous mettons à la réouverture de l'église. « Celles qu'a toujours exigées Monseigneur, la signature d'une lettre de complète soumission, celle rédigée par le P. Koch, par exemple, et la reddition des clefs. Croyez-vous les gens disposés à les accepter ? — Pas tous encore, me répond l'avocat ; mais il y a *meeting* ce soir, et j'espère. »

Pour nous, nous restions encore assez incrédules. Plusieurs tentatives de réconciliation avaient échoué au dernier moment, devant l'obstination de quelques coolies. Ensuite ces gens, après leurs insolents propos et leur odieuse conduite, étaient-ils capables de revenir franchement à nous ? Peut-être la peur de la prison les amènerait-elle à une soumission apparente :

mais après ? Hélas ! les échos du *meeting* qui se tenait près de notre jardin, n'étaient pas faits pour nous inspirer grande confiance. Ce qui dominait, c'était les cris : « Illeï ! illeï ! non ! non ! »

La nuit parut longue à notre impatience. Le lendemain dans la matinée, l'avocat Nagapper m'apporte un projet de lettre à Monseigneur laborieusement composé. Il y avait beaucoup à y reprendre. Nos gens au début se donnaient la satisfaction de faire leur *meâ culpâ* sur notre poitrine plutôt que sur la leur : la cause de tout était un simple malentendu. Mais enfin, nous introduisîmes un paragraphe où les droits de Monseigneur étaient nettement reconnus ; puis, vers la fin, la demande de pardon arrivait, accompagnée d'une protestation de soumission pour l'avenir : j'acceptai la pièce telle quelle, et demandai la signature au moins de tous les meneurs, et spécialement d'une dizaine que je désignai. L'avocat se faisait fort de nous rapporter des centaines de noms. Il dut en rabattre : le lendemain il en avait recueilli juste dix-huit : ceux d'abord que j'avais exigés, trois des condamnés, sur six, et quelques autres de valeur douteuse. Ainsi je trouvai le nom d'un de nos meilleurs enfants, resté fidèle malgré les persécutions ; on lui avait forcé la main. C'était maigre : l'avocat promit de faire de nouvelles démarches, et le soir, il m'apportait 24 noms. Monseigneur n'en exigeant que vingt, je dispensai M. Nagapper de poursuivre sa tâche ingrate. Du reste, le temps pressait : nous étions à la veille du 17, jour du prononcé de la sentence, et de l'incarcération de nos condamnés : j'écrivis au Police-Magistrate pour lui demander un sursis, jusqu'à ce que le gouverneur ait pu répondre à la demande de grâce présentée par Monseigneur.

Un point était déjà obtenu : cette soumission écrite, que les rebelles avaient juré de ne jamais faire, je l'avais. Mais pas encore les clefs de l'église. Ensuite un petit compte supplémentaire, auquel je tenais beaucoup, restait à régler. Le presbytère Ste-Marie avait été pillé : chaises, armoires, lits, et même plusieurs tonneaux de ciment avaient disparu. On avait fait argent de tout cela, je le savais, pour soutenir le procès : raison de plus pour en exiger l'entière restitution. J'allai donc chez l'avocat Nagapper pour régler ces deux affaires. Les clefs étaient entre ses mains, mais il avait défense de les livrer avant que la grâce des condamnés fût arrivée : à donnant, donnant. — « Ce n'est pas très aimable, lui répondis-je : pour moi, je ne dirai pas la messe dans cette église avant que j'en aie les clefs. » Là-dessus il me les promit pour le lendemain, *nâleiki*, le mot favori de l'indien, pour échapper à une obligation immédiate. Il ajouta que tous les objets enlevés nous seraient aussi restitués. Je lui soumis alors une autre difficulté : Monseigneur à qui j'avais télégraphié que trois seulement des condamnés avaient fait leur soumission, ne se montrait pas disposé à solliciter la grâce de ceux qui ne manifestaient aucun regret. Comme j'en faisais l'observation à notre avocat, l'un des impénitents, Vicenti Santia, survint : aussitôt M. Nagapper,

dont le ton avec nous était si doux, et presque timide, s'emporte, et traite du haut en bas le malheureux récalcitrant, qui se dérobe, et glisse comme un serpent entre les objurgations de l'avocat, prenant à témoin la Vierge et tous les Saints du ciel qu'il n'est pas coupable, et n'a rien à rétracter. Cette petite scène nous donna l'idée des dispositions de nos gens, et des moyens qu'on avait dû prendre pour obtenir une rétractation quelconque ; et de plus en plus nous nous demandions si, dans la comédie qui se préparait, on ne nous réservait pas le rôle de dupes. Notre amour-propre, je l'avoue, souffrait cruellement. Ce n'est jamais agréable d'être berné : mais l'être par des indiens, c'est vexant. Dès le principe, connu les mœurs de nos gens, nous nous disions : « Quand ils seront arrivés à leurs fins, qu'ils auront bâti leur mur malgré nous, ils viendront se jeter à nos pieds, jurer qu'ils se repentent, et demander une pénitence (cela leur coûte si peu) ; mais au fond ils se riront de nous, et le triomphe sera pour eux. » Vicenti Santia avait eu la naïveté de l'annoncer ouvertement au P. Koch, et la comédie aurait été jouée depuis longtemps, si les incidents que l'on connaît n'étaient venus exciter les passions et compliquer étrangement la situation. Le bouillon nous était présenté un peu plus tard : mais enfin le moment semblait venu de le boire, et je le répète, c'est un vilain quart d'heure.

Or, voici qu'en effet le lendemain samedi, dès 8 h. du matin, M. Vanderput, le greffier de la cour avec lequel nous avons déjà fait connaissance, se présente avec sa majesté ordinaire, en compagnie de Vicenti Santia, le récalcitrant de la veille. Ils viennent l'un au nom des Burghers, l'autre au nom des tamouls, pour offrir aux Pères la pleine et entière soumission de tout le peuple (air connu), et demander en retour le pardon de l'oubli complet (surtout bien complet) du passé. C'était le bouillon : nous le bûmes de bonne grâce. « Puisque la soumission est entière, répondis-je, le pardon le sera aussi. Mais il y a trois coupables nommément excommuniés : ceux-là devront faire la pénitence publique, et obtenir ensuite l'absolution de leur censure. Puis j'espère qu'en nous rendant notre presbytère, on y replacera ce qui s'y trouvait. — Tout sera rendu, assura M. Vanderput. De plus le peuple viendra vous chercher ce soir, pour vous reconduire solennellement à Ste-Marie. — En ce cas, vous aurez les offices dès demain, et je vais vous faire délivrer la cloche. » Sur ce, j'écrivis un mot au Police-Magistrate, et je charge Santia de le faire parvenir. Quand cet homme, qui, ne sachant pas l'anglais, n'avait pas suivi notre conversation, eut compris que ce petit papier allait rendre la fameuse cloche, tant et tant réclamée, sa joie dégénéra en délire. Il courut colporter partout la bonne nouvelle, et dès lors toute opposition fut vaincue : il n'y eut qu'une voix pour célébrer la réconciliation.

Dans la journée nous fîmes visite à l'agent du gouvernement pour lui annoncer le rétablissement de la paix, auquel sa fermeté avait du reste beau-

coup contribué; et rassurés désormais sur l'attitude qu'il convenait de prendre en face du peuple, nous attendîmes. Vers cinq heures, les détonations de pétards nous annoncent le commencement de la fête. A la Police-Station, des cris de joie saluent l'apparition de la cloche, et au bruit des décharges de toute la mousqueterie de la ville, aux accents aigus des clarinettes estompés par les mugissements des tambours, un cortège triomphal se forme pour nous l'amener. Quand elle fut à notre porte, une députation vient nous prendre. Revêtu de la chape, accompagné du P. Bonnel en surplis, du Fr. Wright, qui, pour avoir été à la peine, méritait bien d'être à l'honneur, je me présentai, non sans quelque émotion, à cette foule naguère encore si insultante et si farouche. Elle s'agenouilla, implorant une bénédiction, et on se remit en marche.

Le nouvel inspecteur de police, un européen qui ne nous avait pas fait regretter son prédécesseur, un burgher aux allures louches dans toute cette affaire, avait bien organisé les choses. A défaut de troupes pour faire la haie (il n'y a pas un soldat à Batticaloa) nous avons toute la police de la ville : deux agents à mes côtés, le bâton de commandement au poing, deux en avant, deux en arrière, six « en bourgeois » disséminés dans la foule, l'inspecteur lui-même dans le parcours. Devant nous, les enfants de chœur, puis la musique indienne, aussi complète que le comportent les ressources du pays : deux clarinettes dont l'une, basse, n'a qu'une note, mais quelle note ! et l'autre se livre, dans les hauts, à de capricieuses broderies ; quatre tambourins, que deux artistes portent suspendus à leur cou, et frappent de toute la force de leurs mains d'acier ; enfin deux paires de disques de fer, décorés du nom de cymbales. C'était peut-être le même orchestre qui devait nous faire, le jour du procès, une escorte ridicule. Aujourd'hui ces gens ne savaient quelles contorsions faire pour nous honorer. Nous avons peine à ne pas éclater de rire à la vue de leurs poses, de leurs grimaces, des œillades expressives qu'ils se lançaient, pour s'indiquer la mesure, dont du reste ils ne tenaient pas le moindre compte. Ils avaient fort à faire, il faut le dire, pour dominer le bruit de la foule. Dans leur joie folle les gens dansaient, riaient, criaient, prenaient à pleines mains les pétards enflammés, et les jetaient sur nos pas, au risque de mettre le feu à nos vêtements.

Nous fîmes ainsi tout le tour du cimetière Ste-Marie, pour entrer enfin par la porte principale en face de l'église nouvelle. Arrivé devant celle qu'il s'agissait de réconcilier, je chantai les prières du rituel, fis les aspersiones et pénétrai dans le sanctuaire. Les femmes seules occupaient l'église : les hommes étaient tout à la cloche qu'on s'empressait de remonter. J'attendis que les applaudissements, puis une joyeuse sonnerie m'avertissent que l'opération avait réussi ; et quand le peuple fut rentré, je fis une allocution de circonstance, dont le P. Bonnel donnait, phrase par phrase, la traduction

en tamoul. J'annonçai la messe pour le lendemain, et de beaux offices à Noël, puis je donnai une solennelle bénédiction. Dire le bonheur peint alors sur tous les visages, est chose impossible. « Quand on pense, disaient les femmes, que, depuis trois mois, nous n'avons pas eu la messe ! » Les hommes se jetaient à terre pour nous toucher les pieds, et c'est en distribuant partout des bénédictions et de bonnes paroles, que nous fûmes reconduits, musique en tête, comme toujours, jusqu'à notre résidence Saint-Antoine. Nous aussi, je l'avoue, nous étions franchement heureux. Sans doute il ne faut pas se bercer d'illusions : mais il est des choses auxquelles on ne doit pas non plus regarder de trop près, sous peine de s'exposer à ne plus les voir telles qu'elles sont. Sans approfondir donc les dispositions de notre peuple, ni peser des intentions que seule peut apprécier la balance divine, nous nous disions qu'un grand malheur nous était épargné, celui d'un schisme. Nous avons tant souffert d'une lutte de trois mois contre nos rebelles : qu'eût-ce été le jour où leur serait venu un chef pour la diriger et l'envenimer encore ? Or à quoi avait-il tenu que ce triomphe dont nous venions d'être l'objet ne fût sous nos yeux, décerné à un misérable jacobite ? Dieu avait eu pitié de nous : nous lui devons de l'en bénir du plus intime de notre cœur. Gloire donc en soit à Lui et à Notre-Dame, la patronne de nos chrétiens, plus égarés peut-être que coupables !

Cependant le P. Bonnel, en homme pratique, avait visité le presbytère Ste-Marie, et y avait constaté l'absence d'une partie notable encore de notre mobilier. Survint alors le fameux Jonhson, qui expliqua que divers objets avaient été enlevés secrètement, « dans un moment de découragement », par des personnes qui désiraient qu'on n'ébruitât pas la chose ; mais que lui, Jonhson, se faisait garant d'une complète restitution. C'était la confirmation d'une lettre reçue il y a quelques jours, et qui nous dénonçait en effet deux recéleurs, qui avaient tout intérêt à n'être pas publiquement connus. Nous fûmes bons princes, et nous acceptâmes la parole de Jonhson, qui, du reste, nous remit les clefs de l'église et se déclara désormais le plus humble et le plus dévoué de nos serviteurs.

Le dimanche 19 décembre, dès 5 h. du matin, la cloche réconciliée de Ste-Marie sonnait son plus joyeux *Angelus*. Le sonneur, je crois, avait passé la nuit à son poste, pour que personne ne lui ravît ce plaisir. A 8 h. messe, et sermon du P. Bonnel, dans une église comble.

Et Gnanam, quelle figure faisait-il en tout cela ? Gnanam, quand il se vit impuissant à prolonger la résistance, se mit en tête de la soumission. C'est toujours être en tête de quelque chose. Il était là, au soir de notre rentrée triomphale, allant, venant, criant, donnant ses ordres, présent, ce semble, partout à la fois. Quand je parus, il jeta sur moi un long regard anxieux : me voyant un visage souriant, il se crut tout permis, et eut l'audace de reprendre à la sacristie sa place accoutumée. Le P. Bonnel dut le mettre

poliment dehors, en lui rappelant qu'il était encore excommunié. « Qu'ai-je fait, dit notre hypocrite en pleurnichant, pour mériter cette peine ? — Si tu ne comprends pas même ta faute, lui dit le Père, inutile de te présenter ici. » Après la cérémonie Gnanam revint à la charge, avoua qu'il avait désobéi à Monseigneur, et consentit à faire telle pénitence qu'on lui imposerait. Dès le dimanche matin en effet, il vint me trouver, et (que ne fait-on pas pour rester sacristain ?) se jetant à mes pieds, les larmes aux yeux, il implore une pénitence et son pardon. Pour faire réparation publique, il ne pouvait choisir un meilleur jour. C'est devant une assistance digne des plus grandes fêtes, qu'avant la messe, il confessa sa faute, reçut les coups de satei réglementaires, et fut enfin relevé de l'excommunication. Son exemple, heureusement contagieux cette fois, entraîna ses deux complices, qui furent admis à la pénitence le jour de Noël.

Du jour où les offices recommencèrent à Ste-Marie, ce fut entre nos prodiges et nous un assaut d'amabilités : ils voulaient absolument se faire pardonner ; et nous aimions à montrer aussi que nous pardonnions. Le toit de l'église livrait passage à toutes les cataractes du ciel. Au premier mot que nous en disons : « Il sera refait pour Noël. » Et dans cette saison où l'on ne trouve plus de feuilles, ils en découvrent 2000 en deux jours. Malheureusement la pluie fait rage toute la semaine : n'importe, nos gens la bravent, et tout transis refont leur toit et blanchissent leur église, à la veille même de Noël.

Cependant un nuage planait toujours sur ce bonheur : la grâce des condamnés n'arrivait pas. Ce qui était arrivé au contraire, c'était un refus net du gouverneur de prendre en considération la pétition de Santiago et consorts. Ils vinrent tout piteux m'apporter cette nouvelle, qui était faite pour nous plaire. Je les rassurai de mon mieux : « La demande de Monseigneur, sera, tout me le fait espérer, mieux accueillie, que celle de votre Santiago. » En effet, le matin même de Noël, comme je me disposais à dire la sainte Messe, un télégramme apportait, comme don de joyeux avènement du saint Enfant, l'amnistie tant désirée. Aussi quels joyeux *Gloria* ! furent chantés en ce jour, et que de bouteilles vidées, hélas ! On se succéda chez nous pour se féliciter avec nous du rétablissement de la paix. Seuls les Carrers regrettaient peut-être quelque peu de voir rendues à Sainte-Marie les bonnes grâces dont ils bénéficiaient à ses dépens depuis trois mois. Vers le soir Gnanam vint encore une fois pleurer à nos pieds : il n'avait pas terminé, que Jonhson survient, tire son mouchoir, le pose à terre, met ses deux genoux sur son mouchoir, et demande pour lui un pardon tout spécial, à cause de l'opposition très sérieuse qu'il nous a faite en secret. Enfin tous protestent que l'incident est clos, bien clos, clos à tout jamais,..... jusqu'au prochain.

C. ROYER, S. J.,

Supérieur de la Mission de Trincomali.

La mission de Trincomali.

Lettres du P. Bonnel.

Trincomali, 4 octobre 1896.

LA mission du Malabar n'est plus pour moi qu'un souvenir. Je ne la regrette pas, j'ai cent fois mieux ici sous tous rapports. Le climat est plus sain, la nature plus riche, les cœurs plus ouverts, le ciel plus gai, la moisson d'âmes s'annonce plus abondante et plus belle. Comme nous ne l'avions que trop prévu, tout le Malabar est déjà en proie aux dissensions. Avec Mgr Lavigne, la paix, la concorde ont disparu et n'y reparaitront plus avant de longues années. Quant à nos œuvres, elles commencent à aller à la dérive ; les catéchuménats sont supprimés, le collège ne marche plus. Les élèves retournent dans leurs familles ; les autres sont partagés en trois camps hostiles : les païens, les sudistes et les nordistes. Nos couvents cessent d'être soutenus, et les religieuses parlent déjà de rentrer au foyer domestique, l'orphelinat ne vivra plus dans six mois d'ici. Pauvre pays ! il est puni pour son ingratitude. On se saurait trop prier pour lui. La leçon est dure : sera-t-elle seulement comprise !

Monseigneur Lavigne a été remplacé par deux évêques indigènes. Le P. Aloysius, secrétaire de Monseigneur et son *socius* dans son voyage en France, réside à Ernaculum près Cochin où il lutte contre la misère. Le P. Maquil, nommé à Changanacherry, c'est-à-dire dans une caste ennemie de la sienne, voit ses ouailles lui fermer l'entrée de son diocèse et arborer sur sa cathédrale le drapeau noir de la révolte.

Je me plais beaucoup à Trincomali ; la ville est très gracieuse ; les environs aussi pittoresques qu'il est possible de se l'imaginer. C'est un des plus jolis coins du monde. Que d'aquarelles j'aurais à prendre de çà et de là pour te faire admirer les beautés dont je suis ici le spectateur quotidien ! Figure-toi, en attendant mes croquis, tout le pays couvert de forêts et de rochers et la ville entière cachée sous les cocotiers avec le dôme blanc de notre église dominant tous les arbres.

De notre église on ne voit pas la mer, mais on l'entend fort bien et il n'y a qu'une rue à passer pour y arriver. L'église est très belle, mais il y a encore moyen de l'embellir.

Trincomali est une vraie ville, et bon nombre de nos chrétiens sont richement habillés. Ils s'étonnent que notre autel et les prêtres ne soient pas aussi richement ornés surtout dans les grandes fêtes. Quant à leur demander de nous aider à mieux faire, c'est inutile : la plupart font grand train au dehors pour marier leurs enfants, mais de fait n'ont aucune fortune personnelle. Les autres sont ou officiers ou soldats de la garnison anglaise, et ce monde-là vit au jour le jour de la paye reçue.

Trincomali, 11 octobre 1896.

Trincomali est séparée de Batticaloa par des jungles et des forêts sauvages sur une distance de 75 milles anglais, plus de 100 kilomètres français.

Le P. Évrard est venu nous voir de Batticaloa en voiture, la semaine dernière. Il a mis quatre jours à faire le trajet, passant souvent à travers les marais, à travers les rivières sans pont. La côte est habitée, elle est même assez peuplée, mais il se trouve à l'intérieur quelques rares tribus sauvages à qui il faudra bien dans quelques années, si non l'an prochain, porter la parole évangélique. Je suis tout désigné pour cette besogne. On parle déjà de m'installer seul à Cottiar au sud de la baie de Trincomali, appelée aussi baie de Cottiar. Nous y avons une chapelle, mais le presbytère est encore à construire. Il me faudra dans les commencements habiter dans la chapelle, à moins que nous ne soyons assez riches pour acheter un des bungalows voisins.

La baie est couverte d'îles boisées magnifiques à voir, elle est entourée de grandes montagnes boisées. Dans ces forêts, on trouve le léopard, les grands ours bruns et noirs en abondance, des buffles sauvages, des éléphants sauvages et beaucoup d'autres bêtes dont le voisinage n'est guère désirable. Les singes pullulent aussi dans ces parages. Les Indous les considèrent comme des dieux, et malheur à qui en tuerait un seul ! La victime aurait vite ses vengeurs !

Nos chrétiens de Trincomali ne sont pas d'une piété exemplaire. Nous en avons plus de 2000 ici, et une quarantaine à peine assistent à la messe chaque jour. Nous avons ce mois-ci les exercices du S. Rosaire à 5 h. $\frac{1}{2}$ du soir. J'y tiens l'harmonium, on chante des cantiques tamouls, et il n'y a qu'une vingtaine de bonnes femmes et quatre ou cinq hommes pour répondre aux prières. C'est désolant ! Que de bien, il y a à faire ici ! Le P. Heimburger ne sait que très peu le tamoul, un peu pour causer, un peu pour confesser, mais pas assez pour comprendre les gens, pas assez non plus pour prêcher et enseigner la manière de bien vivre. En somme il y a plus d'ignorance que de mauvaise volonté. A force de prières, de patience, de zèle, d'attentions et de dévouement, on arrivera peut-être à tout remonter. Par malheur, nos gens sont divisés en 3 ou 4 castes qui se détestent réciproquement. L'union, la concorde, la charité chrétienne en souffrent beaucoup. Ce sont des conflits perpétuels entre eux, il nous faut une prudence extrême pour éviter les froissements. Les grandes fêtes de l'année sont à la charge des différentes castes qui rivalisent de plus belle quand les fêtes arrivent. L'an dernier, dans la semaine de la Passion, au sujet du choix des lectures dramatiques à faire dans l'église, il y a eu des rixes sanglantes entre nos chrétiens. L'un d'eux a été presque tué dans la mêlée. Il y a eu des arrestations par la

police. Nous songeons à supprimer cette année-ci les drames de la Passion qui donnent lieu à de si graves conflits.

Mais ce que nous n'arriverons peut-être jamais à supprimer, c'est la profonde antipathie qui règne entre les castes. Nos chrétiens ont sous ce rapport les violentes passions de leurs congénères païens. Chez ceux-ci, le poignard joue un rôle important : les coups de couteaux, les assassinats sont fréquents.

Hier soir encore, il y a eu une grande rixe tout près de notre église. Un païen a été tué net d'un coup de couteau dans le visage ; quatre autres ont été criblés de coups de poignards et transportés presque sans mouvement, presque mourants à l'hôpital. Nous sommes en vrai pays de brigands. Ne crains pourtant pas pour ma peau, le prêtre catholique, le « swami », comme on dit ici, est généralement respecté. Les païens eux-mêmes le regardent comme un homme honnête et bienfaisant, et je n'ai pas grande chance de martyre ici. Ce serait pourtant possible, le diable s'en mêlant et le bon Dieu le permettant.

Aujourd'hui même, 11 8^{bre}, le nouveau renfort de Pères quitte Marseille. Ils arriveront le 28 à Colombo, quelques jours après ils seront près de nous. Évidemment, ils ne pourront rendre aucun service dans le début, s'ils ne savent pas la langue tamoule, mais ce sera un encouragement pour nous de les avoir ici, et ne pourraient-ils que garder nos maisons durant nos courses apostoliques, ce serait déjà beaucoup. L'Indien est voleur, et il faut y regarder de très près pour n'être pas volé. La vie est très chère ici. C'est à peu de chose près aussi cher qu'en Europe, et les postes sont loins d'être lucratifs.

13 décembre 1896.

Le R. P. Royer nous est arrivé dimanche dernier, 6 décembre, par le *Lady Havelock*, un des deux steamers côtiers de notre île de Ceylan. Il était 7 heures du matin quand la sirène du navire nous apprit son entrée dans le port. Le P. Heimburger et moi nous nous rendîmes à bord du steamer en une magnifique barque pour y saluer notre nouveau supérieur et l'escorter jusqu'à l'estacade. Là un grand nombre de nos chrétiens le saluèrent de leurs hurrahs et de leurs applaudissements renforcés de salves d'artillerie. Nous montâmes en voiture découverte, et lentement nous nous rendîmes à la résidence, aux sons criards des clarinettes indiennes et au bruit étourdissant des tambours et des triangles.

Un très joli pandel avait été préparé sous la vérandah de notre résidence. On y lut au R. P. Supérieur une adresse en anglais à laquelle le P. Heimburger répondit en cette langue au nom du R. P. Supérieur. On offrit des bouquets, puis la foule se rendit à l'église, où le R. P. Supérieur célébra la Ste Messe.

La fête fut malheureusement un peu gâtée par des jalousies de castes. Nos Vellalers ayant demandé les premiers cet honneur avaient préparé à leurs frais le pandel; deux autres castes refusèrent de s'y rendre pour y saluer le P. Supérieur.

Une d'elles avait préparé un pandel (un bien vilain pandel, en face de l'église); le P. Supérieur pour leur faire plaisir leur promit de visiter leur pandel avant le salut. Ils remercièrent en souriant et, sans rien nous dire, allèrent démolir leur pandel, ne pouvant probablement pas souffrir que nous choissions notre moment pour leur être agréables. Nous ne pouvons passer par leurs caprices: une telle conduite nous empêcherait de faire à nos chers Indiens tout le bien que nous voulons. Avec la prière, la patience, l'affection et le temps nous arriverons bien un jour à imposer notre autorité et à nous faire définitivement aimer de tous.

Le soir de son arrivée le R. P. Supérieur dut assister à une petite soirée musicale offerte par les Vellalers sous le pandel qu'ils avaient construit. On apporta pendant la séance plusieurs plateaux chargés de fruits et de légumes qui furent présentés en cadeau au R. P. Supérieur. La fête fut couronnée à l'indienne par un feu d'artifice.

21 février 1897.

Nous avons eu ici de fort belles fêtes de Noël. Ma crèche tournante a figuré pendant huit jours avec ses 75 personnages, anges, démons, gens et bêtes. Après huit jours, pour la Circoncision, il a fallu tout enlever, car l'humidité extrême de la saison couvrant de moisissure mes personnages, il a fallu tout mettre en lieu sec. Ce n'en a été que mieux. Une jolie statue du divin Enfant revêtu de langes de soie brodés d'or remplaça mes cartons découpés; les fleurs artificielles remplissaient la grotte: ce fut du plus bel effet.

Pour l'Épiphanie une magnifique crédence remplaça l'étable. Nous eûmes un cortège des Mages qui arrivèrent à la grotte conduits par la Ste Vierge et S. Joseph qui avaient été à leur rencontre. Tout se passa à la satisfaction générale et fut couronné par une procession « magique » autour de l'église. C'était la première fois qu'on fêtait ainsi les Rois à Trincomali: on se promet bien d'avoir mieux encore l'an prochain.

Après l'Épiphanie, j'entrepris la préparation des enfants et grandes personnes à la première communion. Tous les jours conférence d'une demi-heure ou trois quarts d'heure en tamoul. Enfin trois jours de retraite en règle avec trois instructions en tamoul de ma composition. Le jour du saint Nom de Jésus, première communion, fête de première classe. Tout se passa comme en France. Il ne manqua que les beaux grands cierges de nos premiers communiantes de France. De plus petits cierges les remplacèrent.

Garçons et filles portaient des couronnes sur la tête. Beaucoup portaient des colliers, des bracelets et des bijoux d'or. Quelques-uns en étaient littéralement couverts. Il y avait quatre ans qu'on n'avait eu à Trincomali cette cérémonie de la première communion. Aussi fit-elle un très grand plaisir. Avant la communion j'adressai un petit fervorino de cinq ou six minutes aux premiers communicants. Le soir nous eûmes l'imposition des scapulaires, la consécration à la Ste Vierge, la rénovation des vœux du baptême, et chacun se retira content.

La piété de nos chrétiens a fait de sensibles progrès depuis plusieurs mois, le nombre toujours croissant des confessions et des communions en fait foi. Mais que de bien encore à faire! Que de gens vivent encore dans le désordre et le concubinage! Que de gens font encore des diableries de tout genre, voire même des sacrifices au diable! Le nombre des retours s'accroît, mais ces retours ne sont pas toujours aussi absolus, aussi consolants que nous le voudrions. Le voisinage des païens, la fusion presque forcée avec eux exercent sur l'atmosphère morale une funeste influence. Combien n'avons-nous pas besoin de prières pour avoir raison de ces puissantes barrières! Prie bien pour notre pauvre mission et fais prier pour elle dans toute la mesure de ton pouvoir ; on ne priera jamais assez pour nous.

25 avril 1897.

Le R. P. Royer est venu passer quelques jours ici, du dimanche des Rameaux au mardi de Pâques. J'ai visité avec lui nos deux chrétientés de Kottiar et de Velvéry. Le bon Père a logé dans l'église de Kottiar ouverte à tous les vents, me laissant pour la nuit une misérable hutte où j'ai parfaitement dormi malgré les rats qui envahissaient la place. A Velvéry la chambrette était mieux conditionnée. J'ai prêché d'improvisation à Kottiar, et le R. P. Supérieur en a été si content, qu'il m'a donné séance tenante, outre le ministère de Trincomali, centre de notre pangou, le ministère de la jungle sur une distance de 80 milles (plus de 100 kilomètres) sur 40 milles. J'ai prêché ce matin dans notre église de Trincomali; je pars ce soir dans une misérable voiture à bœufs pour Maganaï. J'ai pour escorte mon bon ange et mon cuisinier. Tout le pays que j'ai à parcourir et à évangéliser est couvert de jungles et de forêts. Ce sera presque aussi beau qu'au Malabar. Peu de chrétiens, mais je pars pour en faire avec la grâce de Dieu. Beaucoup d'ours et d'éléphants sauvages, mais Dieu saura bien les tenir à distance. J'emporte mon fusil et des balles : aide-toi, le ciel t'aidera.

1^{er} août 1897.

Depuis trois mois je voyage sans relâche et les aventures se sont multipliées, de quoi remplir un demi-volume. Je les ai racontées en détail dans

mes lettres au R. P. Royer et à Monseigneur de Galle, qui désiraient des rapports complets sur l'état des chrétientés que je visitais. Aussi je n'ai que fort peu de temps pour te faire connaître notre situation.

Nos chrétiens avaient été longuement délaissés. Ce leur fut une grande consolation d'apprendre qu'enfin un souâmi allait s'intéresser à eux et venir les visiter régulièrement. Les débuts s'en ressentirent : Enthousiasme des chrétiens, empressement aux exercices de piété, joie du missionnaire.

Après de si beaux commencements, le naturel indien, qui n'a pas que des côtés fort heureux, reprit le dessus et les difficultés commencèrent et nous n'en sortirons pas de si tôt.

« Mercenarius dignus est mercede suâ. » Le R. P. Supérieur trouva étrange, à fort bon droit, que je dusse me nourrir à mes frais chez les chrétiens que j'évangélisais. Il fallut imposer une taxe pour l'entretien du missionnaire. Les Indiens, qui ne sont ni prêteurs ni donneurs, poussèrent de grands cris quand ils virent qu'il fallait déboursier. Ils durent bien en passer par là pourtant : c'eût été bien commode autrement. De partout on n'entendit que des plaintes et des récriminations ; elles durent encore. L'assistance à la messe et aux prières du soir s'en ressentit ; et pourtant on ne demande pas gros, quelques cents par famille de temps en temps ; mais, si peu que ce soit, c'est toujours trop. Le missionnaire catholique doit donner et n'a droit de rien recevoir. Il y a donc du froid ; cela changera avec le temps, et j'attends des jours meilleurs.

Ne va pas croire d'ailleurs que je me dorlote. Je voyage dans les plus misérables charrettes du pays, je couche sur une natte étendue sur le sol et je me contente de la plus modeste nourriture. L'habitation n'est pas plus brillante. A Manganai je couche sur un lit en briques dans une chambre sans lumière. A Velvéry je n'ai ni chaise, ni table, ni lit, je dîne sur mes valises. A Paleyouttou je dors et travaille dans la chapelle qui n'a que trois murs, le quatrième ouvert tout d'une pièce servant à la fois de porte et de fenêtres. A Kottiar je loge ou à l'école dans une chambre qui est loin d'être inodore et qui n'a pas de lumière, ou dans la sacristie, où je n'ai pas même de porte et où la paille du toit et la pluie du ciel tombent sans relâche sur ma table de travail et sur le sol, donnant à cet abri un air assez réussi d'étable ou d'écurie.

Les conditions dans lesquelles je voyage n'ont rien de plus confortable. Les couvertures de mes charrettes laissent passer les rayons du soleil et la pluie. Le manque de ressort vous expose à des secousses qui vous rompent de fatigue bien longtemps avant d'avoir atteint le terme du voyage. Les voyages en barque sont bien souvent moins agréables encore. Une fois j'y ai essuyé un orage qui m'a trempé depuis les pieds jusqu'à la tête et m'a gâté ma toilette pour dix jours. Une autre fois, il y avait dans la baie une tempête effroyable : il fallut faire la traversée au risque pour moi d'aller re-

joindre prématurément le P. Outerleys au séjour des bienheureux. La mer était bouleversée par l'ouragan, les vagues n'avaient pas moins de 2 mètres de haut. Notre esquif franchit 9 milles en 34 minutes, c'est dire qu'il filait 6 mètres et demi à la seconde. Les vagues s'abattaient en sifflant dans la barque. Tu vois en esprit le plaisir de ces douches répétées.

Néanmoins tout cela me serait bien indifférent si je n'avais d'autres difficultés bien autrement sérieuses sur les bras. Kottiar est à moitié en révolte. Dès mon arrivée, il a y trois mois, je remarquai que le sacristain nous volait à pleines mains dans les affaires de la banque de la paroisse. Je le cassai et comme sacristain et comme annavi ou marguillier. Immédiatement son parti se révolte. Il y a deux mois que je l'ai à dos. Il refuse la dîme, il a refusé toute participation à la réception de Monseigneur en tournée de confirmation. Fort de l'appui de mes supérieurs je ne bronche pas, et il faudra bien que ces entêtés cèdent devant mon impassibilité. Tout n'est pas rose dans le métier, mais la récompense sera proportionnée aux ennuis supportés.

GALICIE.

La Compagnie de Jésus et les socialistes en Silésie et en Galicie.

Lettre du P. Tomniczak.

Chyrów, le 23 octobre 1897.

MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE,

P. C.

L'AN dernier Mgr Kopp, cardinal de Breslau, nous a confié une vaste paroisse de 15.000 âmes, en Silésie autrichienne. Voici les circonstances de ce fait étrange et contraire à l'esprit de notre Institut.

Le curé de la province de Karvine venait de mourir. Les paroissiens demandèrent à Monseigneur un prêtre à leur guise. Monseigneur refusa carrément, car le prêtre qu'ils voulaient, était connu par ses publications si malsaines, que tous les évêques de Galicie en défendirent la lecture. En outre, la paroisse était travaillée par les socialistes, recrutés parmi les milliers de mineurs, occupés dans les houillères du comte Lavich. Mgr Kopp était bien embarrassé. Il s'adressa à Rome, et demanda pour quelques années les Pères de la Compagnie. Eux seuls, prétendait Monseigneur, peuvent ramener les esprits et rétablir l'ordre dans la paroisse. La demande de Monseigneur fut exaucée, et l'an dernier, au mois de septembre, cinq de nos Pères partirent pour cette mission difficile. Il va sans dire que l'accueil ne fut pas trop cordial. Tant bien que mal, ils s'installèrent dans le pres-

bytère et commencèrent leurs travaux apostoliques. Quelques mois plus tard, le R. P. Christian, Supérieur de la mission, nous écrivit : « Tout le monde nous regarde de travers, personne ne nous salue dans la rue, il semble que nous vivons parmi des ennemis jurés. » Tous les dimanches, les socialistes venaient en troupe à l'église pour faire du tapage, et pour huer le prédicateur, s'il osait discuter ou condamner les théories utopistes du socialisme. Mais les Pères savaient à quoi s'en tenir, et dans leurs sermons, laissaient les socialistes en paix. Rien ne peint mieux la situation délicate de nos Pères que la lettre suivante du R. P. Supérieur. « Vers Noël (1896) je fus appelé près d'une vieille pauvre, femme d'un socialiste. Je me rends dans la maison de la malade, avec le Très-Saint-Sacrement sur la poitrine. A mon arrivée, le mari de la mourante se place sur le seuil et me dit : « Si vous avancez, je vous tue sur-le-champ avec le bâton, ou ce couteau, que voilà. Choisissez ! » Le R. P. Supérieur ne quitta pas la partie. Se voyant en danger de vie, il se rend au poste de gendarmerie, et escorté de deux gendarmes, il revient administrer les derniers sacrements à la malade. »

Cependant, grâce à la bénédiction d'en haut, au travail assidu et désintéressé de nos Pères, les esprits se calmèrent peu à peu. On commença à regarder ces terribles Jésuites d'un œil plus bienveillant, et les pauvres paroissiens, trompés par les doctrines perverses de leurs meneurs, s'attachèrent de plus en plus à ces missionnaires qu'ils voulaient chasser, il y a quelques mois, à coups de pierres. Une circonstance surtout bien exploitée par le P. Supérieur, gagna presque tous les cœurs de cette malheureuse paroisse. Le premier du mois de mai 1897 approchait. Les socialistes résolurent d'organiser une grande manifestation et de faire beaucoup de tapage. Le gouvernement, craignant une émeute, ordonna de renforcer le poste de gendarmerie de 40 soldats, ce qui déplut fort aux socialistes. Sur ces entrefaites le P. Supérieur se rendit chez le commandant de gendarmerie, lui disant qu'il prenait toute la responsabilité de l'émeute, et que les mesures prises par le gouvernement, au lieu de calmer, irritaient encore de plus en plus les esprits turbulents des socialistes. Le commandant se laissa persuader, et le P. Supérieur rentrant chez lui recommanda toute l'affaire au Sacré-Cœur de JÉSUS et aux prières des Nôtres. Cette démarche du R. P. Supérieur ne manqua pas d'être connue et fit une bonne impression. Tout le monde en parlait, et la veille du premier mai une députation composée de socialistes se présenta chez le P. Supérieur, le priant de faire célébrer le lendemain une messe solennelle. « Très volontiers, leur dit le P. Supérieur, mais il y faut joindre un discours, dont je me charge moi-même. » Peut-être les socialistes se seraient-ils passés de ce discours, car leur réunion devait avoir lieu à 11 heures, mais ils n'osèrent pas répliquer et consentirent à tout. Le lendemain, une messe solennelle fut célébrée, les socialistes vinrent en

foule, et le R. P. Supérieur, voulant empêcher leur réunion de 11 h., prononça un discours fort goûté pendant une heure et demie. Il était bien midi quand le service divin finit, et les socialistes sortant de l'église se dirent qu'il n'est pas bon de haranguer quand on sent le vide dans l'estomac. Tout le monde songea à calmer la faim, et la réunion n'eut pas lieu. Dans l'après-midi, une députation de socialistes se présenta chez le P. Supérieur pour le remercier d'un si beau discours, et de la messe célébrée avec tant d'éclat.

Le mouvement socialiste qui ravage l'Allemagne s'est étendu aussi en Galicie. Chez nous toutes les villes plus importantes ont des socialistes, qui font beaucoup de mal parmi les ouvriers. Au début leurs sourdes menées furent ignorées par la presse catholique. C'est, en grande partie, par les brochures populaires de nos Pères, et surtout par les écrits et dissertations publiques du R. P. Badeni (provincial actuel), que l'attention des catholiques fut mise en éveil. Maintenant la bataille continue sur toute la ligne. Il faut le dire, les socialistes sont bien organisés, et ont gagné beaucoup de terrain, mais de l'autre côté le mouvement catholique s'accroît de plus en plus ; on s'organise, on s'arme pour combattre le mal. Nos Pères tiennent le premier rang dans ce combat à outrance, aussi sont-ils décriés par les journaux socialistes comme des ennemis les plus redoutables de leur cause en Galicie. A Cracovie, un de nos Pères a contribué beaucoup à fonder un journal aux tendances catholiques, pour les ouvriers. Il paraît chaque semaine et lutte bien contre ses adversaires. Dans toutes les villes de Galicie on organise des associations d'ouvriers, pour contrecarrer les travaux des socialistes. A Léopol, l'an dernier, s'est formée une association de servantes. Elle compte déjà deux mille associées, et l'un de nos Pères en a soin. Je ne dis rien des congrégations de la Ste-Vierge, de diverses professions, qui existent à Léopol et à Cracovie. Elles sont dirigées par nos Pères, et font beaucoup de bien.

Au commencement de cette année, le P. Jackowski publia une brochure sur la nécessité d'un journal foncièrement catholique pour la Galicie, et qui fût indépendant de tout parti politique. Cette idée fut applaudie par tous les catholiques. Le Père Jackowski se mit à quêter les fonds nécessaires pour une pareille publication, et grâce à ses soins le journal paraît depuis le premier du mois d'octobre sous le titre « Le mouvement catholique » (*Puch Katolicki*). Il va sans dire que la rédaction de ce journal n'est pas entre les mains de nos Pères. Elle a été remise entre les mains de quelques messieurs dévoués à la cause catholique.

Avant de terminer, laissez-moi encore vous dire quelques mots sur la vénération pour Notre-Dame de Lourdes en Pologne. Mon troisième an fini, je fus envoyé avec deux autres Pères dans un gros bourg nommé Nizborg, éloigné de 12 lieues de Tarnopol. Il y a chaque année un grand con-

cours de fidèles pour la fête de la Visitation. Un modeste sanctuaire s'élève au milieu du village, qui est habité moitié par les Polonais, moitié par les Uniates (Ruthéniens). L'église des Polonais est si petite, qu'elle peut contenir à peine quelques centaines de personnes, mais elle possède un trésor précieux qui attire chaque année des foules énormes pour la Visitation. Ce trésor, c'est une belle statue de Notre-Dame de Lourdes, appelée par le peuple « la Vierge merveilleuse ». En voici l'histoire :

Il y a quelques années, les Polonais de ce village n'avaient pas d'église latine, et ils étaient obligés d'aller très loin pour entendre la sainte messe dans leur rite. Le curé à qui appartenait le village en question, y fit construire une petite église, la mit sous la protection de Notre-Dame de Lourdes, et fit venir une belle statue de France.

Quand la statue arriva, elle fut portée processionnellement jusqu'à destination, sur un parcours de 12 kilomètres. Ce fut une démonstration religieuse inouïe. Le peuple en apprenant qu'une statue était arrivée de Lourdes, accourut de toutes parts, en foule immense, pour assister à la procession. Le bruit se répandit que c'était la Vierge merveilleuse qui venait de Lourdes en Pologne. La Ste Vierge, ainsi portée en triomphe, fut placée sur le maître-autel d'où elle ne cesse de répandre des grâces nombreuses sur tous ceux qui ont recours à elle. Le peuple des deux rites y vient en foule pour prier et pour se recommander à la Vierge merveilleuse. Cela déplut au curé grec de ce village (russophile acharné), et il résolut de mettre tout en œuvre, pour empêcher ses paroissiens d'aller à l'église latine. A cette fin, il fit venir, je ne sais de quelle fabrique, une statue de Notre-Dame de Lourdes, et la fit placer sur un autel de l'église grecque. Mais voilà qu'une difficulté imprévue se présente. La Vierge avait un chapelet à la ceinture, et le curé n'en veut pas, parce que, prétendait-il, cela est contraire à la pureté du rite grec, cela sent le latinisme (comprenez Rome). Il faut donc enlever le chapelet à la Ste Vierge. Le curé en donne l'ordre à un de ses paroissiens. Celui-ci n'ose pas. Il en appelle un autre. Celui-ci refuse catégoriquement. Enfin à force de chercher, il trouve un homme qui, pour un bon salaire, se charge d'enlever le chapelet. La besogne finie, cet homme se trouve mal, et bientôt il perd complètement l'usage des mains et des pieds. Il vécut encore quelque temps, mais sans recouvrer la vigueur de ses bras et de ses pieds. De plus, le curé a perdu dans un incendie tout son avoir : le peuple dit tout haut que c'est la punition du ciel, et continue à fréquenter l'église latine.

La veille de la Visitation, j'ai célébré les vêpres solennelles. Il faisait bien nuit quand la procession se mit en marche. Tout le monde chantait en polonais le cantique ravissant, où l'on répète après chaque strophe « *Ave, ave Maria* ». Les cloches sonnaient à toute volée, une brise légère agitait la flamme jaune des cierges, et mon âme était inondée de joie ; je songeais

à Lourdes. Oui, c'était un Lourdes polonais en miniature, car la même foi, la même vénération pour la Ste Vierge animaient cette poignée de peuple polonais et ces foules immenses, qui viennent de tous les points du globe, pour prier devant la grotte Massabielle.

Votre tout dévoué en N.-S.

L. TOMNICZAK, S. J.

POLOGNE.

La persécution religieuse dans la Pologne Russe.

Lettre du P. Tomniczak.

Chyrow, janvier 1898.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE MINISTRE.

P. C.

EN Russie tout ne va pas aussi bien que le prétendent quelques journaux quotidiens. On peut dire que rien n'est si captieux que la politique russe envers l'Église catholique et la Pologne. Le gouverneur de Varsovie est animé, paraît-il, des meilleures intentions pour la cause polonaise, mais il a contre lui (sauf un journal) toute la presse russe, presque tous les employés, qui remuent ciel et terre, pour maintenir l'ancien système d'oppression introduit par *Gourko*. D'un côté le gouvernement a consenti à faire quelques concessions aux Polonais, mais de l'autre la persécution persiste. On a consenti à la nomination de quelques évêques, et presque en même temps on a déporté Monseigneur Simon et trois autres prêtres. Si les journaux polonais commencent à blâmer cette manière d'agir du gouvernement russe, les journaux étrangers, payés par la Russie, nous dépeignent comme des mécontents et des révolutionnaires. Ils citent les concessions octroyées aux Polonais, qui de fait existent sur le papier, mais qui ne sont jamais mises en pratique.

Deux prêtres, professeurs de théologie, ont été condamnés à l'exil, il y a quatre ans, dans cette fameuse affaire du séminaire de Kielie. L'année dernière, au mois de décembre, ils devaient rentrer dans leur pays, et reprendre les travaux interrompus dans le séminaire. Hélas ! il n'en a rien été. On leur a défendu de rentrer en Pologne, on ne sait pour quelle cause, et ils sont forcés de rester en exil, contre toute justice.

Et que vous dire sur la manière dont on traite la langue polonaise, dans un pays où il y a « dix » millions de Polonais ? Il est sévèrement défendu à tous les employés de se servir de la langue polonaise, même si l'interlocuteur ne sait pas le russe. Un employé convaincu d'avoir violé cette loi néfaste, perd tout de suite sa place. Dans les lycées du gouver-

nement, dans chaque classe, se trouve une affiche défendant de parler aux enfants polonais, leur langue maternelle. Si l'on trouve entre les mains d'un élève un livre polonais, même le meilleur, la loi ordonne de chasser l'enfant du lycée pour ce crime énorme ; l'exception seulement est faite pour le livre de prière, qui peut être imprimé en polonais. Il est vrai qu'on enseigne le polonais dans les lycées russes, deux heures par semaine. Mais c'est une pure ironie, car la classe se fait en russe, et l'on se sert de manuels composés dans la langue russe. D'ailleurs ces manuels sont pleins d'erreurs ; là où on le peut, on tâche de fausser l'histoire polonaise, et de diminuer le prestige de l'Église catholique et d'exalter l'Église orthodoxe. Ainsi par petites doses on fait déguster aux enfants polonais ce venin des erreurs schismatiques qui produiront plus tard les effets les plus funestes. Mais c'est assez sur ce triste chapitre.

Tout à vous en N.-S.

LAURENT TOMNICZAK, S. J.

AUSTRALIE.

Destruction de la ville de Palmerston par un cyclone.

Lettre du P. Conrath.

St-Joseph's Daly River Mission, 14 septembre 1897.

MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE.

P. C.

LE jour de l'Assomption de la sainte Vierge, la messe a pu être célébrée de nouveau dans notre église à Palmerston : j'étais venu dans ce but de la mission St-Joseph.

Peut-être avez-vous lu dans les journaux qu'un cyclone a réduit la ville de Palmerston à un monceau de ruines, le 7 janvier dernier. Telle fut la terreur qui régna dans toute la ville durant la nuit du 6 au 7, que plus d'un se crut arrivé au jour du jugement dernier. — Notre église fut renversée ; sans tarder les catholiques de Palmerston recueillirent des fonds pour la relever : le travail put être terminé en juillet, et l'inauguration a eu lieu le quinze août. L'église est une jolie construction en bois avec toit en fer, pavage en ciment, et véranda tout autour : Elle est dédiée à la sainte Vierge sous le vocable de l'« Étoile de la mer ». — On a également rebâti la ville.

Voici, sur cette tempête, quelques détails donnés par le journal de la localité, dans le premier numéro paru après le désastre : « Le mercredi

« 6 courant, vers 8 h. du soir, il soufflait une forte brise ; peu à peu le vent
« augmenta de violence jusqu'à devenir un ouragan ; depuis minuit jus-
« qu'à 5 h. du matin, il fit rage avec une épouvantable furie. Au vent
« se mêla une averse de pluie telle que les pays tropicaux eux-mêmes en
« ont rarement vu de semblable. Peu après que le vent eut tourné au Nord-
« Ouest, les ruines commencèrent à s'amonceler de toutes parts. Le cy-
« clone atteignit la plus grande violence de 3 h. 30 à 4 h. 30 du matin.
« Pendant cette heure, il fut impossible de se tenir debout contre le vent.
« Le craquement des maisons qui s'écroulaient, la chute de morceaux de
« fer, de pièces de bois arrachés aux toitures et aux charpentes, une pluie
« aveuglante, le grondement de la tempête formèrent une scène que
« n'oublieront jamais ceux qui en ont été les témoins. Les édifices les plus
« solides s'abattirent comme un château de cartes ; des toitures entières
« furent enlevées ; les supports des lampes et les poteaux du télégraphe
« furent brisés ou arrachés ; d'immenses poutres furent jetées au loin
« comme de la paille ; les arbres furent déracinés ; en plusieurs endroits
« de grandes maisons, soulevées en entier de leurs fondations, furent trans-
« portées à 10 ou 12 pieds plus loin ; en un mot, cette nuit fut une de ces
« nuits de destruction pendant lesquelles les plus braves sentent leur cœur
« faiblir.

« Comment n'y eut-il pas des centaines de victimes ? C'est là un mystère
« qui ne sera jamais éclairci. Tous, hommes, femmes, enfants, s'élan-
« cèrent hors de leurs demeures, au moment de la plus grande violence de
« la tempête, pour chercher un abri plus sûr quelque part ; trop souvent
« ils n'en trouvèrent un que pour s'en voir chassés aussitôt. On cite une
« famille qui dut ainsi changer trois fois d'abri sans recevoir une égrati-
« gnure. Pour avancer contre le vent, il était nécessaire de se mettre à
« quatre pattes et de se tenir le plus près possible du sol.

« Dans le quartier chinois où des files entières de boutiques et d'habi-
« tations ont été jetées à terre, il y a eu quelques morts ; on découvrira
« peut-être d'autres cadavres en déblayant les décombres ; dans l'église
« catholique, dont rien n'est resté debout, deux femmes ont été retrouvées
« mortes sous les ruines.

« Les navires à l'ancre dans le port furent les uns coulés sur place, les
« autres, jetés à la côte ; deux ou trois seulement sortirent sains et saufs
« de la tourmente.

« Le nombre total des morts, autant qu'on peut jusqu'ici le connaître, a
« été de 28 : Les dégâts sont estimés à 150,000 livres. — De 9 h. du soir
« le 6 à 9 h. du matin le 7, il tomba 11 pouces, 670 d'eau. »

L'emplacement de Palmerston est bien choisi ; sur un plateau élevé, à
l'abri par conséquent de l'inondation qu'une pareille masse d'eau n'eût pas
manqué d'occasionner. Dans toutes les rivières la crue fut considérable. Le

Mac Kinley, petit ruisseau dans la saison sèche, monta de 50 pieds, et en un endroit s'étendit sur un demi-mille de largeur. Ici, le Daly monta de 25 pieds en quelques jours : 6 pouces de plus et toute la ville eût été inondée, les jardins détruits, et il y aurait eu deux pieds d'eau dans notre maison. A quelques centaines de yards au delà, toute la plaine, à l'exception de quelques points plus élevés, a été couverte d'eau sur une étendue de 20 ou 30 milles.

Comme conséquence d'une pareille inondation, la famine se fait cruellement sentir parmi les noirs. Ces pauvres gens vivent surtout de racines et d'une espèce de pomme de terre sauvage qu'ils trouvent dans les marais et les broussailles ; quand la contrée est sous l'eau pendant des milles et des milles, cette ressource leur fait défaut. En janvier dernier, au soir d'une journée pluvieuse, quelques noirs vinrent me trouver et me dirent : « Père, il a plu toute la journée, nous n'avons pu sortir pour chercher de la nourriture : aussi n'avons-nous rien mangé ; ni déjeuner, ni dîner, ni souper, donnez-nous de la viande. » Ils en trouvèrent à la station.

Leur gâté, dans une si grande misère, m'avait étonné ; le lendemain j'en eus l'explication : la pluie ayant cessé, ils partirent pour chasser, car, disent-ils, une longue pluie rend les kangourous fous. Ce jour-là ils firent bonne capture de kangourous et d'autres animaux plus petits. C'est ainsi que chaque saison leur apporte une nouvelle ressource. A l'époque des pluies, quand l'inondation a eu lieu, ils parcourent le pays en barque, et partout où un animal a trouvé un refuge dans les arbres, ou sur quelque monticule, leur œil perçant sait bientôt l'y découvrir. Vers la fin de la saison pluvieuse c'est-à-dire en février et mars, la Providence leur ménage un autre genre de nourriture dans les œufs que les oies déposent au milieu des touffes d'herbe juste au-dessus de l'eau. Enfin quand les rivières qui alimentent le Daly, rentrent dans leur lit, après l'inondation, on peut y prendre du poisson en abondance.

Pour revenir au cyclone, nous remercions Dieu de l'avoir détourné de notre district. Il y a quelques années, une tempête de violence ordinaire détruisit notre école qui sert en même temps d'église : chaque année une partie du blé est couchée à terre par la pluie avant la récolte ; un cyclone d'une violence extraordinaire emporterait aisément tous les bâtiments que nous avons construits. Les maisons, dans ce territoire, sont bâties en bois avec couvertures en plaques de fer ; le tout repose sur des poteaux enfoncés en terre. Même bâties en pierres elles ne pourraient résister à un cyclone comme celui qui a détruit Palmerston. Daigne Dieu nous épargner un semblable désastre !

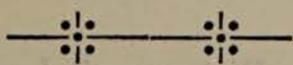
Je dois maintenant vous donner quelques nouvelles de notre mission. Ayant sa prospérité très à cœur je souhaiterais qu'elles fussent consolantes ; mais je me sens bien abattu. Le mélange de nos chrétiens avec les

païens qui travaillent à la station a eu de tristes conséquences pour leur moralité ; en outre il y a eu des périodes de troubles. Pour porter remède à ces misères, le R. P. Supérieur a renvoyé les païens, et n'a gardé que les chrétiens et quelques colons païens. Il leur a déclaré, toutefois, en les congédiant qu'on les prendrait pour couper et apporter le bois de construction, et que celui qui accepterait nos conditions serait repris comme appartenant à la station. — La première de ces conditions est pour les parents l'obligation d'envoyer leurs enfants à l'école. Quelles que puissent être les conséquences de cette mesure, c'est un pas dans la bonne voie. La plupart de ces sauvages vous font bon visage pour obtenir de vous tout ce qu'ils peuvent. S'ils obtenaient tout à leur guise, ils fréquenteraient la station dans le seul but de se procurer de la nourriture et du tabac, sans se mettre en peine de nous aider dans l'éducation de leurs enfants. Les Pères devraient leur fournir, pendant leurs maladies, des remèdes, du thé, des aliments et des couvertures ; mais sans prétendre modifier leurs coutumes ou lutter contre leurs vices. — Nous leur avons souvent répété qu'ils se tromperaient étrangement en s'imaginant que des prêtres, ou tout autre blanc, viendraient se fixer parmi eux dans un pareil but. S'ils repoussaient les biens spirituels et éternels que nous leur offrons, ils perdraient du même coup les biens temporels qu'ils s'assureraient autrement.

Cette mesure a porté le désappointement et le mécontentement dans le camp des païens ; le nombre des enfants de l'école a diminué, et s'il est vrai, comme je l'ai oui dire aujourd'hui, que les mécontents, pour se venger, ont tué quelques porcs de la station, vous verrez par là, mon Révérend et cher Père, avec quelles difficultés nous sommes aux prises.

— Plaise à Dieu que le St-Esprit passe dans ces pauvres âmes avec la force d'un cyclone et que l'effet de son passage soit une inondation de grâces ! Veuillez prier pour nous.

Ræ Væ Servus in Christo.
Joseph CONRATH, S. J.





NÉCROLOGIE.

Province de Champagne.

Vita functi anno 1897.

PÈRE Léon Asselin, 14 décembre 1896, St-Acheul. — P. Joseph Colombier, 14 avril, Louvain. — P. Remi Outerleys, 17 mai, Batticaloa (Ceylan). — P. Charles Richard, 30 juillet, Dijon. — P. Charles Jambart, 8 août, Lille. — F. Denis Jardinier, coadj. 1^{er} octobre, Dijon. — F. Drujon, coadj., 29 octobre, St-Acheul. — P. Théodore Pleck (de la mission du Canada), 30 octobre, Metz.

Province de France.

Vita functi anno 1897.

P. Henri Demante, 20 octobre 1896, Versailles. — P. Jean Bellanger, 31 décembre 1896, Angers. — F. Edouard Legay, novice scolastique, 9 janvier, Arcachon. — P. Gaspard Comoglio, 12 janvier, Paris. — F. Jean Élie, coadj., 13 janvier, Paris. — P. Emmanuel Dupont, 28 avril, Cantorbéry. — F. Jean-Marie Leroux, coadj., 7 juin, Le Mans. — F. Jean Erdel, coadj., 12 juin, Cantorbéry. — P. Adolphe Larcher, 7 juillet, Montreal. — F. François Lescrève, coadj., 6 septembre, Paris. — P. Jean Henry, 7 novembre, Paris.

VARIA.

Afrique méridionale.

Rhodesia.

LES extraits suivants, tirés d'une lettre écrite par un officier, membre de l'église d'Angleterre à un de nos Pères, chapelain militaire, montreront en quelle estime sont tenus nos Pères dans le Matabeleland et le Mashonaland.

Pietermaritzburg, Natal, 20 mars 1897.

MON CHER PÈRE,

J'ai rappelé votre souvenir à tous vos amis parmi les soldats, et sachant combien tout ce qui vient de vous les intéresserait, j'ai pensé que le mieux était de faire passer votre lettre à tous ceux dont vous mentionnez les noms.

Tandis que je me trouvais à Salisbury, après une reconnaissance, j'ai écrit une longue lettre de 24 pages environ à un de mes plus chers amis en Angleterre sur l'œuvre magnifique accomplie dans le Sud de l'Afrique, en particulier dans le Mashonaland, par la Compagnie de Jésus, comparée avec les tentatives avortées de l'église d'Angleterre. J'ai parlé des intérêts spirituels des troupes; il a été donné une magnifique satisfaction à ceux des catholiques par un Père dont les beaux offices et l'amabilité ont conquis l'affection des soldats dans un degré inimaginable à qui ne l'a pas constaté; les soldats de l'église d'Angleterre au contraire ont été absolument abandonnés à eux-mêmes; pas un clergyman n'a paru dans le camp ni au milieu des troupes durant tout notre séjour dans le Mashonaland, quoique il y en eût trois établis à Salisbury. Cette lettre, où je donnais aussi des détails sur vos offices matinaux pour les troupes, sur votre dévouement à tous les besoins des soldats, soit au camp, soit durant le combat, a été reproduite par le Manchester Guardian; elle a, je crois, soulevé un orage parmi les chapelains militaires de l'église d'Angleterre, et ouvert les yeux du public sur la manière scandaleuse dont les monceaux d'argent recueillis pour la conversion des païens sont confisqués et gaspillés par un corps d'hommes, en bien des cas totalement incapables de remplir le haut emploi auquel ils se prétendent appelés...

Mon cher Père, je vous félicite de tout cœur de l'œuvre magnifique que vous et votre Ordre êtes en train d'accomplir; je souhaite avec ardeur que vous et les autres Pères puissiez continuer longtemps l'œuvre d'une église qui est capable de produire de splendides héros comme ceux que j'ai rencontrés parmi le clergé catholique dans toutes les parties du monde.

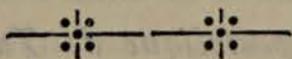
Pour ma part je puis dire que votre présence et votre conversation ont toujours été pour moi une source de bonheur, et que, quoique peut-être je ne vous reverrai jamais, vous occuperez toujours une place bien chaude dans mon affection...

Tous vos vieux amis veulent être rappelés à votre souvenir: c'eût été pour eux un grand plaisir si vous aviez été ici pour célébrer avec eux la fête de S. Patrick.

Avec mes meilleurs souhaits pour votre avenir.

Vôtre bien sincèrement,
F. N.

(Traduit des « Letters and Notices ».)



AUTRICHE. — *Le collège de Kalksburg.* — *Lettre du P. de Faultrier.*

Janvier 1898.

MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE SOCIUS,

P. C.

JE profite du répit que me laissent ici les vacances d'un mois du cours de français pour vous écrire une lettre.

Ces vacances ont lieu à cause des répétitions du semestre; mais il est à remarquer que ces répétitions ne sont plus qu'en théorie, depuis que nos Pères de Kalksburg ont obtenu, et cela successivement pour chaque classe, le droit officiel d'examen. De plus, les matières du gymnase imposées par l'État, sont si chargées, que le professeur n'a pas matériellement le temps de les répéter. Il n'y a donc pas d'examen à la fin de chaque semestre, on se contente des notes du professeur. L'élève qui a obtenu des notes au moins suffisantes pendant l'année, passe dans la classe supérieure l'année suivante.

Le collège de Kalksburg a remporté, au mois de novembre dernier, un succès important: à la suite d'une longue visite de l'inspecteur, qui a envoyé un rapport favorable au ministère, nos Pères ont obtenu le droit de conférer la « Maturité » à leurs élèves qui terminent leurs études; cette « Maturité » est le certificat officiel de bonnes études.

Avant cette autorisation, nos élèves devaient aller passer leurs examens devant les professeurs d'un établissement de Vienne. Nous n'aurons plus désormais ce souci; les élèves de 8^e passeront cet examen devant le bureau de leurs professeurs présidé par un inspecteur de l'État. Voilà donc nos Pères autrichiens récompensés de leurs peines; pour arriver à ce résultat, ils ont dû se livrer eux-mêmes au labeur ingrat des examens officiels, afin d'obtenir le titre de professeur. Plusieurs y ont laissé leur santé, et quelques-uns même y ont perdu la vie.

Cela dit à propos de mes vacances, J'aurais voulu du moins, pour remplir mon temps libre, avoir la préparation de quelques sermons de carême à prêcher à l'église Ste-Anne de Vienne, comme le fit le P. Satabin, les années précédentes, mais mon désir n'a pu être satisfait sur ce point; le curé de l'église en question est venu à mourir, et il a été remplacé par des Pères Oblats fixés depuis peu à Vienne. Naturellement ils se chargent de la dite prédication, qui était comme le monopole du Père français de Kalksburg.

Je me recommande à vos SS. SS. et prières. R^{ae} V^{ae} infimus in X^{to} Servus

J. DE F.

BELGIQUE. — *École apostolique de Turnhout.* — Au mois de septembre 1897 l'école apostolique de Turnhout fêtait le 25^e anniversaire de sa fondation. Pendant ces vingt-cinq années cette école a envoyé dans le

monde 297 missionnaires; 177 sont entrés dans la Compagnie de Jésus, dont 9 dans la province de France; 120 sont entrés dans 28 ordres ou congrégations religieuses. Tous ces missionnaires sont répartis dans 41 missions différentes. — Le R. P. Boeteman, fondateur de l'école, retenu à Bruges par son grand âge et ses infirmités, s'est associé de loin à la joie du jubilé. Le bon vieillard a certes bien travaillé *Ad majorem Dei gloriam*.

FRANCE.

ANGERS. — *Cours de Sociologie chrétienne.* — Cette année (1897-98) a été ouvert à l'Université catholique d'Angers un cours de Sociologie chrétienne. Ce cours a été confié au P. Ch. Antoine, professeur de dogme à la faculté de théologie. Il est public seulement pour les hommes et a lieu au Palais de l'Université le vendredi de chaque semaine.

Le sujet traité cette année est : *Le droit de propriété et le socialisme scientifique contemporain*. Il comprendra en tout 12 leçons dont voici les principaux sujets : La genèse et l'évolution du socialisme scientifique. — Notion exacte et justification du droit de propriété stable. — Limites imposées par le droit naturel au droit de propriété. — Régime légal de la propriété dans l'ordre social chrétien. — Le socialisme agraire. — Socialisme et capital. — Capital et capitalisme. — Le socialisme et l'organisation du travail. — La législation du travail et l'encyclique *Rerum Novarum*. — Le socialisme et le problème de la misère. — La lutte contre les infortunes occasionnées par le travail.

Ce cours est très suivi par un nombreux auditoire d'hommes et de jeunes gens.

PARIS. — *École libre de l'Immaculée-Conception.* — *Vaugirard.* — *Correspondances interscolaires.* — Au mois d'octobre dernier le P. Weber écrivait de Saint-John's college, Fordham (États-Unis), au P. Préfet du collège de Vaugirard : « Nous venons d'organiser dans notre collège une académie, qui a pour but d'offrir aux élèves plus avancés du cours universitaire tous les moyens possibles pour acquérir une connaissance plus étendue de la langue française. Permettez-moi de vous proposer un plan déjà connu en Angleterre et en France : des élèves de notre académie écriraient une ou deux lettres françaises par mois à des élèves de nos collèges en France, qui, de leur côté, après avoir corrigé ces lettres françaises venues de l'Amérique, les renverraient en y joignant une réponse en anglais. Nos élèves, eux aussi, feraient les corrections nécessaires dans les lettres anglaises venant de leurs amis de France, y ajoutant une réponse en français. Ainsi, ils continueraient mois par mois à se communiquer leurs jeunes idées. » — Le Père Préfet songeait précisément à établir ces correspondances « interscolaires ». Il accueillit donc avec empressement la

proposition du P. Weber, et désigna un premier correspondant, Charles Delahaye. Quelque temps après le P. Weber répondait : « J'ai reçu votre aimable réponse avec grande joie. Ce jour-là même nous avions réunion de l'Académie, et je fus heureux de faire part aux élèves de l'enthousiasme avec lequel vos grands ont reçu l'idée d'une correspondance gallo-américaine. Ils y ont applaudi à leur façon. Votre pensée de partager les enfants en catégorie est excellente, et je vais la suivre. Comme correspondant à M. Charles Delahaye j'ai désigné M. Philippe Paulding Brant, qui fut jadis à Vaugirard. Il a reçu au mois de juin dernier son degré A. B. c'est-à-dire qu'il a fini sa première année de philosophie ; à présent il suit le cours de la deuxième année, ou Post-Graduate. Il est enchanté de pouvoir correspondre avec un élève de Vaugirard. — Je vous réserve aussi comme correspondant un jeune élève de 15 ou 16 ans, Whitney Eckert. Aussitôt que vous me donnerez le nom de son correspondant, Whitney écrira. »

Ainsi furent établies les correspondances avec Fordham. Mais l'ensemble des élèves de Vaugirard apprend l'allemand. Le Père Préfet écrivit en Autriche pour avoir des correspondants. L'idée a été fort bien accueillie à Kalksburg. Actuellement neuf élèves de l'Immaculée-Conception écrivent à autant d'élèves de l'Immaculée-Conception de Kalksburg. Tous les âges, presque toutes les classes ont des représentants.

Les premières lettres sont forcément un peu banales, et n'ont de réel profit que l'exercice d'un thème allemand ou français, — thème fort appliqué, car dans sa réponse le correspondant signalera les fautes. Peu à peu la conversation devient plus intime, chez quelques-uns. On y fait des rapprochements sur les usages des deux peuples ; cela élargit les idées et offre quelques-uns des avantages d'un voyage à l'étranger.

Aussi les jours où arrivent les correspondances interscolaires, on peut voir un groupe se former auprès de celui qui a reçu la lettre ; ce sont les amis à qui on en fait part. Cela procure un sujet de conversation pour les récréations suivantes.

Institut catholique. — Conférences par le R. P. Gaudeau, S. J., professeur de dogmatique à l'Institut catholique : Théorie catholique de la foi : 1^{re} conférence.

1^{re} CONFÉRENCE.

L'objet de la Foi.

La Foi est une grâce. — Le mystère de la fin surnaturelle. — Mystères connexes : Trinité, Jésus-Christ. — L'existence de Dieu n'est pas l'objet normal et direct de la foi.

2^e CONFÉRENCE.

L'organe de la Foi.

La Foi est une grâce. — Dieu met en nous une faculté surnaturelle qui nous

rend aptes à atteindre l'objet de la foi et dont l'opération propre échappe à la conscience et à l'analyse directe.

3^e CONFÉRENCE.

Foi savante et Foi du charbonnier.

La Foi est une doctrine. — Préparation rationnelle à la foi. — La raison avant la foi. — La raison dans la foi. — La foi suppose et renferme une philosophie. — Certitude et obscurité de la foi.

4^e CONFÉRENCE.

La Foi du cœur.

La Foi est une vertu. — Préparation morale à la foi. — La volonté avant la foi. — La volonté dans la foi. — La foi suppose et renferme des vertus morales. — Liberté de la foi.

5^e CONFÉRENCE.

La Foi possible à tous.

La Foi est une grâce, une doctrine et une vertu. — La grâce, la raison et la volonté dans l'acte de Foi. — Conciliation, d'après la doctrine catholique, de ces trois faits certains : Dieu veut le salut de tous les hommes ; la foi est nécessaire au salut ; un très grand nombre d'hommes ne peuvent pas arriver visiblement à la foi.

6^e CONFÉRENCE.

Théologie et Apologétique.

Itinéraire de la raison à la foi. — Itinéraire direct : l'apologétique. Itinéraire régressif : la théologie. — A l'aller, il y a un abîme à franchir : comment est-il franchi ?

Conclusion apologétique : la véritable *immanence*.

Conférences par le R. P. de la Barre, S. J., professeur de dogmatique à l'Institut catholique : Les origines de la morale catholique :

1^e CONFÉRENCE.

Morale, grâce et révélation.

L'église catholique veut-elle un monopole en matière de morale ? — Deux thèses radicales. — Tout par la nature : orgueil rationaliste. — Rien par la nature : intolérance et désespoir janséniste. — Notion catholique d'une morale naturelle et d'une religion naturelle. — Facteurs communs des diverses religions. — Ce que devrait être un parlement des religions.

2^e CONFÉRENCE.

Les origines historiques.

L'erreur aux premiers siècles et ses analogies modernes — monisme et dualisme. — Doctrines naturalistes et protestantes. — Premiers apologistes.

Leur méthode : accusations allemandes et rationalistes les plus récentes. — Le sentiment de l'ordre moral et religieux. — L'âme naturellement chrétienne.

3^e CONFÉRENCE.

La morale dogmatique.

Le dogme : les idées de Providence et de loi dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. — Son exposition : la méthode théologique introduite dans la science morale. — Analogies et connexions d'après le concile du Vatican.

4^e CONFÉRENCE.

Nature et Surnature.

En morale : les vertus sont-elles dépendantes de la grâce ? — de toute habitude héréditaire ? — Nouvel ordre constitué. — « La foi chrétienne a compliqué les passions humaines et les a agrandies par l'idée de l'au delà » (J. Lemaitre). — Large distribution de la grâce.

En religion : 1^o La religion surnaturelle suppose et renferme la religion naturelle. — 2^o Elle la complète. — 3^o Elle la vivifie.

Notre-Dame du Haut-Mont. — Les Pères de la maison de retraites à N.-D. du Haut-Mont font publier par la librairie Paillart, à Abbeville, une série de tracts antisocialistes, où se trouvent réfutées d'une manière tout à fait populaire les calomnies et les sophismes des socialistes : nous en reproduisons un ici comme spécimen.

LE PARTI OUVRIER.

— Alors tu es du parti ouvrier ?

— Oui. Vive le parti ouvrier ! je ne connais que ça. Karl Marx l'a dit : « En face de la bourgeoisie capitaliste, il faut que les prolétaires forment un parti de classe, afin d'arriver à la conquête du pouvoir politique et à la socialisation des forces productives. »

— Laisse-moi tranquille, avec ton juif allemand *Karl Marx* et ses longues phrases, tout ça en bon français ça veut dire : Vive l'Internationale ! Vive les sans patrie !

— Tu m'insultes ! Je suis aussi bon *patriote* que toi.

— Ça non. As-tu lu le manifeste du Conseil national du Parti ouvrier, signé à Paris en juillet 1893 par Jules Guesde et Paul Lafargue ? Écoute la fin :

Oui, le Parti ouvrier français ne fait qu'un avec la démocratie socialiste allemande contre l'Empire d'Allemagne.

Oui, le Parti ouvrier français ne fait qu'un avec le parti ouvrier belge contre la monarchie bourgeoise de Cobourg.

.....
 Oui, nous ne faisons et nous continuerons à ne faire qu'un avec les prolétaires des deux mondes contre les classes dirigeantes et possédantes de partout.

.....
 Vive l'Internationale !.....

C'est clair, le parti ouvrier donne la main aux ouvriers prussiens, pour lutter contre les Français des classes dirigeantes et les capitalistes du monde entier.

Le parti ouvrier crie Vive l'Internationale ! c'est-à-dire vive le drapeau rouge ! vive les sans patrie ! et dernièrement la municipalité socialiste de Lille l'a bien montré en invitant et recevant avec pompe des députés prussiens ! C'est une honte, une infamie qui a fait bondir le cœur de tous les vrais Français.

— Tu as raison, et ce jour-là j'ai crié : A bas les sans patrie !... Je hais l'Internationalité et les ouvriers sans patrie ; mais je dirai toujours : Ouvriers, votez pour votre classe ; ouvriers, votez pour l'ouvrier. V'là !

— Tu dis que l'ouvrier doit voter pour l'ouvrier. Qu'est-ce que c'est qu'un ouvrier ?

— Tu le sais bien : le mineur qui travaille au fond, le verrier, le teinturier, le fileur, le tisserand qui peinent, onze et douze heures dans les usines, voilà des ouvriers.

— D'accord... Et les cabaretiers, camarade, c'est t'y des ouvriers ?

— J pense que non, les cabaretiers, y servent des chopes, de petits verres, fument leur pipe et empochent les ronds de l'ouvrier, voilà tout.

— Tu as raison, ajoute que souvent le cabaretier c'est l'ennemi de l'ouvrier, il le pousse aux grèves, il lui vend de sales drogues, des poisons et beaucoup de nos camarades sont malheureux parce qu'ils laissent au cabaret une grande partie de leur salaire, les cabaretiers ne sont pas de la classe des ouvriers.

— C'est bien vrai.

— Eh bien, trois semaines avant les élections, partout dans les journaux, dans les conférences, dans les cabarets, dans les estaminets, tu peux entendre la même musique, écoute :

Ouvriers, votez pour votre classe,
 Ouvriers, votez pour l'ouvrier.

Tu crois que les candidats ça va être des ouvriers. Des bêtises... va lire les affiches, les proclamations aux électeurs, les noms des candidats...

C'est tertous des cabaretiers, c'est pas des ouvriers.

— Tiens, c'est vrai, Carette, Lepers... tous des cabaretiers. Basly, Lamendin, encore des cabaretiers.

— Vois-tu, camarade, parmi les prolétaires, il y a les ouvriers intelligents

que les cabaretiers ne peuvent pas mener par le bout du nez. Ceux-là veulent voter pour des candidats patriotes et qui sauront faire triompher à la Chambre les justes revendications des ouvriers, c'est leur droit et je les approuve.

Y a aussi les gros dindons, les Français de 43 sous, qu'on fait voter à coups de chope et de verres de genièvre pour le parti des cabaretiers, ceux-là, c'est des oies.

Écoute, camarade, le petit discours que je veux leur faire avant le scrutin, pour leur mettre dans le citron, s'il y a moyen, que les cabaretiers y se moquent d'eux :

Électeurs,

Ouais ! Ouais !

N'applaudissez pas encore... Vous êtes tous du parti ouvrier... faut voter pour votre classe, faut voter pour l'ouvrier.

Ouais ! Ouais !

Les Cabaretiers, c'est pas des ouvriers... votez tous pour les cabaretiers !

Ouais ! Ouais !

Vous êtes bêtes comme des oies.

Ouais ! Ouais ! Ouais !

Tous aux urnes, pas d'abstentions... Vive la Sociale ! Vive le parti cabaretier !

Ouais ! Ouais ! Ouais !

L'électeur qui vote pour le parti ouvrier, c'est presque toujours un bon patriote qui, à force d'entendre répéter Ouvriers, votez pour votre classe, s' imagine voter pour le bon ordre, le bon droit, la justice, et qu'on fait voter pour des cabaretiers socialistes, pour des sans patrie, pour le désordre, pour l'anarchie, pour sa propre ruine.

C'est un pauvre dindon dupé par les meneurs de la Sociale.

CHINE. — M. de Bezaure a eu un grand succès auprès des autorités chinoises de *Chang-hai*. Sous son prédécesseur les mandarins locaux s'étaient plusieurs fois opposés à ce que le Conseil municipal français élevât un château d'eau sur le terrain qu'il avait acheté du côté de l'arsenal chinois, parce que les tuyaux de conduite d'eau devaient passer sur terrain en dehors de la concession française. Enfin les pourparlers ont abouti, et quelques jours avant de mourir, le *Lieu-tao-tai* a donné par écrit toutes les permissions. A la suite de cette concession, le Conseil municipal français a accordé aux mandarins de construire un pont pour relier les deux *Bunds* (quais) français et chinois à *Che-lao-pou* : on y travaille en ce moment. Le Bund chinois est bien fait. La circulation des voitures japonaises n'est pas encore

accordée officiellement ; cependant on en voit quelques-unes circuler, de sorte que nos Pères et Frères peuvent aller maintenant à *Tong-ka-dou* en « Jinrinska » (voitures à bras japonaises).

Filature catholique. — Le P. Pierre, à la date du 10 novembre 1897, écrit au R. P. Supérieur que, d'après les derniers renseignements qu'il a obtenus des teneurs de livres, il y avait à la date du 16 octobre, à l'intérieur de la filature, 2262 ouvriers et ouvrières. Il indique quelques salaires selon les catégories : les moindres pour les hommes sont de 25 cents (1 fr. 25) ; pour les femmes de 10 cents (0 fr. 50) ; et les plus élevés pour les hommes de 30 cents (1 fr. 50) et pour les femmes de 27 cents (1 fr. 35). Il termine ainsi : « Je crois que maintenant les chrétiens peuvent et doivent se contenter et remercier la Providence qui leur donne un riz si assuré. »

MONTAGNES ROCHEUSES. *Scolasticat de St-Ignatius mission, Mont.* — Au mois de février, le P. Paul Arhuis, ministre du Scolasticat, a prononcé ses derniers vœux. A cette occasion les scolastiques ont donné une séance dramatique et musicale et représenté le *Bourgeois gentilhomme* de Molière. Ce Scolasticat compte trois années d'existence ; il y a 13 théologiens (petit cours) et 15 philosophes. Le R. P. Georges de la Motte y est tout ensemble recteur et professeur de morale.

NORVÈGE. *Rentrée des ordres religieux.* — L'année passée, le Parlement de Norvège a voté une loi qui permet désormais à tous les Ordres religieux et congrégations, excepté aux Jésuites, de rentrer dans ce pays.

Un ministre protestant, M. Tangen, écrivait à ce propos : « d'après ce vote, il est aisé de prévoir que la Norvège s'ouvrira un jour toute grande même aux Jésuites ; ce ne peut être qu'une question de temps. Les catholiques n'ont pas à perdre courage.

« Leur religion était autrefois celle de toute la Norvège. Ils croient qu'elle le redeviendra.

« Leurs efforts ne vont à rien moins qu'à ramener le peuple norvégien sous la domination de Rome et à le faire rentrer dans cette Église hors de laquelle il n'y a pas de salut.

« Si nous avons des yeux pour regarder, nous devrions reconnaître qu'aujourd'hui, moins encore qu'en 1814, nous ne sommes en état de tolérer les moines et les Jésuites. Quand nos pères décrétèrent leur expulsion, il n'y avait rien à craindre du catholicisme ; aujourd'hui, on abolit ces décrets, alors que les catholiques ont pris pied en Norvège, qu'ils voient leur nombre doubler et un courant d'opinion, favorable à leur cause, traverser les esprits.

« Ces prévisions sont un sujet de tristesse et d'ingratitude pour moi et pour beaucoup d'autres avec moi. Plaise à Dieu qu'elles ne se vérifient pas ! »

(*Katholische Missionen*, nov. 1897, p. 38.)

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Le Révérend Père Jean Caubert*, fusillé rue Haxo, le 26 mai 1871; notice biographique, par le P. Pierre Lauras, S. J. — Paris, Téqui, 1898, in-12. — Le P. Caubert eut toute sa vie un grand amour des vertus cachées. Dieu a permis que pendant vingt-cinq ans son souvenir restât comme effacé dans une demi-obscurité. La présente biographie nous révèle les trésors de vertu qu'il amassa pendant sa vie et qui lui ont obtenu de Dieu la grâce du martyr.

Causeries pédagogiques, par le P. Bainvel, S. J. Paris, Poussielgue, 1898, in-18. — Cet ouvrage renferme de nombreux conseils pratiques sur les différentes branches de l'enseignement classique. Le P. Bainvel y examine la valeur formatrice des différentes études et des différents exercices scolaires et indique à quelles conditions ils auront leur plein effet. Il a eu comme collaborateurs le P. Poulain pour les mathématiques, et le P. Lionnet pour l'histoire et la géographie.

Conférences du vendredi à Notre-Dame. Le R. P. Auriault a publié en brochures, chez Rondelet, les conférences qu'il donnait chaque vendredi du Carême de 1898 à Notre-Dame. — 1^e conférence : Les vraies forces. La Sainte Vierge. Le Sacré-Cœur. Le Pape. — 2^e conférence : La Sainte Vierge. Son action doctrinale. — 3^e conférence : La Sainte Vierge. Son action morale. — 4^e conférence : La Sainte Vierge. Son action sociale et nationale. — 5^e conférence : Saint Joseph.

APPENDICE.

Interprétation par la jurisprudence de l'article 51 de la constitution fédérale suisse sur les Jésuites (1).

L'ARTICLE 51⁽²⁾ de la constitution fédérale de 1874 interdit aux membres de l'ordre des Jésuites « toute action dans l'église et dans l'école ». Les Jésuites peuvent, il est vrai, séjourner et demeurer en Suisse,

1. A la demande d'un Père de la Province de France, un avocat distingué de Genève a bien voulu rédiger cette consultation, qui présente un vif intérêt pour tous les enfants de la Compagnie.

2. Cet article est ainsi conçu : « L'ordre des Jésuites et les sociétés qui lui sont affiliées ne peuvent être reçus dans aucune partie de la Suisse, et toute action dans l'église et dans l'école est interdite à leurs membres.

Cette interdiction peut s'étendre aussi, par voie d'arrêté fédéral, à d'autres ordres religieux dont l'action est dangereuse pour l'État ou trouble la paix entre les confessions. »

mais pendant ce séjour en Suisse, il leur est interdit de déployer d'une façon quelconque l'activité de leur ordre.

Ce n'est pas seulement lorsque les Jésuites exercent leur action dans les églises et écoles publiques qu'il y a violation de la constitution, mais encore lorsqu'ils manifestent leur activité (enseignement et c'est là, sinon la seule tâche de leur ordre, du moins l'une des principales) dans des assemblées qui n'ont aucun caractère public. Le gouvernement tessinois est dans l'erreur, lorsqu'il suppose que l'article 51 ne concerne que l'action dans un local public. La constitution ne fait aucune distinction quelconque sous ce rapport ; ce qui est essentiel c'est l'interdiction d'agir, et l'adjonction des mots dans « l'église et dans l'école » caractérise l'action d'enseigner, spécialement dans le domaine ecclésiastique et intellectuel.

Au mois d'août 1888, Antonio Gianini, de Brione-Minusio (Tessin), avait donné des conférences dans le parloir des religieuses de Ste-Catherine, à Locarno. Le bruit public semblait indiquer qu'il était instituteur dans une maison de Jésuites de l'Autriche-Hongrie. Invité à lui faire rapport sur ce fait, le Conseil d'État du Tessin a annoncé au Conseil fédéral que Gianini avait déjà quitté le Canton à la fin d'août. Se fondant sur les considérations indiquées ci-dessus, le Conseil fédéral a invité le Gouvernement cantonal à prévenir des faits de ce genre, pour autant que la chose serait en son pouvoir, et au besoin à intervenir à temps pour maintenir la constitution fédérale. (Feuille fédérale 1888 IV 161).

II. — L'article 51 de la constitution fédérale interdit aux membres de l'ordre des Jésuites non seulement l'exercice de leur ministère dans les temples publics ouverts à la population, mais aussi d'une manière générale, toute action religieuse en Suisse et par conséquent, toute action au sein de réunions d'ecclésiastiques dans des maisons religieuses, etc. (Feuille fédérale 1883 II 974).

C'est ce qu'au commencement de 1882 le Conseil fédéral a fait observer au Gouvernement tessinois. Deux Jésuites italiens, Asperti et Gazzola, avaient présidé à des exercices spirituels dans l'ancien couvent des capucins de Locarno, du 11 au 16 septembre 1881. Le Conseil d'État du Canton du Tessin avait cru, que du moment que les exercices avaient eu lieu dans un local fermé, c'est-à-dire inaccessible au public, et qu'ils n'avaient été suivis que par des ecclésiastiques qui s'étaient annoncés à cet effet, il n'y avait eu là aucune violation de l'article 51 de la Constitution fédérale. (Feuille fédérale 1882 II 736.)

III. — Pendant les vacances d'automne 1881, quelques ecclésiastiques s'étaient retirés dans les locaux du collège de Maria Hilf à Schwytz, fermés au public, pour s'y livrer à ce qu'on appelle des Exercices (pratiques privées de dévotion spirituelle). Ces exercices étaient dirigés par un ancien curé bavarois du nom de Roder dont on n'est pas parvenu à établir la qualité de Jésuite. (Feuille fédérale 1882 II 736.)

IV. — A l'occasion du congrès eucharistique tenu à Fribourg, un Jésuite, le Père Verbecke, a prêché le sermon du soir, 13 septembre 1885, à Fribourg à l'église des Cordeliers. Le Conseil d'État avait déjà pris des mesures dans la matinée du 13 septembre pour empêcher cette prédication, mais un malentendu résultant de l'encombrement qui avait régné à Fribourg dans l'après-midi du dimanche, avait été cause que ses ordres, conformes à ceux de l'évêque, ne furent pas exécutés.

Le 14 septembre le Conseil d'État exprima à l'évêque les regrets qu'il éprouvait de cette infraction à la constitution fédérale.

Le 18 du même mois l'évêque répondit que non seulement il partageait les regrets du Conseil d'État, mais encore qu'il avait exprimé, lui aussi, à qui de droit sa désapprobation, dès qu'il avait eu connaissance des faits.

Là-dessus le Conseil fédéral a exprimé au Gouvernement cantonal sa satisfaction de ce que ce dernier avait cherché à prévenir l'infraction de la Constitution fédérale qui a été commise ; mais il a ajouté qu'il regrettait que les précautions prises à cet effet eussent été insuffisantes et qu'il croyait pouvoir attendre de lui qu'à l'avenir, dans des occasions semblables, il prendrait des mesures efficaces pour empêcher que la Constitution ne soit de nouveau méconnue. (Feuille fédérale. 1886 I 810.)

V. — En 1879, le Conseil d'État fribourgeois a présenté au Conseil fédéral le rapport que voici au sujet de la présence de Jésuites dans le Canton de Fribourg :

Les Jésuites n'ont aucun établissement dans le Canton de Fribourg ; ils n'y possèdent aucune propriété ; ils ne peuvent y former aucune communauté, ils ne remplissent aucune fonction religieuse ou éducatrice. En ce qui concerne ce dernier point il convient de rappeler ce qui suit :

Parmi les Jésuites expulsés de Fribourg en 1847, il y en avait un certain nombre qui étaient fribourgeois. Ils se sont réfugiés en Allemagne où se trouvait la province de leur ordre. Par suite des événements qui se sont passés en Allemagne, leur province a été dissoute et les prêtres étrangers expulsés. Les uns sont partis pour les missions étrangères, d'autres, la plupart invalides, sont retournés dans leur pays et sont rentrés dans les rangs du clergé séculier. C'est ainsi que trois Jésuites ressortissants fribourgeois, sont venus depuis un grand nombre d'années s'établir dans le Canton comme prêtres séculiers ; ils déclarent n'avoir plus aucune relation avec leur ordre et ne relever que de l'évêque diocésain. L'un d'eux, vieillard de 76 ans, incapable de remplir aucune fonction, habite l'évêché même, où le chef du diocèse lui a offert une retraite ; le second, le Père Hartemann, a de même été placé par l'évêque, vu son âge avancé, comme directeur spirituel et administrateur du couvent des Bernardines de la Fille Dieu près Romond (1).

1. Depuis 1881 ce religieux a été remplacé et vit dans le cloître en qualité de simple pensionnaire. (Feuille fédérale 1883 II 975.)

« Le troisième enfin est aumônier des religieuses de Ste-Ursule (1). Ces Dames dirigent, il est vrai, un pensionnat de jeunes filles et tiennent une école libre infantine et primaire fréquentée par une soixantaine d'enfants, mais ces derniers assistent aux exercices paroissiaux et reçoivent l'instruction religieuse qui se donne dans la paroisse ; les institutrices sont toutes brevetées, et leurs écoles sont soumises aux lois et règlements cantonaux et à la surveillance de l'inspecteur d'arrondissement ».

En présence de cette déclaration le Conseil fédéral s'est abstenu pour le moment de prendre des mesures ultérieures dans l'espèce. (Feuille fédérale 1880.)

Dans son rapport du 28 mai 1880 (Ruchonnet) la Commission de gestion du Conseil national pour 1879 a consacré à ces faits le passage que voici :

« L'article 58 de la Constitution fédérale de 1848 disait d'une manière générale :

« L'ordre des Jésuites et les sociétés qui lui sont affiliées ne peuvent être reçues dans aucune partie de la Suisse. »

Dans certains cantons quelques Jésuites avaient été appelés à fonctionner dans les écoles publiques ou dans les églises ; les Autorités fédérales jugèrent à propos d'intervenir contre cette manière d'éluder la constitution, parce que déjà alors, l'arrêté de la Diète du 3 septembre 1847, et la disposition introduite par la Constitution fédérale indiquaient suffisamment qu'on voulait interdire catégoriquement toute action de l'ordre des Jésuites et de chacun des membres de cet ordre en particulier, dans l'église et dans l'école. Il ne peut y avoir aucun doute à cet égard aujourd'hui ; la Constitution nouvelle a introduit clairement cette disposition dans le texte même de son article 51. Aussi dès que des membres isolés de l'ordre des Jésuites cherchent à exercer une action dans l'église ou dans l'école, les autorités fédérales doivent-elles intervenir pour empêcher qu'on élude la Constitution.

Si ces principes sont clairs leur application ne laisse pas toutefois de présenter des difficultés. On ne peut pas fixer à l'avance une règle précise pour dire quand il convient d'interdire et quand il convient de s'abstenir. Tout dépend des circonstances spéciales de chaque cas particulier.

C'est pourquoi nous ne nous sentons pas en mesure de décider si le Conseil fédéral a suffisamment fait observer la Constitution au sujet des trois vieux prêtres qui depuis des années résident dans le canton de Fribourg. Ces ecclésiastiques ne sont-ils réellement plus soumis à la juridiction générale des Jésuites mais bien à l'obéissance de l'évêque du diocèse, en leur qualité de simples prêtres séculiers ? c'est ce que nous ignorons. Il nous semble que le Conseil fédéral s'est laissé guider par la considération que l'état des choses n'était pas assez grave pour provoquer des mesures de trop

1. En 1882 le Gouvernement fribourgeois a opposé un démenti formel à l'assertion que l'aumônier du couvent des Ursulines serait un Jésuite. (Feuille fédérale 1883 II 974 ; 1882 II 738.)

grande portée... La commission estime n'avoir pas des éléments suffisants pour donner d'autres directions au Conseil fédéral. (Feuille fédérale 1880 II 817.)

VI. — En septembre 1881, le Conseil d'État du canton de Vaud a interdit à l'abbé Albert de Weck, de Fribourg, de continuer à exercer les fonctions pastorales qu'il remplissait à Montreux en sa qualité de vicaire du curé de Vevey, par le motif qu'il était membre de l'ordre des Jésuites. Il a maintenu cette décision le 4 avril 1882, sur une demande de M. de Weck d'être réintégré dans la jouissance du droit commun.

L'abbé de Weck recourut au Conseil fédéral. Il affirmait ne plus appartenir à l'ordre des Jésuites et, comme preuve à l'appui, il se référait à deux pièces jointes à son recours : une déclaration du 23 mars 1882 par laquelle Monseigneur Christophore Cosandey, évêque de Fribourg, attestait que Monsieur de Weck était entièrement soumis à sa juridiction épiscopale et ne relevait d'aucune autre obédience que la sienne, et un certificat du 22 mai 1882, du provincial de la Compagnie de Jésus pour l'Allemagne, d'après lequel Monsieur de Weck était complètement et irrévocablement délié et démis de la Compagnie de Jésus, « dont il était sorti de son plein gré ».

Le Conseil fédéral a néanmoins écarté son recours, le 23 juillet 1882, par les motifs que voici :

1. L'article 51 de la Constitution fédérale interdit aux membres de l'ordre des Jésuites toute action dans l'église et dans l'école.

2. L'abbé de Weck reconnaît avoir fait partie de l'ordre des Jésuites, mais prétend en être sorti, ce qu'il veut établir par les attestations ci-dessus indiquées.

3. Il ne résulte pas de ces documents la preuve suffisante que M. de Weck soit réellement et définitivement dégagé de tous liens vis à vis de l'ordre.

4. Il n'est donc pas établi que le gouvernement vaudois aurait mal appliqué la Constitution fédérale. (Feuille fédérale 1883, 977.)

VII. — Le 18 août 1881, à l'occasion d'un pèlerinage au tombeau du Père Canisius, fondateur du collège de St-Michel à Fribourg, un Jésuite du nom d'Andelfinger, Wurtembergeois d'origine, a prononcé le panégyrique du Père Canisius. Interpellé sur ce fait par le Conseil fédéral, le gouvernement fribourgeois a déclaré qu'il n'avait pas eu connaissance de cet arrangement pris par des particuliers, et qu'il n'avait appris que le jour du pèlerinage la présence d'un certain nombre de Jésuites de France et d'Allemagne parmi les nombreux ecclésiastiques étrangers.

Le Conseil fédéral a signalé alors au Conseil d'État du canton de Fribourg (office du 20 septembre 1881) le fait que l'acte dont on vient de parler était en flagrante opposition avec la Constitution fédérale. Il a même ajouté : l'attitude que vous avez prise dans cette occasion ne peut pas nous

paraître justifiée par vos communications. Votre assertion par laquelle vous ignoriez le nom du prédicateur qui devait parler ne peut être prise en considération, puisqu'après son discours, vous n'avez rien fait pour constater l'acte inconstitutionnel qui a été commis, pour le réprimer et en empêcher le renouvellement. En outre, loin de vous borner à cette inaction, vous déclarez que vous n'aviez pas à vous occuper du choix des officiants et que vous n'auriez eu à intervenir que pour autant que ces orateurs auraient troublé l'ordre public. Or le seul fait qu'un Jésuite exerce une action dans l'église ou dans l'école suffit pour constituer une perturbation de l'ordre public établi par la loi fondamentale du pays, et aucun gouvernement cantonal n'a le droit de faire dépendre d'autres conditions l'exécution de la Constitution. En conséquence nous ne pouvons nous empêcher de vous exprimer nos regrets aussi bien du fait en lui-même que de l'attitude que vous avez cru devoir prendre dans cette occasion et nous devons nous réserver de prendre les mesures nécessaires pour faire respecter dans votre canton la disposition constitutionnelle précitée. (Feuille fédérale 1882 II 737 ; 1883 II 975.)

VIII. — Au point de vue de l'application de l'article 51 de la constitution fédérale il est indifférent que l'individu signalé comme Jésuite soit Jésuite profès ayant fait les trois ou quatre vœux solennels ou qu'il se trouve encore à un rang inférieur de l'ordre. Dans l'un et l'autre de ces deux cas il est Jésuite.

A. Gianini était signalé comme instituteur dans une maison de Jésuites. Ce fait permet de conclure qu'il est coadjuteur spirituel. (Feuille fédérale 1888 IV 161 n° 758.)

IX. — Il y a eu violation flagrante de l'article 51 de la Constitution fédérale dans le fait qu'au mois d'août 1876 on a autorisé le R. Père Masson à prêcher à Bagnes (Valais) ⁽¹⁾, bien qu'il fût connu pour être liguoriste ⁽²⁾.

En conséquence le Conseil fédéral a sommé d'une façon positive le gouvernement valaisan d'avoir à prévenir désormais par des mesures appro-

1. Le Conseil fédéral n'admet pas que la liberté de conscience et de croyance donne à un prêtre le droit de critiquer en termes blessants — du haut de la chaire, ce qui rend impossible tout démenti et toute réfutation — des personnes professant d'autres opinions que lui. C'est ce que le Conseil fédéral a fait savoir au gouvernement du Valais, lui disant que ce sermon n'était pas sujet à une censure quelconque de la part des autorités civiles. Le R. P. Masson avait parlé contre les catholiques qui ne font pas suivre leur mariage civil du mariage religieux et contre ceux qui, après s'être soustraits pendant des années à leurs devoirs envers la religion, se font enterrer avec pompe à l'église. (Feuille fédérale 1877 II 89.)

2. Le Conseil fédéral admet ici d'emblée comme un fait constant que les Liguoriens forment une société affiliée à celle des Jésuites. Or cette affiliation n'a été établie nulle part. Du reste le Conseil fédéral a modifié lui-même son opinion exprimée au sujet de l'affaire Masson, en déclarant au gouvernement fribourgeois qu'il ne voyait pas de violation de la Constitution fédérale dans le fait que les Liguoristes avaient entrepris des missions populaires dans le canton de Fribourg.

priées aux circonstances, le retour de faits de ce genre et de faire punir comme ils le méritent, le cas échéant, les autorités ou particuliers qui contreviendraient à cet ordre.

